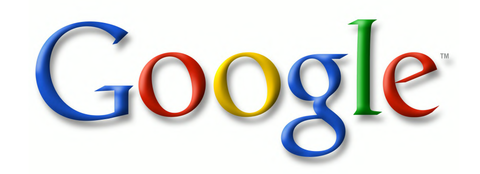


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

REVUE

ORIENTALE ET AMÉRICAINE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME SECOND

Digitized by Google

IMPRIMERIE
de la
REVUE ORIENTALE ET AMÉRICAINE
CHEZ LÉON DE ROSNY, 47, AVENUE DUQUESNE, A PARIS.

Digitized by Google

REVUE

ORIENTALE

ET

AMÉRICAINE

RÉDIGÉE

PAR MM. AUBIN, BURNOUF, CAHUN, CASTAING, FEER, FOUCAUX, GARCIN DE TASSY, HALÉVY, D'HERVEY-SAINT-DENYS, LENORMANT, MADIER DE MONTJAU, MARRE, OPPERT, ROSNY, SCHŒBEL, VINSON, ET AUTRES PROFESSEURS, ORIENTALISTES, ET AMÉRICANISTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

PUBLIÉE

Par LÉON DE ROSNY,

NOUVELLE SÉRIE — TOME SECOND

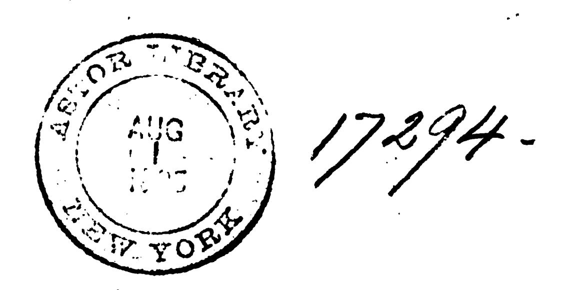


PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE
47, Avenue Duquesne

1878

Société d'Ethnographie
Athénée Oriental

Digitized by Google



Digitized by Google



INSTITUTION ETHNOGRAPHIQUE

—

BUT DE L'INSTITUTION

L'Institution Ethnographique a pour but de réaliser en France une idée nouvelle, de nature à rendre, nous en avons la ferme confiance, de sérieux services à la cause du progrès et de la diffusion de la science des développements de l'humanité.

Cette Institution repose sur une sorte de confédération de sociétés savantes, également constituées d'après les principes suivants :

1. Tous les membres des sociétés faisant partie de l'Institution Ethnographique, sont des membres à vie, non sujets à une cotisation annuelle. Le système des cotisations annuelles, généralement adopté, a, parmi d'autres défauts, celui de former un personnel sans cesse mouvant, sans cesse modifié dans le sein des sociétés savantes, ce qui empêche d'établir entre leurs membres les liens d'une véritable confraternité scientifique.

Le système de l'Institution Ethnographique

Digitized by Google

crée, au contraire, entre les amis de la science, cette confraternité tous les jours plus désirable et plus nécessaire.

2. Les membres, admis dans le sein de l'Institution, sont membres fondateurs à vie, après avoir acquitté un simple droit d'entrée, dont le chiffre est moins élevé que dans la plupart des sociétés savantes connues. Ce droit d'entrée est presque complétement placé en rentes sur l'État, de façon à assurer à l'association des revenus sans cesse grandissant, ne pouvant pas diminuer par le fait de démissions ou d'évènements momentanés, de quelque nature qu'ils puissent être.

L'Institution se compose de deux classes de membres : les membres Titulaires et les membres Correspondants. Les membres Titulaires sont les seuls qui aient, en vertu du pacte social, le droit perpétuel de prendre part à la direction de ses travaux et de son administration. C'est eux qui constituent la base réelle des sociétés confédérées sous ses auspices. Mais, afin de donner au plus grand nombre les moyens de s'associer à son œuvre, elle admet des membres dits Correspondants qui ne paient, pour leur vie entière qu'une somme de 25 francs, inférieure à la cotisation payée d'habitude pour une seule année dans la plupart des autres sociétés savantes.

Moyennant ce versement insignifiant, les membres Correspondants peuvent prendre part à tous les travaux scientifiques de la Société, et reçoivent gratuitement l'Annuaire de l'Institution, à la seule condition d'en accuser réception au Président,

Digitized by Google

Cette condition, facile à remplir, a pour but d'obliger les membres à donner, au moins une fois chaque année, signe de vie au Conseil Central, et de leur fournir une occasion d'entrer périodiquement en relation de correspondance avec lui.

Quant aux autres publications des Sociétés confédérées, elles ne sont délivrées gratuitement qu'aux membres Titulaires de chacune d'elles; mais, dans une intention libérale, les exemplaires qui restent en magasin, après la distribution aux ayant-droit, sont offerts aux Délégués de l'Institution d'abord, à ses membres Correspondants ensuite, en échange de Bons de Faveur qui leur sont adressés de temps à autres, par la poste, et moyennant un prix excessivement réduit. Les ouvrages, dont il ne reste qu'un très petit nombre d'exemplaires, sont offerts de la même façon aux membres qui ont rendu le plus de services à l'association.

3. Alliance étroite des savants de tous les pays du monde, cimentée par un vaste système de délégations en province et à l'étranger. Ces Délégations assurent aux membres qui voyagent, des relations promptes, faciles et agréables; à ceux qui ne voyagent point, des relations de correspondance utiles pour leurs travaux et le succès de leurs études.

A ceux qui croiront, comme nous, que notre Institution est appelée à réaliser une idée utile, féconde,

Nous demandons,

De s'associer à notre œuvre, en se faisant inscrire sur nos listes, et, dans la mesure de leur temps et de leurs ressources, de nous aider, en

Digitized by Google

propageant la connaissance de notre programme, à donner rapidement à notre Institution le développement dont elle est susceptible.

Toutes les communications relatives à l'Institution, demandes d'inscription, projets, observations critiques, etc., peuvent être adressées au Conseil Central, à Paris, ou aux Délégués de l'Institution dans les différentes villes où des Délégations ont déjà été établies.

Le Président-Directeur de la Société,
Léon de Rosny.

Le Secrétaire-Perpétuel,
Ed. Madier de Montjau.

Digitized by Google

INSTITUTION ETHNOGRAPHIQUE

STATUTS

Art. 1. L'Institution Ethnographique est fondée dans le but de contribuer au progrès de l'étude physique et historique de l'Homme et des Sociétés.

Art. 2. Elle entre en relation avec les sociétés savantes françaises et étrangères qui s'occupent des mêmes études. Elle s'emploie à faciliter leurs entreprises et à assurer la publication de leurs meilleurs travaux.

Art. 3. Elle provoque la création de bibliothèques et de musées spéciaux. Elle se propose d'aider de sa publicité et de ses ressources les savants auxquels manque l'appui nécessaire pour faire connaître leurs ouvrages.

Art. 4 L'Institution se compose de sociétés savantes en nombre indéterminé qui, s'occupant d'une branche de l'Ethnographie ou des Sciences qui s'y rattachent, auront été admises dans son sein, après avoir adhéré à ses Statuts et Règlements Généraux.

Chacune de ces sociétés constitue une Section de l'Institution.

Art. 5. Les membres de chacune des Sections sont de l'une des quatre classes suivantes : 1. membres titulaires, 2. membres associés étrangers, 3. membres correspondants, 4. membres libres.

Art. 6. Les membres titulaires seuls sont admis aux fonctions actives de l'Institution, et peuvent provoquer des modifications aux Statuts, nommer les administrateurs du fonds social capitalisé, en un mot, prendre toute décision au nom de l'Institution.

Art. 7. Les sociétés admises comme Sections de l'Institu-

Digitized by Google

tion sont autorisées à fonder des places de membres titulaires, en versant une somme déterminée par les Règlements Généraux. Cette somme est placée en rentes sur l'État, de manière à former un fonds de réserve inaliénable.

Art. 8. En cas de décès d'un membre fondateur, la place fondée et devenue vacante, est remplie par l'élection d'un membre à titre honoraire, qui n'a en conséquence aucune cotisation à acquitter pour jouir des droits qui sont attachés à son titre.

Art 9. Les membres titulaires non fondateurs, seront choisis parmi les membres correspondants, et les membres correspondants non fondateurs parmi les membres libres de chaque Section.

Art. 10. Les membres associés-étrangers, seront assimilés aux membres titulaires et nommés par les Sections réunies. — Leur nombre devra être égal à celui des places fondées à leur intention aux frais des dites sections réunies. — Le nombre des associés-étrangers ne pourra dépasser quarante.

Art. 11. L'Institution est administrée par un Conseil Central élu pour trois ans par les diverses Sections.

Art. 12. Un Bureau est chargé d'exécuter les décisions du Conseil Central, et de prendre toutes les mesures utiles pour la marche et le développement de l'Institution.

Art. 13. Le Conseil Central délibère au nom de toutes les Sections, sur leurs intérêts communs. Il fixe les contributions que les Sections doivent payer à l'Institution.

Art. 14. Il est interdit aux Sections de faire aucune dépense supérieure à leur actif réalisé en caisse, au moment où elles décideront ces dépenses.

Art. 15. L'Institution, sauf ce qui est dit aux précédents articles, laisse aux Sections toute liberté d'administration, de travaux et de publications. — Les Sections devront adresser au Conseil Central les procès-verbaux de chacune de leurs séances dans les huit jours de leur date.

Art. 16. Les Sections devront se renfermer strictement dans le programme inscrit dans leur Règlement particulier.

Digitized by Google

Elles devront se conformer aux décisions prises et à prendre par le Conseil Central.

Art. 17. L'Institution n'est responsable d'aucune dette quelconque et d'aucun engagement pris ou à prendre par les Sections, quels qu'en soient la date, la nature et l'objet, à moins que l'approbation de l'Institution et son intention de garantir n'aient été données et constatées par décision spéciale du Conseil Central.

Art. 18. Dans le cas où une Section cesserait ses travaux, on enfreindrait les décisions du Conseil Central, celui-ci pourra mettre pour un temps, la Section en sommeil, et la fera, jusqu'à sa reconstitution administrer par une Commission de trois membres qui prendront le titre de Conservateurs.

Art. 19. Le Conseil Central arrête les mesures nécessaires pour le placement des fonds de l'Institution, le dépot et la conservation de ses valeurs, et constitue au besoin, un mandataire avec droit de signature pour ces opérations.

Art. 20. L'Institution constitue des délégués dans les différentes localités de la France et de l'Étranger, à l'effet de vulgariser l'objet de l'Institution, de faciliter les recherches scientifiques de ses membres et de leur assurer dans leurs voyages des relations promptes et utiles à leurs travaux. — Les Sections ne nomment pas de délégués particuliers.

Les Règlements Généraux de la Société d'Ethnographie, sont adoptés comme Règlements Généraux de l'Institution.



Digitized by Google

INSTITUTION ETHNOGRAPHIQUE

Le Bureau de l'Institution Ethnographique a été constitué ainsi qu'il suit pour l'année 1878 :

Président : le comte de SARTIGES, G. O. ✻, ancien ambassadeur.

Directeur : Léon de Rosny, ✻, professeur à l'École spéciale des langues Orientales.

Vice-Présidents : le Dr Legrand ; le baron Textor de Ravisi, O. ✻.

Secrétaire-général : Alphonse Dilhan, ✻, ✻.

Secrétaire-adjoint : Victor Dumas.

Les Sociétés savantes, admises dans le sein de l'Institution sont :

1. Société d'Ethnographie, fondée en 1859, reconnue par deux arrêtés ministériels. — Président d'honneur : M. Carnot, sénateur ; — Président : M. Léon de Rosny.
2. Société Américaine de France, fondée en 1857. — Président, M. Édouard Madier de Montjau.
3. Athénée Oriental, fondée en 1865. — Président : M. A. Lesouef.
4. Société des Études Japonaises, fondée en 1873. — Président : M. le comte Charles de Montblanc.
5. Société Indo-Chinoise, fondée en 1877. — Président : M. le marquis de Croizier, ✻.

Digitized by Google

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES

SCIENCES ETHNOGRAPHIQUES

1re SESSION — PARIS

Du 24 au 26 Juin 1878

INVITATION

A l'occasion de l'Exposition Universelle, une réunion de savants des Deux-Mondes et spécialement de personnes qui s'intéressent aux progrès de l'Ethnographie aura lieu, à Paris, les 24, 25 et 26 juin 1878.

Pour prendre part à ce Congrès International, il suffit d'adresser, dès à présent, au siége de la Société d'Ethnographie, rue Monsieur, 19, ou à M. Vincent, trésorier, aux Bureaux de la Société Générale, carrefour de la Croix-Rouge, à Paris : 1° ses nom, prénoms et qualités ; 2° l'indication exacte de son domicile ; 3° la somme de 12 francs en un mandat sur la poste, en un chèque ou en timbres-poste.

Digitized by Google

On recevra, par le retour du courrier, une Carte nominative de Membre, qui donnera droit d'assister à toutes les séances d'études et aux réunions solennelles, de prendre part aux travaux de l'assemblée, et de recevoir le volume qui renfermera le Compte-rendu des travaux de la Session.

Ces travaux comprendront trois branches :

I. — ETHNOGRAPHIE PHYSIQUE.

Distribution des races humaines sur la surface du globe, et spécialement de celles qui sont considérées comme races préhistoriques.

Civilisations disparues; — Archéologie et Linguistique.

II. — ETHNOGRAPHIE POLITIQUE.

De la formation des nationalités normales : groupement des peuples d'après la race, la langue, la religion, etc.

III. — ETHNOGRAPHIE PRATIQUE.

Quelles sont les situations matérielles les plus avantageuses au développement des États?

Moyens employés pour fournir abondamment la subsistance aux pays placés dans des conditions climatologiques peu avantageuses.

Concours du commerce et de l'industrie pour

Digitized by Google

créer et répartir les forces productrices des nations.

Le Comité Central n'entend que formuler les idées sur lesquelles il appelle l'attention des amis de l'Ethnographie, en attendant les communications qu'on voudra bien lui adresser pour cette Session.

Pour le Comité Central d'organisation,

Alphonse JOUAULT, Secrétaire.

N. B. — Un Questionnaire détaillé sera ultérieurement publié, ainsi que la Liste des Membres adhérents et celle des Comités d'organisation français et étrangers.

Première liste des Délégués du Congrès, en France et à l'Étranger.

Lille. — *De Norguet.*
Arras. — Le commandant *de Lagrée*, O. ✻.
Lunéville. — F. *Le Brun.*
Rouen. — *Herlofsen.*
Cherbourg. — Le commandant *de Villemereuil*, O. ✻.
Rennes. — Le professeur F. *Robiou*, ✿.
Tours. — Raoul *du Saussay.*
Bordeaux. — *Druilhet-Lafargue.*
Bayonne. — Julien *Vinson.*
Auch. — Auguste *Cuenne.*
Toulouse. — Maurice *Maussilac.*
Marseille. — Le Dr *Sicard.*
Toulon-sur-Mer. — Félix *Julien*, O. ✻.
Nice. — Fernand *Lagarrigue.*
Saint-Étienne. — Le baron *Textor de Ravisi*, O. ✻.
Alger. — Le professeur O. *Houdas.*

Digitized by Google

Londres. — Le baron *de Cosson.*
Stockholm. — Robert *Sager.*
Christiania. — Le professeur *Lieblein.*
Saint-Pétersbourg. — Al. *de Basilewski.*
Helsingfors. — *Irjœ Koskinen.*
Berlin. — Le professeur H. *Steintha..*
Strasbourg. — Le pasteur *Le Blois.*
Leide. — Le Dr *Leemans.*
Bruxelles. — E. *Dupont.*
Namur. — F. *Berchem.*
Gand. — *Houtain.*
Luxembourg. — Le professeur *Blaise.*
Genève. — François *Turettini.*
Turin. — Le comte Hippolyte *Cibrário.*
Florence. — Antelmo *Severini.*
Naples. — Le comte H. *Faletans.*
Madrid. — Don Vicente *Vasquez-Queipo.*
Lisbonne. — Le chevalier *Da Silva.*
Vienne. — C. *Mayreder.*
Pesth. — *Salamon.*
Bucarest. — Le professeur B.-Al. *Urechia.*
Constantinople. — Le professeur *Synvet.*
Athènes. — Le colonel P. *Coroneos.*
Pondichéry. — Le conseiller *Hecquet.*
Saïgon. — Le professeur *Aymonier.*
Hongkong. — Le Dr *Eitel.*
Yokohama. — Émile *Kraëtzer.*
Le Caire. — Le Dr *Gaillardot.*
Mogador. — G. *de Vaux,* consul de France.
Las-Palmas (Grande-Canarie). — Le Dr *Chil y Naranjo.*
New-Haven. — W.-Dw. *Whitney.*
San-Francisco. — Hubert *Bancroft.*
Mexico. — *Limantour.*
Buenos-Aires. — *Daireaux.*

Digitized by Google



LES LANGUES DU COMMERCE
EN ASIE & EN ORIENT

Par le Dr BEHRNAUER


ès que le commerce met en rapport des peuples différents, fussent-ils très-éloignés les uns des autres, ils éprouvent le besoin de communications verbales. Parlant des langues très-diverses, ils ne peuvent tout d'abord se faire comprendre qu'au moyen de signes; mais ce moyen est vîte jugé très-imparfait et très-insuffisant. Il faut donc faire usage d'intermédiaires comprenant les idiômes des divers partis en présence, et ces intermédiaires obtiennent par nécessité une confiance trop souvent complète de ceux qui les prennent à leur service. Pour l'échange des marchandises, on emploie le *courtier,* qui devient nénécessairement un *interprète*. L'*interpres* en latin, l'ἑρμηνεὺς en grec, le *tilmâdchi,* comme il se nomme en persan (d'où vient l'allemand *dol-*

Digitized by Google

metscher), dans le Levant ترجمان *drogman*, sont, dès les temps les plus anciens, des personnages importants, par ce fait qu'il n'est pas toujours possible de se passer d'eux. On les rencontre partout. Examinons leur rôle à Alexandrie, dans l'antiquité, et à Nijni-Novogorod, dans les temps modernes.

Au point de vue du commerce, les Égyptiens étaient un peuple sans importance, tandis que les Phéniciens tendaient à se répandre, pour le négoce, sur tous les points du monde. Les Grecs, de leur côté, montraient partout leurs aptitudes commerciales et acquéraient, jusque dans la région du Nil, d'immenses prérogatives. Plus tard, nous voyons le roi Alexandre, de Macédoine, venir dans le pays des Pharaons, au sanctuaire d'Amoun-ra et de Jupiter-Ammon.

Il débarqua près de la petite ville de Rhacotis, et ne tarda pas à s'apercevoir qu'un port artificiel excellent pouvait être établi à cet endroit. Il mit en conséquence les architectes à l'œuvre. De la sorte, Alexandrie, d'un gros village quelle était, devint une ville importante. Neuf ans plus tard, lorsque son fondateur mourut à Babylone, elle était déjà devenue très-florissante, et sous les Ptolémée elle acquérait une situation gigantesque. Sa population était mêlée de Grecs, de Juifs et d'Égyptiens qui formaient le contingent indigène. Les uns et les autres arrivaient à s'entendre facilement, parce qu'ils s'étaient trouvés en relation

Digitized by Google

dès leur jeunesse; mais l'importance du commerce amenait dans le pays une foule d'étrangers qui venaient des contrées les plus lointaines des trois parties du monde alors connues. A ce propos, faisons observer que les Ptolémée comprenaient fort bien jusqu'à quel point la prospérité commerciale est solidaire de la liberté religieuse. Dans les temps païens, à Alexandrie, il n'y fut porté aucune atteinte, et elle fut élevée au rang d'un principe politique, comme un millier d'années plus tard chez les Hollandais. De la sorte, Alexandrie devint la tête de toutes les villes, *vertex omnium civitatum*, comme dit Ammien-Marcellin. Sur le Heptastadion, qui formait une langue étroite de terre réunissant la ville à l'île de Pharos, la foule des marchands, des marins et des ouvriers présentait un aspect des plus variés. Même aux plus beaux jours de Venise, sur la place de Saint-Marc, près la Darsena, et sur les rivages slavoniens, c'est à peine si l'on apercevait une foule aussi originale. Nous pouvons nous figurer Alexandrie offrant, dans l'ancienne Égypte, un spectacle analogue à celui que présentent aujourd'hui Londres, Singapore, Bombay, Calcutta, Nijni-Novogorod, à l'époque de la foire, Constantinople et la Mekke, où se réunissent les pèlerins de tout le monde musulman. Dans le port d'Alexandrie, on voyait côte à côte le vaisseau phénicien au ventre énorme, la galère large et fortement bâtie de Rhodes, et le lourd bateau de

Digitized by Google

Ponthus, dont la forme rappelle la jonque chinoise. Chrysostôme le Stoïcien, qui séjourna vers la fin du Ier siècle de notre ère à Alexandrie, nous dit : « Je vois ici des Grecs, des Italiens, des Syriens, des Lybiens, et des Éthiopiens. Je vois même des Bactriens, venus de l'Oxus (*Amou-Dâryâ*), des Scythes du fleuve de *Tanaïs* (le Don), et des hommes qui boivent l'eau du fleuve Tigris, du Danube et de l'Indus. Vous êtes un modèle de toutes les nations ».

Dans une telle ville, et avec une population aussi variée, les interprètes trouvaient beaucoup d'occupation. On les rencontrait aussi dans d'autres contrées importantes. Les Grecs avaient fondé, dès le VIIe siècle, sur les côtes de la mer Noire, de nombreuses colonies, où ils faisaient un commerce très-lucratif avec les Barbares qui se rendaient là, de pays souvent fort éloignés. De la sorte, Tanaïs était, à l'embouchure du Don, une place de commerce importante pour les pasteurs nomades de l'Europe et de l'Asie. Les nomades y amenaient des esclaves, des peaux, et une quantité d'autres objets qu'ils échangeaient contre des habits, du vin et diverses substances alimentaires. Les tribus adonnées à l'agriculture y vendaient du lin, du chanvre, de la cire et du bois de construction.

Mais l'affluence des commerçants était bien autrement grande encore sur le côté oriental du Pont-Euxin, sur le marché de *Dioscurias*. On a

Digitized by Google

été jusqu'à dire que là se rassemblaient trois cents peuples, parlant pour la plupart des langues différentes (1). Au Ier siècle après J. C., on ne comptait pas moins de 130 interprètes en activité sur la place de *Dioscurias*.

A Alexandrie, les marchands n'avaient besoin pour leur commerce que de trois langues : le grec, le phénicien et l'égyptien. A l'époque de la domination romaine, le latin devint indispensable. Dans les grandes villes allemandes, les marchands connaissent ordinairement trois langues, quelquefois cinq et six, dans lesquelles ils sont en état de rédiger leur correspondance. Les Français et les Anglais sont plus paresseux, et profitent de ce que beaucoup d'étrangers comprennent leur propre langue pour n'en étudier aucune nouvelle. Mais, dans une ville comme Nijni-Novogorod, la connaissance de six langues est presque toujours insuffisante : il en résulte que l'interprète devient un entremetteur nécessaire. Dans cette ville, il y a des courtiers qui parlent l'allemand, les différentes langues romaines, le polonais, le russe, le tartare, le persan, l'arabe, l'hindoustani, l'arménien et le grec moderne. Mais cela ne suffit pas encore, car l'on ne compte pas moins de trente-sept peuples différents, dont les marchands se rendent à la foire

---

(1) Strabon, *Géographie*, XI, 3, 4 et 16.

Digitized by Google

de cette ville, dans laquelle ils séjournent du mois de juillet au mois de septembre. On y trouve des Samoyèdes de la mer Glaciale, des Wogouls de Perm, des Tchérémisses de Wiætka, des Lettes de Courlande, des Bulgares de Bessarabie, des Grecs de la Chersonèse, des Arméniens de Tiflis. Les Suédois de la Finlande y trafiquent avec les Bohémiens de Simbirsk. A côté des marchands de tous les états de l'Europe, on rencontre des négociants venus du fond de l'Asie. Les Asiates ne craignaient pas d'entreprendre le long voyage du Caboul, de l'Afghanistan et de l'Inde à l'embouchure de l'Oka ; les Yacoutes de la Sibérie Orientale s'y rendent avec des dents de mammouth, qu'ils échangent contre des étoffes et des joyaux ; ils transportent ensuite ces acquisitions à Ostrownoje, à l'est de la Russie Asiatique pour les vendre aux Tchouktchis à la foire qui tient dans cette ville, dont le commerce principal est celui des fourrures. Chez les peuples de la Russie, et dans une grande partie de l'Asie, ces sortes de foires sont indispensables au développement du commerce, tandis qu'elles n'auraient qu'une médiocre utilité dans la condition économique des contrées européennes. Chez nous, chaque besoin peut être satisfait au moment même où il est éprouvé ; tandis que, dans ces régions lointaines, il ne peut l'être qu'au moment où des circonstances particulières réunissent dans une localité les marchands de chaque spécialité errant de ville en

Digitized by Google

ville. A ce moment, on achète des denrées pour une année entière. Les foires sont ainsi une institution indispensable à la vie sociale. Au jour fixé, les Chinois arrivent avec du thé, des ouvrages de laque et autres productions du Royaume du Milieu, les Tadjiks Boukhares, avec leurs chameaux chargés de tapis, de soieries et de cotonnades; les Kirghis viennent vendre leurs troupeaux. Dans ce contact, il ne se fait pas seulement un échange de marchandises; les langues elles-mêmes se font des prêts et des emprunts. Le pays le plus important dans le négoce est celui à la langue duquel il est fait le plus d'emprunts. La langue anglaise est parlée sur une étendue de contrées en rapport avec le développement du commerce britannique; dans toutes les langues du monde, on trouve des mots anglais. Dans l'antiquité, une foule de mots phéniciens et grecs avaient pénétré dans toutes les parties du monde connu à cette époque. De nos jours, l'anglais et le russe ont acquis une expansion plus considérable que tous les autres idiômes, à l'exception de l'arabe. Cette langue est répandue sur le monde musulman tout entier. Dès le moyen-âge, elle était comprise du fleuve du Sénégal aux ports de l'empire Chinois, où les marchands arabes avaient établi des comptoirs. Dans l'Asie Orientale, la langue chinoise est dominante : elle est entendue dans l'Annam, au Siam et même dans la plus grande partie de la Barmanie, où la navigation est exer-

Digitized by Google

cée par des Chinois. Dans l'Archipel Indien, c'est la langue malaye qui l'emporte : cette langue est un idiôme très-mélangé de mots étrangers; sur 100 parties, 27 sont indigènes malays, 50 polynésiens, 16 sanscrits, 5 arabes et 2 d'origines diverses (1); elle est agréable à entendre, mais elle manque d'expressions pour les idées élevées et abstraites. En revanche, elle est d'une remarquable simplicité et peut être apprise en fort peu de temps. De la sorte, elle est devenue la langue générale du commerce dans l'Archipel Indien. Le prêtre arabe, le chevalier d'industrie chinois, le brocanteur arménien, le capitaine de vaisseau marchand européen, tous parlent le malay, qui est aussi l'idiôme des chefs hollandais des régiments indigènes. C'est pour le commerce levantin un équivalent de la *lingua franca,* formée de beaucoup de mots italiens dans l'Archipel Grec et sur les côtes de la Méditerranée. On entend parler le malay à Trieste, même à Marseille et à Smyrne, où tant de dialectes divers viennent bourdonner aux oreilles, comme anciennement à *Dioscurias* ou dans l'antiquité à Babylone.

Partout où les marchands européens trafiquaient avec les Chinois un jargon s'est formé, lequel est désigné, dans la région de Hongkong, de Canton et de Changhaï, sous le nom de *Pi-*

---

(1) J. Crawfurd, *History of the Indian Archipelago*, Edinburgh, 1820, t. II, p. 44.

Digitized by Google

tchin. C'est un mélange bizarre de mots anglais et chinois, avec une syntaxe nègre et chinoise. Le mot *pitchin* n'est autre que l'anglais *business,* défiguré pour la commodité de la prononciation locale. La *business,* l'affaire, est, pour ce milieu, la seule chose qui ait de l'importance au monde, et à tout on rattache l'affaire. On dit dans ce jargon : *you make lie pitchin* « vous mentez en affaires »; *love pitchin* « des affaires d'amour »; *tchin-tchin god pitchin* « des affaires religieuses ». Les Chinois manquant du son *r* le remplacent par *l,* et ajoutent des *i* pour accommoder certains mots à leur organisme. Ils disent : *my talki plopple,* au lieu de « *I talk proper* ». Quand ils entrent dans la maison d'un européen, ils s'adressent ainsi au serviteur chinois : *Misteur N*** hab got?* pour : M. N*** est-il chez lui? — Le domestique répond : *hab got topsaed* ou *daonsaed* « M. est en haut » ou « en bas ». — *Number one* signifie quelque chose d'excellent; *number one argent* veut dire des « écus espagnols »; *number one thee* « la meilleure espèce de thé ». *Oui* et *non* sont très-rarement employés en anglais-pitchin. On les remplace par *can* « je puis », ou *no can* « je ne puis pas ». La parole espagnole *sabi,* dérivée de « saber », rend les verbes « savoir » et « comprendre, » à n'importe quel temps ou quelle personne. Dans la Cochinchine française, on a inventé dans ces derniers temps un pitchin français.

Digitized by Google

On trouve une langue franque analogue, destinée aux besoins du commerce, dans quelques contrées de l'Afrique, de l Amérique et de l'Océanie. Sur la côte du Congo, les Nègres ont créé un jargon anglais des plus bizarres. *What way live* signifie « où est-il? » *good chop* « manger », *punch head* « écouter »; *belly* (le ventre) signifie « beaucoup ». Dans les îles de la mer du Sud, *words in belly* (paroles dans le ventre) signifie « pensées ». Sur la côte du Congo, *good for belly* veut dire « avantageux ». — *Man barrel*, c'est « un grand tonneau de poudre », *woman barrel* « un petit tonneau de poudre » (1). Sur la côte, il y a des mots espagnols ainsi mêlés : *I no saby dir* « je ne sais pas cela ». *Saby* ou *sava* est employé sur les rivages septentrionaux de la Guinée dans le sens de « comprendre ». Les impôts dus à la douane par le capitaine d'un navire s'appellent *comey* (custom). *Bob* signifie « causerie, bavardade »; deux personnes qui causent de commerce font un *trade bob* (2). La plupart des peuplades de la Guinée Supérieure, principalement celles de la Côte d'Or, comprennent, outre leur propre langue, le *fanti* qui est, pour ces régions, la langue

---

(1) Bastian, *San Salvador*, p. 36; Thomas, *West-Coast of Africa*. New-York, 1860.

(2) Thomas - J. Hutchinson, *Ten years wandering among the Ethiopians*. London, 1861, p. 1755.

Digitized by Google

générale du commerce. M. Burton a appris cette langue franque de la côte orientale d'Afrique. On a aussi adopté, pour le commerce avec les *Suaheli*, quelques expressions de provenance anglaise.

Dans les îles du Grand Océan, le commerce a apporté une foule de mots nouveaux s'appliquant à des objets primitivement inconnus aux insulaires; par exemple : *rana,* grenouille, *arto,* pain (grec ἄρτος), *arenio,* agneau, *nahesa,* serpent, de l'hébreu נחש. *Put* signifie « lieu », *paula,* « de la poudre », *baca,* « du tabac ».

Un phénomène semblable peut être constaté chez les Indiens de la côte de Moskito, sur la mer des Caraïbes (1). Le jargon de l'Orégon est devenu la langue commerciale de la côte Nord-Ouest de l'Amérique. Il y a trois quarts de siècle, lorsque les vaisseaux marchands des Anglais et des Américains parurent dans les eaux de l'Archipel de Vancouver, et qu'ils se présentèrent à l'embouchure du fleuve Colombia, ils se trouvèrent en face de plusieurs tribus d'Indiens parlant autant de langues différentes, la plupart fort difficiles à prononcer, notamment le *noutka*, le

(1) Ils disent *bip* pour beef ; *tausan* pour thousand ; *berico* pour borrico (espagnol) ; *kapi* pour café ; *twaka* pour tabac ; *sal* pour sel ; *wurk* ponr work « travailler » ; — Cf. Al. Cotheal, *A Grammatical sketch of the Languages spoken by the Indians of the mosquito shore*, dans les *Trans of the Ethnol. Soc. de New-York*, t. I, 1848, p. 237 et sv.

Digitized by Google

nasquali, le *tschinpsek* et le *tsiaheli*. Le sund de Noutka était fréquenté par beaucoup de marins, à cause des peaux de loutres de mer qu'on y recueillait en abondance. On forma pour s'entendre un petit vocabulaire de mots empruntés aux divers partis en présence; ce vocabulaire s'enrichit de mots français apportés par les commis voyageurs de la baie d'Hudson; les Américains y firent à leur tour quelques additions; une douzaine de mots furent créés de toutes pièces par le procédé onomatopique. Le nombre des mots qui formait le trésor de cette langue nouvelle était d'environ 300, sur lesquels 110 étaient empruntés à l'idiôme des Tschinouks, 17 à celui des Noutkas, 38 au français, 41 à l'anglais. *Bossun*, y signifie un Américain du Nord, — *hakatchum*, une serviette, anglais handkerchief, — *kol*, froid, — *smok*, fumer, — *tala*, dollar; — *laburch*, la bouche, — *lamertine*, la médecine, — *lamontai*, la montagne, — *moula*, le moulin, — *pulati*, poudre, — *tonsé*, danser, — *siapot*, chapeau. Onomatopées : *hanhan-hurra*, vîte: — *hihi*, rire, — *liplip*, bouillir, *tiktik*, montre (1). Cette langue se répandit bientôt dans tous les ports de la côte Nord-Ouest. Au fort de Vancouver, sur le fleuve inférieur

(1) Hale, *United States exploring Expedition*. Philadelphia, 1846, vol. VII, pp. 635-650.

Digitized by Google

de Colombia, où se trouvait le principal dépôt de fourrures, habitaient environ 500 individus appartenant à cinq ou six nations différentes. C'étaient surtout des Anglais, des Canadiens Français, des Tschinouks, des Knistenos et des Kanakas (indigènes des îles Sandwich). Quelques commis voyageurs épousèrent des filles Tschinoukes, avec lesquelles ils ne parlaient que ce jargon. Les enfants nés de ces unions apprirent ce jargon comme langue maternelle, et le parlèrent de préférence à celle de leurs parents. Depuis lors, ce jargon tend à tomber en oubli, l'anglais ayant pris partout la prépondérance.

Dans toutes les langues, on peut constater des mélanges de mots étérogènes. Des mots anglais se sont introduits dans la langue chinoise des marchands. A la Guyane, il s'est formé un langage particulier, sous le nom de *popplomento,* dans lequel on trouve des mots hollandais, espagnols, anglais et nègres. Une variété de ce popplomento forme l'idiôme des Juifs *(Dschue Tongo)*, à Surinam et dans toute la Guyane hollandaise. Les premiers colons étaient, pour la plus grande partie, des Anglais et des Juifs, parlant portugais, immigrés du Brésil ou de Cayenne. La langue portugaise des Nègres a disparu de cette colonie, mais elle est restée la langue des Nègres libres des Buissons, qui ont formé la République de

Digitized by Google

Saramakka (1), sur le courant supérieur du fleuve de Surinam (2).

A Orenbourg, dans le Sud-Est de la Russie, demeurent environ 20 à 30 familles allemandes, dont les ancêtres s'étaient transplantés là de Saratow, il y a trois à quatre générations. Ils sont ouvriers et ont créé une espèce de popplomento pour leurs relations commerciales avec les merciers Russes et Tartares (3).

Toutes ces formations de langues, absolument artificielles, ne modifient en rien le système des

---

(1) Cette République a été fondée par les planteurs qui demeuraient dans les forêts, sur le cours supérieur de la Saramakka, lors de la conclusion de la paix en 1760.

(2) Voy. le Dr Hermann Lotze, dans la *Zeitschrift der d. morgenlændischen Gesellschaft*, 1857, t. XI, p. 324; et sur la langue *Djoe-tongo*, ou idiôme des Juifs de Surinam, les ouvrages suivants de M. R. Wullschlægel, missionnaire, natif de Sarepta, en Russie : *Grammaire concise de la langue anglaise des Nègres*, Bautzen, 1854; — *Dictionnaire allemand et anglais des Nègres*, avec un Appendice contenant les Proverbes anglais des Nègres, Lœbau, 1856; — *Toe trou feifitentiu na toe tori voda Santa-Bybel boekoe*, Calio, 1856 (traduction de 52 histoires bibliques).

(3) Voici un spécimen de ce jargon : Dæ Mæmka hat dæ kischmisch Vriuk ausderselber Læfka gekauft, wo Ihr dæ kumgar gekauft habt, ce qui veut dire: « Maman a acheté un raisin de bon goût, (mais sans pépins), dans la même boutique où vous avez acheté le lavoir de bois ».

Digitized by Google

langues originaires des individus qui les parlent dans l'intérêt du commerce. Chez les peuplades placées aux échelons les plus bas de l'espèce humaine, la métamorphose linguistique s'opère cependant assez vîte. Chez quelques hordes de l'Australie, à la mort du chef de famille, on change le nom de tous les objets qui lui appartenaient de son vivant, et on invente de nouveaux mots pour ses héritiers; ces mots ne sont généralement pas compris en dehors de la famille, ou tout au moins du clan. Dans certains villages de l'Afrique Méridionale, où les enfants sont abandonnés pendant plusieurs mois de l'année, ceux-ci inventent un jargon qui, le plus souvent, est inintelligible à leurs parents.

Le nombre des mots étrangers, apportés par le commerce extérieur dans la plupart des grandes langues européennes, est considérable. Les objets importés dans un pays conservent le plus souvent le nom qu'ils portaient dans le pays de provenance. Parfois ils subissent certaines modifications nécessaires pour les mettre en harmonie avec la phonétique de la langue qui les adopte. Les Normands adoptèrent pour leur langue le nom arabe de l'éléphant فيل *fil* (en persan پيل *pil*), qu'ils avaient entendu dans leurs courses sur la Méditerranée. Les Islandais emploient ce mot *fill* pour l'éléphant, et *filla bein* (os) pour l'ivoire; les Danois disent *filsben*, les Allemands *elfenbein* (ivoire); les Russes reçurent de Venise, au com-

Digitized by Google

mencement du moyen-âge, les perles fausses qu'ils nommèrent *bussere,* d'après les Arabes (بسرة, verroterie); ils adoptèrent le mot بازار *bazar* « le marché » (pers.); بارش *barysch* « gain, profit » (turk). — La langue espagnole a conservé une foule de mots arabes, dans son idiôme scientifique et commercial, tels que : المنحة « le cadeau », d'où vient almanach; — مخزن *makhsin* « le dépôt », d'où vient magasin; — تعريف *tahrif* « la taxe » (tarif).

Au Paraguay, la langue espagnole a cédé la place à l'ancienne langue indigène, le *guarani*, qui est devenue décidément l'idiôme commercial du pays (1). Cette langue est celle que les colons portugais désignent sous le nom de *lengua geral* « langue universelle ». Quelques peuples, malgré la domination étrangère, parviennent à faire survivre leur langue à l'indépendance de leur race. Les Arméniens continuent partout à écrire avec leurs caractères particuliers. Il en est de même des Juifs, dans les pays Slavoniens de la Turquie, et dans une partie de l'Asie. Ceux qui se distinguent comme *aschkenâzîm* (אשכנזים), tels que les Juifs allemands, parlent principalement un jargon mêlé d'une foule de mots étrangers, jar-

(1) Voy., sur le commerce dans l'ancien Mexique et au Pérou, l'article que nous avons inséré daus les *Archives de la Société et Américaine*, nouvelle série, t. I, p. 186 et sv.

Digitized by Google

gon qui constitue une sorte de langue franque, d'un usage commode pour les commis voyageurs de l'Allemagne. Ceux-ci se rencontrent partout. Le voyageur Lehmann en a rencontré au bazar de Boukhâra, et le naturaliste norvégien Hansteen en a vu un qui allait sur le fleuve Iénissei jusqu'à Tourouchansk! Leur langue serait sans doute devenue la *lengua geral* du commerce, si elle n'avait eu à souffrir de la concurrence de la langue des plus puissants colonisateurs des temps modernes, les Anglais. La langue de ceux-ci est loin d'être mélodieuse; elle est même laide, désagréable à entendre, baroque, presque grotesque; mais elle est simple, facile à apprendre, même pour des Sauvages (1). Prédestinée à devenir un jargon commercial de premier ordre, elle a conquis l'Amérique du Nord, l'Australie, l'Inde, toute la mer du Sud, les ports de l'Afrique et

---

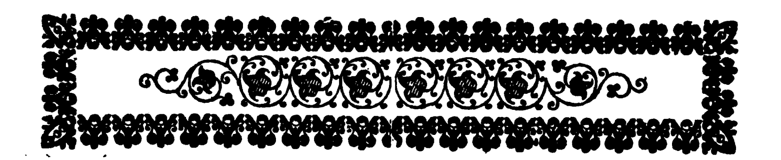
(1) On a remarqué que, malgré la difficulté de la prononciation, l'anglais était de toutes les langues européennes celle que les peuples à demi-civilisés parviennent à parler le plus aisément. Les Chinois qui manquent de la lettre *r*, et qui par conséquent ne peuvent prononcer sans une longue pratique le français et l'allemand, rendent facilement le son de cette lettre. douteux et avachi dans la plupart des mots de l'idiôme britannique. Dans plusieurs groupes d'îles de l'Océanie, l'anglais est la seule langue étrangère que comprennent les indigènes instruits; à Libéria, sur les côtes d'Afrique, dans toute la colonie du Cap, et dans bien d'autres régions africaines, l'anglais est également pratiqué par la population autochthone.

Digitized by Google

ceux de la Chine; elle n'a point de rivale. Jamais aucun idiôme, dans l'antiquité ni dans les temps modernes, n'a été à beaucoup près aussi répandu. C'est la langue universelle du commerce.



Digitized by Google



LE CODEX TROANO

ET

L'ÉCRITURE HIÉRATIQUE

DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

Par LÉON DE RCSNY

E déchiffrement de l'écriture katounique de l'Amérique Centrale paraît de nature à assurer à la science, à laquelle on a donné le nom d'américanisme, une place importante dans le domaine de la recherche contemporaine. Jusque dans ces derniers temps, les peintures dites figuratives et didactiques des anciens Mexicains promettaient à peu près seules d'intéressantes révélations sur l'histoire indigène du Nouveau-Monde, antérieurement à la grande découverte de Christophe Colomb. Du moins, ces manuscrits étaient-ils de nature à nous faire connaître, dans une certaine

Digitized by Google

mesure, la civilisation des Indiens, d'après les Indiens eux-mêmes. On ne pouvait, cependant, comparer ces images grossières à une véritable écriture, et admettre par leur fait la culture des lettres chez les populations autochthones de l'hémisphère transatlantique. Aussi Alexandre de Humboldt niait-il que l'écriture ait été connue et pratiquée ailleurs que dans l'Ancien Continent, et l'opinion de ce savant fut-elle généralement adoptée.

Un progrès a été réalisé, une erreur dissipée. On sait, aujourd'hui, que non-seulement l'Amérique antique connaissait l'art de l'écriture, mais qu'elle avait possédé de nombreuses inscriptions sculptées et des manuscrits tracés suivant un système graphique à peu près équivalent à celui dont se servaient les anciens Égyptiens, les Babyloniens ou les Chinois.

Jusqu'à présent l'existence d'une écriture réelle n'a été constatée que dans la péninsule du Yucatan, dans les régions occupées par la race Maya. Cette écriture était probablement répandue dans toute l'étendue de la région isthmique de l'Amérique inter-océanique. Des découvertes ultérieures nous apprendront peut-être que cet art était cultivé bien au-delà de ces étroites limites: et déjà nous possédons quelques indices de nature à faire penser que les peuples du Mexique, et même ceux du Pérou (à une époque antérieure à la dynastie des Incas), avaient également sû noter le lan-

Digitized by Google

gage par des signes susceptibles d'être lus.

Mais sans nous préoccuper, pour le moment, de donner une pareille extension au domaine de l'écriture dans l'ancienne Amérique, il nous suffit de savoir qu'elle était cultivée au cœur de cette vaste partie du monde, et que des monuments de cette écriture nous ont été conservés, pour intéresser le monde savant à l'exploration d'un domaine où des découvertes, d'une portée sans doute considérable, sont réservées au travail persévérant des archéologues, des linguistes et des paléographes.

L'écriture katounique, bien avant la publication de la *Relacion* de Diégo de Landa, — à laquelle on doit l'ouverture d'une voie nouvelle à l'Américanisme, — nous avait paru digne d'une attention exceptionnelle, et nous nous en sommes occupés, à plusieurs reprises, dans cette *Revue*. Aujourd'hui que les suffrages des savants autorisés permettent d'avoir confiance dans la nouvelle méthode adoptée pour le déchiffrement de cette écriture, nous croyons utile de mettre entre les mains de nos lecteurs quelques matériaux de travail pour les engager à s'associer à notre tâche.

Diego de Landa, évêque de Yucatan, fut le destructeur d'un nombre considérable de documents écrits de l'antiquité yucatèque. Il tenta d'anéantir jusqu'au dernier de ces documents où étaient consignées les idées religieuses des peuples que les Espagnols cherchaient à convertir

Digitized by Google

à la doctrine chrétienne. Par un singulier caprice de la destinée, c'est à ce même prélat, qui voulait faire disparaître toute trace d'une littérature qu'il jugeait entachée d'une origine diabolique, que nous devrons sans doute de connaître un jour quelque chose de cette même littérature. En effet, dans la *Relation des choses du Yucatan*, dont il est l'auteur, Diego de Landa, après avoir rapporté divers genres de renseignements sur les mœurs et coutumes des Mayas, juge à propos de nous entretenir de ces mêmes livres qu'il était fier d'avoir livrés aux flammes. Le manuscrit de cette *Relacion*, retrouvé par l'abbé Brasseur, dans les archives de l'Académie Royale de l'Histoire, à Madrid, n'est malheureusement qu'une copie imparfaite de l'ouvrage original, et la partie relative aux livres, à l'écriture et à langue des Yucatèques paraît avoir été abrégée par le copiste, aux yeux duquel elle n'offrait qu'un assez médiocre intérêt. Il en résulte que les données paléographiques que nous fournit le manuscrit de Madrid sont des plus incomplètes et, qui pis est, d'une regrettable obscurité dans la partie la plus importante pour nos études.

La *Relacion* de Diego de Landa nous fournit, néanmoins, de très-précieuses indications sur le calendrier yucatèque et sur les signes employés pour noter les jours et les mois dans ce calendrier. C'est à l'aide de ces indications imparfaites à tant d'égards, qu'a pu être tenté le déchiffrement

Digitized by Google

de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale.

Je n'ai point l'intention de reproduire ici, même sous une forme succincte et abrégée, le travail que j'ai publié récemment pour l'interprétation des caractères katouniques (1). Le but de cet article est de mettre à la disposition des lecteurs de cette Revue les renseignements que nous devons à Diego de Landa, et d'appeler leur attention sur la possibilité de faire de fréquentes restitutions de signes dans les nombreuses parties détériorées des manuscrits hiératiques que nous possédons, de façon à en faciliter l'interprétation.

Ce système de restauration des vieux documents écrits des Mayas peut s'étendre aisément aux quatre manuscrits connus jusqu'à ce jour. J'essairai pour le moment de l'appliquer à l'un d'eux, au Codex Troano, lithographié avec un soin remarquable à l'Imprimerie Nationale de Paris.

I

Les indications de Landa relatives à l'écriture hiératique du Yucatan comprennent : 1° Les signes des jours; 2° Les signes des mois; 3° Un paradigme des signes phonétiques de l'écriture hiératique Maya.

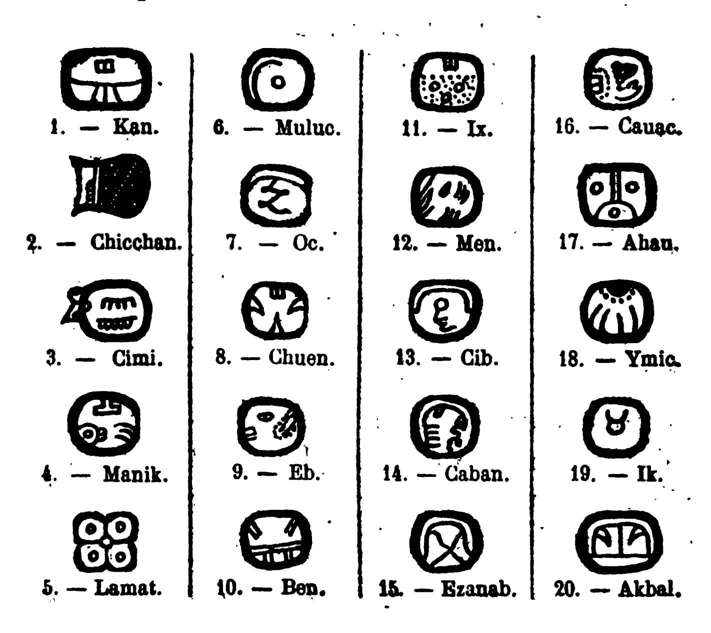
Les signes de jours offrent quant à présent, pour nos études, le plus grand intérêt, en ce sens qu'ils

---

(1) *Essai sur le déchiffrement de l'Écriture hiératique de l'Amérique Centrale* (Paris, 1876-77), in-fol., avec pl.

Digitized by Google

ont été retrouvés en grand nombre dans les quatre manuscrits mayas que nous possédons. Ces signes, sous la forme que leur donne Landa, sont compris dans le tableau suivant :



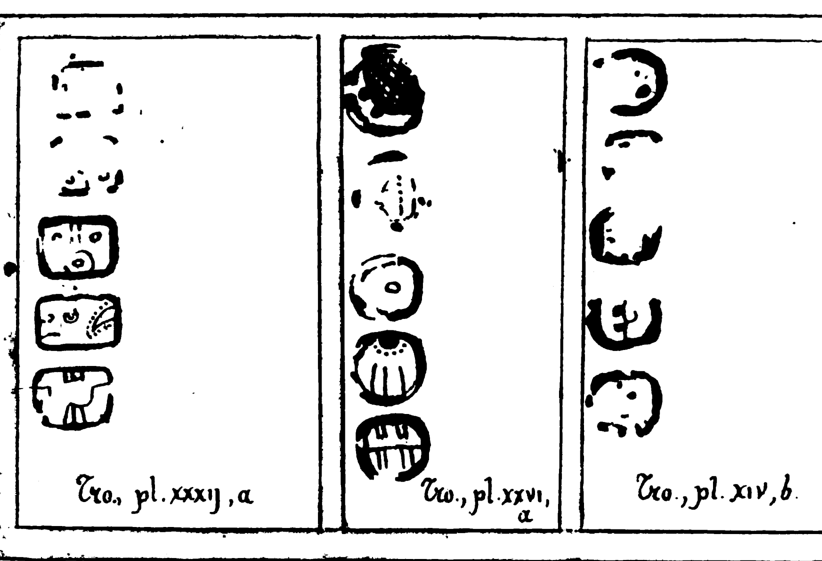
Le manuscrit Troano, dans lequel on rencontre tous ces signes, ne les reproduit pas toujours d'une manière identique. J'ai donné, dans mon *Essai sur le déchiffrement* de l'écriture katounique, d'assez nombreuses variantes de ces signes dont je suis parvenu à établir la valeur d'une manière incontestable.

Au début de mes tentatives d'interprétation des textes hiératiques de l'Amérique Centrale, je me suis demandé ce que ces signes de jours, si sou-

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google



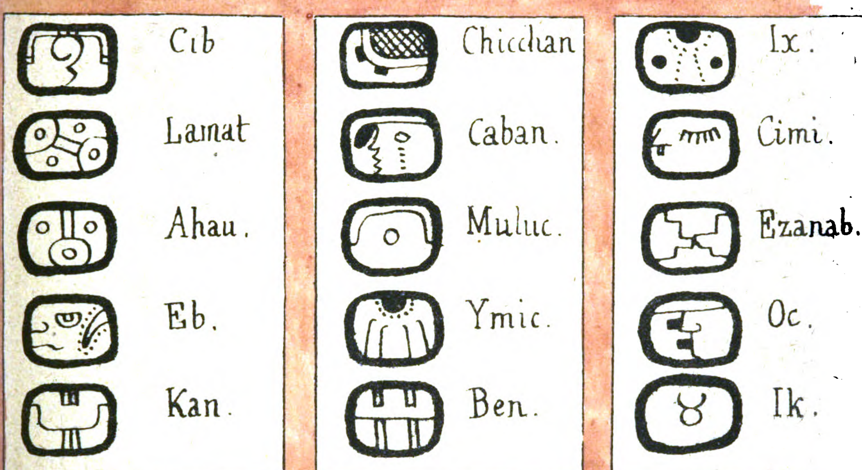
Tro, pl. XIII, c

Tro., pl. IX, c.

Tro., Pl. II, c

État du Codex Troano.

Digitized by Google



Oc
Ahau.

Cib
Cimi

Ik
Eb

Lamat
Ezanab

Ix
Kan.

Ezanab
Lamat

Kan
Ix

Oc
Ahau.

Cib
Cimi

Ik
Eb.

Eb
Ik.

Ezanab
Lamat

Kan
Ix.

Oc.
Ahau

Cib
Cimi.

~ Codex Troano. ~

(Restitutions.)

Digitized by Google

Digitized by Google

vent répétés dans tous les manuscrits connus pouvaient exprimer, et notamment s'il se reproduisaient dans un ordre quelconque de nature à fournir des données chronologiques. Je n'ai pas tardé à reconnaître qu'un tel ordre existait et pouvait être déterminé presque partout d'une manière régulière et mathématique. En effet, les jours notés dans le *Codex Troano,* par exemple, y sont le plus souvent reproduits par série de 5, espacés les uns des autres de 5 en 5, de 6 en 6, de 12 en 12, ou de 16 en 16. Une fois cet ordre reconnu, il m'a été facile de restituer une foule de signes effacés en partie ou même en totalité, et de me former un exemplaire du manuscrit hiératique en question, dans lequel les lacunes sont à peu près insignifiantes en ce qui touche aux séries des caractères relatifs au calendrier. On pourra juger de ces restitutions par celles que nous avons indiquées sur la planche jointe à cet article (1).

Les personnes qui voudraient appliquer cette méthode à l'étude des textes hiératiques du Yucatan ne tarderont pas à reconnaître le parti qu'il est possible d'en tirer; mais ils trouveront aussi que, dans certains endroits, l'ordre régulier, qui simplifie si singulièrement l'œuvre du déchiffrement, paraît altéré. Ainsi, page 35, compartiment 3 (2), nous voyons une colonne de 5 signes,

---

(1) Voy. Planche XII-XIII.
(2) Voy. Planche XIV.

Digitized by Google

dont deux sont à peu près complétement effacés ; mais à en juger par les derniers dont la netteté est parfaite, nous serions tenté de croire qu'il y a là des jours espacés de 4 en 4. (*chicchan* est le 2e jour ; *muluc* le 6e : intervalle 4) : L'examen des autres signes de la colonne nous révèle bientôt une irrégularité ou une exception. Le second signe est très-distinct : c'est *ben*, 10e jour ; le troisième, en partie effacé, laisse cependant apparaître des traces incontestables du signe *caban*, 14e jour, lequel nous fournit également l'intervalle de quatre jours constaté tout à l'heure ; mais entre le 14e jour et le 2e jour qui vient ensuite, il y a un intervalle de huit jours, le nombre des jours yucatèques étant de 20 ($20 - 14 + 2 = 8$). Voilà donc une irrégularité dont les paléographes doivent chercher l'explication. Cette irrégularité n'est pas la seule, et nous en trouvons une autre d'une importance bien autrement considérable à nos yeux, dans les feuillets 23, 22, 21 et 20 du *Codex Troano.*

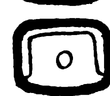
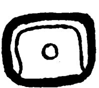
Cet exemple suffira pour donner une idée du genre de difficultés que nous sommes appelés à lever le plus tôt possible dans le champ du déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale. Une certaine somme de devination est nécessaire pour obtenir quelque succès dans un pareil ordre de recherches. Il est donc fort à sou-

Digitized by Google



Codex Troano.

p. XXXV, comp. c.

Série exceptionnelle			Série régulière	
				Ymic.
	Ben.	(10e jour).		Ben.
	Caban.	(14e jour).		Chicchan.
	Chicchan.	(2e jour).		Caban.
	Muluc.	(6e jour).		Muluc.

Série exceptionnelle. (Tro., 35)

Série régulière. (Tro., 31)

Codex Troano.

Restitution de signes de jours.

Digitized by Google

Digitized by Google

haiter que le nombre des pionniers de cette branche nouvelle de l'américanisme devienne plus considérable, afin que les résultats des uns et des autres soient contrôlés, critiqués, et que de la discussion jaillisse la lumière. Cette courte note est un appel aux paléographes de bonne volonté; nous serions bienheureux s'il pouvait être entendu, et la *Revue orientale et américaine* se fera un devoir d'ouvrir ses colonnes à toutes les communications scientifiques qui pourraient lui être faites dans la voie que nous venons de signaler (1).

II

Les signes de *mois* donnés dans la Relation de Diego de Landa n'ont malheureusement pas été constatés aussi aisément que les signes de jours dans les manuscrits hiératiques connus. Là encore nous appelons les recherches des américanistes. A titre de document, nous reproduisons ci-après le tableau de ces signes :

---

(1) Nous nous proposons, de notre côté, de publier successivement, dans la *Revue Orientale et Américaine*, les résultats nouveaux auxquels nous amèneront nos études, de façon à compléter, dans la mesure de nos forces, les données acquises, et notamment celles que nous avons présentées au jugement des Américanistes, dans notre *Essai sur le déchiffrement de l'Écriture hiératique de l'Amérique Centrale*.

Digitized by Google



La question des caractères phonétiques de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale est bien autrement complexe et difficile à résoudre que

Digitized by Google

celle des signes de jours et de mois. Nous nous en occuperons dans nos prochaines livraisons.

Enfin nous croyons devoir terminer cette courte note par la liste bibliographique des principaux écrits relatifs au déchiffrement de l'écriture katounique dont la publication nous a été signalée jusqu'à ce jour :

1864. — Relation des choses du Yucatan, de Diego de Landa. Texte espagnol et traduction française en regard, comprenant les signes du Calendrier et de l'Alphabet hiéroglyphique de la langue maya, accompagné de documents divers historiques et chronologiques, avec une Grammaire et un Vocabulaire abrégés français-maya, par l'abbé **Brasseur de Bourbourg.** *Paris,* Arthus-Bertrand, 1864. — In-8 de CXII-516 pp. (25 fr.).

1865. — Maya Hieroglyphic Alphabet of Yucatan, by William **Bollaert** (s. l. n. d.), *London*, 1865). — In-8 de 9 p.

1869. — Lettre à M. Léon de Rosny sur la découverte de Documents relatifs à la haute antiquité américaine et sur le Déchiffrement et l'interprétation de l'Écriture phonétique et figurative de la langue Maya, par **Brasseur de Bourbourg.** *Paris*, Amyot, 1869. — In-8 de 20 p. et 2 pl. lith. (3 fr.).

1869. — Manuscrit Troano. Études sur le système graphique des Mayas, par **Brasseur de Bourbourg.** *Paris*, Imprimerie impériale, 1869. — 2 vol. in-4, pl. chromolith. (100 fr.).

1869. — Essai de déchiffrement d'un fragment d'inscription palenquéenne, par **H. de Charencey**. *Paris,* 1869. — In-8 (3 fr. 50).

1870. — The Ancient Phonetic Alphabet of Yucatan. By

D. G. **Brinton**. *New-York*, 1870. — In-8 de 8 pages.

1873. — Examination of Central American Hieroglyphs : Of Yucatan — including the Dresden Codex, the Guatémalien of Paris, and the Troano of Madrid; the Hieroglyphs of Palenque, Copan, Nicaragua, Veraguas, and New-Granada; by the recently discovered maya alphabet. By William **Bollaërt** (s. l. n. d., *London*, 1873). — In-8 de 28 p.

1875. — Mémoire sur la numération dans la langue et dans l'écriture des anciens Mayas, par Léon **de Rosny**. *Nancy*, décembre 1875. — In-8 de 24 p. (2 fr.).

1876. — Essai sur le déchiffrement de l'Écriture Hiératique de l'Amérique Centrale, par Léon **de Rosny**. *Paris*, Maisonneuve et Cie, 1876. — In-fol., avec planches lith. en noir et en couleurs (75 fr.).

1876. — Recherches sur le Codex Troano, par **H. de Charencey**. *Paris*, E. Leroux, 1876. — In-8 de 15 p.

1877. — L'Interprétation de l'Écriture Sacrée du Yucatan, par Éd. **Madier de Montjau** (pp. 17 à 36 de ses Études Critiques sur l'Archéologie Américaine et sur l'Ethnographie du Nouveau-Monde). *Paris*, E. Leroux, 1877. — In-8 de 130 p. et 7 planches (4 fr.).

1878. — Essai sur le Déchiffrement de l'Écriture Hiératique de l'Amérique Centrale, par Léon de Rosny (Compte-rendu, par **G. Maspero**, dans la *Revue Critique* du 23 mars 1878).

1878. — (Compte-rendu du même ouvrage, par **A. Siméon**, dans la *Revue Bibliographique Universelle*, mars 1878, p. 230 et sv.).

1878. — (Compte-rendu du même ouvrage, et Notice par A. **Bonnetty**, dans les *Annales de Philosophie Chrétienne*, 1878, t. XV, p. 228 et sv.).

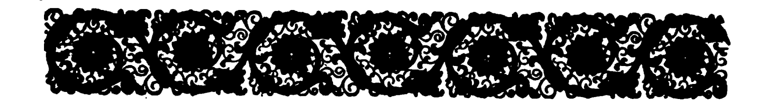
Toute publication nouvelle relative au dé-

Digitized by Google

chiffrement de l'écriture katounique, livre, brochure, ou article, sera annoncée dans cette *Revue,* aussitôt que nous en aurons eu connaissance.



Digitized by Google



BIBLIOGRAPHIE SINICO-EUROPÉENNE

CATALOGUE D'OUVRAGES EUROPÉENS

POUR LA PLUPART RARES ET CURIEUX

IMPRIMÉS DANS L'EMPIRE CHINOIS

Par G. PAUTHIER *

1590. — De missione legatorum iaponensium ad Romanam curiam rebusq; in Europa, ac toto itinere animadversis dialogus, ex ephemeride ipsorum legatorum collectus, et in sermonem latinum versus ab Eduardo de Sande, sacerdote Societiatis Jesu. In *Macaensi* portu Sinici regni, in domo Societatis Jesu, cum facultate ordinarij et superiorum. — Anno 1590, petit in-4o min.

Monastical library of Flecwood. — Ce volume se

* Cette curieuse bibliographie a été communiquée en *1861* à la Société d'Ethnographie par le regretté sinologue, qui en avait déjà corrigé la première épreuve, lorsqu'il fut décidé que ce travail paraîtrait comme appendice dans un ouvrage sur l'Empire Chinois, projeté par cette Société. La publication de l'ouvrage n'ayant pas eu lieu, nous avons cru devoir faire paraître ces notes qui nous ont paru de nature à intéresser les amis des études sinologiques.

Digitized by Google

compose de 410 pages, plus huit autres pages non numérotées et comprenant préface, approbation, index et titre. Il renferme des dialogues sur l'ambassade envoyée à Rome (non par l'empereur du Japon, mais par trois princes japonais qui s'étaient convertis au christianisme) en 1582, et sur les événements de ce curieux voyage. L'ambassade fit la traversée d'Europe par le cap de Bonne-Espérance, malgré plusieurs tempêtes qui vinrent l'assaillir dans sa route; elle parvint jusqu'à la cour pontificale, où elle fut reçue par Grégoire XIII, qui mourut presque aussitôt son arrivée, et par son successeur Sixte V. — L'ouvrage contient en outre un chapitre intitulé : *Agitur de Sinico regno eiusq; moribus et administratione.* Il est de la plus grande rareté et probablement unique en Europe. L'auteur, Edouard de Sande fut, suivant une note, le quatrième jésuite établi en Chine, dans la province de Kouangtoung, où il arriva la treizième année de l'ére impériale *wen-li*, sous le règne de Chintsoung Hienti (1585); il mourut à Macao. Ce livre parait être le premier livre européen publié dans cette ville.

1662. — Acosta (Johannes). Sapienta sinica, exponente Johanne Acosta. *Kiunchan,* in urbe Sinarum provincia Kiam-si; in-f°.

1667. — Intorcetta (le P. Prosper). Ta-hio. *Kien-tchang fou;* in-f° min.

1669. — Intorcetta. Sinarum scientia politico-moralis. 1. pars. *Goa;* 2ª pars. *Canton,* 1669 (?); in-f°.

— Verbjest (Ferdinand), acad. astron. in Pekinensi præfecto Liber organicus astronomiæ Europæ apud Sinas restituta sub imperatore Sino-Tartarico Cam-hi appellato. *S. l.* (Péking); in-f°.

— Intorcetta (le P. Prosper). Sinarum scientia politico-moralis. *Goæ* iterum recognitum,

Digitized by Google

ac in lucem editum die 1 octobris anno 1669; in-f° min.

— INTORCETTA (Prosper). Lun yu. Editio sinico latina. *S. l. n. d.*; in-f°. min.

1671. — GOUVEA (Antonius DE). Innocentia victrix, sive sentencia comitiorum Sinici imperii pro innocentia christianæ religionis lata juridicè per annum 1669, et jussu R. P. de Gouvea sinico-latine exposita. *Quam-cheu*, metropoli provinciæ Quamtum, in regno Sinarum; in-f°.

1700. — Brevis relatio corum quæ spectant ad declarationem Sinarum imperatoris Kamhi, circa Cœli, Confucii et Auorum cultu, datam anno 1700. Accedunt Primatum, doctis timorumque virorum et antiquissimæ traditionis testimonia Opera PP. Societ. Jesu Pekinensi, pro Evangelii propagatione laborantium. (*Peking*) in-8.

1703. — VARO (Francisco). Arte de la lengua mandarina compuesto por el M. R. P. Francisco Varo, de la Sagrada orden de N. P. S. Domingo, acrecentado y reducido a mejor forma, por N. H. Fr. Pedro de la Pinella, commissario prov. de la mission serafica de China. *Canton;* in-f°.

1717. — Informatio pro veritate, contrà iniquiorem famam sparsam per Sinas, cum calumnia in PP. Soc. Jesu, et detrimento missionis com-

Digitized by Google

municata missionariis in Imperio Sinensi, anno 1717 (et non 1784), (Péking); in-8.

1815. — Morrison (Rev. Rob.). A dictionary of the Chinese language, in three parts: containing Chinese and English arranged according to the Radicals; part the second, Chinese and English arranged alphabetically; and part the third, English and Chinese. *Macao;* 6 vol. gr. in-4.

— Morrison (Robert). Translations from the original Chinese, with notes. *Canton;* in-8.

— A Catalogue of the Library belonging to the English Factory at Canton, in China. *Macao;* in-8.

— Davis (J. F.). San-yu-low; or the three dedicated rooms; a tale, translated from the Chinese. *Canton;* in-8.

1816. — Morrison (The Rev. R.). Dialogues and detached Sentences in the Chinese language, with a free and verbal translation in English. *Macao*, East-India Company's Press; in-8.

— Report submitted to the Board of the National Vaccine Establishment, respecting the introduction of the practice of vaccine inoculation in China, A. D. 1805; its progress since that period, and its actual state. *Canton;* in-8.

1817. — Morrison (The Rev. R.). A view of China for philological purposes; containing a

Digitized by Google

sketch of Chinese chronology, geography, government, religion and customs, designed for the use of persons who study the Chinese language. *Macao;* in-4.

— Ball (Samuel). Observations on the expediency of opening a second port in China. *Macao;* in-8.

1819. — Reeves (John). Chinese name of stars and constellations. *Canton;* in-4.

1823. — Davis (J.-F.). Hien-wen-shoo, Chinese moral maxims, with a free and literal translation affording examples of the grammatical structure of the language. *Macao;* in-8.

1824. — Thoms. Chinese Courtship in verse; to which is added an appendix treating of the revenue of China. *Macao;* in-8.

— A Commercial Vocabulary, containing Chinese words and phrases arranged alphabetically. *Macao;* in-8.

1825. — Morrison. Translations from the original Chinese, with notes. *Canton;* in-8.

1828. — Gonsales (J.-A.). Grammatica latina ad usum Sinensium juvenum. *Macao;* in-12.

— Morrison (Rev. Rob.) Vocabulary of the Canton dialect. *Macao;* in-8.

1829. — Gonçalves (J.-A.). Arte China constante de alphabeto e grammatica, comprehendendo modelos dos differentes composiçoens. *Macao;* in-4.

Digitized by Google

1831. — GONÇALVES (J.-A.). Diccionario Portuguez-China, no estilo vulgar, mandarim e classico geral. *Macao*, R. Colleg. de S. Jose; in-4.

1832. — A companion to the Anglo-Chinese Kalendar, for the year of our Lord, 1832. *Macao*, China; in-12.

— Contribution to an historical sketch of the Portuguese settlements in China, principally of Macao; of the Portuguese envoys and ambassadors to China; of the Catholic Missions in China; and of the papal legates to China; by A. L. Knt. *Macao, China;* in-8.

— A Catalogue of the library belonging to the English factory at Canton. *Canton;* in-8.

— MEDHURST (W.-H.). A Dictionary of the Hok-këèn dialect of the Chinese language, according to the reading and colloquial idioms; containing about 12,000 characters, the sound and tones of which are accurately marked, and various examples of their use taken generally from approved Chinese Authors. Accompanied by a short historical and statistical account of Hok-këèn, a Treatise on the orthography of this dialect, etc. *Macao;* in-4.

1833. — GONÇALVES (J.-A.). Diccionario China-Portuguez. *Macao*, R. Coll. de S. Jose; in-8.

1834. — Portuguese in China : Contribution to an historical sketch of the roman Catholic

Digitized by Google

church at Macao; and the Domestic and Foreign relations of Macao. By A. L. Knt. *Canton, China;* in-8.

1834. — MORRISON (John Robert). A Chinese Commercial Guide; consisting of a collection of details respecting foreign trade in China. *Canton;* in-8.

— DAVIS (J.-F.) Poeseos sinensis commentarii. On the poetry of the Chinese, to which are added translations and detached pieces. *Macao,* East-India Compagny' Press; in-8.

1835. — The Anglo-Chinese Kalendar for the year of the Christian era 1835; corresponding to the year of the Chinese cycle era 4472, or the 32d of the 75th cycle of sixty; being the 15th year of the reign of Taoukwang. *Canton, China,* Register press; in-8.

1836. — GONÇALVES. Vocabularium latino-sinicum. *Macao;* in-12.

1837. — Report of the Society for the diffusion of useful knowledge in China (2d). *Canton;* in-8.

1839. — GONÇALVES. Lexicon manuale latino-sinicum. *Macao;* in-8.

— THOM (Rob.). The lasting resentment of miss Keaou-Lwan-Wang a Chinese tale, founded on fact. *Canton;* in-8.

— Description of the city of Canton, with an appendix containing an account of the

Digitized by Google

population of the Chinese empire, Chinese weights and measures, ant the imports and exports of Canton. (2d edition). *Canton;* in-8.

1839. — Crisis in the opium trafic, being an account of the proceedings of the Chinese government to suppress that trade, with the notices, edicts, etc., relating thereto. *China,* office of the Chinese Repository; in-8.

1840. — Morrison (F.). English and Chinese Vocabulary, the latter in the Canton dialect. 2d edition. *Canton;* in-8.

— Shuck (J. Lewis). Port folio Chinensis; or a Collection of authentic Chinese state Papers illustrative of the History of the present position of affairs in China. With a translation, notes and Introduction. *Macao;* in-8.

— Thom. Esop's Fables written in Chinese by the learned Mun Mooy Seen-Shang, and compiled in their present form, by his pupil Sloth. *Canton;* in-4.

1841. — Gonçalves. Lexicon magnum latino-sinicum. *Macao;* in-f°.

1841. — Bridgman. A Chinese Chrestomathy, in the Canton dialect. *Macao;* in-4.

1842. — Wells-Williams. Easy Lessons in Chinese, or progressive exercises to facilitate the study of that language, especially adapted to the Canton dialect. *Macao;* in-8.

— Callery (J.-M., miss. apost.), Systema pho-

Digitized by Google

neticum scripturæ Sinicæ. *Macao;* 2 vol. in-8.

1843. — Thom (Robert). Chinese and English Vocabulary. Part the first. *Canton;* in-8.

1844. — Wells-Williams. An English and Chinese Vocabulary, in the Court-dialect. *Macao,* office of the Chinese Repository; in-8.

— Medhurst (W.-H.). Chinese dialogues, questions and Familiar Sentences, literally rendered into English, with a view to promote commercial intercourse, and to assist beginners in the language. *Shanghae;* in-8.

1845. — Callery (J.-M., ancien missionnaire apostolique de Corée, membre de l'Académie des sciences de Turin, décoré du Grand-Collier Tartare, etc.). Variétés littéraires et scientifiques. *Macao;* in-8.

— A Glance at the interior of China; obtained during a journey through the Silk and green Tea Districts. *Shanghae;* in-8.

1846. — Medhurst. Ancient China. The Shoo-King, or the historical classic, being the most ancient authentic record of the annals of the Chinese empire, illustrated by latter commentators. *Shanghae;* in-8.

— Thom [R.). The Chinese Speaker, or Extracts from works written in the mandarin language as spoken at Peking, compiled for the use of students. Part. 1. *Ningpo;* in-8.

— Strenassa-Pilay. A manual for youth and

Digitized by Google

students, or Chinese Vocabulary and dialogues, containing and easy introduction to the Chinese language (Ning-po dialect); compiled and translated in english. *Chusan;* in-8.

1847. — Prémare. The Notitia linguæ Sinicae of Prémare, translated into English, by J.-G. Bridgmann. *Canton,* Office of the Chinese Repository; in-8.

— Medhurst (W.-H.). English and Chinese Dictionary. *Shanghae;* 2 vol. in-8.

— Meadows [Thomas Taylor). Desultory Notes on the Government and People of China, and on the Chinese Language : illustrated with a Sketch of the Province of Kwang-Tûng. *Shanghae;* in-8.

— Beginners first book in the Chinese language (Canton vernacular); prepared for the use of the housekeeper, merchant, physician and missionary. *Hong-Kong;* in-8.

— Dissertation on the Theology of the Chinese; with a view to the elucidation of the most appropriate term for expressing the Deity. *Shanghae;* in-8.

1848. — Transactions of the China Branch of the Royal Asiatic Society. Part. 1. *Hong-Kong;* in-8.

— Medhurst (H.). An inquiry into the proper mode of rendering the word God in transla-

Digitized by Google

ting the Sacred scriptures into the Chinese language. *Shanghae;* in-8.

1849. — MEDHURST (W.-H.). On the true meaning of the word 神 *Shin* as exhibited in the Quotations adduced under that word, in the Chinese imperial thesaurus, called the « Pei-wan-yun-foo ». Translated by W.-H. Medhurst. *Shanghae*; 1849, in-8.

— MEADOWS. Translations from the Mandshu language, with the original texts. *Canton*; 1849.

Cité par Kaulen.

1850. Chinese miscellany, designed to illustrate the Government, Philosophy, Religion, Arts, Manufactures, Trade, Manners, Customs, History and Statistics of China. *Shanghae*; 4 livr. in-8.

— N° II. The Chinaman abroad; or, a desultory Account of the Malayan Archipelago, by ONG-TAE-HAE. *Shanghae*; in-8.

— N° III. On the Silk Manufactures and the cultivation of the Mulberry. *Shanghae*; in-8.

1850. — N° IV. General Description of Shanghae and its Environs. *Shanghae*; in-8.

— MEDHURST (W.-H.). An inquiry into the proper Mode of translating Ruach and Pneuma in the Chinesn version of the Scriptures. *Shanghae*; in-8.

Digitized by Google

— Wells-Williams. The Anglo-Chinese Kalendar for the year of the Chinese cycle aera 4487 or the 47th year of the 75 cycle of sixty, being the 30th year of the reign of H.-I.-M. Taukwang. *Canton*; in-8.

1851. — Smith. (The R. Rev. George, Lord Bishop of Victoria). The Jews at K'ae-fung-foo : being a Narrative of a Mission of inquiry to the Jewish Synagogue at K'ae-fung-foo, on behalf of the London Society for promoting Christianity among the Jews; with an introduction. *Shanghae*; in-8.

— A general Index of subjects contained in the twenty volumes of the Chinese Repository, with an arranged List of the Articles. *Canton*; in-8.

1852. — Legge (Rev. James). The Notions of the Chinese concerning God and Spirits, with an examination of the defence of an Essay on the proper rendering of the words Elohim and Theos into the Chinese language, by W. Boon, &a. *Hong-kong*; in-8.

— Transactions of the China Branch of the Royal Asiatic Society. Part. II. *Hong-kong*; in-8.

1853. — Id. Part. III. *Hong-kong*; in-8.

— Edkins (J.). A Grammar of Colloquial Chinese, as exhibited in the Shanghae dialect. *Shanghae*, London Mission press; in-8.

Digitized by Google

1854. — The Seventh Annual Report of the Chinese Hospital at Shanghae. *Shanghae*; in-8.

1855. — Translation of the *Ts'ing wen k'e mung*, a Chinese Grammar of the Manchu Tartar language, with introductory notes on manchu literature, (by A. Wylie). *Shanghae*; in-8.

1855. — A Chinese phonetic Vocabulary : containing all the most common characters, with their sounds in the Canton dialect. *Hong-kong*; in-8.

1856. — Wells-Williams. Ying-Wa Fan Wan Ts'ut iu. A Tonic Dictionary of the Chinese language in the Canton dialect. *Canton*; in-8.

— Wells-Williams. A Chinese Commercial Guide, containing a Collection of Details and Regulations respecting Foreign Trade with China, sailing Directions, Tables, &a, 4th edition. *Canton*; in-8.

— Graduated Reading, comprising a Circle of knowledge in 200 Lessons. Gradation 1. *Hong-kong*, Printed at the London Missionary Society's Press; in-8.

1857. — Edkins (Joseph). A Grammar of the Chinese colloquial language, commonly called the mandarin dialect. *Shanghae*, London Mission Press; in-8.

1858. — Journal of the Shanghae Literary and

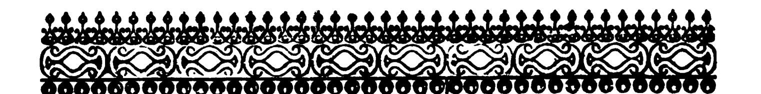
Digitized by Google

Scientific Society. N° 1. June 1858. *Shanghae*; in-8.

1859. — Narrative of the American Embassy to Peking, in July 1859. From the Journal of the North China Branch of the Royal Asiatic Society. *Shanghae*; in-8.



Digitized by Google



L'ÉCRITURE

Chez les Indiens de l'Amérique du Nord

Par VICTOR DUMAS

Membre de la Société Américaine de France.



LA plupart des auteurs qui ont écrit sur l'histoire ancienne de l'Amérique, ont prétendu que le Nouveau-Monde n'avait point connu l'écriture avant la découverte de Christophe Colomb. Il est certain que l'art de noter la pensée par écrit n'a jamais été cultivé au-delà de l'Atlantique, comme il l'a été sur notre continent. Cependant on aurait tort de soutenir que les Américains du Nord et du Sud l'aient ignoré avant l'arrivée des Espagnols. Les récents travaux sur le déchiffrement des *Katouns* du Yucatan, prouvent que les Indiens de ce pays, non-seulement connaissaient l'écriture, mais même qu'ils possédaient une véritable littérature, littérature encore presque absolument incomprise de nos jours, mais qui ne tardera certainement a être interprêtée. Cette littérature était tracée en

Digitized by Google

signes sculptés avec art sur les nombreux monuments de la civilisation Maya; elle était également représentée par des manuscrits dont il ne reste aujourd'hui que quelques rarissimes spécimens, mais qui étaient fort répandus à l'époque de la première prédication de l'évangile, dans ces lointains pays.

Mais en dehors de l'écriture Yucatèque, qui paraît avoir acquis un degré de perfection comparable à celui de l'antique écriture égyptienne, on faisait usage, d'un bout à l'autre de l'Amérique, de signes mnémoniques qui constituaient, pour les Indiens, une écriture suffisante pour leurs besoins. Ces signes nous représentent souvent l'écriture à son état le plus rudimentaire; parfois ils atteignent au premier degré de perfectionnement des écritures figuratives, le degré de la notation des sons ou phonétiques. C'est à ce degré qu'étaient arrivés les peintures didactiques des Aztèques, à l'époque de la conquête du Mexique, par Fernand Cortès.

Les Péruviens, avant la fondation de l'empire des Incas, les Aymaras du moins, possédaient également une écriture assez perfectionnée; mais l'usage de cette écriture fut perdu, par suite des décrets des Fils du Soleil, qui, non-seulement interdisaient dans leur empire l'usage des anciens caractères, mais défendaient, en outre, sous peine de mort, d'enseigner ces caractères ou d'en inventer de nouveaux pour leur être substitués.

Digitized by Google

Cette persécution des lettres eut pour effet de ne laisser au Pérou, pour toute écriture, que les *qquipou* ou cordelettes nouées, et les bois entaillés rappelant quelques idées succinctes par la forme des encoches qu'on y pratiquait à l'aide d'un couteau.

Ces procédés mnémoniques, aussi bien que les rébus des Aztèques et les tableaux didactiques des Indiens de l'Amérique du Nord, sont certainement bien éloignés, en tant que procédés graphiques, des écritures alphabétiques et même des écritures figuratives et idéographiques de l'Égypte et de la Chine. Ce sont les premiers essais de l'être humain pour communiquer à autrui sa pensée, au moyen d'images conventionnelles. Même phénomène se constate dans l'étude du langage. La distance est considérable entre l'idiome si poli, si cultivé des peuples Aryens et le parler par gloussements des Hottentots, parler très-supérieur, à son tour, au simple cri des animaux.

En dehors du Mexique, de l'Amérique Centrale et du Pérou, on n'a signalé nulle part, en Amérique, l'existence de procédés graphiques supérieurs aux tableaux mnémoniques des Indiens Peaux-Rouges. On a cru reconnaître cependant quelques traces de signes conventionnels, d'une signification inconnue, mais dont l'aspect semble indiquer un véritable perfectionnement sur le système des images proprement dites. Je

Digitized by Google

me propose de consacrer successivement quelques courtes notices aux divers monuments graphiques de ces deux ordres, dont la connaissance sera parvenue jusqu'à moi, et qui appartiendront à la zône de l'Amérique du Nord, objet spécial de mes études.

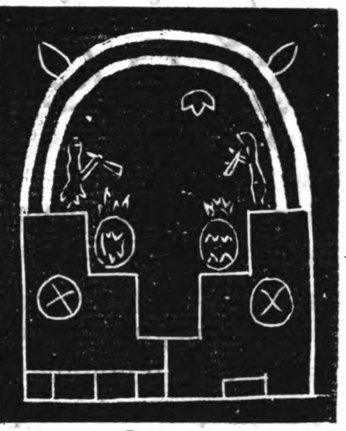
Quelques curieuses descriptions ont été signalées par M. J.-H. Simpson, qui publia, dans le recueil du Sénat des États-Unis, en 1849-1850, les résultats scientifiques de son exploration dans le pays des *Navajos*. Ces inscriptions se trouvent sur le parois de la grotte du *Chaco,* non loin des ruines du pueblo de *Chetho-Kettle.* Par la grossièreté du tracé, l'absence de direction régulière, l'intention bien évidente de figurer des objets qu'on avait sous les yeux, tels qu'on les voyait, et non point suivant un tracé conventionnel quelconque, rapproche ces images primitives de celles qu'on a découvertes sur plusieurs points de la Sibérie, et notamment sur la rive gauche du fleuve Iénissei (1). — M. Simpson a découvert également de curieuses peintures indiennes dans les *estuffas* du pueblo des Jemez. Ce savant interrogea un des chefs Indiens, appelé *Hosta,* sur la signification de ces peintures; celui-ci lui répon-

(1) Voy., sur les inscriptions figuratives de la Sibérie, M. de Rosny, dans ses *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*, t. I, p. 145, et *Atlas*, planches XIII, XIV et XV.

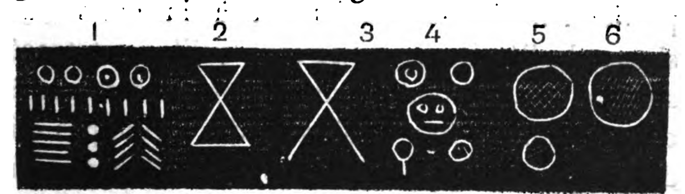
Digitized by Google

dit : « les ronds veulent dire le soleil et la lune, les demi cercles expriment les nuages et les traits brisés, tels que , la foudre ou le tonnerre. Quant au deux personnages tenant à la bouche une trompette (Fig. 14), ce sont les adjudants de Montezuma, qui l'appellent (who are sounding a call to him), pour obtenir de la pluie. »

Je terminerai cette courte notice par la citation, d'après l'abbé Domenech, de quelques signes figuratifs des Peaux-Rouges, dont l'interprétation a été fournie par des Indiens initiés dans l'art de l'écriture didactique indigène. Ces renseignements paléographiques, et ceux que nous publierons successivement, formeront le point de départ d'un *Dictionnaire de l'écriture figurative des Peaux-Rouges*.

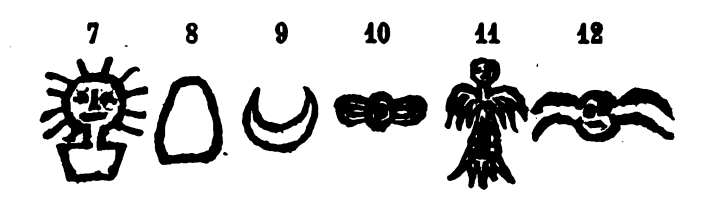


Fih. 14.



1. Indications mathématiques et chronologiques.

2, 3. Mort, corps décapité.
4. Représentations diverses de la « tête humaine ».
5. Têtes de mort, voilées ou éclipsées (notation symbolique).
6. Symbole d'un homme marchant la nuit, ou au clair de lune.



7. Esprit ou homme éclairé d'en haut, ayant un soleil autour de la tête.
8. Marque totémique du Soleil.
9. Lune, quartier de sécheresse.
10. Tête d'homme écoutant, les oreilles disposées à accepter une conviction.
11. Femme aîlée.
12. Un Ouabino.

Quelques-uns de ces signes, si non tous, appartiennent incontestablement à la classe des signes de l'écriture, en ce sens qu'ils sont tracés suivant une méthode conventionnelle déterminée d'une manière fixe et d'après des principes d'idéographisme qu'il n'est guère possible de contester. Ainsi, dans les indications chronologiques données sous le n° 1, il y a une analogie frap-

Digitized by Google

pante avec les signes employés pour le même usage chez les anciens Égyptiens, où ⊙, comme dans la Chine antique, désignait le Soleil et le Jour. Les images 2 et 3 du mort sont idéographiques, au même titre que le signe Chinois archaïque 尸 qui représente « le cadavre », où l'homme renversé, abattu, terrassé par la mort en opposition avec 𠆢 « l'homme vivant », c'est-à-dire, l'homme debout, dans l'attitude de la marche (forme moderne, 人). Le signe 10 de l'oreille disposée à accepter une communication, est également d'un idéographisme évident. Nous verrons, par quelques autres exemples, que le système de l'idéographie des Peaux-Rouges, est susceptible d'un développement qui ne paraît guère inférieur à l'idéographie des anciens Aztèques.

(*A suivre.*)



Digitized by Google

Digitized by Google

CHRONIQUE

DE LA

REVUE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

LA QUESTION ACTUELLE

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

Nous ne sommes point de chauds partisans des expositions universelles, et nous croyons peu à l'utilité d'organiser à grands frais ces immenses bazars où figurent, dans le plus effroyable des tohu-bohu, les produits plus ou moins remarquables, plus ou moins nouveaux, des industriels qui ont les moyens d'y payer une place à beaux deniers comptant. Ailleurs, nous avons soutenu que les seules expositions qui pouvaient contribuer au progrès de l'industrie, étaient les expositions essentiellement spéciales : une exposition internationale de serrures ou de souliers, serait un enseignement pour tout le monde ; les immenses capharnaum qu'on organise, dans le but de satisfaire l'orgueil d'une nation et de lui donner l'occasion de festoyer, fatiguent les promeneurs égarés dans d'innombrables galeries et ne leur apprend que fort peu de choses. Le plus clair pour un peuple, qui ouvre ces immenses bazars à la curiosité des badauds, est, suivant nous, d'exci-

Digitized by Google

ter inutilement la jalousie de l'étranger, de soulever des haines, de dépenser un argent précieux et de provoquer une élévation dans le prix des denrées, élévation qu'on assure momentanée, mais qui se perpétue après la clôture de ces prétendues grandes fêtes de la paix.

Il est juste, cependant, d'admettre des circonstances atténuantes en faveur de l'Exposition Universelle de 1878. A la suite de ses malheurs, la France avait peut-être besoin de montrer au monde étonné la persistance de sa force vitale, et il y avait peut-être avantage à braver le danger d'étaler son incroyable richesse productive pour avoir l'occasion de montrer encore une fois à tous les peuples convoqués à cette lutte pacifique du travail, combien notre pays est heureux d'offrir aux nations étrangères une cordiale hospitalité et l'assurance des sentiments les plus désintéressés de sympathie et de bonne confraternité.

Accueillons donc avec joie l'événement considérable que nous n'aurions pas voulu provoquer, mais que nous acceptons avec toutes ses chances de succès, comme avec toutes ses conséquences. Les préparatifs de cette grande fête de l'industrie sont d'ailleurs du meilleur augure pour le succès de l'œuvre : ils nous montrent combien va grandissante, d'année en année, l'émulation qui porte les industriels de tous pays à faire les plus louables efforts pour étendre sur tous les points du globe, comme dans toutes les zones de la science pratique, le vaste réseau de leurs relations internationales.

Il y a quelques années, en 1867, lors de la précédente exposition, les peuples lointains, les peuples de l'Orient, n'étaient représentés, au Palais du Champ-de-Mars, que par des expositions factices, où l'on avait réuni les curiosités les plus singulières, par fois les plus excentriques, qu'on avait pu se procurer pour donner une idée de leur civilisation et de leur industrie. Cette fois, il en sera tout autrement : ce seront ces mêmes nations lointaines étalant

Digitized by Google

à nos yeux les plus beaux produits qu'elle auront pu réunir, après une préparation sérieuse et après une étude approfondie des forces productrices de leur industrie. Le Japon, ce pays lointain, doit montrer à l'Europe les plus incroyables progrès accomplis en peu d'années, et la Chine, cet empire le plus populeux du monde, qui n'avait pas voulu prendre part à l'Exposition de 1867, dont elle n'avait compris ni le caractère ni la portée, doit nous montrer, cette fois, qu'elle a voulu marcher avec le monde entier dans le grand concert des travailleurs de tous les climats.

Attendons donc avec confiance que l'Exposition universelle de 1878 soit définitivement prête, pour apprécier, au moins en ce qui nous concerne, les produits qu'elle doit étaler à nos yeux. Malgré les plus louables efforts, malgré l'activité des commissions françaises et étrangères, malgré la bonne volonté générale des exposants de tous les pays, il est douteux qu'elle soit achevée avant la fin de mai ou les premiers jours de juin. Nous renvoyons donc à un prochain numéro les études que nous nous proposons de faire des produits des nations de l'Orient et de l'Amérique.

L'exposition dite rétrospective, dans laquelle figurent des monuments de tous les siècles et de tous les pays, exposition organisée sous l'habile direction de MM. de Longpérier, sera tout particulièrement l'objet de nos études.

J. U.

SOCIÉTÉS SAVANTES

ATHÉNÉE ORIENTAL

Les études orientales ont acquis en Europe un assez grand développement pour qu'une société savante, fondée

Digitized by Google

dans le but de les vulgariser, ait une incontestable raison d'être. L'Athénée Oriental, institué à Paris en 1864, s'est proposé un tel but et a pensé que non-seulement l'Orient moderne, mais encore les vieilles civilisations du monde asiatique, pouvaient intéresser les gens du monde qui aiment à s'instruire. Il s'est en outre donné la mission d'appeler les savants de la province à collaborer à l'œuvre sans cesse grandissante de l'Orientalisme.

L'idée qui a présidé à la fondation de l'Athénée Oriental a été appréciée par les uns, critiquée par les autres. Il en est ainsi de toute idée nouvelle. Il est juste aujourd'hui de jeter un coup d'œil rapide sur le passé de cette société, et d'examiner dans quelle mesure elle a été utile à la cause qu'elle s'est proposée de servir.

Le nombre des publications de l'Athénée Oriental est déjà digne d'attirer l'attention. Outre son *Bulletin*, dont trois volumes ont été publiés, et qui se continue dans le recueil des *Actes de l'Institution Ethnographique*, il a fait paraître un premier volume de *Mémoires*, de format in-4, imprimé avec le concours de gravures sur bois, de types étrangers, et de planches de luxe imprimées par les procédés les plus variés de l'industrie moderne : lithographie à la plume et au crayon, chromolithographie, eau-forte, photoglyptie, etc. On trouve même, dans ce premier volume, une planche tirée en couleur, au Japon, sur une sorte de papier étoffe de ce pays, et dont l'aspect est des plus curieux.

En dehors de ces publications périodiques, que l'Athénée se propose de continuer, nous devons à cette association plusieurs ouvrages séparés qui ont été bien accueillis dans l'orientalisme : la *Grammaire comparée des langues Indo-Européennes* du regrettable Eichhoff, le *Dictionnaire des signes idéographiques de la Chine*, du professeur Léon de Rosny, et le *Li-sao,* poëme du IIIe siècle avant notre ère, publié en chinois et accompagné d'une traduction

Digitized by Google

française et d'un commentaire du marquis d'Hervey de Saint-Denys, de l'Institut.

Une autre manifestation importante de l'Athénée Oriental, a été la création du *Congrès provincial des Orientalistes,* qui a déjà tenu trois Sessions : la Session inaugurale, à Levallois, la première Session à Saint-Étienne, et la seconde, à Marseille. Cette œuvre doit être continuée à Lyon, où les plus brillants préparatifs sont faits pour attirer les Orientalistes, cette année, dans la seconde ville de la République française.

Ce Congrès provincial a été loin, — il faut l'avouer, — de répondre aux espérances de ses fondateurs. A côté de quelques bons travaux scientifiques, des dissertations de mauvais aloi sont venues encombrer les séances et, qui pis est, ont trouvé le moyen de pénétrer jusque dans le recueil des Mémoires imprimés des Sessions. Il est certainement regrettable d'ouvrir une voie aux charlatans et à tous les écrivains fantaisistes qui croient possible de faire de l'orientalisme sans se donner la peine d'étudier aucune langue orientale. Nous nous sommes déjà, plus d'une fois, expliqué à cet égard, et nous ne nous dissimulons pas les inconvénients, les dangers même, d'avoir ouvert à deux battants les portes d'un sanctuaire où naguère un petit nombre de savants d'élite étaient seuls admis à pénétrer. Les études orientales, en France, ne tarderaient pas à être discréditées, si l'on n'apportait, sans trop tarder, un remède au mal. D'un autre côté, il ne faut pas se dissimuler que lorsqu'une science a acquis un certain développement, il n'est plus possible de défendre à la foule de s'y intéresser et de s'en occuper. Les premiers essais ont été médiocrement heureux : il en est ainsi de toutes le tentatives révolutionnaires. Pendant un certain temps, ces essais n'apportent partout que trouble et confusion. A la longue, cependant, la masse, qui tout d'abord acclame les faux-savants, commence à devenir apte à les juger ; elle devient

Digitized by Google

sévère à outrance : elle détruit ses propres idoles, en moins de temps qu'elle n'en a mis pour leur dresser un piédestal. Il faut donc accepter avec toutes ses conséquences, la révolution que l'Athénée Oriental commence à opérer dans le domaine des études orientales, et ne pas s'effrayer outre mesure de l'horizon nouveau que cette société nous fait apercevoir.

La Session de Saint-Étienne a appelé sur la brèche un homme dont l'incroyable activité étonne les uns et les autres. M. le baron *Textor de Ravisi*, ancien président de l'Athénée Oriental et organisateur de cette première Session, s'est dévoué à l'œuvre de la vulgarisation de l'orientalisme en province, et nous a montré qu'il tenait à attacher, à cette œuvre nouvelle, son nom d'une manière solide et durable. Nous l'avons vu lutter à Marseille, avec une rare persévérance, contre les efforts qui avaient pour but de désagréger les éléments constitutifs du Congrès provincial et de rompre leur lien avec la société mère, l'Athénée Oriental. La Session de Marseille a été des plus médiocres au point de vue de la science, mais elle a éveillé la curiosité d'une foule d'hommes qui, jusque là, ne s'étaient jamais intéressés aux recherches de l'orientalisme. Espérons que la Session de Lyon, sous la puissante direction de M. *Émile Guimet*, nous apprendra bientôt que le Congrès provincial peut apporter un concours efficace aux études que nous cultivons, et réunir un public capable de distinguer les Orientalistes autorisés, des faux-savants qui veulent faire irruption dans le champ de nos études.

Souhaitons que, laissant de côté un amour propre mal placé, la province ne dédaigne pas d'accepter les conseils de Paris, et que le Congrès provincial des Orientalistes ne repousse point le concours de l'Athénée Oriental, qui lui a donné naissance. Grâce au dévouement éclairé du présidant actuel de cette société, M. *A. Lesouëf*, le développe-

Digitized by Google

ment de l'idée à laquelle elle s'est consacré nous paraît assuré.

Ajoutons, en terminant, que le bureau actuel de l'Athénée Oriental se propose d'associer à son œuvre les dames qui commencent à s'adonner à l'étude de l'histoire et des littératures asiatiques. Nous ne croyons pas faire une indiscrétion impardonnable, en annoncant que M. Lesouëf compte décerner, à la fin de chaque année, un bijou, une fleur analogue à celles des jeux floraux, aux dames qui se seront le plus distinguées par leur participation aux recherches et à la vulgarisation de l'Orientalisme.

V. D.

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

La Société Américaine de France, fondée en 1857, chez M. Alfred Maury, de l'Institut, sur l'initiative de MM. Aubin, Brasseur de Bourbourg et Léon de Rosny, vient d'être reconnue par arrêté ministériel.

Voici le texte de ses Statuts définitifs, tels qu'ils ont été approuvés par le Ministre de l'Instruction publique.

Statuts.

Art. 1. La Société Américaine de France est spécialement instituée dans le but de contribuer aux progrès de l'Ethnographie, de la Linguistique, de l'Archéologie et de l'Histoire naturelle du Nouveau-Monde.

Art. 2. Le nombre des membres de la Société est illimité. — La Société n'admet que des membres à vie.

Art. 3. Ces membres sont de deux classes : les membres titulaires et les membres correspondants. On peut être admis dans la Société, soit comme membre fondateur, soit comme membre ordinaire.

Art. 4. Les membres fondateurs sont admis par le Bureau ; les membres ordinaires, sont élus au scrutin secret

Digitized by Google

et à la majorité absolue des suffrages, un mois au plus tôt après la déclaration de la vacance.

Art. 5. Les membres ordinaires ne peuvent être nommés qu'autant que des places de membres fondateurs deviendraient vacantes par le décès de ceux qui les occupaient; les membres ainsi élus ne supportent aucune espèce de charges.

La personne nommée membre de la Société, en est informée par le Secrétaire, qui l'invite à retirer son diplôme des mains du Trésorier.

Art. 6. Les membres titulaires sont seuls éligibles aux fonctions actives de la Société.

Art. 7. Les membres titulaires fondateurs payent un droit d'entrée (*versement unique*), qui ne peut être inférieur à 260 francs.

Art. 8. Les membres correspondants fondateurs payent un droit d'entrée (*versement unique*), qui est fixé à 25 francs au moins.

Art. 9. Les membres titulaires ou correspondants ont le droit de prendre part à tous les votes, à l'exception des votes ayant pour objet l'élection des membres ordinaires; ces dernières élections seront faites spécialement par les membres titulaires.

Art. 10. La Société tient chaque année deux séances générales, dont une séance publique annuelle.

Art. 11. Il y a deux mois de vacances : Août et Septembre.

Art. 12. Le droit de Diplôme est de 10 fr.; les membres ordinaires en sont dispensés.

Art. 13. Un fond de réserve est formé au moyen d'un prélèvement sur les versements des membres fondateurs.

Art. 14. Le Bureau se compose de : 1. un Président, 2. deux Vice-Présidents, 3. un Secrétaire-général, 4. un Secrétaire-Archiviste, 5. un Trésorier.

Art. 15. Le Conseil se compose de 20 membres. Il peut

Digitized by Google

déléguer ses pouvoirs à quelques uns d'entre eux, pour représenter la Société dans ses rapports avec d'autres sociétés savantes, qui voudraient unir leurs efforts dans un intérêt scientifique commun.

Art. 16. La Société nomme chaque année une commission chargée d'examiner les comptes du Trésorier.

Art. 17. Au mois de Novembre de chaque année, au plus tard, en Assemblée Générale et par voie d'élection, la Société renouvelle son Bureau et son Conseil.

Art. 18. La Société publie un *Compte-rendu* de ses séances et des *Mémoires*.

Art. 19. La direction de ces publications est spécialement attribuée au Conseil.

Art. 20. Tout article publié devra être signé du nom de son auteur.

Art. 21. Les présents Statuts ne pourront être modifiés qu'avec l'autorisation du Ministre de l'Instruction Publique.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Del Castillo. — *Vocabulario Paez-Castellano, catecismo, nociones grammaticales, i dos pliticas*, conforme a lo que escribio el senor Eujenio del Castillo i Orosco, con adiciones, correcciones i un Vocabulario Castellano-Páez, por E. Uricoechea. Paris (Maisonneuve et Cie), 1877. — In-8 de xxiv-123 pp.

Le *Vocabulaire Paez-Espagnol* d'Eujenio del Castillo i Orosco, forme le second volume de la *Collection linguistique Américaine* éditée, à Paris, par la librairie de MM. Maisonneuve et Cie, à laquelle les Américanistes doivent déjà plusieurs autres ouvrages importants pour leurs études. Ce vocabulaire a été publié par M. Ezechiel Uricoechea, natif de Bogota, auquel on doit d'avoir mis au

Digitized by Google

jour la *Grammaire Chibcha*, laquelle forme le premier volume de la même collection.

C'est certainement faire une chose utile et contribuer au progrès des études américaines, que de réimprimer les grammaires et les vocabulaires que les anciens Espagnols ont composés sur tant de langues, aujourd'hui à peu près absolument ignorées du monde savant. Ces ouvrages de philologie sont souvent d'une extrême rareté, et plus souvent encore d'un prix inabordable pour le plus grand nombre des travailleurs.

Peut-être eut-il été préférable de placer en tête de la Collection Linguistique Américaine, les dictionnaires et les grammaires des langues les plus importantes du Nouveau-Monde. La réimpression, par exemple, du *Dictionnaire Mexicain-Espagnol*, de Molina, dont les rares exemplaires atteignent un prix énorme dans les ventes publiques, eut contribué tout particulièrement à augmenter le nombre des philologues américanistes. N'est-il pas infiniment regrettable qu'on ne puisse encore se procurer, à des conditions raisonnables, la moindre grammaire ou le moindre dictionnaire de langues aussi curieuses, aussi importantes que l'*othomi*, le *maya*, le *muyscas*, le *quichua*, l'*aymara* et le *caraïbe?* La vente de livres consacrés à l'enseignement de ces langues Américaines de premier ordre, eut, en outre, été plus considérable que celles des écrits sur des langues qui, comme le *paëz*, n'offrent encore aucune utilité pratique, même dans le domaine de l'érudition la plus *spéciale*, et les éditeurs eussent été encouragés de la sorte à donner une extension plus considérable et plus rapide à leur collection.

Quoiqu'il en soit, félicitons-nous qu'il existe, à Paris, un éditeur assez dévoué à la science pour entreprendre des publications destinées à un public aussi restreint que le livre que nous annonçons aujourd'hui.

Les *Paëz*, ou Indiens de Tierradentro, sont au nombre

Digitized by Google

des naturels des États-Unis de Colombie. Ils habitent la Cordillère Centrale, dans l'état de Cauca; suivant le P. Rodriguez (*El Maranon y Amazonas*, 1684, in-fol., p. 72), ils vivaient sur la cime et sur les versants de la Cordillère de Guanacas. Ces peuples sont robustes, de stature plus haute que la moyenne des Indiens de la région, belliqueux et presqu'indomptables. Aussi, ont-ils conservés jusqu'à nos jours une sorte d'indépendance, au milieu de leurs montagnes. En 1540, ils ont mis en déroute les Espagnols et détruit le pueblo de Caloto. Suivant le Dictionnaire d'Alcedo, ils ont été convertis au Christianisme, en 1634. Avant cette époque, ils adoraient le Soleil, à l'instar des Péruviens, et possédaient plusieurs autres divinités. M. Uricoechea ne doute point que ces peuples aient eu foi dans une autre vie corporelle. Ils avaient conservé le souvenir d'un civilisateur primitif, du nommé *Guequiau*, dont les prêtres continuaient la tradition. Certaines de leurs cérémonies religieuses étaient entachées d'une foule de pratiques obscènes, et se rattachaient au culte public de la Lubricité. Ce culte, d'ailleurs, était répandu dans l'ancien Mexique (Voy. Aubin, dans la *Revue Orientale et Américaine*, t. III, p. 168), et dans une foule d'autres régions du Nouveau-Monde. L'abbé Brasseur a parlé à M. U. d'une fête qui avait lieu dans l'Amérique Centrale, et pour laquelle la population entière, depuis les enfants jusqu'aux vieillards, se rendaient dans un lieu retiré pour assister au spectacle de turpitudes sans nombre, accomplies avec des animaux, par des jeunes gens robuste, et il ajoutait que ce spectacle était donné comme une leçon à la jeunesse. M. U. croit que des coutumes du même genre ont existé chez tous les peuples du monde, à une certaine époque de leur existence. Ces pratiques, chez les Paëz, étonneront moins, si l'on songe que ces Indiens n'avaient généralement pas l'habitude de porter aucun vêtement.

L'art de travailler l'or était connu des Paëz, qui façon-

Digitized by Google

naient des bijoux et des idoles avec ce métal. Ils fabriquaient également des armes pour la guerre et la chasse, ainsi que les ustensiles nécessaires à la pêche.

A proprement parler, le mariage n'existait pas chez ces Indiens. Deux personnes vivaient pendant quelques temps de la vie maritale, et l'union n'était considérée comme accomplie, que lorsque la femme avait prouvé qu'elle était féconde. Aussi, les naturels faisaient-ils usage de deux mots différents, pour indiquer l'union de l'homme et de la femme : en paëz, *imi* se dit d'une femme reçue par un homme, et *iyo*, d'un homme qui accepte ou prend une femme. La femme était tenue à fournir le vêtement au mari, et le mari la nourriture à la famille.

Suivant Hervas (*Catalogo de las lenguas*, t. I, p. 279), la langue des Paëz est donnée comme un idiome très-difficile et différent de celui de toutes les nations voisines. M. U. nous la présente comme une langue agglutinative, rapprochée du quichua, auquel elle a emprunté de nombreux mots.

La numération paëz est fort curieuse, en ce sens qu'elle repose sur SIX UNITÉS :

1. *yas*. — 2. *enz*. — 3. *tec*. — 4. *panz*. — 5. *taz*. — 6. *sanqui*.

7. *enz-sanqui* (deux-six). — 8. *tec-sanqui* (trois-six). — 9. *panz-sanqui* (quatre-six).

« Dix » se rend par *cose-pemba* « les mains achevées », c'est-à-dire « autant qu'il y a de doigts dans les deux mains ».

M. U. mentionne quelques ressemblances entre le paëz et divers idiomes de l'ancien Continent, tels que : *nasa* « hommes, nation », اناس ; — *azem* « chose haute, grande », عظيم ; etc. Quand nous délivrera-t-on de ces rapprochements qui n'ont d'autre résultat que d'exciter

Digitized by Google

les fous à faire, à tord et à travers, des dissertations linguistiques sur les langues qu'ils ne connaissent pas ? Les rapprochements du paëz et du quichua, dus à M. Gavino Pacheco Zegarra, quoique très-insuffisants, ont du moins l'avantage de ne pas égarer les philologues en dehors du terrain des comparaisons les plus vraisemblables.

G. C.

Ch. Schœbel. — *Authenticité du Pentateuque ; — Le Moïse historique et la rédaction mosaïque du Pentateuque ; — Démonstration de l'authenticité de la Genèse, 1re partie.* — Paris, Maisonneuve et Cie, in-8.

C'est une importante entreprise que celle de démontrer l'authenticité du Pentateuque. L'œuvre du rationalisme allemand, relativement à ce seul objet, forme déjà une sorte de bibliothèque lourde, compacte, indigeste au possible et datant de loin : critique à outrance, minutieuse, impitoyable, qui trouve beaucoup, et beaucoup trop, d'autant qu'elle est résolue de trouver à tout prix. Des auxiliaires, il y en a ; mais un grand nombre se met d'avance hors concours, par cela même qu'il se pose comme antérationaliste : l'infaillibilité parle, la discussion est superflue.

M. Schœbel ne tombe pas dans ce travers : peu tendre pour les rationalistes, dont il connait la cuirasse comme s'il l'avait bouclée lui-même, il les combat avec leurs propres armes, le raisonnement sans entraves, la critique sans limites. Il ne s'agit ni de principes généraux, ni de sentiments à priori, ni de systèmes préconçus tout d'une pièce, mais de bonnes et solides discussions basées sur les données les plus sûres, celles de l'histoire et de la linguistique.

Je me doutais bien que M. Schœbel possédait la Bible sur le bout du doigt ; mais à voir la multiplicité, l'à-propos des rapprochements, j'ai compris comment les assertions

Digitized by Google

se justifient en s'appuyant l'une sur l'autre. A première vue, on se dit que l'auteur aurait pu être plus bref; et cela serait vrai, s'il s'agissait d'un mémoire à parcourir tout d'une haleine, pour arriver d'emblée à la solution d'une thèse nouvelle; mais tel n'est pas le but : ce livre est une œuvre de bibliothèque, un recueil à consulter; en laissant en arrière les pages lentement parcourues, on est bien aise de savoir que chaque question étant traitée à fond, on la retrouvera à l'heure du besoin.

Le Moïse historique montre que le fils d'Amram a existé. qu'il fut le législateur des Hébreux, qu'il rédigea de sa main le Pentateuque. La Synagogue ne conçut jamais le moindre doute sur ces faits; elle explique comment le début de la Genèse est formé de leçons traditionnelles, et comment la fin du Deutéronome, racontant la mort de Moïse, se lie au livre de Josué; mais les rationalistes ont perdu l'habitude de chercher la tradition dans le Talmud, et les Rabboth, et M. Schœbel ne leur oppose pas ces autorités suranées. Son procédé est bien simple, quoique peu facile : il consiste à grouper les affirmations des autres livres de la Bible de façon que, s'enchaînant et s'appuyant l'une à l'autre, elles forment un mur d'airain où s'émoussent les dents de la critique. Il donne les dates, et celles des égyptologues qui sont fausses, et celles de la chronologie vulgaire qui sont vraies, quant à la sortie d'Égypte, 1491 avant J.-C., sous le pharaon Aménophis Ier.

La Genèse est le plus important et le plus curieux des livres : sa portion anté-abrahamique est l'histoire de l'humanité. M. Schœbel l'a très-bien traitée : ses vues de la Création ne laissent rien à désirer, quant à présent, car il ne faut pas décourager les recherches de l'avenir; son attribution du Chalt-el-Arab au premier habitat de l'homme ne manque pas de probabilité.

Quant au Déluge, j'ai des réserves à faire : les calculs de M. Schœbel sur le jaugeage de l'Arche de Noé me semblent

Digitized by Google

sujets à révision, et l'espace disponible, considérablement réduit, ne se prête plus à l'interprétation classique, laquelle rencontre, d'ailleurs, plusieurs autres difficultés. Mais cela ne doit point gêner M. Schœbel : dans son système, la race Caucasique, descendant de Seth, a seule péri ; si celle de Caïn, répondant aux races de couleur, a pu se sauver, la majeure partie des animaux échappa aussi à la catastrophe.

Tout cela est si grand, tellement supérieur aux mesquines questions de la science des choses modernes, qu'à les effleurer, j'ai déjà dépassé les limites assignées à mon travail. Je m'arrête donc au Déluge, commencement de toute histoire positive. Une autre étude observera l'ethnographie et la linguistique avec la Tour de Babel, l'histoire hébraïque avec le reste de la Genèse et les autres livres du Pentateuque.

A. CASTAING.

Zwœlf Sprachen im Sud-Westen Nord-Amerikas, von **Alb. Gatschet.** Weimar, 1877; 1 vol. in-4 de 150 p.

L'AUTEUR de l'ouvrage intitulé : « Douze langues du sud-ouest de l'Amérique du Nord », M. Alb. Gatschet, est un nom entièrement inconnu jusqu'ici dans le domaine de l'américanisme ; mais peu importe si l'ouvrage qu'il signe est bon. Or, on peut affirmer que c'est là le cas. Il est certain qu'il est d'une richesse de renseignements qu'il serait difficile de dépasser dans d'aussi peu de pages. L'auteur a travaillé sur les notes recueillies par le Dr Lœw chez les huit peuplades Pueblos, chez les Apaches et ailleurs, et avec la collaboration de plusieurs américanistes américains, parmi lesquels on remarque un jeune indien d'Utah nommé *Richard Komas*. N'est-ce pas curieux, un linguiste Peau-Rouge? Le phénomène ne s'était pas encore présenté ; mais tout arrive.

Digitized by Google

Plusieurs des langues dont M. Gatschet nous donne l'aperçu phonétique, lexicographique, grammatical, syntaxique et statistique avaient déjà été traitées par le savant Büschmann ; mais à cette liste de dialectes apaches, tehua et quéres, l'auteur ajoute le moqui, le taos, l'utah et le digger que parlent les Indiens dans la Californie du Nord ; puis, les dialectes entièrement inconnus jusqu'ici des Tontos, dans l'Arizona Sud, et des Tonkawas du Texas.

L'auteur, après quelques préliminaires fort utiles concernant la phonétique et la littérature américaines, consacre une douzaine de pages à la structure des langues américaines et il part de ce point de vue, établi d'abord par Schleicher, que la science linguistique doit être rangée dans la catégorie des sciences *naturelles*. Il y a là du vrai ; mais entendu au sens de Schleicher, l'assertion est excessive, attendu qu'il est constant que la science linguistique est aussi une science *historique*. Toutes les langues que nous connaissons, nous pouvons les suivre, dans leurs évolutions et développements, au fil de l'histoire, et pas une seule que je sache n'a encore été expliquée, d'une manière quelque peu satisfaisante, par le jeu des organes vocaux et des phénomènes du son, et par les impressions toutes physiques de la nature extérieure. L'illustre Helmholtz a cependant fait le possible. Que diable! nous ne sommes pas des bêtes inconscientes après tout, mais nous savons réfléchir et nous coucher sur l'oreiller de notre *choix*.

Je laisse donc la théorie de formation américaine de M. Gatschet pour ce qu'elle vaut, mais je suis tout à lui quand il nous donne ensuite des aperçus historiques sur les peuples dont les langues sont, à la fin de l'ouvrage, rangées, comparativement, dans une suite de tableaux qui comprend 207 mots.

En voici un spécimen suffisant, je crois, pour donner une idée de la diversité de ces langues :

Digitized by Google

HOMME *(vir)* :

Isleta (1)	**Jemes** (2)	**Moqui** (3)	**Tehua I** (4)	**Tehua II**
sianida	shiotesh	taka	shenhim	se
Apache	**Navajo**	**Tonto** (5)	**Tonkawa** (6)	**Acoma** (7)
nte	tine	mohave	aakon	hatchtche
Quéres (8)	**Taos** (9)	**Diggers**	**Utah**	
hatchtche	shoyenem	uéta	tavats	

FEMME *(mulier)* :

Isleta	**Jemes**	**Moqui**	**Tehua I**	**Tehua II**
klesnada	tiosh	vuete	kvihia	kui
Apache	**Navajo**	**Tonto**	**Tonkawa**	**Acoma**
estsann	estsonne	make	bekhueta	ko
Quéres	**Taos**	**Diggers**	**Utah**	
kue	kletuna	bugta	masauvats	

GARÇON :

Isleta	**Jemes**	**Moqui**	**Tehua I**	**Tehua II**
ovaoda	kiush	tchaio	eye	eniu
Apache	**Navajo**	**Tonto**	**Tonkawa**	**Acoma**
ishkip	shi	h'me	akon-vokhvan	i-atch
Quéres	**Taos**	**Diggers**	**Utah**	
i-uos	tasana	uéta-ela	aypets	

(1) Idiôme pueblo.
(2) Idem.
(3) Idiôme à peu près sans rapports avec aucun autre connu.
(4) Idiôme pueblo en deux dialectes.
(5) Dialecte apache.
(6) Dans le Texas. Les Tonkawas sont cannibales.
(7) Idiôme pueblo.
(8) Idem.
(9) Idem, à l'est du Rio-Grande.

Digitized by Google

FILLE :

Isleta	**Jemes**	**Moqui**	**Tehua I**	**Tehua II**
opeooda	umpekule	mansuhia	eyonke	aniu
Apache	**Navajo**	**Tonto**	**Tonkawa**	**Acoma**
itin	eteke	h'me	(inconnu)	(inconnu)
Quéres	**Taos**	**Diggers**	**Utah**	
(inconnu)	kleana	bugta-ela	nan-tchitch	

Nous avons là un trésor linguistique considérable et dont la valeur est encore augmentée par les explications étymologiques et lexicographiques qui terminent tout l'ouvrage. Je me trompe ; il y a encore un court chapitre sur les mots parallèles en chinois et en américain, qui ne me paraît pas séduisant ; puis, quelques remarques sur les inscriptions que montrent un certain nombre de rochers, dans les pays des Moquis, des Pueblos et autres peuplades aborigènes.

Mais il est convenu, depuis le malheureux livre de l'abbé Domenech, que les hiéroglyphes indiens ne sont plus un sujet d'instruction philologique sérieux.

C. SCHŒBEL.

Léon de Rosny. — *Déchiffrement de l'Écriture hiératique de l'Amérique Centrale.* — Opinion des savants et Extraits des comptes-rendus de la presse scientifique.

M. **Adr. de Longpérier**, de l'Institut,
(*Journal Officiel* du 3 janvier 1877).

Le *Journal Officiel* publie la communication suivante faite par M. Adrien de Longpérier à la séance du 29 décembre 1876 (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) :

« M. Léon de Rosny, professeur à l'École des Langues Orientales vivantes, fait hommage à l'Académie de la pre-

Digitized by Google

mière livraison de son ouvrage intitulé : ***Essai sur le déchiffrement de l'Écriture hiératique de l'Amérique Centrale*** (Paris, Maisonneuve, 1876. In-folio). Cette livraison contient, à titre de spécimen, les planches VIII, XI, XIII, XVII, exécutées en couleur, d'après les manuscrits en langue *Maya* les plus renommés : le Codex Pérésianus, le Codex Cortésianus, le Codex Troano. L'Académie sait que M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, en exhumant (1853) l'ouvrage du P. Diégo de Landa intitulé : ***Relation des choses du Yucatan***, et conservé dans les archives de l'Académie Royale de l'Histoire à Madrid, y trouva des renseignements sur le calendrier et sur l'écriture maya. Mais le savant voyageur s'était complétement égaré dans l'applicaiion qu'il a tenté de faire de ces brefs renseignements aux manuscrits connus.

« M. Léon de Rosny a repris à nouveau l'étude de ces textes, ajoute M. de Longpérier : il l'a fait avec autant de sagacité que de prudence. Son mémoire inspire la plus grande confiance, en raison même des limites étroites dans lesquelles il renferme les résultats obtenus. Ses observations sur le calendrier des Mayas et sur le mécanisme de leur écriture font le plus grand honneur à sa critique ».

M. **Maspero**, professeur au Collège de France,
(*Revue Critique* du 23 mars 1878).

Il faut bien l'avouer, ce qui a caractérisé jusqu'à présent les recherches entreprises sur l'histoire, les écritures et les monuments figurés de l'Amérique ancienne, c'est l'absence presque complète de méthode et d'esprit critique. Qu'il s'agisse du Nord ou du Sud, du Mexique ou du Pérou, la plupart des savants semblent n'avoir travaillé que pour bâtir des systèmes sans preuves ou justifier des hypothèses conçues *à priori*. Ils ont voulu retrouver au Mexique les dix tribus perdues d'Israël, rattacher les nations de langue

Digitized by Google

Guichua aux races ariennes de l'Inde ou aux peuples mongols, montrer l'influence du Bouddhisme sur les civilisations du Yucatan, lire dans des manuscrits mayas le récit d'éruptions volcaniques et d'inondations. L'essai de M. de Rosny est un contraste heureux avec ces ouvrages à grandes prétentions. Il se recommande à la bienveillance du lecteur par une critique prudente, une méfiance salutaire des résultats merveilleux, le parti-pris de ne rien tenir pour vrai qui n'ait été préalablement démontré. Ce sont là qualités ordinaires dans les autres sciences, presque nouvelles et imprévues dans la science américaine.

L'écriture dont M. de R. cherche à retrouver la clef se présente sous deux formes; l'une monumentale, l'autre cursive ou hiératique. Les spécimens en sont rares : quelques inscriptions perdues dans les forêts de l'Amérique centrale, et quatre manuscrits conservés dans des collections publiques ou privées de l'Europe. Elle appartenait aux peuples de langue maya, et était encore employée du temps de la conquête. Diego de Landa, dans sa Relation des choses de Yucatan, en donne ce qu'il appelle un alphabet plus ou moins complet, deux ou trois mots analysés signe à signe, une liste des caractères qui répondent aux jours et aux mois. Il a joint à ces documents originaux quelques pages d'explication qui seraient sans doute fort précieuses, si on pouvait toujours en comprendre le sens exact. Le premier, Brasseur de Bourbourg essaya d'expliquer par l'alphabet de Landa quelques-uns des livres qu'il avait entre les mains. Il imagina qu'on devait les lire comme on fait des livres hébreux ou arabes, en commençant par la page qui, chez nous, serait la dernière et en terminant par celle qui, chez nous, serait la première. Si la page n'était pas tout d'une venue, il attaquait d'abord le registre du bas et gagnait le haut du feuillet registre à registre. Quant aux groupes de signes, il les lisait de haut en bas le plus souvent, et aussi de bas en haut, de droite à

Digitized by Google

gauche et de gauche à droite, selon que l'occasion s'en présentait. Il n'eut pas de peine à traduire les textes les plus longs, et à reconnaître, dans le manuscrit Troano, d'abord un calendrier à l'usage des populations rurales, plus tard, une histoire du continent américain en plusieurs éruptions volcaniques. Les savants qui vinrent après lui, le combattirent et se combattirent les uns les autres. Brinton, Bollaërt, Charencey, arrivèrent à des résultats différents, mais non moins merveilleux. M. de R. a discuté longuement leurs doctrines; les jugements qu'il en porte sont durs en la forme, mais d'ordinaire justes au fond.

Aux systèmes qu'il détruit, M. de R. ne substitue jusqu'à présent aucun système nouveau : espérons qu'il persévèrera dans cette sage réserve. Il paraît songer seulement à bien constater des faits que lui-même ou d'autres expliqueront plus tard. Il relève les variantes de chaque caractère, ce qui lui permet de réduire le nombre des signes vraiment distincts les uns des autres. Il classe les signes ainsi obtenus d'après la nature des objets qu'ils représentent et en détermine autant que possible l'origine graphique. Il prouve que les Mayas, de même que les Égyptiens et tous les peuples à écriture hiéroglyphique, traçaient leurs caractères tantôt de droite à gauche, tantôt de gauche à droite. La direction des figures, qui entrent dans la composition d'un mot ou d'une page, montre la direction générale de l'écriture : quand les figures d'hommes ou d'animaux sont tournées vers la droite, il faut commencer à lire par la droite; quand elle sont tournées vers la gauche, il faut commencer à lire par la gauche.

L'exemple cité par Diego de Landa,



Ma — i — n. — ka — ti

« Je ne veux pas », nous montre, en effet, le signe *ka*,

Digitized by Google

qui représente une tête d'homme momifiée, tournée vers la gauche : la transcription de l'auteur espagnol nous prouve qu'il faut, en effet, lire le membre de phrase de gauche à droite. Deux feuillets du *Codex Peresianus*, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Nationale, renferment la même figure tournée vers la droite : il faut les lire de droite à gauche. La comparaison des textes a permis à M. de R. de déterminer le comput des années, et de reconnaître la valeur de quelques signes non cités par Diego de Landa, entre autre de celui qui représente une oreille humaine. C'est la méthode qu'on a employée à déchiffrer les hiéroglyphes d'Égypte : l'expérience a montré qu'elle n'était pas mauvaise. Si la prudence et l'esprit critique que M. de R. a marqué jusqu'à présent ne se démentent pas avant la fin du mémoire, on peut compter que le problême des écritures mayas n'est pas loin de recevoir un commencement de solution satisfaisante.

L'exécution matérielle de l'ouvrage laisse peu de chose â désirer. Pour être plus sûr de l'exactitude des signes et des documents reproduits, M. de Rosny a gravé lui-même les modèles de chaque caractère et lithographié la plupart des planches de *fac-simile*.

G. MASPERO.

NOUVELLES ET MÉLANGES

—

Momies japodaises. — Les *tuti nin-gyau* sont des figures sculptées en argile ou terre glaise, représentant des personnages humains ; on en a aussi trouvé représentant des chevaux.

Les exhumations pratiquées dans les anciens cimetières du Japon en ont également fait découvrir.

Ces statuettes, déposées dans les sépultures, servaient à

Digitized by Google

remplacer les sacrifices humains qui se faisaient jadis aux funérailles des empereurs et d'autres personnages de distinction. Cet honneur était primitivement réservé aux empereurs seuls, et subsista jusqu'en l'an 2 avant J.-C., c'est-à-dire jusqu'au règne du 11e mikado Suinin Ten-wau.

Cette coutume barbare et cruelle consistait en ce qu'après la mort d'un empereur ou d'une impératrice, tous les domestiques, hommes ou femmes, étaient obligés d'accompagner le défunt jusqu'à la sépulture; arrivés là, ils devaient se laisser ensevelir jusqu'au cou dans les fosses creusées autour de la tombe du défunt, comme pour la garder. C'est dans cette horrible position à ciel ouvert, que les malheureux, semblables à des broussailles vivantes, restaient exposés, sans nourriture, aux intempéries du temps; la plus part d'entre eux mouraient naturellement de faim ou devenaient la proie des bêtes sauvages.

L'histoire du Japon nous apprend ce qui suit, au sujet de l'abolition de cette coutume barbare :

Dans le 10e mois de la 28e année du règne du mikado Suinin Ten-wau (2 ans avant J.-C.), son oncle Yamato-biko-no-mikoto vint à mourir subitement. On l'enterra le premier jour du 11e mois, à Musa, dans un endroit nommé Rana-toriésaka. Conformément au vieil usage, les domestiques et les servantes l'accompagnèrent à la tombe. On entendit, pendant plusieurs jours, les lamentations de ces malheureuses créatures enterrées jusqu'au cou et condamnées ainsi à une mort affreuse par la superstition de leur maître. Suinin Ten-wau, ému des plaintes de ces infortunés, convoqua immédiatement ses ministres et leur tint un long discours, dans lequel il exprima son désir de voir tomber cette abominable coutume, qui condamnait à la mort des serviteurs zélés et fidèles. Il leur dit qu'il était insensé au plus haut point et contre nature de traiter aussi cruellement des domestiques dévoués, alors que les défunts n'avaient eu, durant leur vie, qu'à se louer de leurs services. Il les

Digitized by Google

invita, en conséquence, à délibérer sur cette question et à abolir, coûte que coûte, ce vieil usage cruel et barbare.

Sur ces entrefaites, l'impératrice Hohasuné-no-mikoto vint à mourir (3 ans après J.-C.); Suinin Ten-wau informa aussitôt ses ministres et toute la cour qu'il était fermement résolu à ne pas laisser renouveler, cette fois, une coutume dont il avait juré, il y avait quatre ans, l'abolition en leur présence.

Alors, Nomino Sukuné, un des chambellans de la cour, s'avança vers l'empereur et pria Sa Majesté de vouloir bien prendre en considération sa proposition, qui consistait à remplacer les sacrifices humains par le dépôt, dans les sépultures, de figures faites d'argile, auxquelles des artistes de talent pourraient donner une ressemblance parfaite avec les domestiques destinés à la mort.

L'empereur, enchanté d'une idée si heureuse, fit venir immédiatement des sculpteurs en argile de la province d'Izumi, et chargea Nomino Sukuné de les diriger dans leurs travaux. On se mit à fabriquer toutes sortes de statuettes, que l'on présenta ensuite à l'empereur pour qu'il fît lui-même le choix de celles qui devaient remplacer les domestiques. Ces figures furent érigées autour de la tombe de l'impératrice et furent appelées *honiwa* (broussailles d'argile), ou *tatemono* (statues).

Le génie d'invention de Nomino Sukuné fut récompensé : l'empereur, en témoignage de satisfaction et d'estime, lui donna des terres et lui conféra le titre de *Hatsi* (en coréen, *Patsi*), ce qui signifie grand artiste ; il le chargea, en outre, de la direction de ces travaux d'argile, ainsi que des cérémonies funèbres de la cour, et légua ce privilège á ses descendants.

Ce nouvel usage eut des imitateurs dans toutes les grandes familles où l'on pratiquait les sacrifices humains à la mort d'un de leurs membres. *(Exploration.)*

Digitized by Google

Congrès et Conférences de 1878. — Par arrêté du Ministère de l'Agriculture et du Commerce, en date du 10 mars 1878, il a été décidé que des Congrès et Conférences auraient lieu dans le palais du Trocadéro, pendant toute la durée de l'Exposition Universelle.

Huit Commissions consultatives ont été nommées par le Ministre pour l'examen des demandes qui lui seraient adressées au sujet des Congrès et Conférences. La huitième Commission, dite : du Groupe Supplémentaire, se rattache aux études scientifiques qui, comme les nôtres, ne sont pas exclusivement basées sur l'examen des produits industriels.

Cette Commission est ainsi composée :

MM. Simon (Jules), sénateur, membre de l'Académie Française.

Garnier (Joseph), sénateur, membre de l'Institut.

Levasseur, membre de l'Institut, professeur au Collège de France et au Conservatoire des arts et métiers.

De Quatrefages, membre de l'Institut.

Aucoc, membre de l'Institut, président de section au Conseil d'État.

Bozérian, avocat à la Cour d'appel, sénateur.

Meurand, directeur des consulats et affaires commerciales au Ministère des Affaires Étrangères.

Clamageran, avocat à la Cour d'appel, conseiller municipal de Paris.

Lyon Caen, agrégé à la Faculté de Droit de Paris.

Leroy-Beaulieu (Paul), directeur du journal l'*Économiste français.*

Choiseul (le comte de), député.

Renault (Léon), député, membre de la Société centrale de Médecine vétérinaire.

Girardin (Émile de), député, publiciste.

Germain (Henri), éputé.

Digitized by Google

MM. Journault, député.

Bréal, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

Broca (le Dr), professeur à la Faculté de Médecine, secrétaire général de la Société anthropologique.

Malte-Brun, ancien secrétaire général de la Société de Géographie.

Rosny (Léon de), président de la Société d'Ethnographie.

Le bureau de ce groupe est composé ainsi qu'il suit :

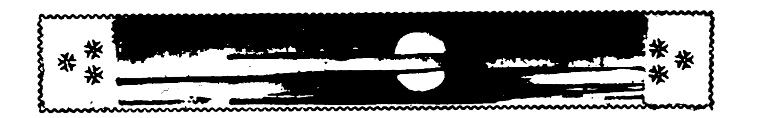
Président, ... MM. Simon (Jules).
Viee-Président. . . . De Quatrefages.
Secrétaire. . . . . . Lyon-Caen.

Eibliothèque Chinoise. — Le *North-China Herald* apprend qu'une bibliothèque d'ouvrages en langue chinoise, comprenant environ 6,000 volumes vient d'être achetée, par le secrétaire de la Légation Britannique à Péking, pour le compte du British Museum. Cette collection, qui doit être expédiée prochainement à Londres, a été préparée sous les auspices de l'empereur Kang-hi, et imprimée avec des caractères mobiles fabriqués tout exprès, sous la direction des missionnaires jésuites ; cet immense travail a été terminé en 1875. La table des matières contient à elle seule vingt volumes.

Le Directeur : Léon de Rosny.

Paris. — Imprimerie de la *Revue Orientale et Américaine*, chez Léon de Rosny, 47, Avenue Duquesne.

Digitized by Google

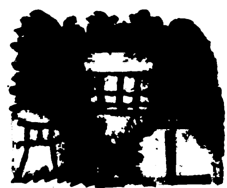


UNE VISITE

CHEZ LE GRAND-PRÊTRE DE NIK-KAU

Par Fr. SARAZIN

Employé au Consulat de France à Yokohama (Japon).



E samedi 9 septembre 1876, départ de Yokohama. M. Nakamura, le lettré employé au consulat, et moi, nous prenons le chemin de fer qui doit nous conduire à *Tôkyo* « la capitale de l'Est », dans l'espace d'une heure. (C'est la ville qui s'appelait autrefois *Yédo*). Le train s'arrête pour prendre et laisser des voyageurs aux stations de *Kanagawa* « la rivière sans source », *Turumi* « la vue des aigrettes », *Kava-saki* « le cap de la rivière », *Omari* « la grande forêt », *Sinagawa* « la rivière variée, et *Sim-basi* « le pont neuf ». Arrivés à Tôkyo, nous rejoignons M. Guimet à son hôtel, et le lendemain matin nous partons. Nous étions trois français et trois japonais, traînés, chacun, dans une petite voiture, par deux hommes, comme cela se fait maintenant dans tout le Japon, où

Digitized by Google

l'on ne se servait autrefois que de palanquins ou plutôt de cases à porteurs qui ne sont plus en usage que dans les chemins escarpés des montagnes où les voitures ne pourraient pas passer. Ce qu'il y a de réellement extraordinaire chez les hommes qui traînent ces petites voitures, c'est qu'ils courent absolument comme des chevaux. On est d'abord peiné de voir des hommes faire un pareil métier : mais eux ne paraissent pas s'en plaindre. Ils ont même un entrain et une gaité extraordinaires ; ils sont, d'ailleurs, extrêmement robustes.

Nous suivons ainsi l'une des plus belles rues de Tôkyo, où toutes les maisons, qui paraissent des constructions récentes, sont toutes uniformes, avec des colonnes à peu près dans le goût européen, comme tout ce qui est nouveau au Japon. Sur la chaussée et non sur le trottoir, comme chez nous, sont plantés, à égale distance, des arbres variés d'espèces, tels que des pins, des cerisiers, des saules pleureurs, des érables, etc.

Nous traversons le fameux *Nihon-basi* « le pont du Japon », qui est le point de départ de toutes les distances de *Tôkyo* aux différentes parties de l'Empire, telle qu'est Notre-Dame pour les distances de Paris, aux différents points de la France. Nous sommes là au milieu de la ville et sensément au milieu du Japon. Après avoir traversé les faubourgs, nous prenons la route appelée *Osyu-kai-dau* « le chemin de la

Digitized by Google

province d'Osyou »; nous entrons ensuite dans la ville de *Sen-zyou* « les mille habitants », en traversant la rivière de *Sumi-da* « le champ du coin », sur le grand pont de Sen-zyou. Nous traversons ensuite les villages de *Sau-ka* « l'augmentation des herbes »; de *Haseguya* « le travers de la vallée », et nous arrivons à la petite ville de *Ogasa* « la grande plaine », où nous nous reposons un peu; puis nous traversons rapidement les villages de *Kasukabé* « le mur résidu », *Sugito* « la porte du cèdre », et nous arrivons le soir, à *Satté* « la maison heureuse », où nous couchons, pour repartir le lendemain matin. Nous passons alors sur une belle route élevée, d'où nous apercevons, au bas des deux cotés, de charmants villages et des champs bien cultivés. Un peu plus loin, étant toujours sur la même route, nous trouvons une digue, nous longeons une très-belle rivière. Les montagnes de Nikkau nous apparaissent déjà dans le fond. La terre de cette route est sablonneuse, quoique ferme sans le moindre caillou: il semble que nos voitures roulent sur un tapis de velours. Nous quittons le bord de la rivière pour une route peut-être un peu moins commode, mais non moins belle. Sur tout notre parcours, nous rencontrons des voyageurs Japonais : c'est à cette époque, surtout, qu'ils entreprennent des excursions et qu'ils vont en pélerinage, n'ayant rien à faire chez eux en attendant la récolte du riz. Les Japonais aiment

Digitized by Google

beaucoup les voyages; ceux qui en ont les moyens se rendent de ville en ville pour visiter les temples, les tombeaux, etc. Les uns sont à pied, d'autres à cheval; mais, à la manière des paysans Japonais, ils n'enfourchent pas le cheval, mais ils s'accroupissent dessus comme sur leurs nattes, et, comme ils ont une grosse selle de bois très-élevée, on les croirait sur des chameaux. Il y avait parmi eux beaucoup de pélerins pour Nikkau. Le même jour (11 septembre), nous traversons la petite ville de *Kuribasi* « le pont des châtaigniers », et nous arrivons à la rivière de *Tané* « la source du profit », que nous traversons sur un bac : c'est la même rivière que nous avions vue en quittant Satté. Arrivé sur l'autre rive, nous traversons le village de *Nakada* « le champ du milieu »; nous prenons une magnifique route bordée d'énormes pins plusieurs fois séculaires que nous ne quitterons guère, maintenant, qu'à Nikkau. Ces arbres sont aussi tortueux et bizarres de forme qu'il est possible d'imaginer. Bien que la route soit assez large, ils se joignent en partie des deux côtés par leur sommet et forment une route très-irrégulière, mais d'une beauté dont on ne saurait se faire une idée. Après avoir traversé une belle forêt de chênes, de pins et de châtaigniers, nous arrivons dans la petite ville de *Koga* « la rivière de l'antiquité », où nous ne nous arrêtons que pour déjeûner. Nous repartons, et tout près de là, nous faisons halte au village de *Tomo-*

Digitized by Google

nogawa « la rivière des amis », pour voir de près un énorme Bouddha en bronze. Nous traversons ensuite les petites villes de *Nogi* « l'arbre de la plaine »; *Mamaeta* « le champ des différents intervalles »; *Oyama* « la petite montagne », et le village de *Sinden* « le nouveau champ », où nous nous reposons un peu. Quelques heures plus tard, nous traversons le village de *Koganei* « le petit puits d'or »; la ville de *Isibasi* « le pont de pierre »; le village de *Sudume* « le palais des moineaux », et nous arrivons le lundi soir, 11 septembre, dans la ville de *Utu-no miya* « le palais de la capitale de l'Univers », ville assez importante et place forte, où eurent lieu deux grandes batailles au moment de la guerre de la réforme, il y a dix ans, entre les troupes du Mikado et celles du Taïkoun. Ces dernières eurent l'avantage à la première bataille, mais à la seconde, les troupes du Mikado eurent le dessus. On montre dans cette ville les tombeaux de plusieurs généraux tués à ces batailles.

Nous quittons cette ville le lendemain matin, et nous continuons notre route qui est maintenant bordée par de très-grands arbres droits comme des paratonnerres; d'ailleurs, ils attirent la foudre comme nous pouvons en juger par tous ceux que nous voyons brûlés au pied. Ce sont des rétinispores, dont le nom japonais est *Hinoki*. Nous approchons : voici la dernière localité avant Nikkau, c'est la petite ville de *Ima-iti* « le marché

Digitized by Google

actuel ». Nous la traversons, et le même jour, vers la brune, nous arrivons dans la ville de *Nikkau* « l'éclat du Soleil ». L'hôtel où nous descendons a une entrée dans la principale rue de la ville et une sortie du côté opposé sur le bord d'un large torrent; à cet endroit, la rue est splendide, on se croirait dans l'un des plus beaux cantons de la Suisse. L'intérieur de la ville n'a rien de remarquable, mais à l'extérieur nous attendent des merveilles. Nous traversons le Torrent à environ un kilomètre de l'hôtel, sur un vieux pont tout près du *pont sacré*. Celui-ci est un très-beau pont, peint en rouge, et si bien verni, qu'on le dirait laqué. Il est fermé de chaque côté. Les prêtres Japonais, seuls, y passent aux grandes fêtes, ou à l'occasion des obsèques des haut personnages. Après avoir gravi, dans la montagne, un escalier à larges dalles, au milieu d'une forêt de beaux retinispores, nous arrivons en face de l'entrée principale de la cité des temples. Avant d'y pénétrer, nous entrons, à droite, dans un enclos séparé où se trouve le Tombeau des Livres Sacrés, ainsi nommé parce qu'à l'époque où l'on construisit ce monument (la 20e année de l'ère *han-yei*, correspondant à l'année 1643 de l'ère chrétienne), on y renferma, comme de précieuses reliques, les premiers livres Bouddhiques apportés au Japon par des missionnaires Coréens. C'est une grande colonne en fer entourée de quatre autres plus petites, réunies à la grande

Digitized by Google

par autant d'arceaux. Il y a, de plus, deux lanternes monumentales également en fer, à droite et à gauche, et l'entrée est fermée par une porte à jour en pierre taillée et roulant sur gonds. Nous nous dirigeons ensuite vers la cité, en passant sous un grand portique en pierre. En entrant à gauche, nous visitons le temple-tour à cinq étages appelé *porte*. En dehors de cette tour, et à droite, il y a beaucoup d'ex-voto. Les ex-voto Japonais sont des petites peintures à l'eau sur bois, qui représentent différentes scènes mythologiques, c'est-à-dire, d'histoire religieuse au point de vue Japonais.

Au rez-de-chaussée et au milieu de ce temple, se trouve le sanctuaire de Bouddha, où il est représenté par quatre statues qui se tournent le dos et sont ainsi visibles de face de chaque côté. Tout autour, au-dessus, sont des bas-reliefs d'une belle exécution, en bois sculpté, doré et peint en couleur, qui représentent les douze animaux cycliques ou les douze signes du zodiaque Japonais; Rat, Taureau, Tigre, Lièvre, Dragon, Serpent, Cheval, Bouc, Singe, Coq, Chien et Sanglier. Par terre, tout autour de ce temple, sont répandues des pièces de monnaies, quelques-unes enveloppées dans du papier; ce sont les offrandes journalières des pèlerins Japonais.

En laissant ce temple à gauche, nous nous trouvons devant un large escalier de pierre qui fait face à la grande porte d'entrée, et nous con-

Digitized by Google

duit à l'une des plus belles partie du temple. Les panneaux de cette partie sont en très-belle laque et garnis d'ornements en cuivre très-bien ciselés et dorés. Nous la franchissons, et nous pénétrons dans une enceinte spacieuse où nous apercevons une grande quantité de lanternes de pierre et de bronzes de styles variés. Le bassin est rempli d'une eau pure sans cesse renouvelée par un conduit. Les pèlerins se servent de cette sorte d'eau lustrale pour se purifier la bouche et les mains. Il y a, en outre, dans cette enceinte plusieurs temples, des cloches et d'énormes lanternes tournantes en bronze.

Nous entrons dans un très-beau temple garni de belles laques, de bronze dorés et de soieries brodées d'un travail exquis, et nous passons dans les galeries d'une sorte de trésor qui font le tour de l'enceinte et renferment des objets précieux chinois et japonais, tels que sabres, palanquins, vêtements, etc., qui ont appartenus à des taïkouns inhumés à Nikkau, ou à d'autres personnages historiques. En sortant de là, nous gravissons un très-grand et pittoresque escalier de pierre complétement vert de mousse et construit irrégulièrement dans la montagne, au milieu d'une forêt d'arbres très-élevés. Cet escalier nous conduit au tombeau de Iye-yasu, le premier taïkoun. A notre retour, nous pénétrons dans un nouveau temple sous le portique duquel sont représentés, à droite et à gauche, des génies à

Digitized by Google

figures effrayantes : l'un, blanc, s'appelle *Hidura* et représente l'Est ; un autre, vert, s'appelle *Umarokia* et représente le Nord ; à l'intérieur, deux autres, un bleu, s'appelle *Kandura* et représente l'Ouest; l'autre, rouge, s'appelle *Abatumara* et représente le Sud. Ce sont là des noms bouddhiques d'origine indienne et non pas des noms Japonais. Après avoir visité encore plusieurs temples d'une grande richesse, nous allons faire une visite au grand-prêtre de Nikkau. Plusieurs mêmes viennent nous recevoir et nous introduisent dans un salon où nous attendons l'arrivée du grand-prêtre, que les religieux sont allé prévenir. Il vient au bout de quelques minutes. Après les félicitations d'usage, il prend connaissance d'une lettre émanant du gouvernement Japonais, par laquelle il est invité à faciliter à M. Guimet les moyens de remplir sa mission, en mettant à sa disposition des documents et en lui fournissant les renseignements dont il pourrait avoir besoin. Le grand-prêtre apprend par cette lettre, que M. Guimet est chargé d'une mission scientifique dont l'objet est l'*étude des religions du Japon,* et il lui déclare qu'il est prêt à faire tout ce qui dépendra de lui pour lui être agréable, et qu'il répondra avec plaisir aux questions qu'il voudra bien lui adresser. Il nous donne rendez-vous pour le même jour à 3 heures, et nous y retournons à l'heure convenue. Il nous fait apporter, par ses bonzes, différentes images

Digitized by Google

religieuses qui sont de véritables curiosités artistiques : ce sont d'anciennes peintures sur soie très-bien conservées, qui se déroulent à la manière de nos cartes géographiques ; d'autres sont de simples rouleaux qui se déroulent d'un côté pour s'enrouler de l'autre comme le *volumen* des Grecs et des Romains. Le plus remarquable de ces rouleaux est une peinture sur soie d'une belle exécution et d'un très-beau coloris, représentant la mort de Bouddha, lequel, couché sur un autel, est entouré d'un grand nombre de personnages illustres qui arrivent de tous côtés. En outre, tous les animaux de la création viennent aussi lui rendre hommage ; cependant, le chat ni la vipère ne s'y trouvent pas : on nous le fait remarquer, sans pouvoir nous dire pourquoi. J'ai voulu m'en informer depuis ; on m'a toujours répondu que c'est parce qu'ils sont cruels : pourtant, bien d'autres animaux cruels y assistaient, entre autres, le tigre et les autres serpents ; il est vrai que le tigre et le serpent sont des animaux cycliques, particulièrement respectés des Japonais ; quant au chat, qui n'a pas l'avantage d'être un animal cyclique et qui, de plus, fait la guerre au rat, qui en est un, et non-seulement le détruit, mais se plait souvent à le torturer, il n'est pas étonnant, qu'à cause de celà, il ait déplu à Bouddha ou plutôt à ses disciples ; la vipère fait justement la même chose : elle détruit aussi les rats. Cette peinture est datée du quatrième mois de

Digitized by Google

l'année septième de l'ère *Yen-pau* (avril 1679 de notre ère) (1).

Le grand-prêtre nous invite à assister à une cérémonie Bouddhique commémorative, qui doit avoir lieu le lendemain.

En sortant de chez lui, nous entreprenons une promenade dans la direction d'un endroit que nous avions vu de son jardin; mais, surpris par la pluie avant d'arriver à l'endroit que nous avions vu, nous sommes obligés de nous réfugier chez un cultivateur, sur le bord de la route. Cet homme nous fait très-bon accueil, nous offre du thé comme on fait toujours ici aussitôt qu'on reçoit une visite, puis nous présente son petit garçon, âgé de 2 ou 3 ans, et entame la conversation. Nous apprenons par lui qu'il est un ancien samouraï (noble et militaire; autrefois les nobles seuls étaient admis dans l'armée, depuis le simple soldat jusqu'aux généraux), privé de la presque totalité de sa pension depuis la guerre de la réforme, et obligé, pour vivre, de se livrer à l'agriculture. Il ne paraît pas trop s'en plaindre, du reste; lui et sa femme, ont l'air intelligents; leur maison est fort bien tenue, et ils paraissent très-

---

(1) L'explication de l'absence du chat, au moment du *nirvâna* du bouddha *Çakya-Mouni*, est donnée par M. de Rosny dans le commentaire qu'il a joint aux pièces de poésies japonises, dont il a publié la traduction. (Voy. son *Anthologie japonaise*, p. 21.)

Digitized by Google

actifs l'un et l'autre. S'il n'y avait au Japon que des samouraï, comme celui-là, je crois que les Japonais n'auraient pas eu à déplorer la dernière guerre civile du Sud, qui a duré depuis la fin du mois d'octobre de l'année dernière jusqu'à la fin du mois d'avril de cette année, et qui a recommencé, de plus belle, depuis quelques semaines.

Nous prenons congé de ce soldat laboureur, dès que le temps se remet un peu, et nous continuons de nous diriger vers l'endroit que nous apercevions. Après avoir traversé plusieurs torrents dans des sites d'un aspect inoui de beauté, nous arrivons dans un village un peu moins beau qu'il ne paraissait de loin; et, comme la nuit approche et que nous sommes fatigués, nous revenons par le même chemin, et nous rentrons à l'hôtel.

Le lendemain, jeudi matin, nous partons pour l'endroit appelé Les Cascades. Nous avons fait là une très-belle excursion dans les montagnes; mais nous n'avons pu aller jusqu'au cascades à cause du mauvais temps, et puis, nous devions aller au temple pour assister à la cérémonie Bouddhique, à laquelle nous étions conviés. A deux heures, nous nous rendons dans un temple; là, dans une petite salle, à l'entrée, le Grand-Bonze nous envoie, par ses moines, du thé et des gâteaux; puis un jeune bonze vient nous chercher pour nous conduire au temple voisin, où doit avoir lieu la cérémonie. On entend alors

Digitized by Google

quelque chose qui ressemble au bruit lointain du canon : c'est un bonze qui frappe à coups très-lents et mesurés sur un gros tam-tam, dans le second temple où nous nous rendons. Les bonzes et les moines sont accroupis par terre, du côté droit, et l'on nous fait asseoir du côté gauche. En même temps, un bonze entonne un chant monotone auquel tous les autres répondent par un chant plus monotone encore, sifflant et nasillard. On s'imaginerait entendre des voix partant de dessous terre et mêlées au vent et à la pluie. Devant nous, sont placés un certain nombre de plateaux à jour en vermeille. Ils contiennent le chrysanthême du Mikado (une sorte de Marguerite jaune). De jeunes bonzes viennent chercher chacun de ces plateaux, les portent de l'autre côté et se prosternent en passant devant l'autel, qui est une sorte de table en bois sculpté et doré, garnie de différents attributs, d'images de divinités et de fleurs en bronze doré. Quelques minutes après, un bonze prononce des paroles qui sont suivies d'un profond silence; ensuite, l'un d'eux lit un verset et les autres répondent. Puis, un vieux bonze, vêtu d'une robe rouge brodée d'or et d'une écharpe violette, à genoux devant un petit autel en avant du grand, entonne une prière; les autres bonzes répondent et se mettent à genoux en tenant, dans les mains, chacun leur plateau aux chrysanthêmes. Le vieux bonze en jette quelques-unes devant l'autel, en récitant un

Digitized by Google

verset auquel les bonzes répondent. Il continue d'en jeter, puis se dirige, à pas lents, du côté gauche, où les autres le suivent en chantant. Chaque bonze salue l'autel en passant et y lance le chrysanthême. Ils paraissent disparaître tous derrière l'autel en chantant ensemble : le dernier qui suit est le Grand-Bonze qui nous a invités. Ils reparaissent ensuite de l'autre côté, après avoir fait le tour du temple : ils s'accroupissent de nouveau et recommencent leurs chants. Ensuite, le vieux bonze, à genou devant l'autel, prononce l'invocation : *Amida Bouddha* (Bouddha, secourez-nous) ; le chœur répète, et le vieux bonze vient s'asseoir à droite de l'autel, en y tournant le dos. A ce moment, on brûle des parfums sur le premier autel, et de jeunes bonzes remettent, à leur place, les plateaux. Le vieux bonze vient ensuite s'asseoir devant le grand-autel, et après avoir prié, il frappe deux coups avec un marteau de bois, sur un timbre plat en forme de socle à trois ou quatre pieds, qui produit à peu près le son d'une enclume ; puis, joignant les mains en longueur, il récite une oraison, après quoi il frappe de nouveau le timbre d'environ un coup à la seconde, pendant près d'une demi-heure, et tout en répétant : *Bouddha, secourez-nous ! Bouddha, ayez pitié de nous !* Ensuite, il recommence à prier, en prononçant les noms des martyrs à l'intention desquels est faite cette cérémonie ; puis il entonne un nouveau chant auquel les autres

Digitized by Google

répondent, et un jeune bonze bat du même tam-tam, dont on avait battu avant la cérémonie: c'est la fin. Nous nous retirons très-satisfait de ce que nous venons de voir et d'entendre; et le lendemain, vendredi 15 septembre, M. Guimet reçoit la visite du Grand-Bonze, qui lui dit qu'il regrette beaucoup notre départ, et nous remercie d'avoir assisté à la cérémonie commémorative. La conversation s'engage : il nous demande s'il est vrai qu'en France il y a quelquefois des guerres de religion, ainsi qu'il l'a entendu dire : nous lui répondons que celà a eu lieu, il y a plusieurs siècles ; mais qu'aujourd'hui les personnes de religion différentes ne se considèrent plus comme ennemies : que les différents cultes sont également sous la protection des lois. Le Grand-Bonze nous fait présent, à chacun, d'un tableau contenant un exposé de la doctrine Bouddhique, imprimé sur une large feuille de papier, en caractères blancs sur fond noir; puis il se retire, et nous quittons Nikkau, le même jour, dans l'après-midi. Il pleuvait beaucoup, et nous craignions, en retardant notre retour, de ne pas pouvoir facilement retraverser *la Source du profit* (Tané), comme cela arrive quelquefois quand les eaux sont très-hautes; sans quoi nous serions peut-être restés pour voir la fête de Nikkau, qui devait avoir lieu le surlendemain, et puis nous aurions probablement été plus loin, et ne serions pas revenus par la même route.

Digitized by Google

Le lendemain, après midi, nous étions au bord de la *Tané,* qui avait considérablement grossi : nous la traversons, non sans peine, et nous revenons en toute hâte dans la direction de *To-kyo.* En traversant le village de *Sugita,* nous entendons encore un bruit dans un temple, que nous avions déjà entendu en allant ; c'est encore la même femme, une sorte de bonzesse qui frappait déjà sur un gros tambour, quand nous passions la première fois en allant à Nikkau, et comme, alors, nous avions demandé pourquoi elle frappait ainsi, on nous avait répondu que c'était pour demander au ciel de la pluie ; le riz, disait-on, en avait besoin ; mais dans ce moment-ci, il pleut à torrents, et elle frappe toujours, en psalmodiant. Nouvelle question ! pourquoi frappe-t-elle, maintenant ? c'est, nous répond un habitant, pour obtenir que la pluie cesse, parce qu'il a assez plu. Voilà des gens qui doivent bien importuner le Ciel. Au fur et à mesure que nous quittons la région montagneuse, le temps se remet et nous revenons à Tôkyo par un beau temps. Je quitte-là ces messieurs, et le surlendemain, je suis de retour à Yokohama, où je reprends immédiatement mon service au Consulat.



Digitized by Google



LA LITTÉRATURE CHINOISE ET LES TRAVAUX DE LA SINOLOGIE

Par LÉON DE ROSNY

(Premier article.)

La littérature chinoise est, tout à la fois, une des plus vastes et l'une des plus anciennes littératures du monde. La science, à laquelle on a donné le nom de *sinologie,* s'est efforcée, depuis plus de deux siècles, de nous en faire connaître les principaux monuments. Sa tâche, si laborieuse, si méritoire, est cependant loin d'être accomplie. Et quand on songe que les Livres Sacrés de la Chine n'ont pas encore été tous traduits; que nous ne possédons, pour ainsi dire, aucune version européenne des grands historiens de cette empire; qu'à l'exception du livre de *Laotse,* tous les ouvrages des philosophes chinois nous sont inconnus; que nous ne possédons presque rien, dans nos langues, des grands recueils

Digitized by Google

d'érudition, d'archéologie, de mythologie, de géographie et de sciences de cette étonnante civilisation ; on peut, sans craindre d'être démenti, affirmer qu'il reste, aux futurs adeptes de la sinologie, à accomplir plus de travaux de premier ordre que n'en ont produit, depuis le siècle de Louis XIV, tous les orientalistes qui ont rendu leur nom célèbre par leur connaissance solide de la langue chinoise, et par l'usage intelligent qu'ils ont fait de leur savoir.

Un coup-d'œil rapide sur les principaux monuments de cette riche littérature, nous permettra, tout à la fois, de mesurer le chemin parcouru dans le passé et celui qu'il reste à reconnaître et à franchir dans l'avenir. Il nous fournira, en outre, l'occasion de grouper un certain nombre de renseignements de bibliographie critique, dont l'opportunité grandit chaque jour, à mesure que les travaux des sinologues deviennent plus fréquents et plus nombreux.

I

Suivant la méthode généralement adoptée, nous diviserons la littérature chinoise en deux grandes périodes : celle du 古文 *kou-wen* « style antique », et celle du 官話 *kouan-hoa* « langue mandarinique » ou idiome généralement pratiqué de nos jours, par les gens instruits, dans toute l'é-

Digitized by Google

tendue de l'empire Chinois. Cette division est, il est vrai, fort insuffisante. La période antérieure à Confucius nous fournit des monuments d'une langue aussi différente de la langue de ce grand moraliste, que le latin est différent de l'italien; la période qui suit le règne de Tsinchi Hoangti, constructeur de la Grande-Muraille, incendiaire des Livres et persécuteur des Lettrés, nous offre à son tour des modifications philologiques dont il est bien difficile de ne pas tenir compte. En revanche, la division en « style ancien » et en « style moderne », a l'avantage, surtout dans un travail bibliographique, de répondre à la classification généralement adoptée par les sinologues. Pour ce motif, nous l'avons admise ici.

A la haute antiquité de la littérature chinoise on oppose d'ordinaire l'archaïsme des monuments hiéroglyphiques de la vieille Égypte, ou des plus anciennes inscriptions cunéiformes de l'Assyrie, de Ninive et de Babylone. Des considérations de l'ordre le plus sérieux paraissent militer en faveur de la Chine, et à ceux-là même qui, comme le révérend J. Legge, ne croient point à l'authenticité de l'histoire de Chine avant le siècle de Confucius, il semble qu'on puisse affirmer que les *King,* quelques-uns d'entre eux, tout au moins, témoignent de l'existence, en Chine, d'un développement intellectuel bien autrement ancien que celui dont nous révèle l'existence les pierres

Digitized by Google

sculptées ou les papyrus de la région des Pyramides.

Les progrès de l'ethnographie, et notamment ceux de la science nouvelle à laquelle on a donné le nom de *préhistorique,* démontrent avec quelle effrayante lenteur se sont accomplis les premiers progrès de l'homme sur la terre. Eh bien ! que l'on compare ce que disent les plus vieilles inscriptions expliquées de l'Égypte au contenu des textes interprètés de la Chine antique, et l'on verra si les plus anciens écrits de la vallée du Nil, nous obligent à admettre le même travail de l'esprit humain qu'on ne peut se dispenser de constater dans les livres de l'émigration primitive sur le bassin du fleuve Jaune.

Mais n'insistons point sur cette vaine question de priorité. La haute antiquité de la civilisation chinoise n'est plus sérieusement contestée. Il nous suffit, pour l'instant, qu'elle soit, si non antérieure au moins contemporaine des plus vieilles périodes de l'histoire écrite.

Pour remonter à l'époque de la rédaction originaire des premiers monuments de la littérature chinoise, nous devons nous reporter à plus de quarante siècles en arrière. David, Moïse, Jacob, Abraham lui-même, n'étaient encore apparu qu'aux jeux illuminés des seuls prophètes. De longtemps, il ne devait pas être question de Rome, d'Athènes, de Persépolis, ni de Jérusalem ; et, dans ces siècles extrêmement réculés, une végétation

Digitized by Google

sauvage et vierge, recouvrait encore d'immenses forêts impraticables, le sol où devait s'élever par la suite les grandes métropoles de la civilisation occidentale.

Les livres qui doivent être placés chronologiquement en tête de la bibliographie chinoise, peuvent donc être attribués, sans hésitation, aux aux périodes les plus reculées que nous puissicns apprécier dans l'histoire de la littérature, sur notre globe. Et comme la langue dans laquelle ces livres ont été écrits, a survécu, de même que le peuple qui la parle, à toutes les révolutions du temps, il en résulte que la Chine, seule sur la terre, nous a conservé une tradition écrite non interrompue, depuis les premiers âges du monde jusqu'au siècle où nous vivons aujourd'hui. Ce phénomène remarquable, ici-bas où tout périt, *omnia facta mortalia peribunt*, suffirait, à lui seul, pour expliquer l'intérêt qu'on n'a cessé de porter, dans l'Europe savante, aux travaux des sinologues qui nous révêlent sans cesse des pages inconnues de la grande littérature chinoise.

II

LES KING

Les plus anciens monuments de la littérature chinoise antique, ou tout au moins ceux que les Chinois ont l'habitude de placer en tête de tous

Digitized by Google

leurs classements bibliographiques, portent le nom de 經 *King*. Ils sont, pour le Céleste-Empire, les Livres Sacrés ou Canoniques par excellence. Profondément révérés et sans cesse l'objet d'un véritable culte, les *King* ont servi presque exclusivement de point de départ et de moule aux idées philosophiques, politiques ou religieuses qui se sont répandues, en Chine, depuis Confucius jusqu'à nos jours. L'esprit qui leur est propre a tellement pénétré dans le cœur de la littérature chinoise, il en est devenu à un tel point l'âme et la vie que, sans les connaître, il est à peu près impossible de comprendre les livres indigènes et surtout d'apprécier leur valeur et leurs tendances. Aussi les *King* sont-ils étudiés et commentés par chaque génération, et la connaissance approfondie de leur contenu est-elle considérée comme indispensable à quiconque aspire à une position littéraire dans le Royaume du Milieu.

Le recueil des *King*, tel que nous le possédons aujourd'hui, se compose de cinq ouvrages distincts (五 丨 *ou king*), qui portent les titres suivants : 1° le 易 丨 *Yih-king* ou Livres des Transformations; — 2° le 書 丨 « *Chou-king* ou Livre par Excellence; — 3° le 詩 丨 *Chi-king* ou Livre des Vers et des Chants populaires; — 4° le 禮記 *Li-ki* ou Mémorial des Rites, 5° le 春秋 *Tchun-tsieou* ou le Printemps et l'Automne. — Il existait un sixième *king*, inti-

Digitized by Google

tulé *Yoh-king* ou Livre de la Musique : il a, par malheur, été à peu près complètement perdu.

Les *King*, surtout les trois premiers, sont composés de fragments d'anciens ouvrages, recueillis, expurgés et coordonnés six siècles avant notre ère, dans la forme où nous les possédons aujourd'hui. Confucius, qui en fut l'éditeur, doit être considéré comme une des causes principales de la perte des antiques écrits dans lesquels il a puisé. C'est, du reste, ce qu'ont toujours faits les abréviateurs. Justin a fait perdre les écrits de Trogue-Pompée, Florus une partie de ceux de Tite-Live. Bacon appelait les abréviateurs, non sans quelque raison, les vers rongeurs de la littérature !

La question de l'authenticité des *King* a été souvent discutée : il ne nous paraît pas, cependant, qu'elle aït été complétement élucidée. On a bien établi d'une manière incontestable l'authenticité des compilations que Confucius a transmises à la postérité, sous le titre de *King;* mais on n'a pas encore dégagé des textes primitifs les interpolations nombreuses que le célèbre moraliste a introduites dans les antiques ouvrages qu'il avait recueillis. Un travail d'exégèse et de critique, dont la portée serait considérable pour les études religieuses et historiques, est réservé à la philologie moderne, qui trouvera plus qu'à glaner dans le champ fécond mais encore très-obscure de l'archéologie chinoise.

Digitized by Google

Pour le moment, bornons-nous à ajouter quelques mots sur le mode de transmission, à travers es siècles, des livres que Confucius a livrés au monde comme le résumé et l'essence de tout ce que renfermaient de notions moralisatrices les anciens ouvrages qui existaient encore de son temps, et dont il put prendre connaissance, tant dans la fameuse bibliothèque des *Tcheou* que dans les collections particulières des villes qu'il eut occasion de visiter.

Les historiens chinois racontent, sur les dernières années de la vie de Confucius, une scène qu'il nous paraît intéressant de rappeler ici. Sentant sa fin prochaine, le grand moraliste réunit ses disciples et leur ordonna de dresser un autel. Quand l'autel fut dressé, il y déposa avec respect les manuscrits des *King;* puis, s'étant prosterné du côté de la constellation de la Grande-Ourse (北斗 *peh teou*), il remercia le Ciel, par une longue adoration, de lui avoir accordé la faveur de recomposer ces monuments sacrés de la grandeur antique de la Chine. Il fit ensuite quelques nouvelles corrections à ces manuscrits et les livra à ses disciples, après leur avoir recommandé solemnellement d'en propager les copies et d'en répandre les saintes doctrines.

Depuis lors, les *King*, devenus les codes de la philosophie nouvelle, et en quelque sorte l'Évangile de tous ceux qui, en Chine, ambi-

Digitized by Google

tionnent un rang dans les lettres, furent enseignés et expliqués de toutes parts; et le nombre des exemplaires de ces livres sacrés se multiplia de jour en jour, jusqu'à l'avénement de la courte mais terrible et mémorable dynastie des *Tsin!*

Les Neuf Royaumes qui partageaient alors la Chine, venaient d'être réunis sous le sceptre du fils putatif du roi de *Tsin*. Ce jeune prince, après avoir rétabli en sa personne la dignité impériale, s'était arrogé le titre pompeux de *Tsin -chi Hoang-ti* « l'Auguste Empereur de la Nouvelle Race », et avait enjoint à ses successeurs de conserver ce titre sans autre changement que l'ordre numérique de leur génération (二 世 *Eul-chi,* l'Empereur n° 2, puis n° 3, n° 4, et ainsi de suite), espérant perpétuer, de la sorte, jusqu'à la consommation des siècles, la dynastie qu'il avait fondée.

Avec de telles dispositions, il était naturel que ce jeune prince voulut anéantir tout ce qui pouvait rappeler les grands jours du passé et la gloire des dynasties déchues. Un édit incendiaire ne tarda pas à signaler les débuts de ses orgueilleux desseins. Une foule de livres, ceux-là surtout qui traitaient d'histoire et dont le contenu pouvait rappeler les faits des temps antérieurs à l'avénement des Tsin au trône impérial, furent impitoyablement livrés aux flammes, et des ordres sévères émanèrent de la Cour, contre tous ceux qui en conserveraient ou en cacheraient des copies.

Digitized by Google

Le *Chou-king,* principalement, fut l'objet des plus rigoureuses recherches des agents destructeurs nommés par *Tsin-chi Hoang-ti,* et par son ministre *Li-sse.* Tous les exemplaires qu'on pût découvrir furent brûlés; et peu s'en fallut, alors, que cet ouvrage ne fut complétement anéanti. Grâce à plusieurs circonstances dont il sera parlé plus loin, une partie importante du *Chou-king* put échapper à l'incendie des livres qui signala d'une couleur odieuse le règne du constructeur de la Grande-Muraille, de ce puissant et parfois admirable génie du mal qu'on a comparé à Napoléon Ier.

Lors de la restauration des lettres, sous le règne de *Han Wen-ti* « l'Empereur Lettré », de la dynastie des *Han,* et sous le successeur de ce prince, on rechercha avec ardeur les manuscrits des anciens livres qui avaient pu échapper à la destruction. On parvint ainsi à reconstituer le recueil des *Ou-king,* tel que nous le possédons aujourd'hui. De savants commentaires furent successivement composés pour obvier aux lacunes des textes recouvrés, et pour en faciliter l'intelligence. Ces commentaires, pour lesquels les lettrés Chinois, d'âge en âge, ont épuisé toutes les ressources de leur dialectique, forment une fraction considérable de la littérature chinoise; et malgré l'invasion des idées modernes qui cherchent à se faire jour au Céleste-Empire, les travaux critiques sur les *King* continuent à être

Digitized by Google

considérés comme les plus louables écrits de l'érudition indigène.

L'intelligence des *King* présente, non-seulement pour les Européens, mais pour les Chinois eux-mêmes, de sérieuses difficultés. Ce n'est, le plus souvent, que grâce aux commentaires rédigés en Chine, et dont il vient d'être parlé, que l'on est parvenu, parmi nous, à saisir tolérablement le sens de ces antiques écrits. Le Livre des Chants populaires, par exemple, aurait besoin, pour être bien compris dans toutes ses parties, de la composition d'une grammaire et d'un vocabulaire particuliers; car la phraséologie de ce beau livre est souvent rebelle aux règles ordinaires de l'ancienne syntaxe chinoise. Les principes tout à la fois délicats et rigoureux de la linguistique moderne, appliqués à l'interprétation des *King*, éclairciraient une foule de passages qui restent obscurs pour les commentateurs chinois tout aussi bien que pour nous. Car il ne faut pas s'y méprendre : la critique occidentale est appelée à élucider une foule de problèmes philologiques que vingt siècles d'études n'ont pas permis aux lettrés chinois de résoudre par eux-mêmes, et qu'ils ne résoudront sans doute jamais, tant qu'ils persévéreront à sommeiller dans les ornières creusées par une philosophie sans idéal et sans issu.

(A suivre.)

Digitized by Google

Digitized by Google



APERÇU

DE LA

GRAMMAIRE SIAMOISE

Par LÉON DE ROSNY



N 1853, j'eus l'honneur d'étudier les premiers éléments de la langue *thaï* ou siamoise aux leçons de mon regretté maître et ami, Mgr D.-J.-B. Pallegoix, évêque de Mallos. La bienveillance dont m'honora le savant prélat me permit d'acquérir des notions suffisantes de cette langue pour pouvoir l'aider à la révision des épreuves de son grand *Dictionarium linguæ thaï*, dont la publication fut faite l'année suivante à l'Imprimerie Impériale de Paris.

Le Ministre des Affaires Étrangères, ayant résolu dernièrement d'envoyer à Bangkok un des jeunes élèves de l'École spéciale des Langues Orientales, M. Ch. Schéfer a bien voulu m'engager à consacrer quelques leçons de mon cours à l'enseigne-

Digitized by Google

ment des premiers éléments du siamois. J'ai réuni en conséquence les notes que j'avais recueillies aux excellentes leçons de l'évêque de Mallos, et les extraits que j'avais faits alors de sa *Grammatica linguæ thaï,* ainsi que des autres livres d'étude mis à cette époque à ma disposition (1). Ce sont quelques extraits de ces notes que je réunis ici, dans l'espoir d'être utile aux orientalistes qui ne possèdent point la grammaire de Pallegoix, dont la râreté regrettable contribue à laisser ignorer parmi nous un des idiomes les plus intéressants et les plus utiles de l'Asie Orientale.

---

(1) A Grammar of the Thai, or Siamese language, by Capt. James Low. *Calcutta,* Mission Press, 1828. — In-4, pl. lith.

Grammatica linguæ Thai, auctore D. J. Bapt. Pallegoix, episcopo Mallensi, vicario apostolico Siamensi. En typographiâ Collegii Assumptionis B. M. V. in civitate regiâ Krung Theph maha nakhon si Ajutha ja, vulgo *Bangkok.* Anno Domini 1850. — In-4.

Brief Grammatical Notices of the Siamese Language, by Taylor Jones. *Bangkok*, printed at the Mission Press, 1842. — In-8.

Dictionarium Latinum-Thai, ad usum missionis Siamensis. Ex typographiâ Collegii Assumptionis B. M. V. *Bangkok*, anno Domini, 1850. — In-4.

MSS. de Mgr. Pallegoix.

Digitized by Google

I. — *De l'Écriture thaï ou siamoise.*

J'ai publié dans un recueil spécial (1) les renseignements que j'ai pu me procurer sur l'origine et sur l'histoire de l'alphabet *thaï*. Je me bornerai à donner ici le tableau des signes de cet alphabet, en y ajoutant les détails pratiques qui peuvent servir à son intelligence :

VOYELLES :

[illegible]	อา	อิ	อี	อึ	อื	อุ	อู	ฤ	ฤๅ	ฦ	ฦๅ	เ	แ	ไ	ใ	โ	เอา	อำ	อะ
a	á	i	î	ŭ	u	oŭ	ou	rŭ	ru	lŭ	lu	e	è	ăi	ăi	ó	ăo	ăm	ă

CONSONNES :

GUTTURALES :

ก	ข	ฃ	ค	ฅ	ฆ	ง
ko	kho	kho	kho	kho	kho	ngo

DENTALES :

ด	ต	ถ	ท	ธ	น
do	to	tho	tho	tho	no

PALATALES :

จ	ฉ	ช	ซ	ฌ	ญ
tyo	tcho	tcho	so	tcho	yo

LABIALES :

บ	ป	ผ	ฝ	พ	ฟ	ภ	ม
bo	po	p-ho	fo	p-ho	fo	p-ho	mo

LINGUALES :

ฎ	ฏ	ฐ	ฑ	ฒ	ณ
do	to	tho	tho	tho	no

SEMI-VOYELLES :

ย	ร	ล	ว	ศ	ษ	ส	ห	ฬ	อ	ฮ
yo	ro	lo	vo	so	so	so	ho	lo	o	ho

PONCTUATION :

๏ signe initial. ฯ point. ๛ signe final.

---

(1) *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*, t. I, p. 67.

Digitized by Google

Un premier coup-d'œil jeté sur cet alphabet permet de reconnaître qu'il a été composé d'après le système du *dêvanagari,* modifié d'une manière analogue à celle qu'à subi, dans l'Inde transgangétique, l'alphabet *pâli* ou *bali,* et, dans l'archipel Indien, l'alphabet *kawi* d'où a été tiré le caractère Javanais, tel qu'il est encore employé de nos jours.

Une particularité remarquable du système des voyelles thaï, est de reposer sur un signe typique qui, à l'aide de quelques légères modifications, sert à noter toutes les intonations voyellaires de l'organisme indigène. Ce signe, อ, analogue au tibétain ཨ, ne donne en quelque sorte aucun son par lui-même, bien qu'il représente l'*a* tirant sur l'*o,* qui est la voyelle dominante de l'alphabet siamois, aussi bien que de l'alphabet javanais. On peut comparer, dans une certaine mesure, ce signe typique de la voyelle, aux lettres qui, dans les alphabets Sémitiques, sont plutôt des « supports de voyelles » que des voyelles proprement dites (hébreu : א, י, ו; arabe : ا, ى, و).

Les Siamois possèdent les deux voyelles *ou* et *u* (l'ü allemand), qu'on rencontre également dans l'organisme chinois, mais qui font défaut à la plupart des autres langues asiatiques.

Les semi-voyelles *ru* et *lu* correspondent aux semi-voyelles sanscrites *ri* et *lri.*

Le signe อ, précédé de la figure de l'*e* et suivi du jambage qui sert à indiquer la longue pour la

Digitized by Google

voyelle *a*, fournit la diphthongue *ao;* surmonté d'un petit cercle (*anousvâra*), il se lit *am;* suivi de deux points ou de deux petits cercles (*visarga*), il fournit l'*a* bref. En sanscrit, ce dernier signe, rendu le plus souvent par *h* et indiquant la chûte d'un *s* ou d'un *r*, représente une sorte d'aspiration à la fin des syllabes.

Plusieurs signes de l'alphabet thaï servent à noter le *k* aspiré ou *kh*; ils paraissent différer peu ou point de prononciation, mais ils jouent un rôle important dans l'orthographe des Siamois, où la multiplicité des mots homophones rend les confusions faciles et fréquentes. Au point de vue étymologique, deux de ces *k*, le second et le quatrième, tiennent la place du *g* et du *g'* de l'alphabet dêvanâgarî (1).

Les caractères transcrits par *tcho*, dans notre tableau, et que les missionnaires notent en lettres européennes par *xo*, ont la prononciation du ч russe. Le *tyo*, noté *cho* par les missionnaires, est un son spécial à l'alphabet thaï, très-voisin de celui du *t* grasseyé et suivi de l'*y* consonne prononcé comme dans le français *yatagan*. La lettre *yo*, que les missionnaires rendent par *jo* répond au я russe, sauf la prononciation de l'*a* qui, dans le paradigme de l'alphabet thaï, a toujours le son de l'*å* suédois, ainsi qu'il a été dit plus haut.

---

(1) *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*, t. I, p. 68.

Digitized by Google

Les *s*, placés dans la série des semi-voyelles (sic), semblent se confondre dans la prononciation, et l'intonation de la sifflante dêvanâgarî ष paraît y avoir disparu. Une étude spéciale des mots thaï dérivés du sanscrit nous apprendra la loi qui a présidé à la transcription siamoise des diverses sifflantes ou chuintantes de l'organisme indien.

Les mots siamois, comme les mots chinois et annamites, sont prononcés suivant certaines intonations musicales auxquelles on a donné le nom de tons. J'ai exposé ailleurs (1) le système adopté par les Européens, pour noter ces intonations. Au point de vue pratique, il est indispensable de les entendre souvent prononcer par une bouche indigène pour s'en former une idée exacte et arriver à les imiter.

Les Siamois écrivent de gauche à droite et horizontalement, à la manière européenne. A la fin d'une ligne, lorsque la place vient à manquer, ils divisent volontiers un mot, dont ils tracent la fin au commencement de la ligne suivante. Au contraire, les mots sont très-rarement divisés au milieu des phrases. Un petit blanc équivaut à une virgule, ou plutôt au point et virgule de nos écritures; ๚ est employé en guise de parenthèse (2).

---

(1) Dans mes *Archives paléographiques*, t. I, p. 72.
(2) *Archives paléographiques*, loc. cit.

Digitized by Google

II. — *De la Grammaire.*

Substantifs. — Les substantifs siamois sont invariables. Un grand nombre d'entre eux sont monosyllabiques, comme : *din* « la terre », *nam* « l'eau ». Les substantifs polysyllabiques sont le plus souvent des mots composés, comme : *nam-nom* « le lait », c'est-à-dire « l'eau des mamelles » ; *thongfa* « le ciel », litt. « le ventre de l'air, la voûte céleste ». Souvent aussi les noms polysyllabiques sont des emprunts faits par les Siamois à des vocabulaires étrangers : *mada* ou *madon* « mère », du sanscrit *matr* (latin : *mater*) ; *mala* « fleur, guirlande », du sanscrit *mâlâ ; sattaya* « la vérité » du sanscrit *satya ; kampan* « vaisseau », peut-être le كڤل *kapal* des Malays, des Indiens et de la côte de Malabar (koppel) ; *montri* « ministre », malay منتري *mantri; samout* « livre », japonais [illegible] *syomot.*

Quelques mots empruntés au chinois, ont également conservé la forme monosyllabique ; ex. : *kim* « or », ch. 金 *kin; ma* « cheval », ch. 馬 *ma* ; *si* « couleur », ch. 色 *sse.*

A l'aide de la préfixe *khouam* « chose, affaire », on transforme les adjectifs et les verbes en substantifs ; ex :

di, bon ;	*khouam-di,* bonté.
ngam, beau ;	*khouam-ngam,* beauté.

Digitized by Google

rai, cruel;	*khouam-rai*, cruauté.
tyĕb, souffrir;	*khouam-tyĕb*, douleur.
rak, aimer;	*khouam-rak*, amour.
len, jouer;	*khouam-len*, jeu.
ning, se taire;	*khouam-ning*, silence.

Les genres n'existent point dans les substantifs siamois. Cependant on emploie les mots *tchaï* ou *p'ou-tchaï* pour désigner « le mâle » chez l'homme, et les mots *ying* « femme », ou *sao* « fille » pour désigner la femelle :

louk-tchaï, fils;	*louk-ying*, fille.
louk-p'ou-tchaï, fils;	*louk-sao*, fille.

Il est à remarquer que le mot *p'ou*, qui désigne au propre « le mâle » en parlant des animaux, est également employé pour l'homme.

Pour les animaux, on fait également usage de *toua-p'ou* « corps mâle » pour le masculin, et de *toua-mia* « corps femelle » ou simplement *mia*, pour le féminin :

voua-toua-p'ou, taureau;	*voua-toua-mia*, génisse.
kai-toua-p'ou, coq;	*kai-toua-mia*, poule.

Les substantifs dérivés du bali font exception, et sont répartis entre trois genres : le masculin, le féminin et le neutre ou indifférent.

En siamois, les substantifs ne sont point l'objet de désinences pour exprimer les cas et les nombres, et la déclinaison s'opère au moyen de particules, de la manière suivante :

Digitized by Google

Singulier ou pluriel.

N.	*tyao*,	le *ou* les seigneurs.
G.	*khong tyao*,	du *ou* des seigneurs.
	hëng tyao,	id.
D.	*kë tyao*,	au *ou* aux seigneurs.
A.	*tyao*,	le *ou* les seigneurs.
V.	*tyao-o'i*,	ô seigneur *ou* ô seigneurs.
	tyao-kha,	id.
Abl.	*të tyao*,	du *ou* des seigneurs (provenant du *ou* des seigneurs).

Lorsqu'il est indispensable de préciser le singulier, on fait usage du nom de nombre « un », et lorsqu'il est absolument nécessaire de marquer la pluralité, on emploie des locutions, telles que « tous, beaucoup », etc.

Adjectif. — On compte en siamois deux sortes d'adjectifs : des adjectifs simples, comme :

ngam, beau ; — *di*, bon ; — *choua*, méchant ;

et des adjectifs verbaux, ou plutôt des locutions adjectives formées au moyen d'un verbe. Ainsi l'on dira :

thi-rak « aimable », formé de *thi* « qui » et de *rak* « aimer » ;

an-di « bon », formé de *an* « qui » et de *di* « bon » [Pallegoix traduit, dans sa Grammaire, le mot *an* par le latin *res*] ;

nârak « aimable », formé de *nâ* «visage », et de *rak* « aimer ».

Parfois le verbe seul acquiert, par position, la

Digitized by Google

valeur d'un adjectif : *khon rak* « homme amoureux » ou « homme aimant ».

Le Comparatif se forme à l'aide des particules suivantes : *ying* « plus » :

ying van ying tyou
plus jour plus pauvre

c'est-à-dire : « de jour en jour plus pauvre » ; *koua* « davantage » :

di koua
bon davantage

c'est-à-dire « meilleur ».

Le Superlatif se forme avec le concours de mots indiquant le degré supérieur, mais n'altérant en rien la forme de l'adjectif ; ex. :

di thi ying
bon lieu du plus

pour « le meilleur ».

Numération. — Les noms de nombres siamois sont évidemment empruntés au chinois, bien que quelques-uns semblent, au premier abord, tirer leur origine d'une autre source. On en jugera par la liste suivante :

1. *nung*, — ch. *yih*.
2. *song*, — ch. *œll*.
3. *sam*, — ch. *san*.
4. *si*, — ch. *ssę*.
5. *ha*, — ch. *ou*.
6. *hok*, — ch. *louh*, — ch. archaïque, *lok*.

Digitized by Google

7. *tyet*, — ch. *tsih*, — sinico-japonais, *sit*.
8. *pĕt*, — ch. *pah*, — sinico-japonais, *hat*
9. *kao*, — ch. *kieou*, — sin.-jap. *kiou*.
10. *sib*, — ch. *chih*, — sin.-jap. *ziu*, écrit じふ *zif*
100. *roi*, — ch. *peh*.
100. *p'an*, — ch. *tsien*.
1000. *mun*, — ch. *wan*, — sin.-jap. *man*.

Les nombres ordinaux se forment à l'aide de la préfixe *thi*, qui répond à la préfixe chinoise 第 *thi*: *thi-nung*, premier; — *thi-song*, second; — *thi-sam*, troisième; etc., etc.

Pronoms. — Le pronom de la première personne se rend par : *kou* « moi », (malay : اكو *akou*, كو *kou*), en parlant à des inférieurs; — *rao* « nous », avec marque de supériorité de la part de celui qui l'emploie; — *kha*, moi, votre serviteur; — *kha-tyao*, moi, votre esclave; — *kha-p'a-tyao*, moi, en parlant à Dieu, au Roi ou à un grand Seigneur; — *kha-p'ra-tyao*, moi, en parlant à Dieu ou au Roi. — On emploie, en outre, pour se désigner soi-même, en siamois, une foule de locutions d'humilité, telles que : *phom* [moi qui ne suis qu'un] « cheveu ».

Pour la seconde personne, on fait usage de : *mung*, *toua* (malay : توان *touan*), *sou* « vous », envers les inférieurs. En s'adressant à un supérieur ou à une personne à laquelle on veut témoigner du respect, on emploie le mot : *tyao* « seigneur », *than* « maître », ou une locution

Digitized by Google

indiquant l'humilité, comme : *fa-thao* « [sous] la plante des pieds (足下) ».

Pour la troisième personne, on dit : *man* « lui », en parlant d'un inférieur avec une idée de mépris ; *khao* « eux, les autres », sans considération de rang.

Le pronom démonstratif *ni* suit le substantif : *khon ni* « cet homme ». — Il en est de même de *nan* : *khon nan*, cet homme ; *thi nan*, cet endroit ; *mua nan*, cette époque.

Les pronoms possessifs se forment à l'aide de *khong*, particule du génitif :

ruen	*khong*	*kha*
maison	m. du gén.	moi

c'est-à-dire « ma maison ».

Les Siamois font usage de plusieurs pronoms relatifs, tels que *thi* « qui » : *khon-ti-mâ* « l'homme qui vient ».

Enfin, les principaux pronoms interrogatifs siamois sont : *rai, dai, kai, khrai, arai, nai, khi* (豈) :

khon-rai, quel homme ?
ha-dai, qui cherchez-vous ?
va-khrai, que dites-vous ?
arai-ni, qu'est-ce que c'est que cela ?
mi-arai, qu'avez-vous ?
khon-nai, quel homme ?
kyu-nai, où est-il ?
pai-nai, où allez-vous ?
khang-nai, de quel côté ?

Digitized by Google

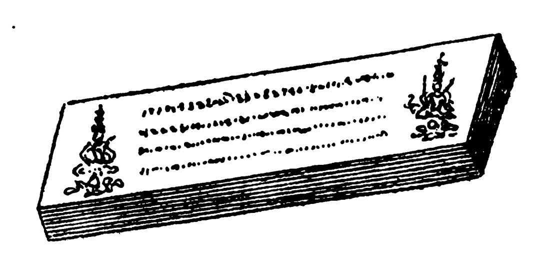
yu-thi-nai, où est-il?
thang-nai, par quelle route?
khi-khon, combien d'hommes?
khi-hon, combien de fois?

On emploie également pour l'interrogation *phu-dai*, composé de *phu* « celui, celle », et de *dai* « qui » :

phob phu-dai? qui ovez-vous rencontr3?
eng pen phu-dai? qui est-tu? (litt. « toi être celui qui? »).

Ainsi qu'on le voit, par les exemples qui précèdent, les particules ou pronoms employés en siamois pour interroger sont tantôt usités comme préfixes, tantôt comme postfixes.

(*A suivre.*)



Digitized by Google

Digitized by Google



LE CHRISTIANISME EN ORIENT

ET PRINCIPALEMENT EN ÉGYPTE

DANS LES PREMIERS SIÈCLES DE NOTRE ÈRE

Étude d'histoire religieuse

Par EDOUARD DULAURIER, de l'Institut (1)



CHAPPÉ aux édits et aux rigueurs du despotisme impérial qui s'était efforcé de l'écraser, le Christianisme s'élève avec Constantin sur le trône des maîtres du monde. L'Église avait grandi au milieu des persécutions par l'action de sa mission providentielle et civilisatrice; forte, jusqu'alors, de sa puissance morale, elle prend place désormais parmi les pouvoirs politiques. La translation de la résidence impériale, à Constantinople, avait élevé l'évêque de Byzance, autrefois soumis à celui d'Héraclée, au même niveau que les pa-

---

(1) Lu à la séance publique de l'Institution Ethnographique, le 3 juin 1878.

Digitized by Google

triarches d'Alexandrie et d'Antioche. L'importance de ces trois grands siéges de l'Orient, subit les phases de l'existence politique des cités où ils étaient établis. C'est ainsi que la primauté qui appartenait d'abord au patriarchat d'Alexandrie, passa de fait à celui de Constantinople, lorsque cette ville devint la métropole de l'empire, et elle lui fut confirmée d'une manière définitive, par un décret du 3e Concile œcuménique, tenu à Éphèse, en 431.

L'École chrétienne qui fleurit dans son sein, adopta dans ses études d'exégèse sacrée et pour la définition du dogme, un milieu entre le rationalisme d'Antioche et le système allégorique et l'esprit mystique des Alexandrins. Elle se caractérise par une combinaison de ces deux méthodes et par des vues simples et modérées. Comme ce ne fut que tardivement et par des circonstances toutes extérieures et politiques que se forma chez elle un centre d'études religieuses, elle manqua de traditions propres à constituer un véritable corps de doctrines. Ses patriarches, sortis souvent d'écoles différentes, ne purent apporter dans la direction de l'enseignement cette unité de vues, cette tendance unitaire que l'on retrouve dans l'école d'Antioche ou celle d'Alexandrie. Si elle se recommande par le mérite individuel de quelques hommes éminents, qui en eurent la direction, si elle brille de tout l'éclat de l'éloquence des Chrysostôme et de la science des Photius, elle n'a point,

Digitized by Google

comme Alexandrie, cette *chaîne dorée* qui, par une succession glorieuse et non interrompue s'étend depuis Origène et Denys jusqu'à Cyrille, pendant un espace de près de trois siècles.

Le Christianisme, devenu la religion des Césars, avait pénétré profondément dans la constitution de l'Etat. Dès ce moment, ces princes s'arrogeant une autorité supérieure sur les affaires religieuses, prétendirent régler la discipline et la foi par leurs édits, et l'Église, à son tour, parut reconnaître la légitimité de cette ingérence en leur décernant le titre *d'évêques extérieurs*. C'est de ce principe que découlèrent les prescriptions que nous lisons dans les codes Théodosien et Justinien, qui confèrent aux membres du clergé une juridiction civile et des pouvoirs politiques. L'avènement de Théophile au siège d'Alexandrie, inaugura en Egypte l'immixtion du pouvoir épiscopal dans l'administration des intérêts temporels. Ce fut aussi l'époque où éclata la rivalité, qui jusqu'alors avait couvé sourdement entre le siége d'Alexandrie et celui de Constantinople, rivalité qui engendra tant de désordres et de troubles dans l'Eglise et dans l'Etat. Saint Chrysostôme occupait alors la chaire de Constantinople. Son intervention auprès du patriarche d'Alexandrie, Théophile, en faveur de plusieurs moines égyptiens du désert de Schété, chassés comme hétérodoxes et qui s'étaient réfugiés dans la ville impériale, provoqua les menées par lesquelles se

Digitized by Google

traduisit la haine de ce dernier contre celui qu'il considérait comme un rival.

Chrysostôme condamné une première fois et déposé; condamné de nouveau dans un concile réuni à Constantinople, alla terminer sa carrière dans l'exil, victime des persécutions de Théophile et du ressentiment de l'impératrice Eudoxie, mortellement offensée par la liberté de ses prédications.

L'Épiscopat de Théophile marque une des phases principales de l'histoire du Christianisme en Égypte. C'est lui qui, le premier, essaya la concentration, dans les mêmes mains, du pouvoir ecclésiastique et de l'autorité temporelle, concentration consommée par Cyrille, son successeur. C'est lui qui porta les derniers coups au polythéisme expirant, en détruisant le temple de Sérapis, le dernier et le plus magnifique des monuments du culte païen, à Alexandrie. C'est lui, enfin, qui fût le premier moteur de la réaction contre les doctrines d'Origène, au sein même de l'école qu'elles avaient illustrée et qui engagea contre elles cette polémique où saint Épiphane et saint Jérôme prirent une si large part.

L'élévation de Cyrille à la tête du clergé égyptien, fut la victoire définitive de l'autorité ecclésiastique sur le pouvoir civil. Le chef des troupes impériales, Abundantius, dût s'incliner devant lui, et les successeurs de Cyrille se maintinrent

Digitized by Google

dans cette omnipotence jusqu'au régne de l'empereur Zénon.

A la suite des controverses que l'Arianisme avait soulevées sur la nature du Verbe de Dieu, *le Logos,* par rapport au principe éternel dont il émane, et son rang dans l'économie de la Trinité, la marche progressive du Christianisme, appela l'examen sur la personne du Rédempteur et sur le caractère qu'il avait revêtu après son incarnation.

L'École d'Antioche, par une conséquence de ses vues historiques et son système d'exégèse, fut conduite à étudier la vie du Christ plus particulièrement au point de vue humain, et à s'en tenir plutôt au simple récit évangélique, qu'à des déductions dogmatiques. Les doctrines de cette école, telles que les professaient Diodore de Tarse et Théodore de Mopsueste, dans leurs idées sur la création, avaient abouti à cette distinction logique des deux natures divine et humaine, en Jésus-Christ, par laquelle toutes les actions de l'homme-Dieu étaient rapportées à deux principes différents. Déjà, dans les premiers âges du Christianisme, une foule de sectes avaient mis au jour des opinions analogues, en envisageant le Christ comme un homme qui, par ses sublimes enseignements, ses hautes vertus et une vie exemplaire, avait mérité d'être le prophète et l'organe de la Divinité. Ces opinions s'étaient modifiées, maintenant, en ce sens qu'elles admettaient une animation du corps de l'homme-

Digitized by Google

Jésus par le Verbe divin et la présence réelle, en lui, de l'une des trois hypostases de la Trinité.

Une opposition à ces doctrines éclata dans l'école d'Alexandrie. L'esprit mystique et contemplatif dont elle était animée, l'entraînait vers les spéculations métaphysiques les plus abstraites. Elle concevait l'union des deux natures en Jésus-Christ, comme le résultat d'une opération mystérieuse et ineffable. Saint Cyrille est le représentant le plus éminent de cette dernière interprétation du dogme.

L'occasion qui mit les deux doctrines contraires en présence l'une de l'autre et aux prises, furent les prédications de Nestorius, patriarche de Constantinople. Disciple de Théodore de Mopsueste, il s'était rendu célèbre dans l'Église d'Antioche, dont il avait été prêtre, par l'austérité de sa vie et par un talent oratoire aux formes douces et persuasives. Nestorius professa publiquement la distinction des deux natures en Jésus-Christ. « Ce qui est né de la chair est chair, disait-il ; la créature n'a point enfanté le créateur, mais un homme qui a reçu la divinité ; le Verbe avait revêtu cette chair, mais sans mélange, sans confusion ». Cyrille, au contraire, n'admettait qu'une seule nature incarnée dans le Christ. D'après cette définition, Marie était véritablement la *Théotokos,* où « mère de Dieu », surnom que Nestorius rejetait pour le remplacer par celui de *Christotokos* « mère de Christ ».

Digitized by Google

Dans la lutte théologique qui s'engagea, les deux adversaires firent sentir l'action de leur caractère personnel. Nestorius avait des mœurs douces et un esprit modéré; il possédait des connaissances variées, mais peu solides. Cyrille, au contraire, avait une âme ardente et un caractère impétueux; sa science théologique était aussi vaste que profonde.

Le concile d'Ephèse, présidé par Cyrille, prononça l'anathème contre le patriarche de Constantinople. Nestorius, déposé, se retira dans un monastère près d'Antioche, où il avait passé sa jeunesse et qu'il dût quitter pour prendre le chemin de l'exil, dans une oasis de la Libye, où il mourut quelques années après (439).

Pour s'expliquer les résultats des délibérations du concile d'Ephèse, il est nécessaire de connaître les circonstances dans lesquelles se tint cette assemblée. Cyrille, appuyé par Pulchérie, sœur de l'empereur Théodose le Jeune, avait su gagner presque toute la cour byzantine; d'un autre côté, ses liaisons avec Memnon, évêque d'Ephèse, lui avaient assuré une influence prépondérante dans cette ville, siége du concile, et sur les évêques de l'Asie-Mineure; il avait introduit dans la majorité de cette assemblée, une multitude d'évêques égyptiens, ses suffragants, qui étaient entre ses mains les instruments dociles de ses volontés. Rien ne le gêna donc pour faire prévaloir ses opinions et donner un libre

Digitized by Google

cours à ses violences contre son adversaire.

La mort de Cyrille ne rendit point la paix à l'Église agitée : ses doctrines, exagérées par son successeur Dioscore, jusqu'à l'hérésie, produisirent de nouvelles et plus vives discussions. Homme d'un caractère fougueux, d'une ambition sans bornes et qui ne reculait devant aucun moyen pour s'assurer le succès, Dioscore reprit le projet que son prédécesseur avait été forcé d'ajourner, de faire triompher dans tout l'Orient le dogme de l'unité de nature en Jésus-Christ, tel que Cyrille l'avait formulé dans ses *Anamatismes*. Comme lui, il voulait assurer à la chaire d'Alexandrie la plus haute position religieuse dans l'Orient, et surtout sa supériorité sur le siége de la ville impériale.

Au milieu des débats qu'avait provoqués le Nestorianisme, un parti puissant s'était formé parmi les moines de Constantinople, en faveur de l'école égyptienne. Ce parti qui n'était l'expression d'aucune étude savante, dût, par cela même, s'arrêter aux conceptions créées par l'imagination, plutôt qu'aux théories déduites par le raisonnement et la logique, et s'attacher au mysticisme alexandrin, de préférence au rationalisme d'Antioche. A la tête de ce parti qui recruta de nombreux adhérents dans la cour impériale, était Eutychès, archimandrite de l'un des monastères de Constantinople, et partisan déclaré du patriarche d'Alexandrie. Cité

Digitized by Google

devant un concile assemblé à Constantinople, il y fut solemnellement condamné. Cette décision fut suivie de nombreuses agitations, suscitées par les deux écoles, plus divisées que jamais, et entre lesquelles se partageait la faveur des membres de la famille impériale.

Eutychès ayant sollicité une révision de la sentence qu'il avait encourue, l'empereur indiqua un concile, pour l'année suivante, à Ephèse, et nomma Dioscore pour le présider.

Les conflagrations des deux partis qui se trouvaient de nouveau face à face, les désordres qui s'en suivirent, et les violences dont se servit Dioscore pour obtenir la réhabilitation d'Eutychès ont fait regarder cette assemblée comme un véritable conciliabule, désigné dans les écrivains ecclésiastiques sous le nom de *brigandage d'Ephèse*.

Mais ce triomphe des Monophysites ne devait avoir qu'une courte durée. Des événements favorables à une réaction en sens contraire se produisirent l'année suivante à la cour de Constantinople. L'eunuque Chrysaphius, l'ami d'Eutychès, tomba en disgrâce, et fut envoyé en exil. Théodose, que ce favori avait su gagner au Monophysisme, venait de mourir, et Pulchérie, sa sœur, héritière de son trône, pouvait désormais accorder sa protection toute puissante aux dualistes ou orthodoxes.

Un nouveau concile présidé par Anatolius, patriarche de Constantinople, s'assembla à Chal-

Digitized by Google

cédoine, d'après l'ordre de l'Empereur Marcien, devenu l'époux de Pulchérie, et qui partageait entièrement ses convictions. La doctrine égyptienne y fut frappée d'anathème. Dioscore, condamné, alla expier son inflexible opiniâtreté, à Gangres, dans la Paphlagonie: il y mourut quatre ans après. Dès ce moment fut opérée d'une manière définitive la scission qui sépara l'Égypte de l'Église universelle.

A la suite du concile de Chalcédoine, il se forma, dans ce dernier pays, deux partis religieux : l'un, composé des familles grecques établies à Alexandrie, reçut les décisions du concile et s'attacha à la communion du siége de Constantinople; le second, qui rallia la partie la plus considérable des populations indigènes, et qui rejetait les décisions des Pères de Chalcédoine, resta fidèle aux croyances et à la cause du Patriarche proscrit. On connaît les premiers dans l'histoire sous la dénomination de Melchites ou royalistes, qu'on leur donna parce qu'ils suivaient la foi de la cour byzantine; les seconds furent appelés Jacobites du nom du moine syrien, Jacques Baradée dit Zanzale.

Le schisme égyptien ainsi consommé, fut le signal de l'anarchie et de la décadence de cette grande église d'Alexandrie. Le gouvernement religieux se trouva scindé entre deux sectes rivales, presque toujours ennemies implacables et empressées à soulever la population turbulente et

Digitized by Google

factieuse d'Alexandrie. A la tête de leurs adhérents, on vit les deux Patriarches rivaux se disputer à main armée la possession des édifices du culte, s'en emparer par le meurtre et la violence, et s'asseoir sur un siège ensanglanté. Le temps était passé des belles études religieuses, qui avaient placé l'Église d'Alexandrie à la tête du mouvement scientifique chrétien. Les traditions de l'école des saint Clément et des Origène, se perdent sans retour, et la grande chaire des Cyrille et des Athanase, s'écroula au milieu de la tempête.

Tandis qu'en Orient les Églises se morcèlent en une foule de communions qui ne cessent de se combattre, la haute direction des affaires religieuses et du développement dogmatique du christianisme leur échappe, pour passer à l'Église occidentale. Les Léon et les Grégoire s'étaient assis sur le siége de Rome et avaient posé les fondements de cette vaste unité religieuse qui a fait si longtemps de cette ville le centre d'action du monde civilisé.

On peut compter douze sectes environ sorties en Orient, du sein du Monophysisme, et qui sont nées de discussions théologiques, de vues ou de circonstances particulières. Parmi celles que cette époque vit surgir ou se propager en Égypte, et qui eurent quelque importance, il y a celle des Acéphales, qui refusaient de recevoir l'*Hénotique* de l'empereur Zénon, bizarre édit de transaction

Digitized by Google

qui admettait le Monophysisme, tout en cherchant à le concilier avec les décision de l'assemblée de Chalcédoine. La seconde secte est celle des Monothélites, qui eut pour auteur, Cyrus, patriarche d'Alexandrie. Fidèle à la foi de Chalcédoine, et reconnaissant deux natures dans le Christ, elle n'attribuait toutefois au Rédempteur qu'un seul mouvement de volonté ou une seule opération, par suite de l'unité de personne.

Longtemps opprimés par la cour de Byzance, réduits à un véritable ilotisme politique, les Jacobites égyptiens, d'abord organisés en communion religieuse, finirent par se transformer en un parti politique puissant qui, vers le milieu du VII siècle, appela les armes victorieuses des Musulmans, en Égypte, et arracha pour toujours à l'empire grec, une de ses plus belles provinces, pour la soumettre à la domination arabe.

Sous le joug de l'Islamisme fataliste et intolérant, les chrétiens égyptiens, connus désormais sous le nom de Coptes, perdirent toute liberté de discussion et de conscience, et tombèrent dans un avilissement et une servitude dont ils ne se sont plus relevés.



Digitized by Google

CHRONIQUE

DE LA

REVUE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

LA QUESTION ACTUELLE

—

LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

DE PARIS

PENDANT longtemps la Bibliothèque Nationale de Paris a tenu le premier rang, parmi toutes les bibliothèques du monde, si non pour ses livres américains, du moins et sans conteste, pour ses Collections Orientales. La série des livres chinois de ce grand établissement notamment, était, jusque dans ces dernières années, incomparable à celle que l'on conservait à Londres et à Saint-Pétersbourg. Il n'en est malheureusement plus ainsi; et l'Angleterre et la Russie ont conquis un rang supérieur à celui de la France, au point de vue de ce genre de trésors bibliographiques. Il n'est pas sans intérêt de rechercher la cause de cette infériorité, dont notre amour propre national est en droit de s'émouvoir sérieusement.

La première pensée est d'attribuer la décadence de nos Collections Orientales, à l'insuffisance du budget de nos bibliothèques. Il est très-certain que les ressources de

Digitized by Google

notre Bibliothèque Nationale sont insuffisantes, eu égard à l'importance hors ligne de ce grand établissement scientifique. Néanmoins, les allocations annuelles dont il dispose, lui permettraient de se maintenir à un rang distingué, si son administration était régulièrement mise au courant des acquisitions les plus importantes que des circonstances favorables lui permettent d'opérer de temps à autres.

Avant la dernière réorganisation de la Bibliothêque Nationale, il existait à la tête de cet établissement, une commission de *conservateurs* qui étaient censés représenter les différentes branches de l'érudition et qui présidaient au choix des ouvrages proposés pour l'acquisition. Ces conservateurs, pris pour la plupart dans l'Institut de France, ne tardèrent pas à considérer leur position comme une sinécure, et ne répondirent que fort rarement à la confiance que le gouvernement leur avait témoignée. A plusieurs reprises, on tenta de nommer une Commission consultative qui put éclairer l'administration de la Bibliothèque dans ses acquisitions. Quelque censée, opportune, nécessaire même que fut l'application de cette idée, elle ne parvint jamais à être mise en pratique d'une façon fructueuse pour les intérêts de la science. Sous le dernier gouvernement, on avait sans cesse le tort de n'appeler dans les commissions consultatives de l'Etat, que les personnages hauts placés, pensant que de telles nominations devaient avant tout satisfaire l'amour propre de gens puissants qu'on avait intérêt à contenter. Un tel système, dont on abuse encore aujourd'hui d'une façon désespérante, mais qui est condamné par le bon sens, ne peut plus tarder à être abandonné sous un ministère éclairé et indépendant. Il me semble que le moment est venu d'introduire, dans l'organisation de nos bibliothèques, des améliorations analogues à celles qui ont été décidées dans ces derniers temps pour le service de nos postes et de nos télégraphes; nous voulons parler de réformes essentiellement libérales sur lesquelles nous appe-

Digitized by Google

lons l'attention de la presse et de tous les hommes qui s'intéressent au développement de nos libertés et à la grandeur intellectuelle et morale de notre patrie.

Nous demandons que le soin de provoquer les acquisitions les plus désirables pour nos bibliothèques, soit confié à une *Commission consultative* constituée d'après les principes suivants :

Chaque branche spéciale de la bibliographie, dans le domaine des livres *imprimés*, chaque fond particulier dans le domaine des livres *manuscrits*, sera représenté par un ou plusieurs membres dans la Commission projetée. Ces spécialistes seront chargés de tenir la Commission au courant des acquisitions les plus désirables pour la bibliothèque; et, sur leur proposition, la Commission décidera s'il y a lieu de demander ces acquisitions à l'administration de la Bibliothèque.

Quant à la nomination des membres de cette Commission, nous demandons qu'elle soit confiée à un collège électoral composé de la façon suivante : 1° toutes les personnes ayant une carte d'admission à la Bibliothèque Nationale ; 2° les membres de l'Institut de France ; 3° les professeurs de l'Enseignement supérieur ; 4° les présidents de toutes les Sociétés savantes de Paris ou leur délégué ; 5° les employés de la Bibliothèque Nationale.

Les fonctions de membres de la Commission consultative seraient purement honoraires, et par conséquent n'entraîneraient aucune charge nouvelle pour l'Etat.

Voici notre idée. Nous désirons ardemment qu'elle soit discutée, et nous nous ferons un devoir d'ouvrir nos colonnes à toutes les critiques sérieuses et autorisées.

Digitized by Google

SOCIÉTÉS SAVANTES

—

CONGRÈS INTERNATIONAL DES SCIENCES ETHNOGRAPHIQUES

Le Congrès international des Sciences Ethnographiques, a tenu, du 15 au 20 juillet 1878, douze séances au palais des Tuileries et au palais du Trocadéro. Il a réuni, durant cette première période, d'importants Mémoires qui, avec les discussions sténographiées in-extenso, forment déjà la valeur de cinq forts volumes in-8.

L'assemblée a jugé cependant que cette première période devait être considérée comme une sorte d'introduction de l'œuvre qu'elle a entreprise, et elle s'est prorogée au mois d'octobre prochain pour reprendre le cours de ses investigations.

En conséquence, le 10 octobre 1878, le Congrès des Sciences Ethnographiques se réunira au palais des Tuileries, à l'effet de discuter les questions suivantes qu'il a choisies parmi celles qui lui avaient été présentées par ses membres. Le recueil général des questions proposées a été imprimé et sera envoyé à tous les souscripteurs du Congrès qui en feront la demande.

Programme des Questions choisies par le Congrès.

I. — Ethnogénie. — 1. Origine et migrations antiques des peuples Aryens.

2. Affinités des peuples de l'Asie Centrale, et classification de ces peuples.

3. Origine et formation des nationalités Européennes

II. — Ethnologie. — 1. De l'influence du climat sur le développement intellectuel des nations.

Digitized by Google

2. Influence des institutions sur le caractère des peuples.

3. Améliorations à introduire dans l'orthographe des noms ethnographiques.

III. — ETHNOGRAPHIE THÉORIQUE. — De la méthode en Ethnographie.

2. Des nationalités normales et des nationalités factices.

3. Des conditions géographiques nécessaires à l'existence des nationalités normales.

IV. — ETHNOGRAPHIE DESCRIPTIVE. — 1. Du mode de composition des cartes ethnographiques.

2. Des îlots de population présentant, en Europe, des caractères ethnographiques tranchés avec ceux des populations qui les environnent.

V. — ETHIQUE. — 1. De l'idée que professent les différents peuples, au sujet d'une existence d'outre-tombe.

2. De la peine de mort, et de la solidarité parmi les membres d'une même famille. Responsabilité des magistrats et des voisins du coupable.

3. Situation faite aux hommes de science dans les différents états anciens et modernes.

VI. — ETHNOGRAPHIE POLITIQUE. — 1. Des grands et des petits états ; des états neutralisés.

2. Économie du globe. Des questions d'économie générale du globe qui intéressent l'humanité toute entière, et ne peuvent en conséquence être abandonnées à la discrétion d'une fraction quelconque de l'humanité.

VII. — ETHNODICÉE. — 1. Le droit ethnographique.

2. Du droit de colonisation. Droit d'occupation des territoires inoccupés et charges qui incombent

Digitized by Google

aux occupants. Caractères qui constituent l'occupation effective d'un territoire ou qui établissent l'abandon d'un territoire momentanément occupé.

3. De la législation internationale.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Geschichte der grossen Liao, aus dem Mandschu übersetzt von **H. Conon von der Gabelentz.** Saint-Petersburg, impr. de l'Académie impériale des Sciences, 1877. — In-8.

La littérature tartare-mandchoue a, de bonne heure, attiré l'attention des Orientalistes, et tout particulièrement celle des Sinologues. A la suite de Langlès, dont le mérite est d'avoir insisté sur l'importance de son étude, mais dont les connaissances philologiques étaient peu solides, Abel-Rémusat commença à introduire l'enseignement du mandchou en Europe, en en professant les éléments dans la chaire de chinois créée pour lui au Collège de France. Ce savant spirituel ne fut jamais à même de lire un ouvrage composé dans cette langue, mais il l'a connaissait suffisamment pour pouvoir comprendre les traductions mandchoues d'ouvrages chinois, tout au moins celles de quelques uns des ouvrages classiques les plus répandus au Céleste-Empire. Klaproth, son émule, acquit une connaissance plus approfondie de cet idiôme national de la dynastie actuellement régnante en Chine, et il sut tirer le meilleur parti de cette connaissance pour ses travaux sur la littérature chinoise et sur l'ethnographie de l'Asie Centrale. Après lui, Stanislas Julien se livra de nouveau à l'étude du mandchou qui lui rendit de continuels services pour ses entreprises sinologiques. Depuis la mort de cet orientaliste éminent, le

Digitized by Google

mantchou fut de moins en moins cultivé en France. Abordé un moment par M. Théodore Pavie, il intéressa plus tard le regrettable Louis Rochet, qui ouvrit un cours élémentaire de cette langue à l'École spéciale des langues Orientales.

A l'étranger, le mandchou ne fut guère pratiqué qu'en Russie et en Allemagne, par M. Schott, de Berlin, et par le très-remarquable auteur du livre que nous annonçons ici, Henri Conon de la Gabelentz. Ce livre est une publication posthume qui a vu le jour grâce au zèle du digne fils du grand mandchouïste d'Altenburg, lui-même sinologue et mandchouïste distingué.

L'Histoire des Grands-Liao ᡩᠠᡳ ᠯᡳᠶᠣᠣ ᡳ ᠪᡳᡨᡥᡝ *Daï Liao i Bitkhe*), dont nous possédons aujourd'hui la traduction, est un des rares monuments originaux de la littérature mandchoue. On sait que cette littérature se compose presque exclusivement de traductions d'auteurs chinois ; il est donc très-curieux de connaître une production spéciale au génie de cette puissante nation tartare.

Le nom originaire de la horde tongouse qui fonda l'empire des Liao était *Tsidan* (Khitan) ; le fondateur de leur dynastie s'appelait *Tsisio*. Au commencement du Xe siècle, cette horde puissante, après avoir conquis une grande partie de la Tartarie et tout le nord de la Chine, étendit son autorité sur plus de 500 tribus mongoliques. Sa domination s'étendait depuis Kashgar jusqu'à l'Océan, et du lac Baïkal au nord-est de la Chine et de la Corée. Elle succomba en 1125 sous les coups des *Niu-tchi* qui fondèrent sur les ruines de leur empire, la dynastie dite des *Aisin* (金 *Kin*, en chinois).

Inutile d'ajouter que la traduction des Annales originales de ce peuple vient combler une lacune importante dans nos connaissances historiques relative à l'Asie Centrale. L'Histoire des Grands-Liao est une histoire chrono-

Digitized by Google

logique, dans laquelle les dates sont données avec le plus grand soin, de 907 à 1204 de notre ère. L'index analytique, que M. Georges de la Gabelentz a joint au travail de son illustre père, en fait un livre de renseignements aussi nécessaire aux orientalistes qu'aux ethnographes.

Traité des Berahkoth du Talmud de Jérusalem, traduit pour la première fois en français, par **Moïse Schwab**. Paris, Imprimerie Nationale, 1871. — *Le Talmud de Jërusalem*, traduit pour la première fois, par **Moïse Schwab**. Tome second. Mayenne, impr. Derenne. — Deux vol. gr. in-8.

Sous un titre nouveau, plus avantageux pour la vente en librairie, M. Moïse Schwab vient de faire paraître le second volume de sa traduction du *Talmud* de Jérusalem, dont le premier avait été imprimé à l'Imprimerie Nationale. avec les fonds des impressions gratuites. Ce second volume, beaucoup moins étendu mais non moins intéressant que le précédent, comprend les traités *Péa*, *Demaï*, *Kilaïm* et *Schebiith*.

Peu d'entreprises, dans le domaine de la littérature hébraïque, étaient plus désirables que celle dont nous annonçons aujourd'hui la continuation. Le titre du singulier recueil désigné communément sous le nom de *Talmud*, est connu de tout le monde. cité par maint auteur, représenté par tous les écrivains comme un des monuments les plus considérables, les plus étonnants de la philosophie et de la morale sémitique ; mais le contenu était beaucoup moins connu que son titre, et une foule de personnes, d'ailleurs fort instruites, ne possédaient pas même une idée générale de ce qu'il renfermait et de son mode de composition. Grâce au zèle infatigable de M. S., à sa profonde connaissance de l'hébreu et du rabbinique, nous pourrons désormais parler de ce livre en pleine connaissance de

Digitized by Google

cause, avec une traduction exacte et intégrale entre les mains.

Le recueil auquel on a donné le titre de Talmud de Jérusalem, est une sorte de développement de celui que les rabbins désignent sous le nom de *Mischnâ*. Ce dernier ouvrage a été composé par le rabbin *Juda*, surnommé par les Israëlite « Notre Saint-Maître », au deuxième siècle de l'ère chrétienne, alors que le peuple hébreu, après une résistance énergique de deux siècles, avait dû succomber sous les coups d'un empire tout puissant, et perdre pour toujours sa nationalité politique. Le rabbin Juda eut alors l'idée de réunir en une synagogue souveraine les docteurs israëlites, afin de fixer avec eux l'esprit de la loi mosaïque et les principes de l'exégèse biblique. L'œuvre ainsi entreprise fut terminée, suivant la supputation de David Ganz, en l'an 219 de notre ère ; suivant d'autres autorités, Juda le Saint aurait été seul le rédacteur de la Mischnâ, et la nation toute entière aurait accordé sa sanction à son travail. En 230, un rabbin nommé *Yochanan*, aidé de *Rab* et de *Samuel*, disciples de Juda-le-Saint, ajoutèrent à la rédaction primitive de la Mischnâ, des additions personnelles et le résumé de diverses discussions. Il en résulta un nouveau recueil, lequel, réuni aux Mischnaïoth, reçut par la suite, vers 390, le titre de Talmud de Jérusalem, bien qu'il ait été composé à Tibérias.

En 367, *Asché*, chef d'académie à Babylone, eut l'idée de fonder son enseignement sur la critique de la Mischnâ, et en réunissant l'opinion de docteurs dont il n'avait pas été tiré profit dans ce livre, il composa 35 traités qui furent complétés après sa mort (427), par son fils *Mar* et son disciple *Marimor*. Ceux-ci passèrent leur vie à compléter l'œuvre inachevée d'Asché, et, après y avoir mis la dernière main, lui donnèrent le titre de *Guemarâ* ou « Complément ». C'est la réunion de la Mischnâ et de la Guemarâ qui a reçu le titre de *Talmud Babli* ou de

Digitized by Google

Babylone, et a été conservée jusqu'à nos jours dans la forme qui lui a été donnée à cette époque.

Il ne nous est pas possible d'analyser ici les nombreux documents que renferme le Talmud. On y trouve des données extrêmement intéressantes, aussi bien sur les sciences et les arts des anciens Juifs, que sur la philosophie et la morale de leur religion. Souvent, comme dans la section intitulée נזיקין « des Dommages », ce recueil prend le caractère d'un véritable code de loi civiles et criminelles ; d'autres fois, comme dans le traité זרעים « des Semences », on y traite de la culture des champs, en se préoccupant tout particulièrement, il est vrai, des prières qui doivent accompagner tous les travaux agricoles et de la part qui doit être faite aux prêtres, aux lévites et aux pauvres, dans la récolte des biens de la terre.

En dehors de la partie dogmatique, le Talmud est rempli de légendes, de contes et de paraboles d'autant plus intéressants qu'ils nous initient profondément dans la connaissance de tous les rouages de la vieille civilisation israëlite. Les idées les plus variées, parfois même contradictoires, se choquent et s'entre-choquent dans ce recueil. Œuvre d'hommes consacrés à l'étude, le Talmud renferme par moments des préceptes qui peuvent nous étonner ; ceux-ci, par exemple :

> L'étude est plus méritoire que le sacrifice.
> Un savant est plus grand qu'un prophète.
> L'école ne doit pas être fermée, même pour rebâtir le Temple.
> On doit respecter son maître, encore plus que son père.
> Heureux le fils qui a été instruit par son père : il le remerciera comme son père et son maître. Heureux le père qui a instruit son fils.

A grand regret, nous nous arrêtons ; car il nous serait facile de puiser à pleine mains, dans le beau travail de M. S., des faits de nature à intéresser vivement nos lecteurs. Nous n'avons voulu, en ce moment, qu'annoncer ce

Digitized by Google

travail. Nous y reviendrons sans doute un jour, en écrivant dans nos colonnes une étude développée sur le caractère général du grand monument de la littérature Orientale dont nous sommes heureux de posséder aujourd'hui la traduction.

On the art of war and mode of Warfare of the ancient Mexicans. By **Ad. F. Bandelier.** Salem, Mass., Salem Press, 1877. — In-8.

L'auteur de ce Mémoire remarquable à plus d'un titre, appartient à la classe des véritables *Américanistes*, c'est-à-dire à ce petit nombre de savants qui se donnent la mission d'explorer les phases inconnues de l'Amérique ante-Colombienne, non pas avec le seul secours des ouvrages européens, mais avant tout en recourant aux sources indigènes. Les sources indigènes, ce sont les langues, les manuscrits peints, les monuments de l'art antique.

Il serait fort utile d'entreprendre, sur les divers aspects de la civilisation des Aztèques et de leurs prédécesseurs dans la vallée de l'Anahuac, des monographies du genre de celle que nous annonçons aujourd'hui. Les écrits des anciens Espagnols sont riches en faits intéressants pour la reconstitution de la vieille histoire du Nouveau-Monde, mais ces faits sont disséminés le plus souvent dans de grosses et lourdes compilations écrites sans ordre et sans méthode, et dans lesquelles les recherches sont lentes, pénibles et souvent incertaines, par suite de l'impossibilité de contrôler aisément les données des différents historiens.

M. Ad. Bandelier, en réunissant tout ce qu'il a pu découvrir de renseignements sur l'art de la guerre chez les anciens Mexicains, en traitant de leur costume et de leurs représentations plastiques, a fait une publication utile pour le progrès de nos études, utile notamment pour l'interpré-

Digitized by Google

tation des manuscrits didactiques attribués aux Aztèques. Son Mémoire mérite toute l'attention bienveillante des amis de l'Américanisme.

Vie ou Légende de Gaudama, le Boudha des Birmans, par Mgr. **P. Bigandet**, évêque de Ramatha, vicaire apostolique d'Ava et Pégou, traduite en français, par **Victor Gauvain**. *Paris*, (Ernest Leroux, éditeur, 1878.—Gr. in-8 de 540 p. p.

L'ÉTUDE du Bouddhisme a eu, depuis 40 ans, le privilège d'attirer l'attention des savants de tous les pays, mais je rappellerai ici que c'est en France qu'on a commencé, en Europe, à s'en occuper sérieurement. Au XVIIIe siècle, quand on ne songeait guère au Bouddhisme, de Guignes publiait, en 1739 et 1773, des mémoires sur la religion de Fo (Bouddha), composés d'après les livres Chinois.

Au commencement du XIXe siècle, le cercle des études bouddhiques s'agrandit, et nous voyons paraître successivement les ouvrages d'Abel-Rémusat, ceux d'Eug. Burnouf qui ont jeté tant de jour sur l'histoire du Bouddhisme, et enfin les travaux de Stanislas Julien et de Barthélemy Saint-Hilaire.

En Angleterre, Colebrooke, Wilson, Turnour, Hodgson, Spencer Hardy et Cunningham, qui, tous, ont séjourné dans l'Inde, s'en sont spécialement occupés. Ajoutons à ces noms celui du Hongrois Csoma de Kœros qui, le premier, a publié, à Calcutta, un dictionnaire et une grammaire de la langue tibétaine, et n'oublions pas le savant indien Râjendra Lâl Mittra, auquel nous devons l'impression du premier livre sanscrit appartenant aux bouddhistes, le *Lalita vistara,* qui contient l'histoire de Sâkya Mouni depuis sa naissance jusqu'au temps où il prêcha sa loi. Rappelons aussi les noms de Goldstücker et

Digitized by Google

de Max Muller, qui, quoiqu'ils aient longtemps vécu en Angleterre et le plus souvent écrit en anglais, appartiennent cependant à l'école allemande.

En Allemagne, nous trouvons Lassen, Karl Ritter, Weber, Kœppen, les frères Schlagintweit, etc. ; en Danemark, Westergaard et Fausboll ; en Russie : Schmidt, Schiefner, Wassilief, etc.

La traduction de la vie de Gaudama, que nous donne aujourd'hui M. Victor Gauvain, est une véritable restitution à la France, car Mgr Bigandet, évêque de Ramatha, Birmanie, pour les Missions étrangères de France, est un Français. Si la vie de Gaudama a été écrite dans une autre langue que celle de son pays, c'est que le premier travail, d'où est sorti ce livre a été d'abord inséré dans un recueil anglais, *The Journal of the Indian Archipelago.*

En publiant la seconde édition de la vie de Gaudama, qu'il n'avait pas le loisir de traduire en français, Mgr Bigandet a continué à se servir de l'anglais qu'il parle et écrit comme sa propre langue.

La première et la seconde éditions anglaises étant complétement épuisées, la traduction française vient à propos pour servir utilement aux études bouddhiques, car l'ouvrage de l'évêque de Ramatha est le seul qui donne, avec les longs développements qui plaisent aux Asiatiques, la biographie du fondateur du Bouddhisme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Mgr Bigandet a joint à sa traduction du Birman de nombreuses notes dont le lecteur appréciera la valeur. M. Gauvain a suivi fidèlement le texte anglais et sa traduction française ne laisse point à désirer pour la clarté, ce qui est loin d'être facile en pareille matière ; mais l'orthographe birmane des noms propres étonnera certainement les lecteurs habitués aux formes Sanscrites ou Pâlies, et les obligera à faire un effort pour rétablir certaines dénominations. Un index avec les équivalents Sanscrits et Pâlis eût été

Digitized by Google

très-utile à ceux qui recherchent la précision ; et, pour remplacer celui qui manque dans les éditions françaises et anglaises de la Légende de Gaudama, j'indiquerai l'Index assez complet qui se trouve à la fin du volume publié par le capitaine T. Rogers, sous ce titre : *Buddhaghosha's parables*, translated from Burmese. In-8. London. Trübner, 1870.

P. E. FOUCAUX.

M. Littré et M. Léon de Rosny.

La *Philosophie Positive* de MM. Littré et Wyrouboff, dans son numéro de mai-juin 1878 (pp. 414-415), veut bien s'occuper d'un article publié par M. Léon de Rosny, il y a 3 ans, dans la *Revue Scientifique* du 8 mai 1875, à propos d'une mission de prêtres japonais qui était venu consulter notre directeur sur la forme à donner à une nouvelle religion destinée aux Japonais ; à cette occasion, l'auteur anonyme de l'article s'exprime ainsi qu'il suit au sujet des insulaires de l'extrême Orient :

« Leur haine justifiée contre une théologie sanguinaire (*le Christianisme ?*) ne les a pas cependant dégoûtés de toute religion ; en hommes convaincus et patients, ils ont envoyé à Paris une mission chargé d'étudier et d'importer un système philosophique en harmonie avec notre civilisation. Cette mission s'est présentée chez M. Léon de Rosny, linguistique célèbre, qui a raconté avec plus d'esprit que de sagacité cette curieuse entrevue. « Nous croyons, ont-ils déclarés, à Yédo, que les peuples de l'Occident, qui ont réalisé tant de progrès dans les sciences et développé à un si haut degré la civilisation rationelle, devaient posséder une religion scientifique ».

Digitized by Google

M. de Rosny, en véritable homme de lettre, a beaucoup amusé ses lecteurs en leur enseignant comment les noms de Luther, Auguste Comte, Renan, etc., dansaient dans les têtes de ces honnêtes insulaires. Il aurait dû comprendre ce qu'il y avait de sérieux dans cette tentative et indiquer aux Japonais qu'ils s'étaient tout simplement trompés de porte, et qu'ils devaient se hâter de frapper à celle de M. Littré. Espérons que les représentants du Japon, dont la finesse est déjà proverbiale en Europe, répareront cet oubli lors de l'Exposition, et qu'ils trouveront une ample satisfaction de la nécessité qu'ils ont si bien su deviner ».

Et en note, M. X*** ajoute :

« M. de Rosny, pour n'avoir pas compris la démarche qu'on avait faite auprès de lui, n'en a pas moins bien fait ressortir ce qu'elle a de piquant à un autre point de vue. Depuis que cette mission est de retour au Japon, dit-il, je n'ai plus reçu de ses nouvelles. J'ai apprit seulement que dans plus d'une localité, on avait vendu aux enchères les anciens Dieux du pays. Quelques-uns ont été adjugés à des brocanteurs européens, de sorte qu'une partie de l'Olympe japonais est condamnée à finir ses jours dans les vitrines de nos Musées Occidentaux ». — Si les Japonais ont lu Voltaire, ils l'ont bien compris ».

Le rédacteur anonyme du très-remarquable article d'où nous avons extrait les lignes qui précèdent, nous permettra de lui adresser à notre tour le reproche qu'il envoie à l'adresse de M. de Rosny : sa critique est empreinte de beaucoup plus d'esprit que de saine philosophie. Pourquoi n'a-t-il vu dans l'article de notre directeur que la seule partie anecdotique, destinée à faire accepter au grand nombre des lecteurs de la *Revue Scientifique* le rapide exposé qu'il a

Digitized by Google

donné des idées bouddhiques de la mission Japonaise en question.

Que M. X*** veuille bien relire cette partie de l'article de M. de Rosny, et qu'il nous dise ensuite ce qu'il pense de ces étonnantes doctrines scientifiques des enfants de l'Asie Orientale. Nous serons alors tout prêt à attacher aux conseils d'un penseur si autorisé, l'attention qu'ils méritent.

Quant à conduire des prêtres et des philosophes japonais chez M. Littré, nous pouvons assurer la *Philosophie Positive* que M. de Rosny ne manquera pas de le faire. le jour où l'illustre académicien lui aura accordé une audience dans ce but. Mais il faut que M. Littré sache bien qu'il n'apprendra aux Japonais rien de ce que renferment ses livres, car peu de livres sont lus au Japon avec autant d'attention et de cordiale sympathie que les siens.

NÉCHROLOGIE

Chauveau (Mgr.), évêque de Sévastopolis, vicaire apostolique du Tibet.

Mayers (W. F.), ancien secrétaire de la Légation de S. M. Britannique, à Péking; né le 7 janvier 1838, en Tasmanie, mort à Changhaï, le 24 mars 1878.

Hart (Charles-Frédéric), professeur à la Cornell University, américaniste, auteur de travaux sur le Brésil; né en 1840, à Fredericton, N.-B., mort en mars 1878, à Rio-de-Janeiro.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

ORIENTALE ET AMÉRICAINE

---

10. Luro. — Le pays d'Annam. Étude sur l'organisation politique et sociale des Annamites, par E. Luro. Paris (Leroux), 1878. — In-8 de 252 pp. et une carte.

11. Dugat. — Histoire des Philosophes et des Théologiens Musulmans de 632 à 1258 de J. C.). Scènes de la vie religieuse en Orient, par Gus tave Dugat. Paris (Maisonneuve), 1878. — In-8 de XLIII-385 pp.

12. Hervey (d'). — Ethnographie des peuples étrangers de Ma Touanlin; traduit du chinois, par le marquis d'Hervey de Saint-Denys. Genève, 1878. — In-4 (Tome II, livraison 1.)

13. Lepsius. — Die Babylonisch-Assyrischen Langenmasse nach der Tafel von Senkereh. Von R. Lepsius. Berlin (Imprimerie de l'Académie des Sciences, 1877. — In-4, 2 planches.

14. Ross. — Corean Primer, being Lessons in Corean on all ordinary subjects, transliterated on the principles of the « Mandarin Primer », by the same author. By Rev. John Ross, Newchwang. Shanghai, American Presbyterian Mission Press. 1877. — In-8 de 89 pp. — 12 fr. 50 c.

15. Bandelier. — On the Art of War and mode of Warfare of the ancient Mexicans. By Ad. F. Bandelier, Cambridge, 1877. — In-8.

16. Leblois. — Qu'est-ce qu'une église chrétienne? Lettre à la communauté du Temple-Neuf, par L. Leblois, pasteur. Strasbourg, 1878. — In-8 de 23 pp. lith.

17. Lenormant. — Pour un fait personnel. (Questions de plagiat). Paris déc. 1877. — In-8 de 8 pp.

18. Guimet. — Promenades japonaises. Texte par E. Guimet. Dessins d'après nature, dont six aquarelles reproduites en couleur, par Félix Régamey. Paris (Charpentier), 1878. --- In-4 de 212 pp.

19. Gabelentz. --- Geschichte der grossen Liao, aus dem Mandchu

Digitized by Google

übersetzt, von H. Conon von der Gabelentz. Herausgegeben von H. A. von der Gabelentz. St-Petersburg, 1877. — In-8 de 226 pp.

20. Legrand. — Les écritures et la légende des timbres du Japon, par le Dr. Legrand. Bruxelles, 1878. — In-8 de 43 pp., fig.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

DE

M. LÉON DE ROSNY.

A. — PALÉOGRAPHIE.

ARCHIVES PALÉOGRAPHIQUES DE L'ORIENT ET DE L'AMÉRIQUE

Publiées avec des notices historiques et philologiques. Recueil destiné à réunir la collection des alphabets de toutes les langues connues, des inscriptions, des médailles, etc., avec des fac-similés de manuscrits orientaux et américains, imprimés en noir et en couleurs.

Texte et Atlas. *Paris* (Maisonneuve et Cie), 1872. — Chaque volume 15 »

Voici le sommaire des livraisons publiées jusqu'à présent :

L'Alphabet linguistique (Étude phonologique).
Notice historique sur l'écriture Thaï ou Siamoise.
De l'écriture Ouïgoure, traduit de l'allemand.
Sur quelques particularités des inscriptions cunéiformes Anariennes.
De l'écriture Sanscrite ou Dêvânagari.
Sur l'écriture Talaing, traduit de l'anglais.
De quelques inscriptions découvertes en Sibérie, traduit du latin.
Notice sur les écritures Océaniennes. — Classification. — Écritures d'origine incertaine. — Alphabet Makassar. — Écritures Boughi et Batta. — Alphabets d'origine Indienne. Écriture Javanaise : origine, alphabet.

Digitized by Google

Bibliographie paléographique. — Ouvrages et Notices de paléographie américaine.
L'Imprimerie indigène dans l'Inde. — Premières productions des presses de l'Inde. — Bibliographie philologique Sanscrite ; marques typographiques.
Note sur une inscription inédite du Yucatan (caractères calculiformes Mayas).
Les Niutchih, leur langue et leur écriture.
Explication du Manuscrit mexicain dit *Codex Tellleriano-Remensis*.
Bibliographie paléographique. — Langue et écriture Javanaises. — L'imprimerie indigène. — Date de l'introduction de l'imprimerie dans les principales localités de l'Océanie. — Grammaires javanaises. — Livres en Macassar et en Boughi. — Livres Tagales.
Notice sur l'écriture au Japon, d'après des documents originaux.

Dans les prochaines livraisons, on trouvera un Mémoire étendu sur la paléographie chinoise, avec un commentaire sur plusieurs inscriptions de l'antique dynastie des Tcheou la reproduction in-extenso de plusieurs manuscrits mexicains, et un mémoire sur l'écriture figurative des Aztèques, portant au double le nombre des signes qui nous ont été expliqués par M. Aubin et par quelques autres américanistes; un essai de déchiffrement de plusieurs formules en écriture hiératique du Yucatan, un aperçu de l'écriture hiéroglyphique de l'Amérique Centrale, etc.

«The author, M. Léon de Rosny, professor of Japanese at the Paris Ecole des langues orientales, has long since established his reputation as one of the best Oriental scholars of the day. We have... besides a number of texts translated and commented upon, which make of the book we have just been reviewing an admirable guide to those who wish to study the science so thoroughly discussed by M. de Rosny».

(*School Board chronicle*, 18 novembre 1871.)

ESSAI SUR LE DÉCHIFFREMENT DE L'ÉCRITURE HIÉRATIQUE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

Paris (Maisonneuve et Cie éditeurs), 1876. — In-folio, planches imprimées en noir et en couleurs. 100 »

« M. Léon de Rosny a repris à nouveau l'étude de ces textes ; il l'a fait avec autant de sagacité que de prudence. Son Mémoire inspire la plus grande confiance ».

(**Adr. de LONGPÉRIER**, présentation de l'ouvrage à l'Institut, *Journal Officiel*, du 3 janvier 1877.)

« Si la prudence et l'esprit de critique que M. de R. a

Digitized by Google

marqué jusqu'à présent ne se démentent pas avant la fin du Mémoire, on peut compter que le problème des écritures mayas n'est pas loin de recevoir un commencement de solution satisfaisante ».

(**MASPERO**, *Revue Critique*, du 23 mars 1878.)

Mémoire sur la Numération dans la langue et dans l'écriture sacrée des anciens Mayas. *Nancy* (Congrès international des Américanistes), décembre 1875. In-8. 2 »

L'interprétation des anciens textes Mayas, suivi d'un Aperçu de la Grammaire Maya, d'un choix de textes originaux avec traduction, et d'un Vocabulaire. *Paris*, (publié par la Société Américaine de France), 1875. In-8. 7 »

Observations sur les Ecritures sacrées de la presqu'île transgangétique. *Paris*, 1852. In-8, pl. 3 50

Notice sur l'Ecriture chinoise et les principales phases de son histoire, comprenant une suite de spécimens de caractères chinois de diverses époques, de fragments de textes et d'inscriptions, de fac-similés, de tables, etc. *Paris* (Benj. Duprat, éditeur), 1854. In-8, pl. lith. 4 «

Les Écritures figuratives et hiéroglyphiques des différents peuples anciens et modernes. *Paris* (Maisonneuve et Cie éditeurs), 1860. In-4, avec 10 planches en noir et en couleurs. 15 »

Digitized by Google

B. — ETHNOGRAPHIE.

—

HISTOIRE DE LA RACE JAUNE.

Six volumes in-8, avec Atlas. (Le premier volume sera mis sous presse au commencement de l'année prochaine.)

TOME Ier. — Les peuples de Race Jaune, d'après les documents orientaux.

TOME II. — Système comparé des Langues de Race Jaune.

TOME III. — Histoire de la Langue Chinoise.

TOME IV. — Anthropologie, Archéologie pré-historique et historique de la Race Jaune.

TOME V. — Les Institutions sociales et religieuses de la Race Jaune.

TOME VI. — Ethnographie de la Race Jaune. — Conclusion.

De la méthode Ethnographique, pour servir d'introduction à l'étude de la Race Jaune. — Leçon faite au Collège de France, le 12 juin 1870. — Rédaction sténographique de M. Vignon. *Paris* (Amyot éditeur), 1872. In-8. 2 »

Rapport annuel à la Société d'Ethnographie sur ses travaux et sur les progrès des Sciences Ethnographiques. *Paris*, 1863-66. — In-8. Chaque Rapport. 2 »

—

La civilisation japonaise. *Paris,* 1861. In-8. 3 »
Publié par la Société de Géographie.

Les peuples Orientaux connus des anciens Chinois. — Étude de philologie Ethnographique. *Paris*, 1878. — In-8, cartes. 4 »
Publié par la Société d'Ethnographie.

Digitized by Google

C. — LINGUISTIQUE ET PHILOLOGIE COMPARÉE.

—

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA LANGUE JAPONAISE

Paris (Maisonneuve et Cie), 1856; un vol. in-4, avec planches. 6 »

A l'époque où parut cet ouvrage, la langue japonaise était complétement inconnue des orientalistes européens, à la seule exception de J. Hoffmann, de Leide, et de M. Aug. Pfizmaier, de Vienne.— Pour la première fois, dans ce travail, l'auteur cherchait à enseigner les éléments de l'idiome littéraire de l'extrême Orient, en s'appuyant sur la connaissance de l'écriture si compliquée usitée au Japon.

« Dans cette grammaire, l'auteur traite briévement, mais avec beaucoup de clarté, des formes grammaticales du japonais, et s'étend avec soin sur un système d'écriture qui, par sa nature syllabique, par l'emploi de formes cursives et l'étrange mélange de chinois qu'il admet, est une des plus compliquées qui existent, et forme à l'entrée de cette étude, un obstacle qui, au premier moment, *parait insurmontable*. M. de Rosny nous fait connaître tous les systèmes d'écritures usités au Japon, les analyse et en montre l'application et la lecture par des planches extrêmement bien exécutées. *C'est le premier et jusqu'ici le seul travail de ce genre* qui ait paru, et il doit faciliter puissamment l'intelligence de la langue japonaise. »

(**Jules MOHL**, de l'Institut, dans le *Journal Asiatique*).

Voyez également, le compte-rendu de cet ouvrage, par M. **Alfred MAURY**, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*.

« C'est avec une satisfaction très-vive que nous avons vu paraître l'Introduction à l'étude de la langue Japonaise de M. Léon de Rosny. Après avoir examiné le livre, nous de-

Digitized by Google

vons témoigner à l'auteur notre approbation sympathique pour ses travaux ».

HOFFMANN, professeur de Japonais, à Leide (Introduction de la *Grammaire Japonaise* du Docteur Curtius, trad. franç. de M. Pagès).

M. de R. a entrepris sur le Japonais un travail analogue à celui que M. Conon de la Gabelentz a exécuté sur le mandchou. C'est avec le puissant secours du chinois qu'il a étudié la langue japonaise. Mais il n'en est pas de cette langue comme du mandchou, et nous devons convenir que l'*Introduction à l'étude de la langue japonaise* exigeait un travail préparatoire extrêmement pénible.

BAZIN, dans le *Journal Asiatique* de juin 1857.

A l'occasion de l'envoi de cet ouvrage, M. de R. a reçu de l'éminent philologue d'Altembourg la lettre suivante :

« Dès votre début comme Orientaliste, Monsieur, j'ai suivi vos travaux avec un intérêt qui n'était égalé que par l'admiration de cette assiduité infatigable unie à cette rare sagacité et ce génie linguistique qui vous caractérisent. Digne disciple de M. Stanislas Julien, vous allez nous rapprocher la langue et la littérature du « Pays du Lever du Soleil », autant que l'illustre défunt nous a rapproché de celles de l'Empire du Milieu ».

H. CONON DE LA GABELENTZ.

DICTIONNAIRE DES SIGNES IDÉOGRAPHIQUES DE LA CHINE

avec les prononciations usitées au Japon, accompagné de la liste des signes idéographiques particuliers aux Japonais, d'une table des caractères cycliques et numériques, d'un index géographique et historique, d'un glossaire japonais des noms propres de personnes, etc. *Paris*, publié par l'Athénée Oriental, 1867. — In-8. 20 »

A GRAMMAR OF THE CHINESE LANGUAGE *London* (Trübner and Co), 1874. In-8. 3 «

Digitized by Google

De l'origine du Langage. *Paris*, 1869. In-8. 3 »

Publié par la Société d'Ethnographie.

Quelques observations sur la Langue Siamoise et sur son écriture. *Paris* (Imprimerie Impériale), 1865. In-8 2 »

Extrait du *Journal Asiatique*.

Notice sur la Langue annamique. *Paris* (Rouvier éditeur), 1855. In-8, pl. lith. 2 »

Table des principales phonétiques chinoises, disposée suivant une méthode nouvelle permettant de trouver immédiatement le son des caractères, quelles que soient les variations de prononciation, et adaptée spécialement au « kouan-hoa » ou dialecte mandarinique; précédée de notions élémentaires sur les signes phonétiques de la Chine. (Deuxième édition.) *Paris* (Maisonneuve et Cie éditeurs), 1858. In-8. 3 »

Aperçu de la langue Coréenne. *Paris*, Imprimerie Impériale, 1864. In-8. 3 »

Extrait du *Journal Asiatique*. — C'est le premier essai qui ait été publié sur la langue Coréenne, cette dernière *lingua incognita* de l'extrême Orient.

Vocabulaire Chinois-Coréen-Aïno, expliqué en français, et précédé d'une Introduction sur les écritures de la Chine, de la Corée et de Yézo. *Paris*, 1861. In-8. 3 »

Eléments de la Grammaire Japonaise (Langue vulgaire). Publié par décision du Ministre de l'Instruction publique. *Paris* (Maisonneuve et Cie éditeurs), 1873. In-8. 5 »

Des affinités du Japonais avec certaines langues du continent Asiatique. *Paris*, 1861. In-8. 2 »

Extrait des *Actes de la Société d'Ethnographie*. — C'est le premier essai de l'auteur pour établir la parenté du Japonais avec les idiomes mongoliques et turcs de l'Asie Centrale.

Rapport sur le Dictionnaire Japonais-Russe de M. Gochkiewitch. *Saint-Pétersbourg*, 1861. In-8. 1 »

Extrait du *Bulletin de l'Académie des Sciences* de Russie.

Rapport à S. Exc. le Ministre d'Etat sur la composition d'un Dictionnaire japonais-français-anglais. *Paris*, 1862. In-8. » »

L'impression de ce Dictionnaire avait été commencée, et la première livraison publiée. Les frais considérables qu'aurait entraîné la publication de cet ouvrage, n'ont pas permis à l'éditeur de faire paraître la suite.

Digitized by Google

En préparation :

HISTOIRE DE LA LANGUE CHINOISE
Un vol. in-8. » »

Un prix de 1,200 francs et une mention honorable ont été accordés par l'Institut de France à deux fragments de ce livre.

On trouve, dans cet ouvrage, un essai de reconstitution de la langue orale de la Chine antique. Le même travail a été entrepris simultanément en France par M. de Rosny, et en Chine par le Rév. J. Edkins.

La méthode employée par M. de R. a été soumise au jugement des premiers sinologues de l'Angleterre et de la Russie, à la 2e et à la 3e session du Congrès international des Orientalistes. (Voy. les *Transactions of the second Session of the International Congress of Orientalists*, London, 1876, p. 120 et sv.; *Bulletin du Congrès international des Orientalistes*, session de 1876, à Saint-Pétersbourg, p. 76 et sv.; cf. M. Pott, dans les *Gelehrte Anzeigen*, de Gœttingue, du 14 mars 1877.

Digitized by Google

D. — ÉTUDES JAPONAISES. — TRADUCTIONS.

—

TRAITÉ DE L'ÉDUCATION DES VERS A SOIE AU JAPON

Traduit pour la première fois du japonais. *Troisième édition,* revue, corrigée et accompagnée de planches nouvelles et d'échantillons de soieries japonaises. *Paris* (Imprimerie Nationale), 1871 ; un vol. in-8. 25 »

Cet ouvrage, publié par ordre du Ministre de l'Agriculture et du Commerce, a été traduit en italien par M. Félice Franceschini, et publié à Milan, chez l'éditeur Brigola. Une édition abrégée a été publiée à Nancy, et une 4e édition à Paris.

« Parmi les ouvrages les plus remarquables, publiés récemment dans le domaine des études orientales, il faut compter un nouveau livre de M. Léon de Rosny, aussi infatigable travailleur que fécond écrivain. Ce livre intitulé : *Traité de l'éducation des Vers à soie au Japon* mérite une mention d'autant plus particulière, qu'en même temps qu'il se distingue par les qualités de fond dont nous allons parler, etc. »

(Le marquis d'**HERVEY DE SAINT-DENYS**, de l'Institut, dans la *Revue Orientale*, avril 1869.)

« Ecco come l'*Agricoltore* annuncia questa interessante pubblicazione: ci è pervenuto un prezioso libro, tradotto dal Sig. Felice Franceschini. Bachicoltori, comprate questo libro, e siate grati al bene che il Sig. Fr. ha arrecato col tradurlo, al nostro paese. »

Sul medesimo argomento l'*Industria Serica* scrive :

« . . . . un libro di tale pratica utilita, e percio lo raccomandiamo ai nostri lattori. »

(*Rivista di Bachicoltura*, 21 novembre 1870.)

« The details which M. de Rosny gives in his introduc

Digitized by Google

tory essay are very valuable, and they are followed by some interesting remarks on Japanese Literature. »

(*Saturday Review*, du 7 mai 1870.)

« È un bel volume, di grande interesse, ben scritto,..... Lo raccomandiamo sinceramente ai bachicultori. »

(*Giornale delle Arti et delle Industrie,* de Florence, 24 décembre 1870.)

« Il De Rosny ha reso il libro adatto all' Europa, non solo col tradurlo in francese, ma più ancora coll' illustrarlo di note ricche di curiosità, ed infine col completarlo di una introduzione storica molto buona e preziosa. »

(*Giornale d'Agricoltura del Regno*).

« Le livre dont nous venons de nous occuper, est traduit de main de maître, et ce n'est certes par chose facile, surtout quand on veut conserver tous les caractères du texte se rapportant à une matière spéciale, et que l'on tient à être clair. M. Léon de Rosny a parfaitement réussi. Il faut espérer que le savant professeur ne s'arrêtera pas en si beau chemin, et que le succès obtenu par la traduction du livre de M. Sirakawa l'engagera à traduire d'autres ouvrages japonais fort importants, et surtout les 11 volumes de l'Encyclopédie agricole de Miyasaki Antei. Aussi les ministres de l'Instruction publique et de l'Agriculture agiraient sagement et utilement en encourageant M. de Rosny dans l'œuvre qu'il a commencée avec tant de succès. »

(A. de **LAVALLETTE**, dans la *Revue d'Economie rurale*, du 2 novembre 1871.)

—

ANTHOLOGIE JAPONAISE

Poésies anciennes et modernes des insulaires du Nippon, traduites en français, et publiées avec le texte original. Avec une préface, par Ed. Laboulaye, de l'Institut. *Paris* (Maisonneuve et Cie), 1871; un vol. in-8, planches chrom. » »

« Dans une préface très-agréable à lire, comme tout ce qu'il écrit, M. Ed. Laboulaye fait ressortir la difficulté qu'éprouve un savant de l'Occident à se familiariser avec les littératures orientales, et montre clairement qu'un peuple est moins séparé de nous par la distance des lieux

Digitized by Google

que par la diversité de son génie. Nous sommes complétement de son avis, et nous félicitons M. de Rosny d'avoir un introducteur qui a su si bien apprécier en même temps la valeur de l'ouvrage original et l'habileté du traducteur. »

Ph.-Ed. FOUCAUX, du Collège de France, dans *la France*, du 11 avril 1872.)

Académie des Inscriptions, présidence de M. MILLER — M. Stanislas JULIEN, avec une autorité exceptionnelle, a fait d'un seul mot le plus grand éloge de ce travail, en disant qu'il plaçait M. de Rosny à la tête de tous les japonistes européens. Il a parlé des immenses difficultés, la plupart heureusement vaincues, qui attendaient l'auteur, non-seulement dans l'interprétation des textes, mais encore dans la transcription de ces textes en caractères usuels, comme il l'a fait. »

(*Journal Officiel*, 11 février 1872.)

Quelque temps auparavant, M. Stanislas JULIEN avait écrit à M. de Rosny, pour le remercier de l'envoi de son *Anthologie* :

« *Je vous dois des remerciements infinis pour le savant ouvrage que vous avez eu la bonté de m'offrir. Par ce beau travail, qui présentait d'immenses difficultés, vous avez laissé bien loin *** et ***; vous vous êtes placé, sans conteste, à la tête de tous les japonologues de l'Europe, et vous vous êtes rendu nécessaire à l'Académie des Inscriptions où la langue que vous enseignez à l'Ecole n'est point représentée.*

« *Recevez, je vous prie, cher Monsieur, l'assurance de ma haute estime et de mon amitié* ».

Stanislas JULIEN.

« L'Antologia giapponese del professor de Rosny è un elegantissimo volume che contiene molto più che non prometta il suo frontispizio. Non è una semplice raccolta di poemetti, ma un vero trattato di poesia giapponese; ricco di tanta erudizione, che di più non si potrebbe desiderarne. Notizie preziose sulle origini, la storia e la natura della poesia nipponica, sulle regole della versificazione, sulla vita dei poeti più celebri, sugli argomenti delle loro canzoni, sopra le diverse antologie indigene, le opere poetiche, le edizioni e i commenti, abbondano in questo libro; ed attinte come sono a fonti originali, ne costituiscono il

Digitized by Google

sommo merito, ne fanno un tesoro di fatti letterari, cui dovrà aversi carissimo chiunque già sia ben avanti negli studi jamatologici ».

A. SEVERINI, professeur de Japonais à l'Institut supérieur de Florence, dans l'*Annuario della Società Italiana per gli Studi Orientali*, 1872, pp. 178-179).

Philological Society. **Japanese philology**, by Professor L. de Rosny. *London*, 1877. In-8. 1 »

Tai-kau ki. **Histoire populaire de Taï-kau Sama**, traduite pour la première fois du Japonais. *Paris*, 1875. In-8, pl. 2 »

Tai-hei-ki. **Histoire de la Grande Paix**, traduite pour la première fois du Japonais. *Paris*, 1873. In-8, autogr. 2 »

Ce fragment renferme le livre premier de ce grand ouvrage, considéré à juste titre comme un des chefs-d'œuvres de la littérature japonaise.

Les Distiques populaires du Nippon. Extraits du *Gi-retu Hyaku-nin is-syu*, traduit pour la première fois du Japonais. *Paris*, 1878. In-8. 2 »

Digitized by Google

E. — ÉTUDES CHINOISES. — TRADUCTIONS.

—

TCHOUG-HOA-KOU-KIN-TSAI.—TEXTES CHINOIS ANCIENS ET MODERNES

traduits pour la première fois dans une langue européenne. *Paris* (Maisonneuve et Cie), planches lithographiées. » »

Doctrine des Tao-sse. — École de Confucius. — Bouddhisme. — Philosophie. — Ethnographie. — Sciences naturelles. — Géographie. — Histoire. — Archéologie. — Numismatique. — Beaux-Arts. — Poésie. — Théâtre. — Romans. — Contes et nouvelles. — Apologues.

—

LES PEUPLES DE L'ARCHIPEL INDIEN

connus des anciens géographes chinois et japonais. Fragments orientaux, traduits en français. *Paris*, 1872. — In-4, avec carte et pl. 3 »

Notice sur les Iles de l'Asie Orientale, extraites d'ouvrages Chinois et Japonais, et traduites pour la première fois sur les textes originaux. *Paris* (Imprimerie Impériale), 1861. In-8. 2 »

Extrait du *Journal Asiatique*.

San-tsaï-tou-hoeï. **Les peuples de l'Indo-Chine** et des pays voisins. Notices ethnographiques traduites du Chinois. *Poissy*, 1874. In-8. 2 »

Extraits du *Ti-sou-tsoung-yao* relatifs aux peuples étrangers à la Chine, traduites pour la première fois du Chinois. *Paris*, 1873. In-8, pl. 2 »

L'Epouse d'outre-tombe. Conte chinois, traduit sur le texte original. *Paris* (J. Gay éditeur). 1864. In-16 elzév. (avec texte chinois). 3 »

Loung-tou-koung-ngan. **Un Mari sous cloche.** Conte chinois, traduit sur le texte original. *Paris*, 1874. In-8. 2 «

Digitized by Google

Fa-tsien. **Les Billets doux.** Poëme Cantonais du VIII[e] des tsai-tsze modernes. Fragments traduits en français. *Paris,* 1876. In-8. 2 »

Prochainement sous presse :

HIAO-KING. — LE LIVRE SACRÉ DE LA PIÉTÉ FILIALE

traduit du chinois et accompagné d'un commentaire perpétuel emprunté aux sources originales. — Un vol. in-8. » »

F. — RECUEILS. — VOLUMES DE MÉLANGES.

ÉTUDES ASIATIQUES
De géographie et d'histoire.

Paris (Challamel aîné éditeur), 1864. — In-8. 6 »

VARIÉTÉS ORIENTALES

Historiques, géographiques, scientifiques, bibliographiques et littéraires. Paris (Maisonneuve et Cie éditeurs), 1868. — In-8, papier vergé. 7 »

(2[e] édition, papier ordinaire, 6 fr.— 3[e] édition; in-12. 3 50

TRADUCTIONS EN LANGUES ÉTRANGÈRES DE DIVERSES PUBLICATIONS DU MÊME AUTEUR.

Handboekje voor de beginselen van het lezen en schryven der

Digitized by Google

japansche taal, ten gebruik van reizigers en dezulken die zich op de kennis van het Japansch wenschen toeteleggen, naar het fransch van Leon de Rosny. *Amsterdam* (L. van Bakkenes et Cie éditeurs), 1859. In-12. 2 «

—

Guida della conversazione giapponese, preceduta da una Introduzione sulla pronuncia in uso a Yedo. per Leone de Rosny. Ridotta ad uso degli Italiani da Prof. **Antelmo SEVERINI**. *Firenze*, 1866. In-8. 2 50

—

Opening Lecture on the Japanese Language, delivered May 5th., 1863, by Professor Leon de Rosny. Translated by the Rev. **J. Summers**. *London*, 1863. In-8. « »

—

A Sketch of the Corean Language and Grammar, translated from the french of M. Leon de Rosny (By J. Summers). *London*, 1865. (Dans le *Chinese and Japanese Repository*. « 0

—

Trattato sull' educazione dei Bachi da seta al Giappone, di Sira-kava di Sendaï (Osyu), tradotto dal Giapponese in francese da Leone de Rosny. Versione italiana di **Felice FRANCESCHINI**. *Milano* (G. Brigola editore), 1870. In-8, fig. 5 »

NOUVELLES ET MÉLANGES

—

Institut de France. — L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance du 10 mai 1878, a procédé à l'élection d'un académicien ordinaire, en remplacement de M. de la Saussaye, décédé. Depuis long-temps, l'Académie n'avait pas montré une pareille unanimité. M. Auguste Mariette, l'illustre égyptologue, à réuni tous les suffrages, moins un seul donné à M. J. Halévy. Tous les candidats s'étaient d'ailleurs retirés en présence de la candidature d'un

Digitized by Google

homme que la France peut à juste titre compter au nombre de ses gloires nationales.

— Le prix Volney de 1,200 fr. a été décerné, cette année, à M. Joseph Halévy, pour son *Essai sur les inscriptions du Safa.* — Une mention honorable a été accordée à M. Lucien Adam, pour son *Examen grammatical comparé de seize langues américaines.*

— Le prix Stanislas Julien a été décerné cette année à M. Breitschneider, médecin de la Légation russe, à Péking, pour divers Mémoires relatifs à la géographie chinoise de l'Asie Centrale au moyen-âge.

La Société des Etudes Japonaises vient de faire paraître le premier fascicule du recueil de ses *Mémoires*. En voici le sommaire : *Ni-hon-gwaï-si*, Histoire indépendante du Japon, traduite en français, par Ogura Yemon ; — Les îles Philippines, par le comte Charles de Montblanc ; — Distiques populaires du Nippon, extraits du *Gi-retu Hyaku-nin is-syu*, et traduits pour la première fois du Japonais, par Léon de Rosny.

Ce recueil est délivré gratuitement aux membres titulaires de la Société.

Société Asiatique de Malaka. — On annonce la fondation, sous ce titre, d'une nouvelle branche de la Société Asiatique de la Grande-Bretagne, à Singapour. Le premier fascicule des Mémoires de cette Société, est sous presse.

Congrès international des Orientalistes. — MM. les membres de la première session (Paris, 1873), sont informés que le troisième et dernier volume des *Mémoires* de cette session est en distribution, 47, avenue Duquesne, à Paris. — Les membres étrangers sont priés de réclamer leur exemplaire au Délégué de leur région.

Congrès international des Orientalistes. — La quatrième Session de ce congrès ouvrira ses travaux à Florence, le 12 septembre 1878, sous la présidence du sénateur *Amari*,

Digitized by Google

et avec le patronage de S. M. Humbert Ier, roi d'Italie. Il ne sera délivré des cartes de membres de cette Session qu'aux personnes qui pourront justifier de la qualité d'Orientaliste. Nous croyons devoir rappeler à cette occasion qu'il faut entendre sous ce titre un savant ayant fait des travaux d'érudition « avec la connaissance approfondie d'au moins une langue asiatique, africaine ou océanienne.» Les voyageurs en Orient, et les personnes qui ont fait des travaux de compilation sur l'Orient sont considérés comme des amateurs orientalistes, mais non point comme des orientalistes.

Congrès provincial des Orientalistes. — La troisième Session de ce Congrès ouvrira ses travaux, à Lyon, le 31 août et les clora le 7 septembre 1878. Le bureau du Comité d'organisation est ainsi composé : Présidents d'honneur, le Préfet du Rhône, le baron *Textor de Ravisi*, le vicomte Ferdinand *de Lesseps* ; — Président, Émile *Guimet*; — Vice-Présidents, *Hignard*, l'abbé *Guinand*, Louis *Desgrand*, Gaspard *Bellin* ; — Secrétaires, *Piquet*, Ernest *Chantre* ; — Trésorier, *Robin*.

De nombreuses fêtes et diners seront offerts aux membres étrangers qui se rendront à cette Session, dont nous rendrons compte dans notre prochain numéro.

Congrès international des Américanistes. — Par décision du Congrès international des Américanistes tenu à Luxembourg en septembre 1877, la ville de *Bruxelles* a été désignée pour être le siège de la troisième Session qui aura lieu dans cette ville, du 23 au 26 septembre 1879.

Sa Majesté le *Roi des Belges* a accepté le titre de protecteur du Congrès et le *Duc de Flandre* celui de président d'honneur.

La commission exécutive est ainsi composée: *E Dupont*, de l'Académie royale de Belgique, Ch. *d'Hane-Steeunyse* vice-président de la Société de Géographie, baron F. *Jolly*,

Digitized by Google

A. *Le Roy*, B. J. *Renard*, A. *van den Peereboom*, ministre d'État, E. *de Ville*, E. F. *Warlomont*, H. *Wauwermans*; Joseph *Frère*, trésorier; Anatole *Bamps*, secrétaire-général; Gustave *Lemaire*, B. E. C. *Renard* et Émile *Yseux*, secrétaires-adjoints.

La souscription est maintenue au prix de 12 francs. On souscrit chez tous les délégués du Congrès et au bureau de l'Institution Ethnographique, 19, rue Monsieur, à Paris.

Le *Compte-rendu de la Seconde Session* (Luxembourg, 1877), formant deux forts volumes in-8, avec cartes, planches et figures est en distribution. MM. les souscripteurs sont priés de réclamer sans délai leur exemplaire au délégué dont la signature est apposée sur leur carte de membre.

Congrès des Langues Romanes. — La réunion de ce Congrès aura lieu en 1879, à Bucarest, sous le patronage du prince Charles.

Ventes publiques. — On annonce la vente aux enchères de la bibliothèque de deux orientalistes récemment décédés.

La première, celle de M. Louis Rochet, chargé dn cours de mantchou à l'École spéciale des Langues Orientales, comprend une petite collection de livres chinois, tartares et américains. On y remarque la traduction mantchoue du célèbre roman scandaleux composé en chinois sous le titre de *Kin-ping-meï* (N° 530); — une traduction mongole manuscrite du Saint-Édit de Kang-hi (N° 540); — un précieux manuscrit chinois intitulé *Sinicæ linguæ exercitatio* (N° 633); — l'*Arte moxa* de Pedro Marban (N° 404); — l'*History of the Indian Tribes* de M'Kenney et J. Hall (N° 443); etc.

La seconde est celle de feu Belin, ancien consul de France à Constantinople. Cette bibliothèque passait pour très-riche en manuscrits arabes, turcs et persans. Nous

Digitized by Google

n'avons trouvé dans le catalogue aucun article digne d'une mention spéciale.

Enfin, on annonce pour la fin de juillet, la vente, par les soins du libraire Leroux, d'une collection composée de livres provenant de M. T. (Trübner), de Londres, et P. (Alph. Pinart), de San-Francisco. On y trouvera le *Hoang-tsing-tche-koung-tou* ou Portraits types des populations tributaires de la Chine (N° 50) ; — le Ma Touan-lin (N° 64) ; — la grande Encyclopédie Japonaise (N° 66) ; — un Dictionnaire Chinois-Français, manuscrit d'Abel-Rémusat (N° 381) ; — et enfin, le célèbre manuscrit original du P. Carlo Horatii, dit Castorano, intitulé *Parva elucubratio* et renfermant de précieux renseignements inédits sur la littérature et l'histoire ancienne des Chinois.

Ethnographie du Vénézuéla. — Les *Goajiros*, Indiens de la côte ferme, vivent encore en complète indépendance dans la grande péninsule de forme ovale qui s'étend entre la plage de Rio Hacha dans la Nouvelle-Grenade, et le golfe de Maracaïbo, dans le Vénézuéla. D'après M. Ernst, le nombre total des Goajiros serait évalué par les habitants du Vénézuéla à 100,000 environ, ce qui semblerait indiquer que ces Indiens se sont surtout établis dans le voisinage de la frontière vénézuélienne, car leurs voisins de la Nouvelle-Grenade estiment la population de la péninsule à 18,000 au moins et à 30,000 au plus. M. Ernst énumère douze tribus Goajires, auxquelles il ajoute les *Cocinas* nomades, bandits féroces, que l'on accuse, à tort ou à raison, d'antropophagie. C'est aux pêcheurs goajires, paraît-il que le Vénézuéla doit son nom, car c'est par eux que sont bâties ces huttes sur pilotis que l'on voit encore près de l'entrée du golfe de Maracaïbo, et qui ont fait donner à la contrée par les premiers navigateurs espagnols la dénomination de « Petite-Venise ». Les Goajiros font un commerce d'échange assez important avec les deux villes les plus rap-

Digitized by Google

prochées de leur frontière, Rio Hacha, sur le territoire de la Nouvelle-Grenade, Sinamaïca, dans le Vénézuéla. Ce dernier marché reçoit d'eux chaque année environ 2,000 bœufs, 1,000 chevaux, 2,000 ânes et mulets, des peaux et du fromage, sans compter d'autres menues denrées. A Rio Hacha, ils portent beaucoup de bois de teinture et de graines de *divi-divi* pour le tannage, et reçoivent en échange étoffes, couteaux et ornements. Leurs mœurs diffèrent un peu sur les deux frontières, bien qu'ils se ressemblent beaucoup physiquement. Ceux qui viennent commercer à Rio Hacha portent des étoffes de cotonnades bleues et ont souvent la figure peinte de roucou, tandis que ceux des environs de Sinamaïca sont vêtus d'étoffes blanches et ne se peignent point la figure. MM. Ernst et Cuello ont mesuré deux crânes de Goajiros : ils appartenaient au type brachycéphale et leur capacité respective était de 1,214 et de 1,290 centimètres cubes.

Ethnographie indienne. — Un phénomène remarquable s'est produit dernièrement dans l'Inde. Par une sorte de reflux vers la patrie de ses ancêtres, une tribu de Zingari de Perse est venue s'établir dans les environs de Lahore.

Monnaie humaine. — Chez quelques tribus afghanes, le « prix du sang » se paye en femmes. Le meurtrier doit livrer à la famille de la victime douze femmes de sa parenté; celui qui brise les dents de son adversaire est débiteur de six femmes, et chaque blessure est taxée de la même manière, en proportion du temps qu'elle met à guérir.

Les Allemands en Amérique. — L'émigration en masse des Allemands, qui contribue tant à peupler le Nouveau Monde, a commencé dans les conditions suivantes :

Du Palatinat partirent, en 1708 et en 1709, les premiers grands convois. Ce pays était devenu l'un des plus malheureux des États allemands, par les persécutions religieuses que faisaient subir aux habitants les princes catholiques de

Digitized by Google

la maison de Neubourg, et par les incursions et les brigandages des armées de Louis XIV. Par milliers les émigrants quittèrent le Palatinat; ils furent renforcés par beaucoup de gens de Souabe et de paysans de l'Alsace, devenue française.

Arrivés en Angleterre, en descendant le Rhin jusqu'en Hollande, puis en franchissant l'eau salée, les 10,000 malheureux — d'autres parlent de 20,000 — furent campés dans la plaine de Blackheath, près de Londres, sous la tente. Le gouvernement, les particuliers les empêchèrent de mourir de misère et de faim.

Parmi les curieux qui de Londres allaient voir les pauvres gueux à Blackheath. se trouvaient par hazard des chefs des Indiens Mohicans, venus en Angleterre pour rendre visite à la reine Anne. Ces généreux sauvages donnèrent officiellement à la reine une vallée de leur contrée natale, la vallée de Shoharie, pour qu'on y recueillit les Allemands. . . . . Les Anglais craignirent qu'un pareil contingent porté en masse sur un seul point ne fût dangereux pour leur domination d'outre-mer et pour la nationalité de leurs colonies américaines. Aussi les 10,000-20,000 Allemands furent-ils dispersés : 5 à 6,000 furent envoyés dans les deux Carolines, d'autres milliers dans la Pennsylvanie, ou Penn avait déjà mené des Mennonites de l'Allemagne centrale; 3,000 enfin prirent le chemin de l'État de New-York. . . . . Ils furent traités comme esclaves plutôt que comme colons, ayant à se libérer des frais qu'avait faits pour eux le gouvernement anglais. — (*Magazin für die Literatur des Auslandes.*)

Tribus Siamoises du Yun-nan. — La *China Review* appelle l'attention des savants sur une lettre de M. Grosvenor, dans laquelle il est question d'une tribu *Chan* qui se désigne elle-même sous le nom de *Taï*, et prétend être une nation ancienne et autonome ayant possédé l'art d'écrire. Les Sia-

Digitized by Google

mois, dit la note en question, s'appellent aussi eux-mêmes *Taï* et proviennent certainement des Lao Chan. Mais toutes les tribus lao que nous connaissons, ne font pas usage des lettres siamoises et ont une écriture plus apparentée à celle des Barmans. L'auteur pense qu'il serait fort intéressant de connaître la véritable origine des Siamois du Yun-nan, et notamment de ces Taï qui passent pour posséder une histoire écrite de leur race.

— Aux îles Sandwich va être inauguré prochainement un chemin de fer, le premier qu'on ait encore établi dans cet archipel lointain. Cette voie ferrée, d'une longueur de 5 milles, se trouve dans le sud. Elle est destinée à relier au bord de la mer les plantations de sucre et à faciliter le transport de cette denrée. Une autre voie, longue de 30 milles, sera ensuite tracée dans un même but commercial.

— Dans l'État de Kentucky (États-Unis), on vient de découvrir une nouvelle et merveilleuse caverne. Cette caverne a été parcourue en deux directions déjà : d'un côté, sur une distance de 23 milles (anglais), chemin n° 1, dit le Grand-Chemin ; de l'autre, sur une distance de 16 milles, chemin no 2, ou Petit-Chemin.

Les avenues ou allées de cette grotte sont très-larges : une voiture à deux chevaux peut facilement y circuler pendant un espace de 11 milles.

Sur la route n° 1, on trouve des cours d'eau larges et profonds, dont l'un est visible sur une distance de 11 milles ; mais la caverne se rétrécissant à un certain endroit, il est impossible de poursuivre sa route, même en bateau.

Cette caverne est, dit-on, remarquable au-delà de toute expression ; elle surpasserait en grandiose toutes les cavernes dites de Mammouth, et même toutes les autres déjà connues.

Des restes momifiés ont été retrouvés en plusieurs parties de la grotte. Ils étaient renfermés dans des cercueils de

Digitized by Google

pierres grossièrement taillées : on eût dit des momies égyptiennes.

Le sol est très-inégal en cette grotte : il est semé d'éminences et de dépressions assez considérables qui prouvent l'existence ancienne de violentes éruptions volcaniques en cet endroit.

On a donné à cette caverne le nom expressif de « Great-Crystal-Cave. »

Il est curieux que toutes les grottes célèbres du Kentucky, et aussi celle du Mammouth, se trouvent réunies dans le même rayon, près de la *Glasgow-Junction.*

Exposition universelle de 1878. — L'exposition chinoise, en dehors des porcelaines, des laques et des soieries qui ont été l'objet d'une si légitime admiration, nous offre un véritable intérêt pour l'étude de l'archéologie de la Chine, si négligée jusqu'à présent par les sinologues. On y rencontre notamment une riche collection de *monnaies*, dont quelques unes, en forme de couteaux, remontent aux périodes les plus anciennes des annales du Céleste-Empire. La numismatique chinoise, en dehors de l'œuvre du baron Chaudoir, n'a guère motivé jusqu'à présent que de maigres monographies, dans lesquelles les grandes questions historiques et chronologiques ont à peine été abordées. Beaucoup de personnes croient à tort que les médailles chinoises sont dépourvues d'intérêt au point de vue de l'art, et ne présentent aux yeux que de monotones légendes en signes idéographiques. C'est là une erreur à laquelle il faut renoncer, et l'étude de la collection du Champ de Mars contribuera à en dissiper les regrettables effets.

Les *porcelaines* chinoises de l'Exposition sont extrêmement curieuses au point de vue du merveilleux art décoratif qui a présidé à leur ornementation. Nous regrettons cependant que nulle part, pas même dans les Galeries de l'Art Rétrospectif, nous n'en ayons rencontré une collection

Digitized by Google

classée par époque et par fabrique; de cette façon seulement, ces belles poteries de l'Asie Orientale auraient fourni aux amateurs un enseignement utile, et un encouragement à former des séries importantes pour l'histoire de l'art céramique.

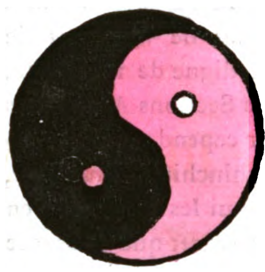
Quelques poteries ornées d'une façon agréable ou tout au moins originale, des petits meubles de marquetterie d'un genre peu connu et cependant digne de remarque, figurent également dans les vitrines des Sections Annamites et Siamoises. On ne peut se dispenser cependant de reconnaître que les arts industriels, en Cochinchine et au Siam, sont loin d'avoir atteint la supériorité qui les caractérise en Chine et au Japon, et on se rappelle à regret que l'absence de toute liberté individuelle, dans les états monarchiques de l'Indo-Chine, atrophie toutes les aptitudes artistiques qui cherchent vainement à s'y développer. Du moment où l'homme, chez qui se révèlent des qualités d'artiste, est aussitôt arraché à son travail, à ses goûts, pour être mis de force au service du roi ou des grands, nul n'a l'idée d'acquérir un talent dont l'esclavage serait la seule récompense. Espérons qu'il n'en sera plus longtemps ainsi, et que les idées européennes en s'infiltrant dans ces contrées retardataires, y apporteront la libre concurrence industrielle, le progrès et le bien-être.

— On sait que, conformément à un vœu exprimé à la première Session du Congrès international des Orientalistes (Paris, 1873), l'enseignement officiel des langues Orientales a été restauré en Portugal par la création d'une chaire de Langue et de Littérature Sanscrite. Le titulaire de cette chaire vient de faire imprimer à l'Imprimerie Nationale de Lisbonne, avec un luxe tout oriental, et le concours de beaux types dêvanâgaris, une édition avec traduction portugaise de la Reconnaissance de Sakountata, sous le titre suivant : *O Reconhecimento de Chakuntalà, por*

Digitized by Google

G. Vasconcellos Abreu. Lisboa, Imprensa Nacional, 1878; in-4. — Cette belle publication figure dans la Section Portugaise de l'Exposition Universelle du Champ de Mars.

Drapeau chinois. — Les Chinois ne paraissent pas avoir encore adopté définitivement une forme invariable de drapeau national. A la Section Chinoise de l'Exposition Universelle, on remarque un étendard blanc, sur lequel figurent les huit koua ou trigrammes de Fouh-hi, et au milieu de ceux-ci un antique symbole de la séparation des éléments constitutifs du chaos primordial, suivant la cosmogonie indigène. Nous avons reproduit ci-contre ce symbole, qui figure en rose et en noir, sur le drapeau en question.



Dictionnaire Polynésien comparé. — Le comte de Carnavon a promis une subvention annuelle pour la publication de cette grande œuvre de philologie océanienne, dont M. Whitmee a réuni les matériaux en s'occupant de la rédaction d'une Grammaire comparée de neuf des principaux idiomes du monde polynésien. Ces idiomes seront comparés avec ceux de la Mélanésie, de la Micronésie, de l'archipel Malay et de Madagascar (Trubner's *Oriental Literary Record*).

— M. le professeur R. Dozy, de l'Université de Leide, a commencé la publication d'un *Dictionnaire du bas-arabe,* destiné à servir de complément à tous les dictionnaires arabes publiés jusqu'à ce jour.

Le Directeur : Léon de Rosny.

Paris. — Imprimerie de la *Revue Orientale et Américaine,* chez Léon de Rosny, 47, Avenue Duquesne.

Digitized by Google



ORIGINES

ET

MIGRATIONS DES BERBERS

Par Alph. CASTAING

I

LES BERBERS EN ASIE



AREILS aux lions, parmi lesquels ils ont appris à vivre, les Berbers ne savent pas peindre, et leur histoire s'en ressent. Depuis que le monde a commencé d'organiser ses errements, on a souvent vu ce peuple, quelquefois même au premier rang, prendre une place considérable dans les évolutions humaines, et concourir à sa façon aux progrès de la civilisation. Mais la déesse Mnémosyne leur a refusé ses plus banales faveurs, et tandis que les échos de l'histoire retentissent en l'honneur de nationa-

Digitized by Google

lités qui ont fait cent fois moins qu'eux, à peine quelque son fugitif révèle-t-il l'antiquité de leur existence. Nous imaginant, d'ailleurs, que nous sommes tout Aryens et quelque peu Sémites, nous serons un jour fort surpris si quelque plume autorisée se met à conter ce que nous devons à une race aussi profondément ignorée.

Il ne s'agit pas ici d'une aussi vaste entreprise, mais j'essaierai du moins d'ouvrir la voie en exposant les origines des Berbers.

I. — Quels sont les peuples que nous appelons Berbers et les noms qu'on leur a donnés à diverses époques.

J'entends par Berbers une grande nationalité dont les peuples, habitant tous l'antique Libye, c'est-à-dire l'Afrique septentrionale entre le Nil, la Méditerranée, l'Océan et la limite du Soudan, se reconnaissent une origine commune qu'on peut démontrer par la langue, les mœurs et les traditions généalogiques.

L'étymologie du nom que nous leur donnons n'est ici d'aucun secours : *Berber* est un mot arabe emprunté au latin *barbarus* que les Latins appliquaient à tout peuple indépendant de leur domination. Saint Augustin la donne aux indigènes d'Afrique : « dans l'Afrique barbare, dit-il, nous connaissons un grand nombre de peuples parlant

Digitized by Google

la même langue » (1). Cette situation n'a pas changé. Les Arabes du Touat ont conservé le nom de *Berbers* à des tribus situées à l'ouest de cette oasis et que les Romains appelaient *Barbari*. Les Berbers eux-mêmes ont adopté, pour désigner ces peuples, la dénomination d'*I-beraber;* mais ils ne la connaissent pas comme nom générique de leur race.

A vrai dire, les Berbers ne s'attribuent pas de nom absolument générique. Le plus étendu de tous est celui de *Mazigh,* autour duquel se sont groupées les légendes du pays barbaresque (2) : Ibn Khaldoun en a fait un nom patronymique provenant d'un patriarche descendant de Canaan. La valeur de ce terme est purement linguistique.

Dans la langue berbère, l'article, dont l'emploi a pour but de caractériser le substantif, ne le quitte jamais, que le sens en soit défini, indéfini ou absolu : ils font corps l'un avec l'autre. Au masculin, cet article ne comprenant qu'une voyelle, qui est *a* au singulier et *i* au pluriel, ne s'écrit jamais et se prononce toujours; au fémi-

---

(1) Saint-Augustin, *Cité de Dieu*, XVI, 6.

(2) Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbers,* ouvrage précieux, mais dont il faut user en faisant la part des procédés historiques des Orientaux. — La lettre que je rends par *gh* est le ⁝, correspondant au غ arabe qui participe du *g* et du *r* fortement grasseyé : de là, la double transcription *gh* et *rh*.

Digitized by Google

nin, représenté par un *t*, il s'écrit et se prononce (1). D'après ces principes, on obtient les modifications ci-après :

Mazigh, prononcé *A-mazigh*, Berber;
Mazighen, — *I-Mazighen*, Berbers;
Tamazight, — *Tamacheq*, Berber. (2)

Ce dernier mot est l'un des noms de la langue.

On a proposé plusieurs significations très-variées du terme Mazigh : « noble, libre, supérieur, nomade ». Celui-ci se rapproche de la véritable étymologie que je trouve dans le mot *a-mezagh*, campement (3), toutefois, il ne serait pas impossible que l'origine du nom ne fût dans une corruption de *Matsor*, l'Égypte, d'où les Mazigh sont venus (4). Enfin, je n'aurais pas d'objections contre une provenance multiple fondue ensuite en un terme unique.

Tous les autres noms qu'on attribue aux Berbers ont une signification moins étendue et ne s'appliquent qu'à des fractions.

---

(1) Je néglige des exceptions sans importance.

(2) ⵗⵣⵎ, ⵏⵗⵣⵎ, ⵜⵗⵣⵎⵜ.

(3) *A-mezagh* s'écrit ⵗⵥⵎ; mais, comme il y a fréquemment confusion entre les deux *z*, le ⵣ fort et le ⵥ doux, la différence d'orthographe importe peu.

(4) מעור *Matsor ;* au duel, *Mitszraïm*. Le changement du *ts* en *z* est très-fréquent; celui du *r* en *gh* ou *rh* se pratique de nos jours : *a-dghâgh* pour *a-drar* ⵔⵔⴷ, montagne.

« Maure » est un terme géographique emprunté à la langue phénicienne, où il signifie « dernier, extrême (1). » ; il fut accepté des Berbers eux-mêmes, comme il résulte de la forme *Mauritanus*, qui est un pluriel de leur idiome avec la terminaison latine. Les Romains appliquèrent d'abord ces noms aux habitants du pays que nous appelons l'Empire du Maroc; ensuite des raisons d'administration le firent étendre aux diverses parties de la Numidie, qui est l'Algérie. Pendant le Moyen-âge, en Espagne surtout, on appela ainsi tous les Africains. Aujourd'hui, le nom est réservé à la population civilisée du littoral qui est sédentaire, parle l'Arabe, et provient du mélange de toutes les races.

« Numide » est aussi un terme géographique, s'appliquant aux gens de l'Algérie et d'une partie de la régence de Tunis. Ayant paru au milieu du IIIe siècle avant notre ère, vers la seconde guerre punique, il paraît avoir été inconnu des populations du pays.

« Kabyle » dérive de l'arabe *gabaïla,* confédération, et date du XIIIe siècle (2) : il est particulier au nord de l'Algérie, où les Berbers ont groupé

---

(1) מאחורים *meahorim,* de אחר « être le dernier ». Bochart, *Phaleg et Canaan.*

(2) ڨبايل *qebaïl,* pluriel de ڨبيل *qabil* « tribu, nation, confédération » les gens du pays.

Digitized by Google

leurs tribus en confédérations, qu'on nomme *Soff*, et qui adoptent ordinairement la forme républicaine : circonstance faite pour frapper l'esprit des Arabes, lesquels sont constitués féodalement par tribus isolées.

« Libyen, Libye » désignèrent d'abord la partie de l'Afrique septentrionale qui est voisine du Nil ; puis ce fut la Cyrénaïque ; enfin, par un abus de langage, les géographes appliquèrent ces termes à toute l'Afrique du Nord, moins l'Égypte, qu'ils joignaient à l'Asie, jusques au cours du Nil (1).

II. — Comment les Berbers ont pu passer d'Orient en Afrique.

Toutes les traditions étant d'accord pour montrer les Berbers venant de l'Orient, il faut voir comment et à quelle époque ils ont pu passer d'Asie en Afrique. Je commence par les routes, qui nous mettront sur la trace des dates et des lieux d'origine.

On les a fait venir par la Méditerranée. Selon Salluste, les Numides proviennent de Perses, de Mèdes et d'Arméniens, qui seraient allés à la suite d'Hercule conquérir l'Espagne, et après la mort de leur chef, se seraient répandus en Libye,

(1) Pomp. Mela, II, 4 et 9 ; et toute l'Antiquité.

Digitized by Google

où, mêlés avec les Gétules, ils auraient formé la race des Numides (1). L'assertion du grand historien contient autant d'illusions que de mots. Hercule étant la personnification des Phéniciens vers le XIII[e] siècle avant notre ère, sa prétendue mort voudrait dire que ceux des Phéniciens qui ne purent se fixer en Espagne fondèrent des établissements sur la côte d'Afrique : cela est en partie vrai ; mais une armée navale ne peuple pas un pays, et si les hommes descendus des navires phéniciens se marièrent avec des femmes gétules, cela montre que les Gétules, l'une des plus anciennes nations berbères, étaient depuis longtemps en possession de la contrée, en compagnie des autres peuples de même race venus avec eux.

Salluste, qui connut fort bien la Numidie de son temps pour l'avoir gouvernée et pressurée à son profit, a puisé ses informations antiques dans « les livres puniques du roi Hiempsal qu'il s'est fait expliquer », et il donne des légendes carthaginoises pour des souvenirs ethniques. Il a été trompé par des ressemblances de noms, que favorisa la double version des termes, du berber en punique et du punique en latin. On ne voit pas comment des Perses, si la dénomination existait alors, auraient traversé l'Empire assyrien et la

---

(1) Salluste, *Guerre de Jugurtha*, XVIII.

Digitized by Google

Syrie pour se mettre au service des Phéniciens fait dont l'histoire ne contient pas le soupçon. Ceux qu'il a pris pour des Perses sont les *Pharusii* des Romains, et nos contemporains les I-fourhas (*A-farkis,* au singulier) de l'Azguer, au grand Désert (1).

Quant aux Mèdes dont la présence en Afrique serait non moins inexplicable, la mention de leur nom doit tenir à une méprise portant sur le terme *midden* « les hommes » ou, sur celui d'*Amadhan* « berger, pasteur » (2). Je compte pour rien les rapprochements qu'on pourrait faire avec des fractions de tribus, dont les noms, ayant quelque ressemblance avec celui des Mèdes, sont d'origine moderne (3).

Enfin, les Arméniens, dont l'intervention est tout aussi inattendue, représentent sans doute quelque population dont le nom s'en rapproche, par exemple les Ourmana, tribu des Howara, sur la limite de l'Afrique propre et de la Numidie (1).

Quoiqu'il en soit, les populations aryennes que les Phéniciens ont pu débarquer en Afrique ont

---

(1) J'expliquerai plus loin l'origine des I-fourhas.

(2) ⵏⴷⵎ, *midden.* ⵏⴹⵎ, *a-madhan.*

(3) Les *Ouled-Medani* et les *Medaça* du cercle de Sétif; les *Médouna*, branche des Mzata, les *Médiouna*, de Tlemcen et de la Molouia, les *Medenoi*, dans Ptolémée, IV, 3.

(1) Ibn Khaldoun, I, p. 279.

Digitized by Google

laissé dans la langue, dans la géographie et dans les monuments de ce pays moins de traces encore que les Celtes, qui n'y vinrent d'ailleurs qu'en petit nombre.

La part des Phéniciens est faite depuis longtemps : leurs établissements maritimes en général furent surtout des comptoirs; marchands plus que guerriers, ils se contentaient d'exploiter commercialement le pays, et leurs successeurs, les Carthaginois, respectèrent également l'indépendance des Numides et Libyens, qui étaient des Berbers.

Les Grecs, les Romains, quelques autres peuples d'Europe ou d'Asie, ont aussi fondé des comptoirs sur la côte, des colonies à l'intérieur, mais rien de ressemblant aux migrations arabes et berbères qui ont couvert le pays.

Il ne faut pas accorder une importance exagérée au témoignage du Procope affirmant que, de son temps, on voyait encore à Tanger, auprès de la grande fontaine, deux stèles de pierre blanche sur lesquelles était gravée en caractères phéniciens une inscription phénicienne qu'il traduit ainsi : « Nous sommes ceux qui fuirent devant Josué, le brigand, fils de Nun » (1). Cette tradition fait le pendant de celle du Talmud, où il est dit que

(1) Procope, *Guerre des Vandales*, II, 10.

Digitized by Google

Josué écrivit aux Cananéens pour leur offrir la triple alternative de faire alliance, de combattre ou de quitter le pays; les Gergéséens auraient adopté ce dernier parti (1); c'est pourquoi Ibn Khaldoun donna pour frères aux Berbers les Agrikech (2). En admettant la réalité de cette émigration, il est permis de penser qu'elle n'a aucune importance et ne modifie en rien la composition de la nationalité berbère.

Les Arabes ont traversé la mer Rouge à diverses époques, jamais à la hauteur de l'Égypte où ils auraient été mal reçus, mais plus loin aux environs du détroit de Bab-el-Mandeb, d'où ils sont passés en Abyssinie. L'histoire ne signale aucun mouvement qui, de ce pays, se soit porté au centre de la Lybie : tous ceux qui purent avoir lieu ne dépassèrent pas la ligne qui suit la route de Tripoli au lac de Tchad; ils n'intéressèrent en rien les États barbaresques.

Les migrations des Berbers, aux temps antiques, eurent toutes lieu le long de la Méditerranée ou dans la région des oasis, de l'est à l'ouest; plus tard, il y eut des courants en sens contraire. Les invasions primitives suivirent donc la même route que celles des Arabes au Moyen-âge : elles

(1) Jer. *Schebiith*, c. VI.
(2) Ibn Khaldoun, *Hist. des Berbers*, I, inf.

Digitized by Google

traversèrent l'isthme de Suez et le Delta du Nil.

Nous connaissons suffisamment l'histoire d'Égypte pour savoir que ses mouvements ne purent avoir lieu qu'à deux époques, lors des deux invasions des Hycsos, avec lesquelles ils se confondent. Au rapport de Manéthon, ces barbares s'étaient établis dans la Basse et la Moyenne Égypte sans y rencontrer de résistance; leur premier soin fut de se fortifier dans un camp retranché, d'où il leur fut facile de se répandre dans la Lybie et d'y envoyer ceux de leurs congénères qui continuaient à obéir à leurs instincts nomades. Les dates de ces migrations ayant été mal déterminées, je vais les rétablir : en qualité de science historique, l'Ethnographie ne trouve la vérité que dans la distinction exacte des époques.

III. — Les dates des invasions des Hycsos ne diffèrent pas de celles des migrations des Berbers qui se sont faites par le même chemin.

Les dates les plus anciennes de l'histoire d'Égypte présentant une certitude absolue sont celles que Biot a déterminées astronomiquement : la première, qui remonte à la dernière année du règne de Tothmès III, est de. . . 1444 av. J.-C.

La seconde, au début de Ramsès Méïamoun. . . . . 1397 —

La troisième, au début de la XXe dynastie. . . . . 1300 —

Digitized by Google

On proclame cette dernière date, mais on s'occupe moins des deux autres qui gênent d'antiques calculs; toutefois, la date de Tothmès est essentielle, et il en résulte que le moment initial de l'invasion des Hycsos est de la fin du XIX[e] siècle. Je vais en donner la preuve en procédant selon l'ordre de succession des événements :

Les Hycsos ont envahi l'Égypte en. . . . 1810

Le renversement de leur domination et leur expulsion partielle eut lieu 259 ans et 10 mois plus tard, soit 260 ans, ou bien en. 1550

Cette date est celle de la première année d'Ahmès, l'Amosis des auteurs grecs : puis 59 années se passent jusqu'à la dernière année du règne d'Aménophis I[er], en. 1491

L'Aménophis de la tradition est celui qui périt avec son armée dans la mer Rouge. On voit que la régence fut exercée après lui par sa veuve, Aah-hotep, qui était noire, et ensuite par la célèbre Ahmense Hatasou, sœur et épouse de Tothmès I[er] ou de Tothmès II (1). La date de 1491 coïncide exactement avec le calcul biblique de l'Exode. En effet, la sortie d'Égypte eut lieu 480 ans

(1) On n'est pas fixé sur les rapports de parenté des trois Tothmès; le calcul est pris sur les noms correspondants des listes de Manéthon.

Digitized by Google

avant la construction du Temple. 480 } (1) ... 1491
Le Temple fut construit en. . . 1011 }

On ne saurait concorder plus complétement.

Régence étant corrélatif de minorité, le gouvernement de Hatasou se confond avec les règnes des Tothmés et l'ensemble de la période, selon le calcul d'Eusèbe, forme un tout de 47 ans jusqu'à la dernière année de Tothmès III, soit. 1444
date identique à celle de Biot (2).

Le nom des *Hycsos,* qui ne se trouve jamais sur les monuments, est interprété d'après Manéthon « chef de pasteurs », parce qu'il vient de *haq* signifiant « chef de famille ou de tribu, roi » (3) et de *schasou* identique au copte *sos* « pasteur ». Mais les monuments emploient le terme *mena* « pasteur ».

Les Anciens s'accordent à déclarer que les pasteurs étaient des Orientaux, soit Phéniciens (4), soit Arabes (5). Les Modernes adoptent

---

(1) 3 Rois, vi, 1.

(2) C'est à tort que d'autres séparent la régence de Hatasou et les règnes de ses pupilles.

(3) Chabas, *Recherches sur la XIXe dyn.* Comparez le cananéen חקק *hoqeq*, *hoqq*, « organisateur, législateur, roi. »

(4) J. Africain dans le Syncolle.

(5) Manethon dans Josèphe.

Digitized by Google

la même opinion, ou bien ils disent que ce furent des Amalécites de la Pétrée et du Hedjàz (1) ; un ramassis d'Arabes et de Cananéens (2) : tout cela revient à peu près au même. De ce que le premier soin des Hycsos fut de se fortifier à l'est, on a conclu que leur migration fut déterminée par une pression des forces de l'Assyrie « qui exerçait alors la domination en Asie » (3) : cela est vrai pour la première migration, mais non pour la seconde.

La première invasion des Hycsos, comprit des populations venant de divers pays situés entre l'Euphrate et la Méditerranée, entre le golfe Persique et la mer Rouge, toutes de race chamique : elle détruisit les édifices religieux, plus par fanatisme que par vandalisme, parce qu'elle voulait faire adorer son dieu Seth ou Soutekh, qui paraît être Sirius ; mais elle eut ses monuments dont M. Mariette a dit que « l'art en est plus beau, le travail plus fin et plus parfait que dans les œuvres de la dynastie contemporaine de Thèbes ». D'ailleurs, leurs rois ayant adopté les mœurs égyptiennes, il faut en conclure que leurs hordes étaient passées plus loin. Cinq cent mille pasteurs

---

(1) Brugsch, *Hist. d'Égypte* et *Recherches sur la géographie de l'Égypte.*

(2) Fr. Lenormant, *Hist. ancienne de l'Orient.*

(3) Manéthon, dans Josèphe, *Contre Apion.*

Digitized by Google

n'auraient pu vivre dans le Delta (1) ; ils se répandirent en Lybie et formèrent la première migration des Berbers.

A la fin du XIVe siècle, il y eut une seconde invasion de pasteurs, laquelle ne dura que treize ans, sous le règne de Menephthah, nommé aussi Aménophis (2). En confondant cette invasion avec la précédente, on a donné à la domination des Hycsos une durée de 511 ans, ce qui nous ramène à (1810-511) 1299, soit la date trouvée par Biot pour le rêgne de Ramsès III de la XXe dynastie, lequel expulsa l'étranger (3).

IV. — Première migration. — Les Berbers sont les Ariba, première couche des populations de l'Arabie. Plus spécialement, ils sont des Amalécites, race chamique partie du désert entre le Jourdain et l'Euphrate.

Les historiens et les géographes arabes, de même que les généalogistes berbers cités par Ibn Khaldoun s'accordent à déclarer que les Berbers, originaires de l'Asie, passèrent en Afrique par

---

(1) Manéthon compte 240,000 hommes dans le seul camp retranché d'Abaris.

(2) Josèphe, *Contre Apion*.

(3) La date déterminée par Biot, 1300, correspond à la 12e année de Ramsès III, ce qui met l'avènement de la XXe dynastie en 1311. Les calculs des égyptologues sur les XVIIIe et XIXe dynasties sont donc à refaire.

Digitized by Google

l'isthme de Suez, où ils venaient de la Pétrée ou Hijr, du Hedjaz, de l'Yémen, enfin de toute l'Arabie et des bords de l'Euphrate. Pour eux, les Berbers sont des Cananéens, des Philistins, des Amalécites et des Arabes.

Le terme *arabe*, qui signifie « occidental » fut appliqué d'abord par les peuples de langue chaldaïque à l'ensemble des tribus vivant à l'est de l'Euphrate (1). Comme il arrive toujours, ceux à qui l'on donna ce nom géographique furent les derniers à l'adopter, et ils continuèrent à désigner leurs tribus par des noms patronymiques ou supposés tels, sans songer à créer un titre général dont ils n'avaient que faire. Avec le temps, les noms d'Arabe et d'Arabie s'étendirent au désert de Syrie et à la péninsule comprise entre le golfe Persique et la mer Rouge.

Les auteurs arabes classent comme il suit les éléments originaires de leur nation :

Races préexistantes *Badia* :	*Ariba*, arabisants ou purs.
Races subsistantes *Mouteakkara* :	*Moustariba*, arabisés ; *Tabea*, successeurs (2).

Les Arabes sont les anciens, les premiers habi-

(1) *Arabe* peut signifier aussi « multitude, gens mêlés ; *arab'ah* veut dire désert.

(2) Ibn Khaldoun ajoute une quatrième couche, celle de Berbérisants, qui ne concerne que l'Afrique.

Digitized by Google

tants de l'Arabie, et ils sont considérés comme éteints depuis longtemps, parce que leurs agglomérations, leurs noms patronymiques ont disparu, soit que la lignée ait été détruite, soit qu'elle ait été confondue dans les rangs des races subsistantes, soit enfin qu'elle ait émigré en masse, comme dans les circonstances que je vais exposer. Ces suppositions, qui sont peut-être vraies, réalisent d'ailleurs l'idéal de l'Arabe mahométan qui tient à se rattacher à la famille de Sem, par Joqtan et surtout par Ismaël et les autres fils d'Abraham, ce qui les fait frères des Hébreux et héritiers indirects de l'antique révélation.

Selon les historiens nationaux, les Ariba viendraient en droite ligne du Sennaar et de la Tour de Babel. L'une de leurs traditions, reflétant la préoccupation généalogique dont il vient d'être fait mention, les rattache à Lud et Aram, fils de Sem ; mais il y a ici confusion : les *Ludim*, que les Égyptiens revendiquent comme les auteurs de leurs plus nobles familles, ont pour patriarche un Lud, fils de Cham, qui est aussi ancêtre d'Arabes ; Aram est un terme géographique arabe désignant la Syrie, où Chamites et Sémites ont toujours vécu côte à côte.

L'autre tradition déclare les Ariba franchement Chamites par Amlaq ou Amalec, qui est une personnification, comme on le verra bientôt. Celle-ci est plus proche de la vérité : les Ariba

Digitized by Google

sont des Chamites, mais leur généalogie n'est pas de celles que l'on exprime d'un seul mot.

Les plus anciens habitants de la péninsule arabique, et par conséquent les premiers Ariba, furent les fils de Chus, Saba, Havila, Sabatha, Regma et Sabatacha, dont les descendants prirent en ce pays diverses possessions dont la détermination est indifférente au but que je me propose. Je ferai observer seulement que quelques-uns d'entre eux traversèrent le sud de la mer Rouge, se répandirent en Nubie et en Abyssinie, sans doute à la suite des révolutions dont le détail va suivre, et que d'autres, au contraire, émigrèrent vers le Nord où ils sont représentés par le Nemrod de la Bible et par la dynastie des rois arabes de la tradition babylonienne.

Il est très-possible que des Égyptiens ou fils des Metsraïm, représentés par les Ludim de la Genèse, aient aussi traversé la mer Rouge en sens contraire et formé, en Arabie, des établissements sur lesquels l'histoire ne nous donne aucune information.

Le premier empire que signalent les auteurs arabes est celui des Adites qui s'établit à Saba, dans l'Yémen et soumit à sa domination les familles couschites déjà fixées dans le pays (1) : à leur compte, Ad et Cheddad, son fils, descen-

(1) Ibn Khaldoun, Tabari, Aboulféda.

Digitized by Google

dants d'Amlaq, fils de Cham, étaient deux géants, rois de Syrie et d'Arabie, dont la race se perpétua dans le pays de Basan, d'où elle était originaire, jusques à Og, auquel les Hébreux firent un si vilain parti (1). La personnification évhémériste est ici de toute évidence : Ad, dont le nom signifie « celui qui a passé les limites » (2), désigne une nation envahissante qui, venue du Nord-Est et des environs de l'Euphrate, se fixa d'abord dans le Nedjd, puis dans le « désert de Sable » *Ahçaf el raml :* Cheddad s'empara de l'Yémen, et sa légende, comme il convient, lui attribue les conquêtes les plus fabuleuses. Ces événements sont antérieurs à l'époque d'Abraham et au XX[e] siècle.

Cependant la Babylonie et la Chaldée, après avoir obéi aux Nemrods, comme disent les Arabes, c'est-à-dire aux premiers rois, qui étaient des Ariba, subit, pendant deux cent quinze ans, du XXII[e] au XX[e] siècle avant notre ère, une dynastie de rois Arabes, autres Ariba, qui finit dans l'anarchie et la dislocation (3). C'est à la fin de cette

---

(1) Ad et Cheddad sont célébrés dans le Coran, Sourate 89, الفجر *Elfajr,* l'Aurore.

(2) عاد, de عدى *âda* « il a passé, transgressé », se prend aujourd'hui pour « ennemi ».

(3) Jules Africain, Eusèbe, le Syncelle.

période qu'on voit la Babylonie en proie à de petits chefs, tels que les quatre rois orientaux qui asservirent les villes de la mer Morte, en 1925 avant notre ère. Josèphe, qui grossit un peu l'importance de cette expédition, fait une affaire d'arrière-garde de celle où Abraham et trois de ses amis, avec quelques centaines d'hommes, eurent raison des quatre alliés, pendant leur retraite, au milieu des montagnes où le Jourdain prend sa source, dans le Liban (1). Mais les historiens arabes font un puissant prince de Kedorlaomer, qu'ils appellent Codhar-le-Rouge (2), et ils le montrent anéantissant les Themoudites ou Troglodytes sémitiques de l'Arabie Pétrée (3).

La domination des Arabes prit fin par suite d'un mouvement local, ou par une invasion, soit de Sémites du Nord, soit de Japhétiens venus de l'autre côté du Tigre. C'est alors que la tradition arabe donne une grande importance à la nation des Amalica : ces gens-là sont les fils de l'Amlaq, fils de Cham, des historiens arabes, qui les confondent avec les Cananéens. On les voit paraître dans la Genèse, à l'occasion de l'expédition des rois babyloniens qui ravagèrent leur pays (4) ; ce

---

(1) Josèphe, *Antiquités*, I, 10. — Cf. Genèse, xiv.

(2) قضر الحمر *Codhar-el-Ahmar*.

(3) Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes*, I.

(4) Genèse, xiv, 7.

Digitized by Google

fait met hors de cause la lignée d'Amalec, fils d'Ésaü, postérieur de deux siècles, et dont il ne sortit qu'une petite tribu de l'Idumée.

Les anciens Amalécites furent une collection de peuples d'origine chamique et surtout cananéenne, grands ennemis des Sémites qui les trouvaient toujours sur leur chemin, comme le nom le dit (1). Ils habitèrent longtemps la rive gauche du Jourdain, au-dessous de Damas, la Trachonite, le Houran, le pays des Amorrhéens qui étaient une de leurs fractions, enfin, jusques au cœur du pays de Canaan (2). Selon les auteurs arabes, ce sont eux qui conquirent la Babylonie, sous le nom de rois arabes. Plus tard, Moïse les rencontra dans toute l'Arabie Pétrée, des confins de l'Égypte au delà de la mer Morte ; c'est alors que Balaam, en sa célèbre prophétie, les caractérisa en peu de mots : « Amalec, principe des

---

(1) Le nom paraît venir عم d'*âm* « troupe d'hommes, multitude »; עם « peuple, race » et d'une racine perdue en hébreu, mais subsistant en arabe لقع *laqa* « se trouver à l'encontre », d'où la ville de לקום *Laqqoum*. Le traité rabbinique *Pesikta* le tire de לקק *laqaq* « lécher », parce que les Amalécites léchaient le sang d'Israël ». De là encore الق *élaq* « Loup; Amilac, le peuple loup ».

(2) Le mont Amalec dans la tribu d'Ephraïm : Juges, v. 14, et XII, 15.

Digitized by Google

nations, ses extrémités se perdront » dans les espaces (1) : les rameaux qui en seront détachés courront le monde, mais le noyau restera. Ce noyau resta, en effet, à l'est de la mer Morte, où il ne cessa d'être le fléau d'Israël, au temps des Juges, s'alliant tantôt aux Amorrhéens, tantôt aux Ammonites, aux Moabites, aux Madianites (2). Saül et David détruisirent l'un de leurs centres, du côté de l'Égypte ; ils reparurent, avec Haman, au temps d'Esther et des Perses ; mais ce n'était là que les moindres fractions.

Chassé successivement de la Chaldée et de tout le nord de l'Arabie par les forces babyloniennes, le gros de la confédération amalécite se dirigea vers le sud-ouest ; entraînant sans doute une partie des populations placées sur son passage, il traversa successivement le Bahrein et l'Oman, et s'arrêta enfin dans l'Yémen où régnait un certain Cheddad sur les Adites « leurs frères », autrefois détachés du même groupe et venus à peu près par le même chemin. Cela se passait vers le milieu du XIXe siècle avant notre ère.

Ce Cheddad, ou quelque autre du même nom, qui paraît avoir été commun aux rois des Adites, se mit de gré ou de force à la tête de ses nouveaux

---

(1) Nombres, xxiv, 20. — Cf. Exode, xvii, 8-16 ; Nombres, xiii, 30 et xiv.

(2) Juges, iii, 13 ; v, 14 ; vi. 3 et 33 ; vii, 12 ; xii, 12.

Digitized by Google

alliés et, tous ensemble, après avoir traversé le Hedjaz, atteignirent l'isthme de Suez et envahirent l'Égypte où les appela un prince du pays. L'histoire arabe conserve le souvenir de leur établissement dans Aouar, l'Abaris de Manéthon, mais elle le place dans la partie occidentale du Delta, près des lieux où s'éleva plus tard Alexandrie (1). Plusieurs de leurs chefs portèrent le titre de Pharaon; d'autres occupèrent tout le nord de l'Afrique jusqu'au Maghreb (2). Le Pharaon de Joseph fut un Amalica; celui de Moïse, un Adite (3).

Dans ces événements, dont les historiens arabes affirment avoir emprunté la mention aux documents de la bibliothèque des Khalifes de Bagdad (4), il est impossible de ne pas reconnaître la première invasion des Hycsos, racontée avec une précision et une vraisemblance dont on ne trouve pas l'équivalent dans le récit de Manéthon et les monuments égyptiens. Il en résulte que les Hycsos et les Berbers de la première migration sont des Ariba, et en grande partie des Amalécites arrivés en Égypte, en 1810 avant notre ère.

---

(1) C'est à peu près le sentiment de Manéthon, qui distingue Abaris des fortifications de l'est.

(2) *El tarikh Montekheb.*

(3) Aboulféda, Tabari, Ibn Khaldoun.

(4) Ibn Saïd et Tabari, cités par Ibn Khaldoun, *Prolégomènes.*

Digitized by Google

Cette date est confirmée par les généalogies des Berbers, qui mettent le mouvement sous la direction de deux Berr, l'un à la neuvième, l'autre à la onzième génération de Canaan.

A la neuvième génération après Arphaxad, contemporain de Canaan, Jacob est né en 1836 avant notre ère, peu de temps avant la première invasion des Hycsos. A la douzième génération, les fils de Joseph naissent en 1712 et remplissent le siècle suivant. C'est donc dans cet intervalle, ou pendant la durée du XVIII[e] siècle, qu'eut lieu la première migration des Berbers.

V. — Deuxième migration. — Ces Berbers sont encore des Ariba, Arabes chamiques, antérieurs à la domination des Arabes sémites par lesquels ils furent remplacés dans l'Yémen et le Hedjaz.

Cependant, il se forma dans l'Yémen un nouvel empire qu'on appela celui des Adites Seconds, et auquel on attribue pour fondateur le fameux Loqman, lequel se confond littérairement avec le Balaam de la Bible (1). Qu'il y ait là personnification ou réalité, il en ressort un synchronisme qui porte l'origine des Seconds Adites au milieu du XV[e] siècle (2). Il est aussi à remarquer que

---

(1) Tous deux sont appelés « le Sage »; le nom de l'un et de l'autre signifie « avaler »; le premier est fils de Baoura, le second de Beor.

(2) L'expédition de Balaam est de 1452.

Digitized by Google

c'est à la même époque (de 1453 à 1444) qu'eut lieu l'expulsion définitive des derniers Hycsos, par Tothmès III. Dans tous les cas, le nom d'Adites montre qu'il s'agit toujours des mêmes populations de race Chamique. La durée de mille ans qu'on accorde à ce nouvel empire, est un chiffre rond dont les éléments nous font défaut : il n'aurait duré que sept siècles, si la date de Loqman est exacte ; en effet, ce fut vers 750 avant notre ère que la dynastie Cahtanide, fondée par Yarob, expulsa, détruisit ou asservit les Adites, dont il n'est plus question dans l'histoire (1). Cette révolution signale la prédominance de la race Sémitique, Joqtanide et Ismaëlienne, en même temps que l'abaissement absolu des Chamites en Arabie.

Yarob personnifie les descendants de Joqtan, fils d'Héber, qui est le Cahtan des Arabes : il fut, dit la tradition, le premier qui parla l'arabe dans l'Yémen (2). C'est donc au VIIIe siècle et seulement à l'avénement des Sémites, qu'aurait été introduit cet idiome si voisin de l'hébraïque. Antérieurement, il y eut un grand nombre d'idiomes parmi lesquels le Berber doit sans doute être compté.

Selon les monuments égyptiens, les Adites Se-

---

(1) Ibn Khaldoun, *Prolég.*
(2) Ibn Chobna, dans d'Herbelot, *Iaman.*

Digitized by Google

conds auraient existé avant le Loqman de la légende : on les montre soumis à Hatatsou, dans la première moitié du XVe siècle, et l'on ajoute que la vieille reine qui gouvernait le pays de Poun, où l'on croit reconnaître le Hedjaz et même l'Yémen, se rendit à Thèbes pour y déposer son hommage (1). De Tothmès III à la fin du règne de Ramsès Méïamoun, les Adites furent ou soumis ou réduits à l'impuissance; mais ensuite, à la fin du XIVe siècle, on les voit reparaître dans le Delta, au nombre de deux cent mille (2). Comme la première fois, la Cour pharaonique se retire dans la Haute-Égypte et laisse passer le torrent qui s'écoule vers la Lybie. Les historiens arabes ne donnent aucun détail sur cette seconde invasion, et Manéthon, défiguré par Josèphe, devient à peu près inintelligible.

La date de cette seconde migration est la même que celle de la seconde invasion des Hycsos, soit les dernières années du XIVe siècle avant notre ère. Or, une généalogie berbère qu'Ibn-Hazm tenait du fils d'Abou-Yezid, le célèbre chef des Zenatas (au Xe siécle de notre ère), partant de Canaan, signale, à la seizième génération, Djana, qui conduisit sa tribu en Afrique (3). La seizième

(1) Dümichen, *Die Flotte einer ægypt. Kœnigin.*

(2) Manéthon, dans Josèphe, *Contre Apion.*

(3) Ibn-Hazm, *Djemhara*, collection de généalogies, dans Ibn Khaldoun, *Hist. des Berb.*, III, 180.

Digitized by Google

génération après Arphaxad, aieul des Hébreux, et contemporain de Canaan, est celle de Naason, qui vivait également à la fin du XVI[e] siècle.

VI. -- Les monuments, les traditions et la langue confirment l'origine orientale des Berbers.

Les attributions attachées aux noms propres des monuments égyptiens, sont quelquefois hasardées : ces noms sont généralement si singuliers, si éloignés des termes employés dans les autres langues, si dépourvus d'appuis étymologiques, qu'on ne les peut accepter qu'avec les plus grandes précautions. Toutefois, il semble qu'il ne saurait y avoir de doute quant aux *Lebou*, Libyens qui apparaissent à la fin du règne de Ramsès II, dans la seconde moitié du XIV[e] siècle : un papyrus les montre sous les pieds du pharaon (1). Ce n'étaient peut être pas les Berbers, mais les populations établies antérieurement à ceux-ci sur le sol de la Lybie Orientale.

Un peu plus tard, on voit Meneptah Baienra, repoussant une confédération de Libyens dirigée par le féroce Marmaiou, fils de leur roi Teio. Dans le nombre, on trouve, au premier rang, les Machouachas, dans lesquels on a cru reconnaître les Maxyes d'Hérodote, qui sont véritablement

(1) Pap. Anastasi, II.

Digitized by Google

des Berbers; les autres attributions qui fournissent des Grecs, des Troyens, des Sardes, des Sicules, des Étrusques, donnent fort à réfléchir : en admettant la sûreté de la transcription, dont la sagacité de M. Chabas est le meilleur garant, on peut penser que la moitié de ces noms, étant purement ethnographique, n'implique pas la mention des pays qu'ils semblent désigner, les migrations définitives ayant été faites plus tard ; mais les autres ouvrent à l'histoire des horizons fort inattendus (1).

A l'époque de transition entre la XIX[e] et la XX dynastie, c'est-à-dire au moment de la seconde invasion des Hycsos, les monuments montrent les *Sati* ou Asiatiques commençant l'attaque, et les Lybiens ravageant l'Égypte jusqu'à Memphis (2). Cette association semble dire que les Berbers de la première migration vinrent au secours de leurs congénères, ce qui est assez probable ; et, comme plusieurs fois, ils recommencèrent la lutte sous Ramsès III, c'est-à-dire aprés l'expulsion des seconds Pasteurs, il faut penser que ceux-ci, après avoir été obligés de franchir le Delta, eurent des retours offensifs de concert avec leurs nouveaux alliés.

---

(1) Chabas, *Antiquité historique.*

(2) Inscription de Medinet-Abou. — Les *Sati* sont sans doute les adorateurs de Set, les Ariba, les Hyksos.

Digitized by Google

Le papyrus Harris, nouvellement mis en lumière, confirme ces faits : dans un discours adressé à ses grands officiers, la 32e année de son règne, Ramsès III récapitule ses exploits ; il montre les Égyptiens fuyant devant l'invasion étrangère, l'anarchie prenant possession du pays, la religion abandonnée. Heureusement, un Syrien appelé Aréos ou de quelque nom approchant, s'empare du pouvoir, reçoit les hommages du pays et prend pour administrateur (bouche supérieure), le susdit Ramsès : ayant purifié le trône d'Égypte, il rétablit la religion et frappe à coups redoublés sur les *Khak* ou les « impies » dit le traducteur qui, un peu plus loin, appelle *Kahak* un peuple de Lybie (1).

Il se passe alors un fait très-curieux : le Syrien, sauveur de l'Égypte, organise le culte de Set, la divinité des Pasteurs : combinaison dans laquelle il faut voir sans doute une transaction politique destinée à satisfaire les nouveaux habitants de la Basse-Égypte. C'est peut-être alors qu'on établit la période Sothiaque basée sur le lever héliaque de Sirius, le Chien des Grecs, que les Égyptiens appelaient *Set* ou *Sothis :* en effet, cette période dut commencer vers l'année 1322 (2) ; et il en ré-

---

(1) Chabas, *Recherches sur la XIXe dynastie.* La transcription des deux noms de *Khak* et *Kahak* est différente.

(2) La période qui était de 1460 ans, prit fin en juillet

Digitized by Google

sulte un utile synchronisme, puisque l'avénement de Ramsès III, successeur du Syrien Sauveur, est de 1311, comme je l'ai déjà montré. Le Syrien prit lui-même le nom de *Set-Nekht*, Set le puissant. Devenu son associé, et ensuite son successeur, Ramsès III réorganise le pays, institue les castes et règne en Seigneur « des deux régions », c'est-à-dire de toute l'Égypte.

La dévotion à Set ne persista point : les Égyptiens confondirent cette divinité avec Typhon, leur ennemi, et les prêtres donnèrent le nom de « ville de Typhon » à la cité des Pasteurs, Abaris (1).

Cependant, le nom de *Tamahon* serait commun à tous les peuples du Nord et à ceux de l'Ouest, ainsi qu'aux *Tahennou*, qui seraient spécialement les Berbers au teint clair, *tahen*, par opposition aux Éthiopiens : les dessins les représentent avec une chevelure en partie rasée sur les côtés, avec une longue tresse passant en avant de l'oreille et tombant sur le côté de la poitrine (2).

La première invasion des Hycsos eut pour effet de mettre l'Asie en relations avec l'Égypte : jusqu'alors, le royaume des Pharaons, renferméen

---

138 de notre ère. Cf. Censorin, *De die natali*. Toutefois, l'établissement peut avoir eu lieu rétrospectivement.

(2) Manéthon, dans Josèphe, *Contre Apion*.

(2) Brugsch, *Hist. d'Égypte*.— Chabas, *Antiquité historique*, avec dessins tirés de l'inscr. de Medinet-Abou.

Digitized by Google

lui-même, n'avait entretenu aucun rapport avec l'étranger qu'il considérait comme le fils de Typhon, le mauvais esprit. Le premier avantage qu'il en retira, ce fut la possession du cheval, sans lequel il n'est ni puissance militaire, ni civilisation complète. Le cheval ne paraît dans aucun des monuments antérieurs aux Pasteurs; son absence est confirmée par le témoignage de la Bible : le pharaon contemporain d'Abraham donne à son hôte des animaux domestiques de diverses espèces, mais non pas des chevaux (1). L'introduction eut lieu sous les Pasteurs : Jacob emmène en Égypte ses chevaux et ses ânes (2); ce n'était pas une nouveauté, et probablement les chars que le pharaon avait envoyés à sa rencontre, étaient attelés de la même façon. Mais longtemps, le cheval fut rare en Égypte ; les monuments mentionnent avec soin le nombre de ceux que les expéditions guerrières ramènent ou qui sont exigés en tribut. Le cheval paraît en nombre dans les guerres de Ramsès III, contre les Lybiens qui avaient ravagé l'Égypte jusqu'à Memphis, pendant la seconde invasion des Hycsos. Menephtah Baienrah prend sur les Lybiens quatre-vingt-treize chars de guerre et cent quatre-vingt-trois chevaux ou ânes.

La numismatique apporte aussi son témoignage

(1) Genèse, xxi, 16.
(2) Genèse, xlvii, 17.

Digitized by Google

à la parenté des Cananéens et des Lybiens : « on trouve le nom de Canaan sur les monnaies phéniciennes, et Saint-Augustin a rapporté qu'il était usité encore de son temps, en Afrique, parmi les paysans des environs de Carthage, qui s'appelaient eux-mêmes *Canani*, comme descendants des Phéniciens. » (1) Tout cela doit sans doute être entendu des Puniques et non des Phéniciens.

L'idiome des Berbers fournit un puissant témoignage en faveur de l'origine orientale de ce peuple. Essentiellement fléchissant par voie interne et externe, il forme une section à part dans le groupe des langues dites Sémitiques (2). Ses rapports avec l'Arabe et le Chaldaïque, ressortent de plusieurs faits : l'existence des formes verbales qui modifient le sens de la racine par l'addition d'affixes variés ; la formation régulière ou irrégulière du pluriel ; la plupart des principes de grammaire et de syntaxe. Quelques particularités le rattachent à l'égyptien et au copte, dont il se distingue, d'ailleurs, absolument par le système général de sa construction. Il a de spécial son article qui ne ressemble à celui d'aucune langue connue ; car, n'ayant pas de caractère soit défini, soit indéfini, il consiste en

---

(1) Munk, *Palestine*, p. 3.

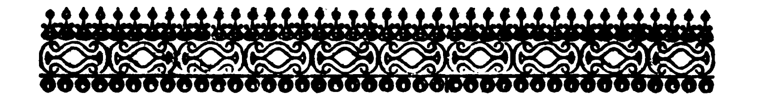
(2) Sous toutes réserves contre l'absurdité de ce mot « sémitique » qui est absolument faux.

Digitized by Google

de simples préfixes dont le rôle est de signaler le substantif, ce qui est sans doute un signe de grande antiquité. Enfin, son dictionnaire, qui le différencie non-seulement des langues sémitiques, mais de toutes les autres, est une propriété privée dont l'origine nous échappe.



Digitized by Google



LA LANGUE DES KIRGHIZ

Par J. KLAPROTH

A nation des *Kirghiz* ou *Kirkiz* (قرقيز) habite actuellement l'immense steppe qui s'étend depuis la rive gauche de l'Irtyche supérieur jusqu'au Iaïk ou l'Oural ; au nord elle se prolonge jusqu'au 55° de latitude, et au sud elle se termine aux monts Tarbagataï, au lac Balkhach, à la prolongation occidentale de la chaîne des *Monts célestes,* au Syr darïa, au lac Aral et à la mer Caspienne. Les Kirghiz mènent dans cette steppe une vie nomade, et dressent leurs tentes de feutre là où ils trouvent de l'eau douce et des pâturages pour les troupeaux. A l'époque de la conquête de la Sibérie par les Russes, dans la dernière moitié du XVII[e] siècle, les *Kirghiz*, appelés alors *hordes des Khassak*, campaient 1° sur la rivière *Ichim*, à l'endroit où se trouve actuellement la ville du même nom, et s'étendaient à l'ouest jusqu'au

Digitized by Google

Tobol; près de *Kourgan,* et à l'est jusqu'à la rivière *Tara;* 2° dans la Sibérie méridionale, aux bords du Ienisseï, de l'Iyous, de l'Abakan et de l'Ob, sur le versant septentrional des montagnes de Sayansk et du petit Altaï; 3° à la gauche de l'Irtyche, des ruines appelées *Djalin-obo,* ou la tour de *Kalbazin,* jusqu'à la rivière *Sara sou* et la ville de *Turkestân,* et depuis le lac *Aral* jusqu'à la *Iemba.* En 1606, eux et leurs voisins, les Turcs de la Baraba, se soumirent à la Russie; depuis ce temps, ils furent tantôt alliés des Russes, tantôt confédérés des Dzoûngar. En 1632, ils élurent un khan, qui gouverna toute la nation; ainsi réunis et protégés par les Dzoùngar, ils devinrent dangereux aux Russes, et battirent, en 1673, les Kalmuks de la Sibérie méridionale, alliés de ces derniers. Par ces guerres et par les changements continuels de leurs habitations, ils s'avancèrent toujours plus à l'ouest, et finirent par occuper la steppe habitée auparavant par les Kalmuks qui, eux-mêmes, s'étaient avancés vers le Volga. Les derniers Kirghiz ont quitté la Sibérie au commencement du XVIIIe siècle, pour se retirer chez les Bourout, peuple de la même souche qu'eux, qui habite le Turkestân chinois.

Les Kirghiz se divisent en trois *djouz* ou *hordes.* La *grande* est la plus orientale; elle habite presque ensemble avec les Bourout, les contrées du Turkestân situées au-delà de la rivière Sara sou, dans le voisinage de Tachkand, les pays arrosés

Digitized by Google

par le Talas, le Tchoui, le Tcherdik, le Tchirtchik et le Narym ou Syr daria supérieur. Les Bourout proprement dits se trouvent près de Tachbelik, sur les rives du Iaman yar, et dans les monts et forêts de Kachghar, de Iarkand et d'Ouchi. Quoiqu'ils vivent sous des tentes de feutre, leurs habitations sont pourtant plus fixes que celles des autres Kirghiz, car ils forment, du moins en hiver, des camps stables, ou des espèces de villages. Plusieurs d'entre eux sont agriculteurs. La grande horde est, malgré son nom, la plus faible de toutes; elle ne peut fournir qu'environ 10,000 hommes armés. Les Chinois l'appellent *Kirghiz de la droite.*

La *horde moyenne* (Ourta djouz) est la plus puissante et la plus riche; ses campements commencent à l'orient, au Sara sou, à l'Irtyche, au Dzaïsang noor et à l'Ichim supérieur; ils s'étendent sur les sources du Tobol et les rivières nommées Tourghen, jusqu'au lac Alsakal, où ils atteignent ceux de la petite horde. En hiver, ces Kirghiz habitent les contrées qui avoisinent le lac Balkhach. Ils comptent en tout plus de 200,000 familles, et portent chez les Chinois le nom de *Kirghiz de la gauche.*

La *petite horde* est la plus occidentale; elle se compose de 20,000 familles, En été, elle campe principalement sur les rivières Soundouk, Or, Mourza boulak, Ibæi, Berda, Ilek et Khobda, qui toutes se jettent dans la gauche du Iaïk, entre

Digitized by Google

Kizylskaia et Iletskoi gorodok. En hiver, elle occupe les endroits suivants : les bords des rivières Kamychloï Irghiz et Taïl Irghis, qui forment l'Oulou Irghiz, qui se jette dans le lac bourbeux d'Aksakal; puis le désert sablonneux appelé Kara koum, au sud de ce lac; le canton de Tournak sur les bords du Syr daria; le Iemba ou Djem de la mer Caspienne; à l'ouest de cette rivière les cantons appelés Boursouk; le voisinage des lacs Taïsougan et Kara koul, entre Iemba et le Iaïk; les rivières Ouïl et Kouïl, qui viennent de l'est, et se jettent dans ces lacs; enfin les rives du Kaldagaïda et du Bouldourta, qui se perdent dans les lacs marécageux de la gauche du Iaïk.

Pendant un voyage de plusieurs mois, que j'ai fait en été et en automne de l'an 1806, le long de l'Irtyche supérieur jusqu'au lac Dzaïsang noor, j'ai eu journellement occasion de voir un grand nombre de Kirghiz. Une connaissance légère du turc, tel qu'on le parle à Constantinople, me mit en état de communiquer sans difficulté avec ceux de la horde moyenne; il s'agissait seulement de ne pas se servir de mots arabes et persans, reçus dans l'idiome des Osmanli. J'ai vu postérieurement des Kirghiz des deux autres hordes, tous parlaient la même langue, presque sans différence de dialecte. Le savant Amédée Jaubert a fait la même observation pendant son séjour à Astrakhan, où il avait de fréquentes relations avec ce peuple, pour se procurer les

Digitized by Google

chèvres qui donnent le duvet précieux employé pour la fabrication des chals. Enfin personne n'avait douté jusqu'à présent que les Kirghiz ne fussent un peuple de la race turque, et que son idiome ne fût un dialecte turc.

M. Schmidt, à Saint-Pétersbourg, est le premier auteur qui ait jugé autrement, en prétendant « que les Kirghiz sont des Mongols, et une « branche des Bouriats, qui, avec le temps, se « sont tout-à-fait séparés des peuplades mon- « goles, et, par suite de leur voisinage avec des « nations tartares, se sont formé un nouvel « idiome, divisé en plusieurs dialectes; espèce de « langage tartare (*turc*), fort différent de tous « ceux des peuples de race tartare (*turque*) qui « les avoisinent au nord, au sud et à l'ouest, et « rempli de mots mongols ». Ces assertions reposent *en partie* sur l'autorité de l'*Histoire mongole* composée en 1662, par *Sanang Sœtsœn;* ainsi que sur un ouvrage extrêmement récent, et dont l'authenticité a déjà été examinée antérieurement. Si ces assertions étaient restées dans le livre de M. Schmidt, on aurait pu se dispenser de les réfuter; mais il est fâcheux de les voir reproduites, sans aucune objection, dans un écrit périodique aussi estimé que le *Journal des Savants* (1), et par l'orientaliste le plus célèbre de l'Europe; le

---

(1) *Jaurnal des Savants*, octobre 1825, p. 589.

Digitized by Google

baron de Sacy, en les répétant, leur a, pour ainsi dire, imprimé le cachet de son approbation. Certes, il serait téméraire de vouloir révoquer en doute l'autorité de l'illustre président de la Société Asiatique, sur un point difficile de la grammaire arabe ou persane, sur l'explication d'un passage de Hariri, sur un événement arrivé en Egypte pendant que ce pays fut soumis aux khalifes et aux mamelucs, sur l'âge et l'authenticité d'une fable de Bidpai et sur plusieurs autres questions qui se rattachent à la littérature des peuples sémitiques et mahométants; mais je pense que les opinions de ce savant, sur des faits historiques et ethnographiques, qui ne peuvent être discutés qu'avec le secours d'ouvrages écrits en des langues asiatiques qui n'ont pas été l'objet principal de ses études et de ses recherches, doivent être scrupuleusement examinées avant d'être adoptées.

Je ne puis m'empêcher de dire ici quelques mots sur le passage suivant du *Journal des Savants*, relatif à l'authenticité de l'*Histoire mongole* que M. Schmidt veut publier : « Ce serait « une prétention absurde de croire que l'histoire « des Mongols n'ayant été écrite que d'après les « documents fournis par des écrivains étrangers, « il soit superflu de connaître ce que cette nation « elle-même nous a transmis sur son origine, et « les événements qui se sont passés dans son sein. « C'est précisément tout le contraire; car le re-

Digitized by Google

« proche de partialité qu'on pourrait opposer aux « historiens nationaux, peut, à aussi bon droit, « s'adresser aux écrivains étrangers, soit qu'ils « aient écrit dans un temps où ils portaient le « joug de la nation dont ils nous ont conservé « l'histoire, où après qu'ils avaient recouvré leur « indépendance ».

Il me paraît, qu'en examinant le degré de confiance que tel ou tel historien mérite, c'est l'époque à laquelle il écrivait qu'il faut d'abord considérer. Le témoignage d'un auteur, qui vivait dans le temps le plus rapproché de l'événement qu'il raconte, doit, par cette raison, être d'un poids plus grand que celui de ceux qui ont écrit postérieurement. Or, *Sanang Sætsæn* composa son ouvrage en 1662, c'est-à-dire plus de quatre siècles et demi aprés l'avénement au trône de Tchinghiz khan, et longtemps aprês les auteurs chinois, persans et turcs qui ont écrit l'histoire des Mongols; quant aux écrivains chinois qui ont traité le même sujet, ils étaient presque contemporains des événements qu'ils rapportent, et les sources dans lesquelles ils ont puisé sont les mémoires des Mongols mêmes, qui, pendant qu'ils occupaient la Chine, écrivaient aussi bien dans leur propre langue qu'en chinois.

Rachid-eddin a composé son *Histoire des Mongols* en 1302 de notre ère; il le fit par ordre de *Ghazan khan,* monarque de la Perse et descendant de Tchinghiz; ce prince fit communiquer à son

Digitized by Google

historiographe « toutes les pièces historiques d'une « authenticité reconnue, écrites en langue mon« gole; il lui donna pour aide le grand *Noyan*, « Poulad *Tchinsang*, généralissime et adminis« trateur du royaume, qui connaissait mieux que « personne les origines et l'histoire des nations « turques, et en particulier celles des Mongols ». Est-il probable qu'avec de tels secours, Rachid-eddin eût composé une histoire romanesque des ancêtres de son prince et de son protecteur, ou qu'il eût voulu diminuer la gloire de la nation Mongole par de faux récits de ses exploits. Certes cela n'était pas dans son intérêt, et aurait pu lui faire perdre la bienveillance de son maître ; mais ce qu'il pouvait faire impunément, c'était de rattacher les traditions des Mongols et des Turcs à celles des Juifs, et faire descendre ces deux peuples de Noé ; puisque les Mahométans adoptent, comme les chrétiens, les récits de Moïse, sur la descendance du genre humain, comme les seuls véritables. Enfin, *Aboulghazi* était un prince de la famille de Tchinghiz khan, et contemporain de *Sanang Sætsæn;* il mourut un an après que celui-ci eut terminé son *Histoire des Mongols*. La première partie de l'Histoire généalogique des Turcs du Sulthan de Kharizm, n'est qu'un extrait abrégé de l'ouvrage de Rachid, auquel l'auteur a ajouté souvent des faits plus ou moins constatés ; il faut aussi avouer qu'il a souvent mal traduit ou défiguré son original ; cependant, issu de la race

Digitized by Google

du conquérant mongol, il n'est pas présumable qu'il ait cherché à jeter un faux jour sur l'origine de la nation et sur son histoire. Les insinuations de M. Schmidt, contre les historiens chinois, persans et turcs, relativement à l'histoire mongole, sont donc sans fondement, et ne peuvent servir à exhausser l'authenticité de l'ouvrage de *Sanang-Sætsæn.*

La généalogie de la famille de Tchinghiz khan, donnée par ce dernier, est à peu près la même que celle qu'on trouve dans Rachid-eddin et Aboulghazi. Comme lui ces deux auteurs nomment le premier ancêtre de ce conquérant بورتّه جينه *Burté tchino* (1), mais ils ne le font pas descendre, comme l'écrivain mongol, des rois du Tubet. Il est très-naturel que ce dernier, comme sectateur de Bouddha, rattache l'histoire de *Burté tchino* aux traditions de ce pays, et qu'il fasse de ce prince un rejeton des rois, qui eux-mêmes avaient la prétention de descendre de la famille de Bouddha, par *Tul edzén.* « Celui-ci, dit *Sanang Sætsæn,* avait une cheve- « lure bleu de ciel; ses dents ressemblaient à « l'émail de la grande coquille de mer, et les « doigts de ses mains et de ses pieds à ceux d'une « oie; car il est dit qu'ils étaient joints ensemble

(1) Rachin-eddin traduit le nom de ce prince, à peu près comme M. Schmidt, par *Loup de couleur grise* ou *bleue.*

Digitized by Google

« par une peau; ses yeux se tournaient perpétuel-
« lement vers le soleil, comme ceux des oiseaux,
« et son corps offrait encore d'autres phéno-
« mènes singuliers ».

Mais laissons là les récits fabuleux de l'*Histoire mongole*, prônée comme la seule authentique par M. Schmidt, et revenons aux Kirghiz. Les traditions d'un peuple nomade, sans écriture et par conséquent sans histoire, ne peuvent passer pour des documents historiques. Celles des Kirghiz sont d'ailleurs si différentes les unes des autres, que je crois devoir les passer sous silence. Comme Rachid-eddin, *Aboul-ghazi* compte les *Kirghiz* parmi les nations turques; il les places avec les auteurs chinois, sur les bords du *Kem*, qui est le Ieniseï supérieur. « Leur tribu, dit-il, était origi-
« nairement peu nombreuse; mais plusieurs fa-
« milles mongoles, ayant quitté leur propre pays,
« se rendirent chez les Kirghiz, desquels ils adop-
« tèrent le nom. Cependant, ajoute-t-il, on ne sait
« pas positivement l'origine et la parenté de ce
« peuple ». — C'est sa langue qui nous démontre la dernière; elle est du *turc tout pur*, sans mélange de mots mongols, comme on le verra par les données qui suivent.

Le pluriel des substantif est formé, comme dans tous les dialectes turcs, par la syllabe *lar* ou *lèr*, qn'on ajoute à la fin des mots. Par exemple, de *kas*, sourcil, on fait *kaslar*, les sourcils; comme en turc, قاش fait قاشلر. En mon-

Digitized by Google

gole, le pluriel se fait par un *t*, qui s'ajoute à la voyelle finale, ou remplace la consonne *n*.

Les adjectifs de qualité sont formés de substantifs par la syllabe *ly* ou *lu;* par exemple, de *tas,* pierre, on fait *tasly,* pierreux (en turc طاش *tach,* et طاشلو *tachlu*); de *koum*, sable, *koumlu*, sablonneux (en turc قوم *koum* et قوملی *koumly*); en mongol ces dérivés se font par *tou*.

Les génitifs des substantifs se terminent en *nun* ou *nyn*, comme en turc de Constantinople, en ڭ *un*, et en turc oriental, en نینک *ning;* par exemple, *kusnyn atak,* le pied de l'oiseau, en turc oriental, قوش نینک اغاق *kouch ning aghak*.

Le datif se forme par *ga*, ajouté à la fin du mot; par exemple, *anlarga*, à eux, en turc oriental, انلارغا *anlârga ;* et à Constantinople, انلرکا *anlarga*.

L'ablatif est produit par la particule *da* ajoutée au mot, comme dans le turc oriental. Les infinitifs finissent en *mak* et *mék*. Les pronoms personnels se joignent à la fin des verbes dans la conjugaison; enfin toutes les règles de la grammaire sont les mêmes que dans les autres dialectes turcs, et diffèrent essentiellement de la langue mongole. Quelqu'un qui sait le turc comprendra facilement ces phrases kirghizes : *Ni-alàsyn,* que prends-tu? — *Bou alàmyn,* je prends cela. —

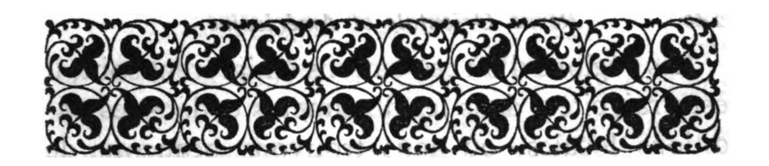
Digitized by Google

Niga kel'dy, pourquoi es-tu venu? — *Kaïda ba-rasyn*, où vas-tu? — *War dour*, il est. — *Bary bar*, tout est là. — *Karàma*, ne regarde pas. — *Korkma*, ne crains pas! — *Itchma*, ne bois pas. *Minde bar*, j'ai. — *Koutaï berer*, Dieu donne. — *Koutaï bermez*, Dieu ne donne.

On remarquera que le *i* en kirghiz, quand il précède une voyelle au commencement d'un mot, prend ordinairement le son de *dj;* cependant j'ai vu des individus qui le prononçaient bien; de même que le *ch*, que la plûpart des Kirghiz remplacent par un *s*.



Digitized by Google



ÉTUDE CRITIQUE

SUR

L'HISTOIRE ANTÉ-COLOMBIENNE DES MEXICAINS

Par W. BEHRNAUER, de Dresde.



A partie la plus importante des annales mexicaines est le récit des événements qui se rattachent aux émigrations des Aztèkes et d'autres nations étrangères des pays lointains. Nous avons à rechercher le centre de notre esquisse ethnographique, dans la plaine d'Anahuac (1), où ils fondèrent plusieurs royaumes, notamment les empires de Montezuma et de ses confédérés.

---

(1) 14-21 dégrés de Latitude septentrionale.— Cp. Alex. de Humboldt. *Nouvelle-Espagne*, 1, 7.

Digitized by Google

Les régions d'où ces nations émigrèrent sont, il est vrai, citées dans les documents et dans les traditions locales, où nous trouvons beaucoup de renseignements; mais la détermination de leurs frontières est très-difficile à fixer, parce que leur situation politique est restée tout à fait inconnue.

L'émigration que nous avons à mentionner en premier lieu, est celle des *Toltèques*. Ceux-ci vinrent, d'après la tradition, d'un pays inconnu qui s'appelait chez eux, en général, *Hue-hae Tlapalan* ou *Huey Xalac* (1). Leur émigration de ce pays au Mexique, commença, comme Clavigero nous le raconte, environ en 544 de notre ère, quoique, dans les historiens espagnols, il y ait une considérable différence de date pour ce point de la chronologie mexicaine.

La date que nous venons de citer, est l'époque la plus ancienne du Nouveau-Monde. Les émigrants sont arrivés, d'aprés la tradition vulgaire, en 648 au Mexique. L'histoire toltèque, ne s'appuyant que sur la tradition qui s'est conservée chez les Aztèques, nous ne pouvons pas ajouter une foi complète aux détails que nous lisons sur leur histoire. Les traditions mexicaines sont d'accord sur ce fait, à savoir qu'ils sont arrivés dans

(1) Ixtlilxochitl, *Relac.*, 321, s.; 392 s. : le Tlapalan primitif ou ancien.

Digitized by Google

le pays du Mexique avant la fin du septième siècle de notre ère. Je renvoie, à ce sujet, les lecteurs au premier chapitre du premier volume de l'histoire du célèbre historien américain William Prescott, ouvrage relatif à la conquête du Mexique. Les Toltèques excellaient dans l'agriculture et dans plusieurs arts mécaniques. Ils ont été les inventeurs d'un système compliqué de chronologie adopté par les Aztèques.

Leur résidence était *Touba,* au Nord de la vallée mexicaine. Les ruines, très-largement dispersées, qui existaient encore au temps de la conquête, témoignaient de leur ancien luxe. Les restes magnifiques de temples et d'autres bâtiments, que nous pouvons voir dans les parties différentes de la Nouvelle-Espagne, appartiennent à ce peuple, dont le nom de *Toltèque*, comme Prescott nous le raconte, est devenu synonyme « d'architecte ». Le baron Alex. de Humboldt, nomme les Toltèques, les *Pelasgiens* du Nouveau-Monde. Ils ont introduit la culture du maïs et du coton; ils ont bâti des villes, des rues et des pyramides gigantesques, très-correctement exposées aux quatre régions du monde. Ils ont appris parfaitement l'art de tracer les peintures hiéroglyphiques, ont su fondre les métaux et tailler les pierres les plus dures; ils ont possédé la connaissance la plus parfaite de la longueur de l'année solaire (1).

(1) Je renvoie aux ouvrages de Gama et de Gallatin.

Digitized by Google

L'année civile, *Tonalpohualli* (calculation du Soleil), était une année solaire de 18 à 20 mois, avec 5 jours supernuméraires qu'ils ont nommés *nemotemi* : « vides, inutiles », et qui sont des jours de fête, le temps du *dolce farniente* général. Ces jours n'avaient point de signification solennelle : chaque personne qui était née à l'un de ces jours, était considérée comme malheureuse. Outre cela, l'année des prêtres consistait dans vingt fois 18 jours, et était nommée *Metzla-pohualli* « calculation de la Lune ; mais, excepté ce nom et celui du mois lui-même (*Metztli*, signifie ensemble la lune et le mois), rien nous fait supposer que les Mexicains aient connu la calculation de l'année d'après le courant des mois.

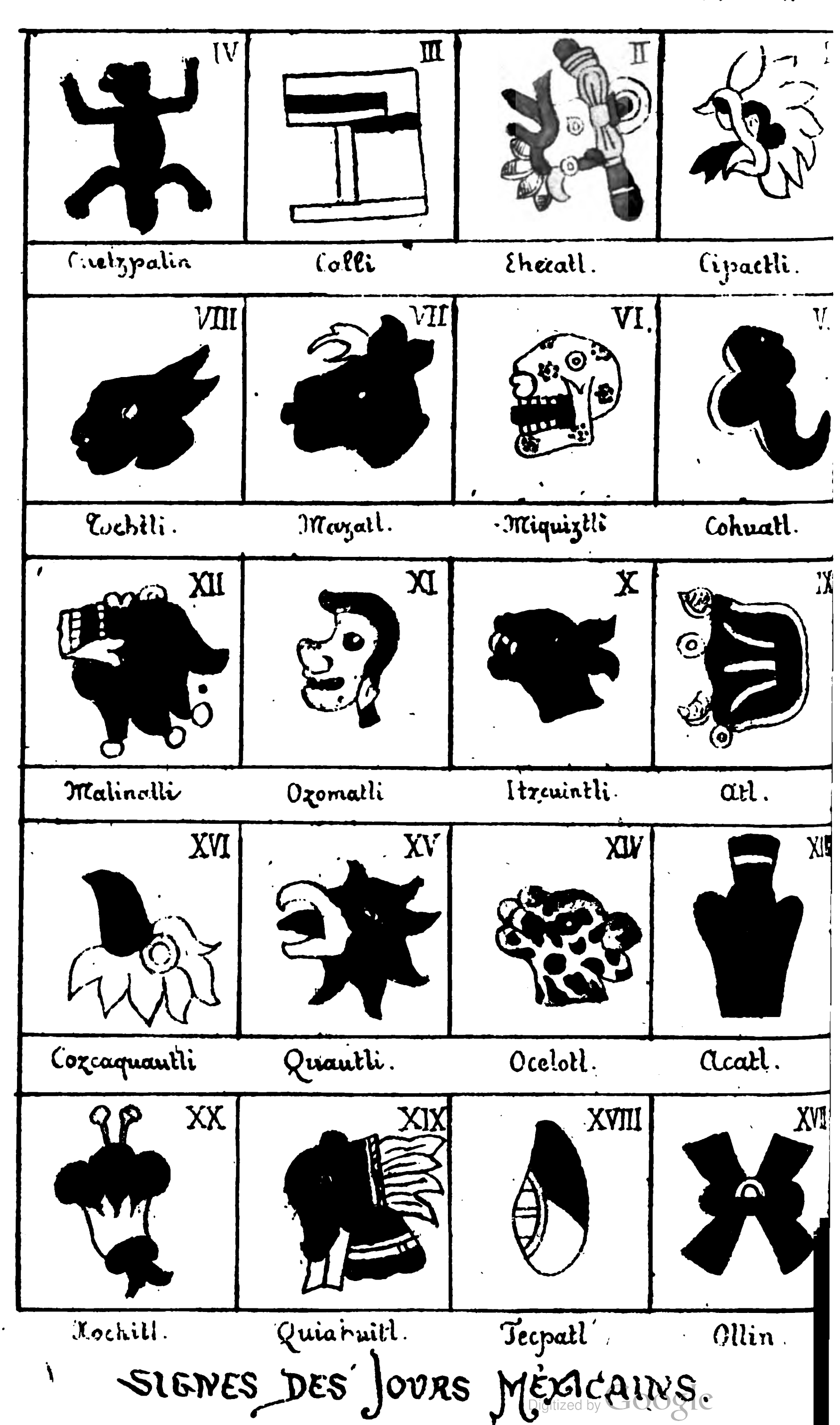
M. Eschevarria seul (I, 4) leur attribue, d'après sa fantaisie, des mois de la lune de vingt-trois jours, dans l'époque ancienne. Seulement, dans la signification et dans l'énumération des jours de l'année, chaque distribution restait selon vingt fois treize jours, et nous pouvons bien supposer que cette calculation a formé, dans l'époque ancienne, il est vrai, le fondement véritable de la chronologie.

Les jours d'un mois étaient nommés d'après vingt signes : *Cipactli* « un monstre de la mer »; *Ehecatl* « le vent » ; *Calli* « la maison »; *Cuetzpalin* « le lézard » ; *Cohuatl* « le serpent » ; *Miquitzli* « la mort » ; *Mazatl* « le chevreuil » ; *Tochtli* « le lapin »; *Atl* « l'eau »; *Itzcuintli* « le chien »; *Ozomatli* « le

Digitized by Google



Digitized by Google



SIGNES DES JOURS MÉXICAINS.

Digitized by Google

singe »; *Malinalli* « la touffe d'herbe »; *Acatl* « le roseau »; *Ocelotl* « le tigre »; *Quauhtli* « l'aigle »; *Cozcaquauhtli* « un autre oiseau »; *Ollin* « le mouvement du soleil »; *Tecpatl* « le pyrite »; *Quiahuitl* « la pluie »; *Xochitl* « la fleur ». On n'est pas cependant d'accord si les mois commençaient, dans chaque année, par Cipactli (Cp. Gallatin, p. 67).

Si l'on voulait indiquer un certain jour dans l'année, on ne nommait guère le nom d'un de ces signes et celui du mois, comme cela eut été le plus simple et le plus commode, d'après la chronologie européenne, mais l'on ajoutait au nom du signe, un nombre qui était entre *un* et *treize*. Les nombres de 1 jusqu'à 13, et alors les nombres de 1 jusqu'à 7, étaient ajoutés aux 20 noms des jours; ceux du second mois l'étaient aux nombres de 8—13; puis les nombres de 1—13, et aux derniers d'entre eux, était ajouté de nouveau le nombre 1, etc.

Mais parce que ce système ne suffisait que pour vingt fois treize jours, sans qu'une ambiguité en résultat, on ajoutait encore à cette combinaison du nom avec un nombre, le nom d'un des neuf Compagnons de la Nuit qui, aussi, alternaient dans la série régulière pendant toute l'année.

Le grand rôle que jouait le nombre *13* (1), s'ap-

(1) Clavigero, t. VI, p. 25

Digitized by Google

puyait, d'après Siguenza, sur la circonstance qu'il y avait treize Dieux supérieurs : cependant, quelques auteurs (par exemple, Gomara, p. 429), parlent d'une semaine de treize jours que les Mexicains possédaient.

Cette opinion ne peut pas être justifiée, parce que la période des treize jours ne convient que pour le calendrier des prêtres et des fêtes, mais non pour l'année civile et la chronologie elle-même. Au contraire, les mois de vingt jours de l'année civile, consistaient dans quatre semaines, qui avaient cinq jours; et à chaque cinquième jour, sur lequel tombait un des signes ci-devant cités (p. ex.: le lapin, le roseau, le pyrite ou la maison), ils avaient coutume de se rassembler sur une place du marché. Cinquante-deux telles semaines ou cinquante-deux fois cinq jours remplissaient, il est vrai, une année de prêtres de vingt fois treize jours, d'après un calcul, d'ailleurs, tout à fait complet, puisque l'année civile consistait dans $18 \times 20 + 5$ jours, qui étaient comptés d'après la calculation des prêtres, comme $28 \times 13 + 1$ jour. Ils avaient alors, dans chaque année civile, comme surplus un jour; et seulement, après l'écoulement des 13 années, fin d'une de leurs ères de treize périodes, ils pouvaient se remettre d'accord avec l'année civile.

Si les fêtes religieuses, comme on peut le croire, avaient été organisées d'après la calculation du calendrier des prêtres, qui ne renfermait que

Digitized by Google

vingt fois 13 jours, il en résulterait qu'elles ne se seraient pas dérangées pendant l'année civile, comme M. Eschevarria le dit (I, 5 et 11). Sahagun prétend, cependant, que les fêtes des Mexicainsétaient tantôt mobiles et tantôt immobiles, et Gama (II, 56), les déclare toutes immobiles, ce qui n'est possible qu'en supposant que leur célébration était plutôt réglée par la calculation de l'année civile.

La description de ces fêtes, que Torquemada (t. X, p. et 10 s.), a donnée, confirme cette dernière supposition et indique, pour chaque fête particulière, un certain mois de l'année solaire, dans laquelle cette fête était célébrée. Il est très-intéressant de connaître les noms de ces 18 mois qui sont nommés, pour la plus grande partie, d'après des phénomènes naturels qui alternent ou d'après des actes du service des Dieux. Nous les donnerons d'après l'ouvrage de Torquemada : 1. *Atlacahualco* « le défaut d'eau », ou *Quahitlehua* « la saison de la pousse des plantes » ; — 2. *Tlacaxipehualiztli* « le défaut de sommeil des hommes, à cause de la grande quantité de sacrifices » ; — 3. *Tozoztontli* « la petite garde des prêtres » ; — 4. *Hueytozontli* « la grande garde des prêtres » ; — 5. *Toxcatl* « le temps très-doux » — 6. *Etzalqualitztli* nommé d'après la bouillie qui était mangée à ce moment ; — 7. *Tecuhilhuitontli* « la petite fête du Seigneur » ; — *Hueytecuhilhuitl* « la grande fête du Seigneur » ; — 9. *Tlaxu*

Digitized by Google

chimaco « la distribution des fleurs », ou chez les Tlascaltèques *Hueymiccaylhuitl* « la grande fête des morts »; — 10. *Xocotlhuetzi* « la fin des fruits »; — 11. *Uchpaniztli* « le mois du tour »; — 12. *Teutleco* « l'arrivée des Dieux »; — 13. *Tepeilhuitl* « la fête des montagnes »; — 14. *Quecholli* nommé d'après un oiseau de passage; — 15. *Panquetzalitzli* « la plantation des étendards »; — 16. *Atemotzli* « la tombée de la pluie »; — 17. *Tititl* « le temps accablant »; — 18. *Itzcalli* « la résurrection, le commencement du printemps ».

Je renvoie à l'ouvrage du baron Alexandre de Humboldt (*Vues des Cordillères*, p. 132), qui cite quelques autres noms et croit que le mois *Tititl* était le premier mois de l'année (Comparez aussi Clavigero, I, 457 et sv.).

Outre cela, il y avait aussi un calendrier de justice et d'agriculture, où il est moins question de chronologie proprement dite, que de jours où se donnaient les audiences pour la justice, où l'on traitait les affaires économiques, etc.

Si l'ère des Aztèques commençait comme Gama (I, 19) nous l'enseigne, par l'année 1091, et si cette première combinaison des années tombait sur le signe *ome-acatl*, « 2-roseau », l'on trouve : $1090+4\times52+27=1325$. La période de cinquante-

(1) La même opinion a été exprimée par Gama.

Digitized by Google

deux années était représentée par les Mexicains, par un cercle avec l'image du Soleil. Ce cercle était divisé en un cadran vert, bleu, rouge et jaune ; chacune de ces divisions se subdivisait en 13 parties, et l'on mettait à chacune de ces subdivisions, sur un cercle plus grand, en écriture d'images, les événements les plus importants de l'année correspondante.

Pour concilier la calculation de l'année de 365 jours avec le cours du Soleil, les Mexicains intercalaient, d'après l'indication de tous les auteurs anciens, 13 jours après un écoulement d'une période de cinquante-deux années ; Gama (I, 23, 53), qui a fait les études les plus minutieuses sur le calendrier mexicain et dont les renseignements nous ont procuré les éclaircissements les plus précieux, est le seul qui prétende que toutes les cinquante-deux années, 12 1/2 jours étaient intercalés, et que les jours d'une période de cinquante-deux années commençaient à minuit, et ceux de la période suivante à midi. Dans le premier cas, comme A. de Humboldt le fait observer (*Vues*, 184), l'année mexicaine aurait eu 365,25 jours, et dans le second, 365,240. Cette longueur de l'année serait, d'après l'observation de Laplace, encore plus exacte que celle qui a été in-

(1) Clavigero, t. I, p. 296 ; — cp. Acosta, *Hist. natural y moral de las Indias*, 1591, t. VI, p. 2 ; — et *Solis*, t. I, p.376.

Digitized by Google

diquée par Hipparque (1). Cette exactitude est d'autant plus étonnante (et nous devons ajouter plus de nature à motiver des soupçons), que Gama lui-même (II, 115), ne concède pas que les Mexicains aient possédé des connaissances mathématiques. Il est d'avis qu'ils ne parvinrent que par la pratique et par des observations longues et continues, à leur division du temps et à leur chronologie. Il paraît à peine admettre qu'ils étaient capables de faire des observations assez subtiles pour obtenir un tel résultat. Gama appuie son opinion sur l'éclipse du Soleil de l'année 1477, qu'il se fait un devoir de calculer, mais Gallatin (p. 80) réfute à juste titre l'admission de cette conclusion.

Le passage de l'ouvrage de M. Acosta, auquel il recourt (2), n'est pas clairement exact dans l'expression. Ce passage ne permet pas d'admettre avec Gama, que le nouveau feu était allumé quelquefois pendant le jour, principalement parce que Sahagun et Torquemada disent très-distinctement que cela arrivait toujours à l'heure de minuit. Il reste à supposer une intercalation alternative de 12 ou 13 jours, ou seulement une intercalation de 13 jours.

---

(1) Humboldt, *Kosmos*, éd. originale, t. III, p. 147; Ptolémée, cap. 3, p. 15).

(2) Ces mots qu'il donne, sont : « Sacaban el dia que amanecia para principio de otro siglo, lumbre nueva. »

Digitized by Google

Sur les moyens que les Mexicains ont employés par leurs observations astronomiques, nous ne savons que très-peu de choses. Ils corrigeaient d'après Gama (I, 51), leur année civile selon la hauteur du Soleil au temps du solstice d'hiver. Le tuyau vertical trouvé par M. Nebel, dans la pyramide de *Xochicalco*, et qui donnait du haut dans un souterrain obscur (voy. Rohrbach, dans la gazette allemande *Ausland*, année 1837, p. 1123) », paraît avoir servi à des observations du passage du Soleil par le Zenith. La pierre du calendrier de 4 1/2 varas de longueur et de largeur, et de 1 vara de grosseur, était exactement placée dans sa position horizontale, et orientée d'après les régions du ciel.

A plusieurs endroits de sa circonférence, il y avait des trous qui servaient à l'établissement des gnomones, dont ceux qui correspondaient l'un avec l'autre, et étaient liés par un fil. Cet arrangement et la manière de leur emploi, a été établi par Gama (1,104, et sv.), qui s'est fondé pour cela sur ce qu'il avait trouvé à Chapultepec. Il a vu là, sur une pierre horizontalement placée, trois flèches peintes, dont les pointes formaient, les unes et les autres, des angles égaux, et indiquaient l'Est, de sorte que les deux flèches les plus extrêmes signifiaient le solstice et la flèche moyenne l'équinoxe. En biais, au travers des flèches, une petite ligne était tirée, qui était exactement dirigée du Nord vers le Sud, et montrait deux trous qui

Digitized by Google

étaient percés dans deux autres pierres placées aux deux côtés de la première pierre, de manière que l'ombre d'un fil tendu, d'un trou jusqu'à l'autre, devait tomber à l'heure de Midi, sur cette ligne. C'était ainsi un instrument par lequel les Mexicains pouvaient déterminer le véritable point d'Est et d'Ouest, le vrai temps de Midi, les solstices et les équinoxes. Il servait aussi d'horloge solaire, indiquant le temps du jour (1); et parce que l'observation des heures de Midi ne valait, que pour le Mexique lui-même, elle ne pouvait pas s'appuyer sur une tradition imaginée, mais devait être placée elle-même avec l'instrument nécessaire pour ce but, au lieu fixé par les Aztèques.

Gama (121), a conclu, avec la plus grande probabilité, de l'arrangement de l'horloge solaire, que le jour et la nuit étaient divisés en 8 parties égales. Le commencement de l'année mexicaine a été très - différemment indiqué; il doit avoir commencé, dans les mois de janvier ou de février, mais a pu commencer aussi dans les mois de mars ou d'avril.

Je renvoie le lecteur à l'ouvrage de Sahagun (VII), et à celui de Gama (1, 46). Mais Torquemada (X, 10), fixe le commencement de l'année, au 1er février, Sahagun (II, 1), au 2 février, Her-

(1) Gama, t. II, p. 111, sv.

Digitized by Google

rera (III, 2, 18), au 23 février, le père Acosta (VI, 2), au 26 février (cp. aussi, Brasseur de Bourbourg, III, 465-475, note).

L'indication de Gama (I, 52) est la plus exacte d'après toute vraisemblance, à savoir que l'année première de la période de cinquante-deux, commençait par le 9 janvier, la cinquième par le 8 janvier, la neuvième par le 7 janvier, etc., parce que les Mexicains perdaient, à cause de l'intercalation faite après 52 années, toutes les années *un jour,* de sorte que la dernière année de leur période commençait le 27 décembre; et si l'on fait la suppression des 5 *nemotemi* ou jours inutiles, elle finit par le solstice de l'hiver, au 21 décembre, dernier jour de la période entière. Le dernier des 5 *nemotemi* venait la solemnité, pleine d'angoisse, du renouvellement du feu; puis venaient les treize jours intercalaires, qui étaient des jours de joie et de fête, mais qui n'étaient comptés à aucune des deux années qui les renfermaient. Enfin, janvier commençait la nouvelle année et la nouvelle période, comme cela a eu lieu, la dernière fois, dans l'année 1506, ainsi que Clavigero nous l'apprend.

Les Toltèques intercalaient, comme nous, en Europe, toutes les quatre années, un jour; mais les Aztèques avaient changé cela de la manière que nous venons d'expliquer. Chez tous ces peuples d'*Anahuac,* existait la même chronologie; mais il y avait des différences dans des choses

Digitized by Google

secondaires : la numération des années pendant la période, était commencée par les Toltèques, par Tecpatl « le pyrite » ; à *Teotihuacan*, par Calli « la maison », à *Tezcuco*, par Acatl « roseau » ; par les Aztèques, dans le Mexique, enfin par *Tochtli* « le Lapin ». Je renvoie à l'ouvrage de L. de Gama, I, 16. A *Tlascala*, le premier, le deuxième, le neuvième, le dixième et le treizième mois de l'année, portaient d'autres noms que dans le Mexique, et il paraît que dans ces lieux-là d'autres fêtes étaient célébrées.

Je renvoie à l'ouvrage de M. Vérancourt (t. II, p. 2, 35, et sv.). Chez les Mixtèques et les Zapotèques, le commencement de l'année aurait été plus tardif que chez les Mexicains : c'est à savoir, le 16 mars, (Kingsborough, *Antiquities of Mexico*, t. V, p. 190). A Oaxaca, Chiapa et Soconusco, on employait, au lieu des noms « le Pyrite, la Maison, le Lapin et le Roseau », les suivants : *Votan*, *Lambat*, *Been*, *Chinax*. On faisait aussi usage d'autres noms dans le Mechoacan, et une pareille différence se remarquait dans la signification des jours de mois (Eschevarria, t. I, p. ii ; Humboldt, *Vues des Cordillères*, p. 307).

Le baron Alex. de Humboldt croit que la vraie raison de l'éclipse du Soleil était connue des Mexicains ; et, d'après lui, Prescott, l'auteur de

(1) *Vues des Cordillères*, p. 282.

Digitized by Google

l'*Histoire de la conquête du Mexique* (I, 110), a énoncé cette opinion fondée sur quelques figures de l'écriture hiéroglyphique et sur certains rites de fêtes. Si nous ne pouvons pas douter que la planche 56 que le premier a publiée, nous montre a projection d'un disque sur un autre, celle du *Codex Telleriano-Remensis,* dans Kingsborough, (*Ant. of Mexico,* pl. 15, 22), ne permet point une telle conclusion, puis qu'ici, dans les deux images projetées l'une sur l'autre, et où l'on peut voir le Soleil et la Lune, il manque un secteur comme si l'on voulait indiquer que le Soleil est dévoré. Outre cela, il paraît douteux que la seconde image représente la Lune (Kingsborough, *Antiquities of Mexico,* t. VI, p. 142, note). Pour les éclipses de Lune, on les expliquait en disant que le Soleil dévorait la Lune (*Ib.*, t. V, p. 154).

(A suivre.)



Digitized by Google

Digitized by Google

CHRONIQUE

DE LA

REVUE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

LA QUESTION ACTUELLE

LE CONGRÈS PROVINCIAL DES ORIENTALISTES
Session de Lyon. — 1878.

(*Correspondance particulière de la* Revue Orientale et Américaine.)

Lyon, le *10* septembre *1878*.

Depuis bien des années, les Orientalistes allemands ont pris l'habitude de se réunir périodiquement en Congrès, pour établir entre eux des relations plus intimes, se communiquer des idées et discuter les questions d'intérêt général pour leurs études. Le succès du Congrès international des Orientalistes, fondé à Paris en 1873, a donné naissance à une association analogue destinée à répandre le goût des recherches asiatiques dans les villes de province. Malheureusement, la France ne jouit pas, comme l'Allemagne, des bienfaits de la décentralisation, et quelque regrettable que soit cet aveu, il faut constater que, sans le concours de Paris, nos villes des départements, même les plus considérables, sont encore insuffisamment préparées pour assurer le succès à des Congrès d'érudition proprement dite. Des circonstances exceptionnelles ayant amené à Saint-Étienne, lors de la première Session, présidée par M. de Ravisi, plu-

Digitized by Google

sieurs membres de la grande expédition du Mékong, cette session prit un caractère d'originalité qui donna quelques espérances pour l'avenir. Et, cependant, parmi les membres de cette glorieuse expédition, un seul, M. Aymonier, professeur de cambogien à l'Ecole des Stagiaires de Saïgon, était en droit de revendiquer le titre d'Orientaliste. Mais, en dehors de ce savant, le chef-lieu de la Loire s'était assuré la présence et le concours d'un égyptologue, M. Chabas, et d'un japoniste, M. de Rosny. Il y avait donc là un petit personnel d'hommes autorisés, suffisants pour donner une valeur réelle à cette session d'essai.

Saint-Etienne légua à Marseille le soin d'organiser la deuxième Session. Cette session fut très-bruyante : on y décerna la présidence à M. Ferdinand de Lesseps, une de nos gloires nationales, le grand perceur de l'Isthme de Suez, comme l'appelle le *Courrier de Lyon*, mais un homme qui ne compte pas comme orientaliste ; on y appela M. Thiers ; on eut pu y inviter avec autant d'opportunité M. Ingres ou madame Sarah Bernard. Le bureau du Congrès provincial des Orientalistes était brillamment rempli ; il n'y manquait que des Orientalistes. On déclama contre les prétentions de Paris qui, cependant, n'avait eu aucune prétention dans ce Congrès ; on parla très-haut de la valeur des Orientalistes Marseillais, et chacun s'attendait à entendre répéter à la tribune cet aphorisme bien connu : « Si Paris avait une Cannebière, et si l'on y mangeait de la bouille-à-baisse, peu s'en faudrait que Paris ne devint un petit Marseille. » La seconde Session du Congrès provincial des Orientalistes, fut un insuccès complet.

Marseille choisit Lyon pour héritier, et confia la continuation de l'œuvre aux mains puissantes de M. Emile Guimet. L'éminent industriel Lyonnais, pour mieux s'acquitter de sa tâche, se décida à entreprendre un voyage autour du monde. Son but principal était de réunir les éléments d'un Musée oriental et de ramener avec lui des indigènes, pour introduire à Lyon l'enseignement des langues orientales. Ce but fut réalisé; et le troisième Congrès provincial des Orientalistes, put offrir, dans son pro-

Digitized by Google

gramme, ce que les Anglais appellent en pareil cas *great attractions*. La cordialité charmante avec laquelle M. Guimet nous a reçus, les fêtes qu'il a organisées pour distraire ses hôtes, laisseront certainement dans l'esprit de tous ceux qui se sont rendus à son appel, le plus agréable souvenir. Nous n'emporterons d'ici qu'un regret, c'est d'avoir assisté encore une fois à un Congrès d'Orientalistes, où rien ne manquait, si ce n'était les Orientalistes.

« Nous n'avons, a dit notre charmant président, avec son esprit habituel, ni Lambert, ni Molière, mais puisque je vous vois, je me tiens fort content ; vous êtes des Orientalistes, entrez, on vous attend ». A ces mots, mais trop tard, reconnaissant sa faute, Maspero le suivit. . . . . Maspero, notre éminent égyptologue, était là, seul, rêvant aux obélisques et aux pyramides, apercevant dans l'ombre, l'œil en feu, les dents blanches, les ongles plus crochus que ceux du sphynx. . . . . . un monstre indien servant d'urne, où les Orientalistes du lendemain allaient sans doute déposer son nom. Erreur ! heureuse erreur ! les suffrages se portent en masse sur M. Oppert, dont on espère la prochaine arrivée. Anne, ma sœur Anne ! . . . . . M. le Dr Julius, Oppert absent, est proclamé vice-président du Congrès, aux applaudissements unanimes des Orientalistes lyonnais. Les Orientalistes sont loin d'avoir toujours de l'esprit. A cet égard, M. Guimet ne leur a guère ressemblé pendant tout le cours de la Session, et dans les situations les plus délicates, les plus embarrassantes, alors que M. l'abbé de Meissas cherchait à prouver à M. Maspero qu'il ne comprenait rien à la religion de l'antique Égypte, il a su couper court gracieusement aux plus intempestives dissertations, sans blesser les orateurs et sans laisser voir au grand public le motif réel de son intervention dans les débats.

Il faut rendre cette justice aux organisateurs du Congrès de Lyon. Ils ont fait de véritables prodiges, si l'on tient compte de l'ignorance du milieu où ils opéraient. Les articles publiés par les journaux de Lyon se signalent par les méprises les plus grossières et parfois même les plus ridicules. Le compte-rendu autographique fait dire à M. Na-

Digitized by Google

ville, de Genève, que l'égyptologie a été créée par Champollion-*Figeac* (!) ; un journal nous parle des statues de Brahma, de Vilmau (*sic*) et de Rama, qui décoraient l'escalier de l'hôtel de Ville ; ailleurs, il nous cite un livre qui a appartenu à Ké-lun-di (*sic*) empereur, qui régnait sur la Chine, il y a 70 ans ; partout les noms sont estropiés, défigurés, cités à tort et à travers.

Il est incontestable que M. Guimet rend, par sa rare intelligence, par son zèle infatigable, par le généreux emploi de sa brillante fortune, des services rares à la cause de la décentralisation des études orientales en France. Nous croyons cependant qu'il s'est pénétré d'une erreur préjudiciable à cette cause, en pensant qu'on pouvait tirer, pour la science, un parti sérieux des Orientaux, sans s'assurer préalablement du concours des Orientalistes autorisés. Nous connaissons trop le bon sens et l'esprit éclairé de M. Guimet pour ne pas espérer qu'il renoncera bientôt à ce regrettable système. Le Congrès de Lyon a dû lui ouvrir complètement les yeux à cet égard.

Que pense-t-il, notamment, de ce lettré japonais qui vient lire à l'assemblée des études critiques sur *Lao-tseù*, qu'il nous donne comme un philosophe japonais (!), vivant au temps de Confucius, mais dont les préceptes sont beaucoup plus abstraits que ceux du philosophe chinois (!) ? « M. Guimet, lit-on à ce sujet dans le *Courrier de Lyon*, dit que « cette lecture ne sera pas poursuivie parce qu'elle entre « dans un ordre d'idées trop technique, mais qu'on peut le « résumer ainsi : un parallèle entre les traductions de « M. Stanislas Julien et les textes primitifs. M. Ymaidzoumi « a découvert ainsi quelques erreurs qu'il a signalées, et « M. Cordier fait observer que cette petite exécution est « une loi du talion infligée au savant sinologue ».

Je n'ai certainement pas la pensée de rendre les membres du Congrès de Lyon responsables des sottises que leur ont fait dire les journaux, mais je ne puis me dissimuler qu'en bien des circonstances ils n'ont pas craint de prononcer des jugements catégoriques sur des questions qu'ils ne connaissaient que fort peu et qu'ils n'ont pu qu'effleurer dans des

Digitized by Google

discussions pour lesquelles les uns et les autres étaient insuffisamment préparés.

L'exposé de l'histoire de Chine antérieure à Confucius, par M. Tomii, aurait certainement causé plus d'une surprise aux sinologues, s'il y en avait eu au Congrès de Lyon. Outre les détails que tout le monde connaît sur ces vieilles périodes de l'antiquité chinoise, l'auteur a ajouté des renseignements qui lui sont absolument personnels et dont il est juste de lui accorder tout le mérite. Cette lecture, il est vrai, n'a pas convaincu l'irrascible abbé de Meissas, qui n'y a pas trouvé assez clairement des preuves en faveur de la doctrine chrétienne et du dogme de l'immortalité de l'âme. Pour ma part, je n'y ai rien trouvé non plus d'intéressant pour nous apprendre à diriger les aérostats.

Le même M. Tomii a discuté cette singulière question inscrite dans le programme du Comité d'organisation : « Quels rapports existent entre le Shin-To des Japonais et le « Seu-Tao des Chinois ». Les Orientalistes savaient depuis longtemps que ces rapports n'existent pas ; le Congrès de Lyon a confirmé leurs idées à cet égard.

Mais trêve de critique : il est incontestable que la Session de Lyon constitue un progrès dans l'histoire du Congrès provincial des Orientalistes, et qu'en somme elle a été plus sérieuse et plus scientifique que la Session de Marseille. M. Émile Guimet a réalisé, en cette circonstance, un véritable tour de force ; il a rendu possible la quatrième Session qui, suivant le vote de l'assemblée, aura lieu l'année prochaine, à *Nancy*, sous la présidence de M. le baron de Dumast. Dans un remarquable discours de clôture, il a cherché à distinguer le caractère du Congrès international et celui du Congrès provincial des Orientalistes.

« Notre œuvre, a-t-il dit, devait trouver un écho bien-
« veillant parmi les professeurs de l'École des Langues
« Orientales, les professeurs de l'École des hautes Études,
« les professeurs du Collège de France, et parmi les
« membres de l'Institut. Aussi, tous les Orientalistes de ces
« institutions se sont fait un plaisir et un devoir de nous
« patronner, et le plus grand nombre figure sur la liste de

Digitized by Google

« nos membres d'honneur. Plusieurs devaient prendre part
« à nos travaux ; mais les vacances, mais les voyages, mais
« la santé, la chasse, les eaux, la mer, la famille, que sais-je
« encore ? De telle sorte qu'un seul est venu à nous.

« M. Maspero me permettra donc de dire que, grâce à ces abstentions forcées, notre Congrès a bien eu le cachet qu'il devait avoir, que nos travaux sont venus surtout de la province et de notre localité, et que puisque la science officielle lui a manqué, ses résultats scientifiques sont bien le fait des départements, et qu'il est par excellence un Congrès provincial ».

Maintenant, je dois vous entretenir des fêtes charmantes offertes pendant toute la durée de la Session, aux nombreux membres du Congrès, par M. Émile Guimet et par les autorités Lyonnaises qui avaient bien voulu prendre la réunion sous leur patronage. Le Conseil général du Rhône s'était fait représenter par M. Million, son président, le Conseil Municipal, par M. Langlade, également son président, la Faculté des Lettres, par son doyen, la préfecture, par M. Joubert, un de ses secrétaires généraux. M. le préfet, en sa qualité d'homme éclairé, brillait par son absence. La séance d'ouverture a eu lieu dans la grande salle des fêtes, à l'Hôtel de Ville de Lyon. Le vestibule, les escaliers et les salles de ce magnifique édifice avaient été décorés avec beaucoup de goût par les soins du jardinier en chef de la ville. Au balcon, donnant sur la place des Terreaux, flottaient les drapeaux des différentes nations représentées au Congrès.

Le premier septembre, après la visite du Musée de Lyon, les membres du Congrès s'embarquèrent pour une *excursion à Neuville* sur le bateau à vapeur « le Parisien », pavoisé pour la circonstance. On visita d'abord la ville, l'asile, les écoles fondées par M. Guimet, et l'ancienne résidence des archevêques de Lyon, puis on se rendit au théâtre, qui avait été transformé en une salle de banquet.

Pendant toute la durée du dîner, l'orphéon de Neuville et la fanfare de Fleurieu se sont fait entendre et applaudir.

Des toasts ont été portés par M. de Ravisi, *à M. et*

Digitized by Google

Mme Guimet; par M. Langlade, président du Conseil Municipal, *également à M. Guimet;* par M. Cordier, *à la ville de Lyon*, etc.

A la fin du banquet, les 200 invités allèrent s'embarquer de nouveau et eurent la surprise d'un beau feu d'artifice, tiré au bord de la rivière dont les quais avaient été brillamment illuminés.

Le 8 septembre, les membres du Congrès ont été visiter le « Musée Orientaliste » organisé par M. Guimet dans un bâtiment qu'il a fait construire tout exprès aux Brotteaux. Ce musée couvre une superficie de 3,500 mètres.

Le soir M. Guimet offrait un nouveau banquet aux membres du Congrès, dans les salons de Maderni.

J'ai jugé sévèrement le Congrès de Lyon, parcequ'à mes yeux il manquait d'éléments scientifiques sérieux. M. Guimet, avec sa brillante fortune et sa rare intelligence, a su faire venir de tous les bouts de l'Orient des indigènes et d'innombrables curiosités pour créer d'une pièce un Musée Oriental à Lyon. Il lui eut été bien moins difficile de faire venir dans son Congrès quelques-uns des Orientalistes qui font autorité dans la science et devant lesquels les amateurs se seraient certainement abstenus de débiter les lieux communs et les grossières erreurs dont ils n'ont guère fait grâce un seul jour au public curieux, mais ignorant, qui venait assister aux réunions. Que de gens ont manqué de belles occasions de se taire, et combien M. Guimet a dû souffrir en entendant leurs discours. Cependant je pense que tout le bruit fait à Lyon par le Congrès n'aura pas été sans résultat utile. Il a donné à plus d'un Lyonnais l'idée de s'occuper d'orientalisme ; et je ne serais pas étonné que, dans dix ans, le même Congrès, réuni dans la même ville, présentât un caractère scientifique sérieux et incontestable. Voici mon opinion : il est juste de laisser à l'avocat de l'accusé le droit de parler le dernier. Je termine donc en vous adressant la copie des quelques mots écrits par M. du Mazet, dans le *Courrier de Lyon*, pour résumer l'opinion générale du public lyonnais :

Digitized by Google

« Nous ne saurions terminer ce compte-rendu, fait trop à la hâte, sans dire du Congrès quelques mots qui résumeront l'impression générale.

« Cette impression a été excellente : le public a suivi les travaux avec un intérêt soutenu, et le nombre toujours croissant des assistants a prouvé combien les questions, au premier abord un peu arides qui ont été traitées, étaient de nature à frapper le public.

« Certes nous ne voulons pas dire que le Congrès aura un résultat immédiat au point de vue des graves questions abordées, mais il nous a prouvé quel besoin il y a en province de grouper les forces éparses de la science. Beaucoup parmi nous ne se connaissent pas; aujourd'hui un lien commun a rassemblé toutes les bonnes volontés et jeté les bases d'une association telle que la réclame M. Pila.

« Grâce à l'initiative généreuse de M. Émile Guimet, grâce au dévouement des secrétaires, MM. Piquet et Chantre; grâce au concours que tous, sans distinction de croyance ou d'opinion, ont apporté au Congrès, celui-ci a montré quelle puissance intellectuelle est perdue chaque jour par l'isolement et inspiré le désir de la mettre enfin à profit.

« L'École des Langues Orientales, fondée sur le boulevard du Nord, sera le point où nous tous, savants de profession ou simples curieux à la recherche des grands problèmes humains, nous pourrons nous réunir.

« Cette école, grâce à la situation exceptionnelle de notre ville, aux intérêts de notre commerce avec l'Orient, est appelée à une grande prospérité. Que Lyon n'oublie jamais que c'est à un homme qui ne lui a jamais rien demandé, qui n'a jamais brigué ni honneurs, ni fonctions publiques, qu'elle le doit. Que la cité lui en soit reconnaissante, car il mérite bien davantage l'affection dont l'entourent ses amis et tous ceux qui veulent voir l'influence intellectuelle de Lyon s'affirmer de plus en plus, que nos grands hommes des faubourgs ne méritent leur popularité ».

Digitized by Google

SOCIÉTÉS SAVANTES

Institut de France. — Trois places sont devenues vacantes à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, par suite du décès de MM. de SLANE, NAUDET et GARCIN DE TASSY. L'Académie a fixé au 22 novembre la discussion des titres des candidats. On cite comme candidats aux fauteuils laissés vacants par ces trois académiciens, MM. Barbier de Meynard, Alex. Bertrand, Foucart, François Lenormant, de Mas-Latrie, Oppert, Léon de Rosny, Ch. Schéfer, Weil et Wescher.

Congrès international des Sciences Ethnographiques. — M. le docteur LEITNER, de Lahore, s'est rendu à Paris pour assister à la seconde période de ce Congrès. Il apporte de nombreux documents sur le Dardistan, dont il a fait l'exploration, et se propose de communiquer à l'assemblée plusieurs vocabulaires de langues inconnues de cette région. — M. BER, de Lima, communiquera au même Congrès le résultat de ses fouilles dans les anciennes cités péruviennes des Incas.

Congrès de Géographie commerciale. — Ce Congrès, autorisé par décision ministérielle, aura lieu au Champ-de-Mars du 23 au 28 septembre 1878. M. MEURAND en est le président, et M. le marquis de CROIZIER le commissaire général.

ORIENTALISTES ET AMÉRICANISTES

Sinologie. — La *China Review*, du docteur Eitel, annonce les travaux suivants comme préparés pour l'impres-

Digitized by Google

sion : de l'archimandrite Palladius, à Péking, un *Dictionnaire chinois-russe*; — de M. Playfair, consul britannique, un *Dictionnaire géographique de l'Empire Chinois* ; — de M. Loercher, une *Carte murale de la province de Canton.*

De notre côté, nous annoncerons : de M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys, une *Histoire populaire des Chinois*, en 4 vol. in-8 ; — de M. Léon de Rosny, une édition du *Hiao-king*, avec une traduction complète des commentaires de l'empereur Youen-tsoung, de la dynastie des Tang, et de Sse-ma Kouang, et vingt-deux notices et mémoires sur la Piété Filiale en Chine ; — de M. Louis Bastide, l'*Histoire des Pirates chinois* ; — de M. Isidor Hedde, un *Dictionnaire géographique de la Chine.*

CRITIQUE LITTÉRAIRE

—

The Cradle of the Blue Nile, a visit to the Court of King John of Ethiopia, by **E. A. de Cosson**. F.R.G.S. — In two volumes, with map and illustrations. — London, John Murray, 1877.

M. de Cosson n'a pas eu la prétention de faire œuvre de savant. Il est allé en Abyssinie pour son plaisir, — l'idée était originale, — a parcouru le pays, et nous a donné au retour le meilleur de ce qu'il avait dans son carnet de notes. C'est un itinéraire de courses, faites par monts et vallées au début, en plein désert et sur le Nil vers la fin du voyage. L'auteur, grand chasseur devant l'Éternel, paraît avoir abattu beaucoup de gibier sur la route et obtenu, sans trop les désirer, la faveur de diverses entrevues avec les animaux féroces dont il traversait le domaine. Lions et félins d'espèce variée sont l'accompagnement ordi-

Digitized by Google

naire et le plus souvent désagréable de toute expédition menée au cœur de l'Afrique.

Il y a, dans l'ouvrage de M. de Cosson, plusieurs chapitres particulièrement curieux, ceux où il parle de ses rapports avec le roi Jean et les chefs féodaux ennemis du roi Jean. Les succès si complets, remportés par les Abyssins sur les troupes égyptiennes, ont ramené l'attention de l'Europe sur le petit coin de l'Afrique où nous conduit M. de Cosson. L'expédition anglaise et la mort de Théodoros semblaient avoir brisé pour longtemps la puissance des races belliqueuses et remuantes qui habitent « le berceau du Nil Bleu ». On est revenu à une appréciation plus exacte des faits accomplis, depuis le désastre de l'armée du Khédive. Le portrait que M. de Cosson trace du roi Jean, le tableau qu'il dessine de la vie royale, expliquent bien des circonstances qui paraissaient inexplicables aux personnes qui, de leur cabinet, essayaient de suivre le cours de ces événements lointains.

En résumé, l'ouvrage est intéressant dans toutes ses parties, fort instructif en plus d'un endroit.

G. MASPERO.

Corean Primers, being Lessons in Corean on all ordinary subjects, transliterated on the principles of the « Mandarin Primer », by the same author, By Rev. **John Ross**, Newchwang. Shanghai : American Presbyterian Mission Press, 1877. In-8. — Price : 10 sh. (12 fr. 50.).

La Corée, de nos jours, est, comme l'a été fort longtemps, le Japon, une énigme aussi bien pour la linguistique comparée que pour les autres sciences ethnographiques. Quelques rares vocabulaires recueillis à la hâte, généralement fort courts et en désaccord fréquent les uns avec les autres, de vagues notions grammaticales et deux ou trois petits textes d'une exactitude douteuse, voilà tout ce que

Digitized by Google

nous possédions, jusque dans ces derniers temps, pour acquérir une idée de la langue coréenne. Ces renseignements, tout imparfaits qu'ils étaient, eussent peut-être suffi pour engager les philologues à entreprendre l'étude de cette langue, si l'on avait possédé des livres indigènes dont on put tenter l'interprétation. Malheureusement les livres de ce genre ont constamment fait défaut, et cela à un tel point, qu'on s'est demandé s'il existait réellement une littérature nationale en Corée.

Lorsque l'amiral Roze, à l'époque de l'expédition française contre cette péninsule, annonça l'envoi en France d'une grande collection de livres dont il s'était emparé au cœur même du Tchaosièn, les Orientalistes se félicitèrent de pouvoir bientôt s'adonner à l'étude du coréen ; ils furent désillusionnés, quand à l'arrivée des caisses expédiées à la Bibliothèque Nationale de Paris, ils reconnurent que tous les ouvrages capturés par nos marins étaient, sans en excepter un seul, des livres composés en chinois. Encore aujourd'hui, on ne connaît guère, en Europe, que deux volumes écrits en langue et en écriture coréennes. Une traduction du « Livre des Mille mots » (*Tsien-tsze-wen*), ouvrage populaire dans tout l'extrême Orient, mais insipide et du plus mauvais style, et un gros cahier in-4, sans titre et incomplet des premiers feuillets, qu'on conserve, sans en connaître le sujet, au Département Asiatique de Saint-Pétersbourg.

La situation limitrophe de la Sibérie et de la Corée appelait tout naturellement les Russes à s'occuper les premiers de l'étude pratique de la langue coréenne. Ce n'est cependant que l'année dernière qu'on apprit la publication d'un vocabulaire coréen, imprimé en Russie au moyen de la lithographie, et n'offrant aucune explication de phrases de nature à nous initier au génie de l'idiome si peu connu des prétendus ancêtres des Huns. Il était réservé aux missionnaires anglais de nous fournir les premiers matériaux

Digitized by Google

de travail : nous les rencontrons dans l'opuscule auquel est consacrée cette notice.

Le *Corean Primer* du Rév. John Ross est loin de satisfaire notre curiosité ; mais à défaut de meilleur guide, nous nous trouvons déjà content d'y rencontrer quelques pages de phrases dans le style de la conversation, présentées d'abord en caractères indigènes, ensuite en transcription latine, enfin en mot à mot interlinéaire.

L'introduction, dans laquelle l'auteur a eu l'intention de nous fournir quelques notions de grammaire coréenne est très-courte, mal coordonnée, vague et obscure dans la plupart de ses explications. On y découvre cependant quelques curieuses lois d'euphonie qui étonnent l'auteur, mais qui sont moins surprenantes pour les personnes initiées aux principes phonétiques des langues finno-japonaises. La lettre *s*, en coréen, devient *t* devant *d* ou *t*, *k* devant *g* ou *k*, *n* devant *n* ; — *p* devient *m* devant *n* et *v* devant *i* ; — *n* devient *l* après un *l* ; — *r* devient *n* après un *n*. Ces modifications euphoniques sont analogues à celles qui s'opèrent, en arabe, par exemple, dans le contact des consonnes avec les lettres dites « solaires », ou, en japonais, dans les combinaisons de consonnes avec la syllabe *tŭ*.

La lecture du petit Manuel du Rév. John Ross nous montre combien il fallait accorder peu de confiance aux renseignements publiés jusqu'à présent sur la langue coréenne. Nos idées, au sujet de cette langue, doivent être modifiées sensiblement ; il est désormais établi que nous ne possédions des données que sur le dialecte classique du pays, dialecte profondément saturé de mots chinois, et rien ou presque rien sur le langage vulgaire qui semble, au premier abord, essentiellement différent de l'idiome parlé au Céleste-Empire. La parenté du coréen et du japonais ne paraît guère douteuse, quant à la syntaxe du moins : on trouve même, de part et d'autre, des désinences grammaticales d'une analogie frappante ; mais au point de vue du

Digitized by Google

vocabulaire, les affinités semblent rares ou difficiles à constater.

Il serait cependant aussi prématuré de nier que d'affirmer la parenté des racines du coréen avec celles de cette grande famille encore mal définie, insuffisamment étudiée, mais dont l'existence devient de moins en moins contestable, et qui s'étend, au travers de l'Asie Centrale, depuis les îles de l'Extrême Orient jusqu'aux régions occupées par les populations parlant des langues turques. Longtemps on a repoussé l'hypothèse d'un fonds linguistique commun dans le japonais, le chinois et le mandchou. La reconstitution des formes anciennes des mots monosyllabiques chinois, d'une part, et l'analyse minutieuse des mots polysyllabiques japonais et mandchoux, d'autre part, a déjà donné lieu à de remarquables rapprochements. On est en droit d'espérer que la connaissance du Coréen n'amènera pas à de moins intéressantes révélations, et il est évident que le moment approche où cette langue sera aussi bien connue des Orientalistes que le sont, depuis quelques années surtout, le Chinois et le Japonais.

Quand nous saurons définitivement à quoi nous en tenir sur le génie et les caractères de la langue Coréenne, quand nous connaîtrons l'histoire de cette langue et celle de la littérature à laquelle elle a pu servir d'instrument, alors seulement nous pourrons peut-être expliquer le curieux problème du Tchaosièn. Il est établi déjà que son écriture est la plus rigoureusement alphabétique de toutes les écritures de l'Asie, puisqu'elle peut noter les consonnes abstractivement, c'est-à-dire sans aucune voyelle inhérente (l'alphabet dêvanâgarî lui-même ne sépare qu'artificiellement l'*a* bref de l'image de la consonne); il est également prouvé qu'elle tire son origine de l'Inde, en dépit des revendications mal fondées des philologues japonais au sujet de son invention. Or, quand et comment une écriture aussi perfectionnée a-t-elle traversé l'Empire Chinois pour

Digitized by Google

atteindre aux limites extrêmes du Continent Asiatique, et dans quelles circonstances est-elle arrivée à son dernier perfectionnement, au sein d'une nation qui ne paraît guère avoir jamais occupé une place élevée dans le système de la civilisation? — C'est ce que nous ne pouvons plus tarder à apprendre.

La publication du Rev. J. R. nous fait faire un pas, non décisif, — tant s'en faut, — mais en somme d'une certaine utilité pour la solution de ce problème, et de ses nombreux corollaires ethnographiques et philologiques.

LÉON DE ROSNY.

Histoire de la Russie, depuis les origines jusqu'à l'année 1877, par **Alfred Rambaud.**— Paris (Hachette et Cie), in-12, avec 4 cartes.

La collection publiée par M. V. Duruy sous le titre d'*Histoire universelle* renferme un certain nombre de volumes d'un mérite incontestable, et que nous avons déjà eu l'occasion de signaler à nos lecteurs. Le nouvel ouvrage que nous annonçons est de ce nombre. M. Rambaud, professeur à la Faculté des Lettres de Nancy, et l'un des principaux organisateurs du Congrès international des Américanistes, a fait de la littérature russe une étude approfondie qui le préparait tout naturellement à la composition de son nouveau travail.

M. Rambaud a parfaitement compris qu'il ne s'agit plus aujourd'hui de composer l'histoire des fastes des souverains d'un pays, mais bien l'histoire du peuple qui l'habite et de sa civilisation. La partie ethnographique est très-soignée, et l'on sait que l'ethnographie de peu de contrées est aussi compliquée que celle de la Russie. Les cartes sont fort instructives, mais l'impression chromo-lithographique est

Digitized by Google

défectueuse, en ce sens qu'elle laisse des parties douteuses, par suite de la variété insuffisante des teintes.

Au point de vue de la clarté de l'exposition et du style, de la sûreté des renseignements, de la précision des détails, l'œuvre de M. Rambaud est des plus satisfaisantes : elle ne sera pas seulement employée comme un excellent livre d'enseignement, mais comme un guide précieux pour tous ceux qui se livrent à l'étude des sciences ethnographiques.

BIBLIOGRAPHIE

ORIENTALE ET AMÉRICAINE

—

21. Nocentini. — La ribellione di Masacado e di Sumitomo. Testo. Giapponese riprodotto in caratteri cinesi quadrati e in catacana, per cura di Lodovico N.— La ribellione di Masacado e di Sumitomo. Brano di Storia giapponese, tradotto da L. N. Firenze, Typ. Le Monnier, 1870. — 2 pièces gr. in-8.

22. Tipographia Orientale del R. Instituto di Studi Superiori. Saggi di caratteri, publicati in occasione del quarto Congresso internazionale dei Orientalisti. In Firenze, Typ. Le Monnier, 1878. — In-4, obl.

23. Gubernatis (de). — Gli scritti del Padre Marco della Tomba, missionario nelle Indie Orientali. Raccolti ordinati ed illustrati sopra gli autografi del Museo Borgiano, da Angelo de Gubernatis. Offerti da S. E. il Ministro della Pubblica Istruzione ai membri del 4o Congresso degli Orientalisti. Firenze, Typ. Le Monnier, 1878. In-12 de xlviii-305 pp.

24. Cust. — A. Sketch of the modern Languages of the East-Indies Accompanied by two Language Maps. By Robert N. Cust. London (Trübner and Co), 1878. — In-8 de xii-198 p.

25. Hutchinson. — Specimens of various Vernacular Characters, pas-

Digitized by Google

sing through the Post Office in India. Compiled in the year 1877, by C. W. Hutchinson, Post Master General of the N. W. Provinces. Photozincographed at the Surveyor-General's Office. Calcutta, 1877. — In-fol. min.

26. Andreozzi. — Le Leggi Penali degli Antichi Cinesi. Discorso proemiale sul Diritto e sul limiti del punire, e traduzioni originali dal Cinese, del' avvocato Andreozzi. Firenze, St. di G. Civelli, 1878. — In-8 de viii-195 p.

27. Puini. — Il Buddha, Confucio, e Lao-tsze : Notizie e studij intorno alle religioni dell' Asia Orientale, di Carlo Puini. Firenze, Tip. Carnesecchi, 1878. — In-12 de lxv-551 p.

NÉCROLOGIE

Slane (William Mac Guckin, baron de), membre de l'Institut, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur d'arabe à l'École spéciale des Langues Orientales : Né à Belfast en 1801, mort à Paris, le 4 août 1878. — Parmi les publications les plus importantes de ce savant, on cite surtout sa traduction avec commentaires des *Prolégomènes d'Ibn-Khaldoun*, in-4, et son *Histoire des Berbères,* traduite du même auteur arabe, 4 vol. in-8.

Khanikof (Nicolas de), persaniste, voyageur dans l'Asie Centrale, agent russe à Paris.

Orélie-Antoine Ier, ex-roi d'Araucanie et de Patagonie, sous son nom patronymique, A. de Tonneins, ancien avoué à Périgueux, décédé à Tourtoirac, arrondissement de Périgueux.

Garcin de Tassy (Joseph-Héliodore-Sagesse-Vertu), membre de l'Institut, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur d'hindoustani à l'École spéciale des Langues

Digitized by Google

né à Marseille, le 20 janvier 1794. La *Revue Orientale et Américaine* a eu l'honneur de compter ce célèbre indianiste parmi ses collaborateurs. Voici la liste des articles de ce savant publiés dans notre recueil :

Première série. — T. I, p. 259. Le Bostan de Saadi.
T. II, p. 294. De la classification des Langues.
T. III, p. 428. Georges Vaesy, orientaliste français.
T. VII, p. 69. *Gul o Sanaubar* « Rose et Cyprès », traduit de l'hindoustani.
T. X, p. 149. L'Inexorable courtisane et les Talismans, conte hindoustani, traduit sur un manuscrit de la Bibliothèque Nationale.
T. XIV, p. 184. Six mois dans l'Inde.

NOUVELLES ET MÉLANGES

Le Sivapourana. — Un éditeur indigène de Bombay a obtenu d'un sectateur du culte de Siva, à Bénarès, un exemplaire complet du *Sivapourana*, qu'il va publier avec commentaire rédigé par les professeurs Bhîmâkârya et Râgâramsâstrî.

L'Orientalisme en Roumanie. — Grâce à la protection éclairée du prince Charles de Roumanie, l'enseignement du sanscrit a été introduit à Bucarest, au mois de novembre dernier. Le titulaire de la nouvelle chaire est le D[r] Georgan. Il a étudié à Berlin, à Leipzig et à Paris.

Nous apprenons, en outre, que le gouvernement roumain se propose d'envoyer plusieurs orientalistes du pays au prochain Congrès international des Orientalistes, à Florence.

Le Directeur : Léon de Rosny.

Paris. — Imprimerie de la *Revue Orientale et Américaine*, chez Léon de Rosny, 47, Avenue Duquesne.

Digitized by Google



ÉTUDE COMPARATIVE

SUR LE

PANTHÉISME ÉGYPTIEN ET INDIEN

Par C. SCHŒBEL.



IEN ne vaut que d'aller aux sources, pour y puiser, sur tel point qui intéresse la critique, des renseignements authentiques et complets. Ainsi, on savait depuis longtemps, principalement par ce que nous disent des transformations d'Osiris et de l'âme qui s'identifie avec lui, les chapitres 17, 76-88 du *Rituel Funéraire*, que la religion des anciens Égyptiens était le panthéisme. Mais lequel ? On ne savait au juste, et chacun en parlait comme il voulait. Cet arbitraire faisait grandement désirer qu'on décou-

vrît enfin un document officiel capital qui mît fin à nos incertitudes, en nous donnant, sur le caractère précis du panthéisme des riverains du Nil, le supplément d'instruction qui nous manquait. Ce vœu se trouve accompli par la publication du voyage que l'éminent égyptologue H. Brugsch a fait au grand oasis El-Khargeh, dans le désert de Libye (1), où il a pu explorer le temple de *Hib*, dédié à Amon-Ra, Zeus-Hélios.

Ce temple très-considérable, puisqu'il mesure 44 mètres en long sur 19 de large, date au-delà de quatre siècles avant notre ère. Fondé par le premier Darius, vers la fin du Ve siècle, il fut achevé par Darius II (*Enthariush*), en 424, soixante-deux ans après sa fondation. Les inscriptions sont muettes sur l'intérêt qu'ont pu prendre à cette bâtisse les rois perses qu'on trouve placés entre lesdits Darius, à savoir Xerxès Ier, Artaxerce Ier, Xerxès II et d'autres encore.

L'édifice sacré est divisé en quatre salles d'inégale grandeur et recèle deux longues inscriptions hiéroglyphiques, tracées dans la salle du milieu, l'une sur la paroi à gauche en entrant,

(1) Le titre de l'ouvrage est: *Reise nach der grossen Oase El Kargeh in der Libyschen Wüste*, etc., par H. Brugsch-Bey; Leipzig, 1878, gr. in-8.

Digitized by Google

l'autre sur celle d'en face à droite. M. Brugsch nous en donne la copie, accompagnée comme on peut s'y attendre de sa grande habileté dans la lecture des hiéroglyphes, d'une traduction aussi fidèle que poétique.

Mon intention n'est pas de rendrc ici, d'un bout à l'autre, ces chants de louange en l'honneur de Ra; ils sont trop étendus pour cela; le premier ne contient pas moins de 46 strophes, et le second 41. J'y choisis seulement les passages qui décident la question que je viens de soulever, en mettant dans tout son jour le fait que le panthéisme des anciens Égyptiens était un panthéisme *physico-théocratique*. Il se distingue ainsi, par une nuance très-marquée, par un caractère fortement jéhoviste, si on veut me passer cette expression, de tous les autres panthéismes connus jusqu'ici.

Mais voici mes citations.

Chant Ier.

« Celui qui existe comme Ra, l'Être en lui-même, dont les os sont comme l'argent, la peau comme l'or, la chevelure comme le saphir, les cornes comme l'émeraude, — voilà le dieu bon, en repos permanent dans son corps et s'engendrant sans sortir du sein maternel. Les choses sont ses manifestations.

Quand il éclaire le monde, les troupes des

Digitized by Google

dieux célèbrent sa face. Ils l'exaltent; ils adorent le créateur de ses enfants..... Ils accueillent sa royale majesté comme leur seigneur qui se manifeste dans tout ce qui existe..... Ce qui est permanent en tout est Amon.

Ce dieu souverain était dès l'origine. Le monde devint suivant qu'il le jugea bon. Il est Ptah, le plus grand des dieux.

Il devient vieillard et se rajeunit en enfant dans le cours circulatoire du temps éternel.

Caché à la vue la plus pénétrante, son corps parcourt les bois, comme un souffle d'air.

Le ciel repose sur sa tête, et les flots (1) cachent le mystère de son être.

Il se montre comme roi sous la forme de l'épervier.

Quand il arrive dans le monde, qui est caché au fond de l'abîme, les huit dieux primordiaux (2) lui disent l'hymne que voici :

Il est assis dans le disque du Soleil, le divin Amon, qui se voile dans sa propre pupille et dont l'esprit sort en rayons lumineux de ses yeux.

---

(1) Les inondations du Nil.

(2) Les huit dieux nommés, par un terme collectif, *Xomunn*, dont l'arabe a fait *Aschmun* أشمن, étaient les quatre couples d'éléments cosmiques : *kek* « l'espace », *heh* « le temps », *nun* « la matière », et *nen* (ou *kereh*) « l'énergic créatrice, le mouvement ». Voyez d'ailleurs Brugsch, *Reise*, 33 sqq

Les formes du souverain insondable sont de grandes merveilles.

Quand il les regarde, les choses apparaissent dans l'éclat des couleurs.

. . . .

Tous les êtres t'adorent..... ceux que renferme la tombe te célèbrent. Ton disque les atteint, les maudits se lèvent dans l'enfer.

Aucun dieu ne s'engendre comme toi, et aucun symbole ne ressemble à ton être.

Tu es le roi. A toi est la domination, ô Seigneur du ciel.

Tu parus dans l'humide, caché dans l'œuf (1)...

Tu pris place sur la génisse, et, saisissant ses cornes, tu nageas sur l'immense flot de la sainte *mehur* (2).

Aucune végétation n'existait. Elle commença quand il s'unit à la terre, et que les eaux s'élevèrent à la montagne.

Ton image, comme Dieu de la virilité en principe, est le bélier..... Ce que tu as répandu devint le dieu de Schou (3); ce que tu as expectoré, la déesse Tafnut. C'est ainsi que tu fis les

---

(1) Cet œuf, c'est spécialement la déesse Higit qui le produit éternellement, et Khnoum qui le façonne de même; car le monde meurt chaque jour, et chaque jour il renaît.

(2) Ἰλως, la matière primordiale; Μωτ, chez Sanchoniathon (voy. Brugsch, *l. l.*, p. 42; cf. p. 36).

(3) L'air.

Digitized by Google

dieux, à l'origine de la création, au nombre de neuf.

Tu es le lion des lions..... Ton bélier saint demeure à Tattu (Mendes). Là est le membre du Seigneur des dieux, et le taureau de sa mère jouit de la génisse.

A toi s'unit, pour renouveler le flot, ta mère Neit.

Entouré du voile, ton corps séjourne dans la salle (Temple) du sud, dans la salle du nord.

Pour toi les deux mondes sont unis (1).

Tu es l'eau de la pleine mer (2).

Ta double image trône à Ménès.....

Ton trône est élevé sur la terre de Memphis.

La voûte du ciel est ta forme dès l'origine, depuis que tu t'es manifesté comme Amon-Ra et comme Ptah (3).....

Ton image séjourne, sous la double forme du divin Xim (4), dans ta ville de Thèbes.....

Tu es Ra, le maître souverain des hommes de tout temps, et tu fus, dès l'origine, le scarabée volant.

Tu es Ptah. Les eaux du Nil et le sol de la

---

(1) C'est-à-dire, la Haute et la Basse-Égypte. Religieusement, au moins, l'horizon des Égyptiens ne s'est jamais étendu au-delà.

(2) Le Nil grossi par l'inondation.

(3) Le Vulcain égyptien.

(4) Pan ithyphallique (Brugsch, *Reise*, p. 47).

Digitized by Google

terre montrent tes formes, ô le plus ancien, le plus grand parmi les dieux !

Tu es le flot dans sa plénitude. Quand il a pénétré l'humus des champs, tu le renouvelles de ta source.

Tu es le ciel, tu es la terre, tu es la profondenr, tu es l'eau, tu es l'air et tout ce qu'ils contiennent.....

Rends heureux ton fils, qui est assis sur ton trône (1)..... Qu'il vive éternellement, lui qui rend hommage, comme prêtre, aux quatre couples des dieux primordiaux d'Amon-Ra, qui possède la force !.....

Chant II.

Bien variés sont ses noms (2), tous mystérieux, qui embrassent ses formes.

Éternellement il vit dans son nom de soleil diurne.

..... Les hommes aiment en son nom..... il forme les cœurs.....

Il est le corps de l'homme vivant..... Rien ne

(1) Ce fils de Ra est ici le pharaon Darius II. Le titre de Pharaon même ne signifierait pas, d'après Lepsius et Rougé, fils de Ra, mais « le grand prince » (*Denkmœler*, t. III, p. 146), *pa ur aa*, ou « grande maison », *per aa* (*Journ. Asiatique*, avr. 1870, p. 177).

(2) D'Amon-Ra.

Digitized by Google

vit sans lui,...,. sans le nom du dieu Osiris, le dispensateur de la lumière.

Il est Horus, le dieu vivant, qui est sorti des eaux primordiales.....

Il est le dieu qui existe comme devenir.....

Image d'Amon, image d'Atum (1), image de Xepra, image de Ra, il n'est toujours que l'Unique qui se fait lui-même de mille manières.

Il est le grand architecte qui existe dès l'origine et modèle, autre lui-même, sa propre figure dans toutes les formes, suivant sa convenance.....

Les dieux se contemplent dans leurs formes en sa lumière.....

Sa loi est son énergie créatrice. Permanent, il dure et ne passe jamais.....

Aucun autre ne lui est semblable.....

Il est la vie. C'est en lui seul que tout vit éternellement ».

Tel est le témoignage des inscriptions du temple de Hib relativement au caractère panthéiste de la religion des anciens Égyptiens, et je crois qu'il est précis et irréfutable. Le dieu d'Égypte était bien ce magicien que l'antiquité gréco-latine connut, qu'Homère nomme « l'immortel Protée égyptien », αθανατος Πρωτευς Αιγυπτιος (2), et dont

(1) Le vieux des jours (?).
(2) *Odysseæ IV*, v. 385.

Digitized by Google

Virgile décrit les transformations perpétuelles (1). Les Hymnes Orphiques sont encore plus explicites, mais sont-elles authentiques? Je l'ignore; toutefois la critique peut accepter leur témoignage quand ils nous présentent Pan comme la divinité panthée (2). Or, Hérodote, qui connaissait la religion égyptienne, ne trouvait pas d'autre nom que celui de Pan, quand il voulut faire comprendre à ses compatriotes le caractère du plus ancien dieu d'Égypte (3). Mais nos inscriptions et d'autres, comme le papyrus Anastasi nous disent que ce dieu était sans nom et sans forme, qu'il est le taureau de sa mère, ce qui évidemment doit s'entendre en ce sens, qu'il est l'énergie qui vivifie la matière primordiale, la substance universelle et primigène. Ajoutons que, pour les

---

(1) V. Virgilii *Georgicon IV*, v. 387 sqq — *Cœruleus Proteus*. L'épithète est remarquable en ce qu'il nous dit que le poète savait, d'accord avec les chants précités, que Pantée a paru d'abord dans l'humide, qu'il est sorti des eaux primordiales.

(2) V. *Hymne X :* « J'invoque Pan, substance uniververselle du monde, etc. ». Pour les Romains, Pan s'identifiait avec le dieu Silvain, au moins dans les derniers temps, car s'il faut en juger par un *ex-voto* qu'on trouve chez Gruter (*Inscrip. Antiq.*, t. I, nº 4, édit. 1707), les Romains auraient connu un dieu Panthée spécial. *Divo Panteo*, dit l'Inscription.

(3) Παρ' Αιγυπτιοισι δε Παν μεν αρχαιοτατος, etc. (Herodoti *Historiarum* l. II, c. 145).

Digitized by Google

Égyptiens, cette substance était la mer, c'est-à-dire le Nil (1) et que de là ce vers :

'Ωκεανον τε θεων γενεσιν και μετερα Τηθυν.

Nous pourrions produire, à l'effet de mettre hors de doute la qualité panthéiste foncière de la religion des anciens Égyptiens, un certain nombre d'autres preuves, parmi lesquelles celle de la transmigration serait peut-être la plus décisive. En effet, les transformations successives de la créature pour s'unir finalement avec le dieu, dont elle est une émanation, au point qu'elle lui devient identique, nous paraît une démonstration sans réplique. Cette sortie de la divinité et ce retour dans son sein sont deux voix parallèles qui s'appellent et se complètent réciproquement avec la nécessité d'une mécanique.

Et c'est le mot. Le panthéisme *physique*, quelque caractère qu'on y surajoute, qu'on le fasse jehoviste, élohiste ou politique, est une mécanique, *yantram*, et n'est pas autre chose. Les Indiens l'ont vu, et ils ont eu le courage de le dire. Leur croyance panthéistique était d'ailleurs fondée, comme chez les Égyptiens, dans les origines mêmes de la race. L'expression seule en diffère. Le panthéisme indien n'est pas autocratique ou

---

(1) « Ægyptii enim Nilum suum pro Oceano censent, ad quem etiam dii essent sorti », dit Diodore (I, 12) après avoir cité le vers susdit.

Digitized by Google

jéhoviste; il est d'abord, dans sa forme védique, cosmogonique ou élohiste, pour revêtir ensuite, dans le credo brâhmanique, un caractère mystico-politique.

Dans le védisme, c'est Aditi qui correspond au panthée innommé de nos hymnes du temple de Hib. Aditi est ce qui est né et ce qui naîtra : *jâtan aditir janitvam* (1); elle est le père et la mère : *pitâ matâ* (2), la terre et le ciel : *prithivî dyau*h (3); elle est tous les dieux et tous les hommes : *viçve devâ aditi*h *panca janâ*h (4). Comme Ra émane du Panthée innommé, Varuna procède d'Aditi, la nature primordiale et sans forme. Il est le premier non-né, *ajo*, des démiurges qui a un corps personnel, son corps à lui, *svân tanuvam varuno*. Ce corps, c'est l'espace, la voûte céleste qui renferme tout et le soleil qui donne la vie (5). C'est pourquoi Varuna est le roi souverain, *samrâjâ,* le roi des dieux et des hommes, de tout ce qui existe : sa domination est iné-

---

(1) *Rig-Veda,* I, 90, 10.
(2) *Ib.*, V, 43, 2.
(3) *Ib.*, III, 54.
(4) *Ib.*, I, 89, 10. « Les cinq races » ou « tribus », c'est-à-dire tous les Aryas.
(5) *Ib.*, VII, 87, 5; VIII, 41, 7 et al. *Taittiriya-Samh.* I, 8, 10, 2.

Digitized by Google

branlable : *anuttam asmai kshatram viçvâyu* (1).

Malgré cette assurance, Varuna dut cependant céder la place à un autre aditya ou démiurge *âdikartri*, à Indra, l'unique, *eka*h, dont les sages prononcent le nom de beaucoup de manières, *ekan sadviprâ bahudhâ vadanti* (2), et auquel ils attribuent toutes les formes, *viçva rûpa*h (3), suivant qu'il manifeste telles ou telles de ses énergies. On voit que le panthéisme ne perd rien au changement qui est plus apparent que réel. Au surplus, le texte constate qu'Indra s'appelle aussi Varuna, de même qu'on l'entend désigner par les noms d'Agni, Mitra, Yâma, Vâyu, etc. En effet, il est tous les dieux ; tous les dieux sont en Indra : *devâ bhavatha viçva indre* (4). Comme le Panthée égyptien, Indra est l'épervier. « Me voici épervier », *adha çyena*h (5), lui fait dire un hymne, après avoir déclaré qu'il a été l'ancêtre du genre humain, Manu (6).

Le panthéisme cosmogonique ou élohiste des croyances védiques est, à ce qu'il me semble, suffisamment démontré par les citations que nous venons de produire, et nous pouvons passer au brâhmanisme.

---

(1) *Rig-Veda*, II, 27, 10 ; V, 85, 3 ; VII, 34, 11, et alibi.
(2) *Ib.*, I, 164, 46.
(3) *Ib.*, III, 38, 4.
(4) *Ib.*, III, 54, 17.
(5) *Ib.*, IV, 27, 1.
(6) *Ahan manur abhavan* (*Ib.*, IV, 26, 1).

Digitized by Google

Le panthéisme brâhmanique tout aussi physique au fond que celui du védisme, s'en distingue cependant, de même que du panthéisme égyptien, par une teinte mystique qui, parce que le mysticisme exerce toujours une grande puissance sur les masses, a fait de lui un instrument politique *sui generis*, l'instrument du régime des castes. Mais citons des textes, et d'abord des textes officiels, canoniques, ceux du Mânavadharmaçâstra.

« Le monde était ténèbres, dépourvu de tout attribut distinctif (et) comme entièrement (plongé dans le) sommeil : *âsîd idan tamo*, *alakshanam*, *prasuptam iva sarvatah* (1). Alors le seigneur existant par lui-même, *svayambhûr bhagavân*, la vie de tout être, *sarvabhûtam ayo*, parut et la lumière fut, *prâdurâsît*, *tamonudah* (2). S'étant proposé de produire de sa substance les diverses créatures, *çarîrât svât sisrikshur vividhâh prajâh*, il produisit en premier lieu les eaux dans lesquelles il déposa (sa) semence, *apa eva sasarjâdau tâsu vijam avâsrijet* (3). Cela devint un œuf (4),

---

(1) *Mânavadharmaçâstra*, I, 5.

(2) *Ibid.*, 6. Litt. *tamonuda* veut dire « dispersant les ténèbres ».

(3) *Ibid.*, 8.

(4) La conception de l'œuf cosmogonique prend place déjà dans les anciennes upanishats. Ainsi on lit dans le *Chândogya*, III, 19, 1 : au commencement cet (univers) était le non-être ; il devint l'être ; il se développa et forma un œuf : *tat sama bhavat tad ândam*.

Digitized by Google

tad andam abhavad, semblable en éclat au soleil *sahasrânçu-samaprabhan*, dans lequel lui-même (sc. *svayambhûh*) naquit Brahmâ, l'ancêtre de tous les êtres, *tasmin jajne svayan brahmâ, sarva-loka-pitâmahah* (1).

La Genèse continue suivant l'impulsion reçue, et il est inutile d'en reproduire le récit. Il suffit au but que nous avons en vue d'en avoir constaté le caractère foncièrement panthéiste, et de remarquer que le panthéisme brâhmanique ressemble encore en ceci au panthéisme égyptien qu'il est dualiste. Différente de Ra existe la matière primordiale, *mehur*, et différent de Svayambhû existe *tamas*, le *tad* obscur et inerte. Le panthéisme védique ne connaît pas ce dédoublement originel; il pose comme unique principe *aditi*, la nature, produisant spontanément dans son sein les adityas ou démiurges. Cependant en fait, le dualisme précité disparait : Ra est tout et devient tout, de même que Brahmâ est toute la nature : *brahmaivedanviçvam* (2); il tisse en lui l'univers comme l'araignée tire d'elle sa toile : *yathornanâbhih srijate grihnate ca yathâ prithavyâm aushadhayah sambhavanti* (3), etc.

C'est surtout l'upanishat Bhagavad-Gîtâ qui

(1) *Manavadharma-çâstra*, 9.
(2) *Mundaka upanishat*, II, 2, *in fine.*
(3) *Ibid.*, I, 1, 10, sq.

Digitized by Google

est expansive sur le panthéisme brahmanique. Si elle n'est pas au nombre des sûtras canoniques, elle est cependant des plus appréciés. C'est Panthée lui-même, sous la forme de l'aimable Krishna qui s'y acquitte du devoir d'enseigner la doctrine, et c'est alors que la teinte mystique qu'elle a déjà dans Manu, prend, par l'apparition du dieu, une couleur pour ainsi dire dramatique. Il déclare avoir établi cet univers lui, le premier ouvrier, avec une minime portion, *ekânçena*, de lui-même et d'être cependant entier (1); c'est par lui que tout a été étendu, *tatam* (2). « Je suis, dit-il, l'origine de tout, tout procède de moi : *ahan sarvasya prabhavo, mattah sarvan pravartate* (3); je suis le commencement, le milieu et aussi la fin des êtres (4). Regarde mes centaines et mes milliers de formes diverses (5) : *paçya me rûpani çataço 'tha sahasraçah* (6); regarde en moi les Adityas, les Vasus, les Rudras, les deux Açvins et les Maruts...; regarde, réuni dans mon corps, *mama dehe*, tout

(1) *Baghavad-Gîtâ*, X, 42.
(2) *Ib.*, XVIII, 46.
(3) *Ib.*, X, 8.
(4) *Aham âdiç, ca madhyan ca bhûtânâm anta eva ca.* (*Ib.*, 20).
(5) Parmi ces formes énumérées avec un grand luxe de détails, se trouve aussi le temps, *kâlo*, qui détruit tout (XI, 32), et la mort, *mrityuh* (X, 34).
(6) *Ib.*, XI, 5.

Digitized by Google

l'univers, mobile et immobile : regarde mon union souveraine, *paçya me yogam aiçvaram* (1).

Et alors le dieu se montre; il parut, dit le texte, sous sa suprême forme : *paraman rûpam*. Il avait plusieurs bouches et yeux, plusieurs apparations merveilleuses, plusieurs ornements célestes et il brandissait de nombreuses armes divines... La splendeur de son être était semblable à celle de mille soleils qui s'éleveraient tout-à-coup dans le ciel. On vit alors dans le corps du dieu des dieux, *devadevasya çarîre*, tout l'univers dans son unité et divisé en ses différentes parties (2).

Cette vision concrète du Panthée provoque de la part de l'interlocuteur du dieu une confession panthéiste explicite, dont voici les passages les plus saillants : « Je vois, ô Dieu, tous les dieux dans ton corps ainsi que les diverses espèces de créatures. Je te vois plusieurs bras, ventres, yeux; (c'est) une forme infinie de tous côtés. Je ne vois, ô seigneur universel, ô forme universelle, *viçvarûpa*, ni (ta) fin, ni (ton) milieu, ni davantage ton commencement... Tu es le suprême récipient de cet univers : *tvam asya viçvasya paran nidhânam*, ayant pour yeux le soleil et la lune, avec une bouche comme un feu enflam-

---

(1) *Bhâg.-Gît.*, 7, 8.

(2) *Tatraikastham jagat kritsnan pravibaktam anekadhâ, apaçyad devadevasya çarîre tadâ* (*Ib.*, 13).

Digitized by Google

mé... Aie pitié (de moi), ô seigneur des dieux, ô habitation de l'univers! *pasîda deveça jagannı vâsa.* Comme les eaux rapides des fleuves courent se précipiter dans l'océan, ainsi les hommes entrent dans tes bouches flamboyantes. Adoration à toi! *namo'stu te.* Tu es l'être (et) le non-être, *sad asat.* C'est par toi, ô forme infinie, que l'univers (a été) étendu : *tvayâ tatan viçvam ananta rûpa.* Adoration à toi, ô universel, *sarva*, devant et derrière! Adoration à toi de tous côtés! Tu es tout! *asī sarva*h. (1) ».

Voilà donc le caractère physico-mystique du panthéisme brâhmanique suffisamment établi; reste à savoir quel était son but. La religion en elle-même peut n'avoir d'autre but qu'un but purement moral, mais quand le mysticisme s'en mêle, ce but ne suffit plus. Le mysticisme a toujours en vue un intérêt très-positif, un intérêt matériel. Le plus souvent il ne couvre que des tendances sensuelles et grossièrement matérialistes. Dans l'espèce, il vise autre chose ; il vise une forme sociale, il est politique, et son coup de maître consiste à donner comme article de foi, que du corps de Brahmâ est émanée une humanité parquée en quatre castes héréditaires et irréductibles. Le panthéisme égyptien tout théocratique fait du roi seul le fils de Ra et son ami,

(1) *Bhag.-G.*, XI, 15-18, 25, 28, 31, 37, 38, 40.

Digitized by Google

mi-amun-(ra); le prêtre, même le grand-prêtre, et, à plus forte raison, l'homme du peuple, fut-il général en chef, ne sont pas notés d'extraction divine directe; ils sont la chose du pharaon, le dieu visible, et leur soumission à ses ordres est aveugle. Le panthéisme brâhmanique ne pouvait songer à établir une loi sociale aussi franchement despotique; il lui fallait compter avec les instincts de liberté et d'indépendance d'un peuple aryen; il attribua donc une extraction divine directe à tout le monde; seulement, sûr du sentiment mystique de l'Indien sur la personnalité concrète de la divinité, il lui était loisible de graduer cette extraction, et de faire sortir le prêtre de la bouche de Brahmâ, le guerrier de son bras, le bourgeois de sa cuisse et l'ouvrier de son pied. D'ailleurs le Çûdra même est respectable quand il se conduit d'une manière digne, et tous les individus, n'importe de quelle caste, sont égaux devant la loi de la transmigration ou des renaissances. Fût-on brâhmane, si on néglige son devoir, on renaît après sa mort sous la forme d'un démon qui mange ce qui a été vomi, et le sort du Çûdra, dans le même cas, n'est certes pas plus effroyable il renaît *cailâçaka*, *an eater of lice* (1). Il en est ainsi encore pour la délivrance de toute transmigration, *moksha;* de quelque caste qu'on soit,

---

(1) V. *Mânav*, XII, 71 sq.

Digitized by Google

on arrive, par une vie intègre, au bonheur éternel, *naihçreyasam*, dans l'absorption entière et complète en celui dont on est émané, Brâhman (1), l'âme universelle (2). C'est là le nirvâna (3), *extinctio in summo numine*, le *vanitas vanitatum* de l'Écriture brâhmanique.

Cette justice d'outre-tombe était du reste impérieusement commandée au panthéisme politique des brâhmanes. Pour faire accepter comme un dogme immuable ses partialités sociales, il fallait qu'il les montrât passagères, en proclamant que la divinité était, en finde compte, la gardienne de la loi éternelle, *çâçvatadharmagoptâ* (4), devant laquelle il n'y a pas d'acceptions des personnes (5), mais qui, pour nous servir d'une expression imagée, tient pour égaux la motte de terre, le caillou et l'or (6). Rien n'est d'ailleurs plus logique, car le panthéisme physique, s'il signifie quelque chose, signifie l'identique, *saman*, ou, pour employer une formule célèbre : l'identité de

---

(1) *Bhag.-Gîtâ*, VI, 40, 45.; *Mânа.*, XII, 20, 40, 125.

(2) « L'univers repose dans l'âme suprême » (*Mân.*, XII, 119) : *sarvam âtmany avasthitan*. C'est l'âme universelle qui produit les actes accomplis par les êtres : *âtmâ hi janayaty eshân karmayogan çririnan*, Ibid.

(3) *Bhag.-Gîtâ*, II, 72; V, 24.

(4) *Ibid.*, XI, 18.

(5) *Mânav.*, XII, 91.

(6) *Samaloshtâçmakâncanah* (*Bh.-G.*, VI, 8; cf. V, 18).

Digitized by Google

l'identique et du non-identique, l'égalité absolue de tout.

Reconnaissons qu'il y a dans cette conception un charme qui fascine l'esprit. Comment s'en défendre au surplus, quand l'Écriture même proclame que Dieu a fait tout, *παντα*; que, non-seulement, il a fabriqué (ou formé) la lumière et créé les ténèbres, mais qu'il a fait aussi le bien (la paix) et créé le mal : *ʽο ποιων ειρηνην, και κτιζων κακα* (1)? que nous sommes tels en ce monde que Dieu est lui-même : *ʽοτι καθως εκεινος εστιν και ʽημεις εσμεν εν τω κοσμω τουτω* (2)? L'impression que font sur l'homme, qui n'est pas en garde contre eux, les phénomènes tant moraux que physiques, est immense ; elle est irrésistible, plus l'esprit est près de la nature ; en cet état, il s'y abandonne comme le somnambule à son instinct. Incapable d'analyser ce qu'il éprouve, il lui semble par moment qu'entre sa personne et la nature extérieure il n'y a rien qui l'empêche de s'identifier avec elle. « Je ne sais, dit un chantre védique, ce que je suis précisément (ou) : si je suis ce (monde même). Troublé, je vais comme emprisonné dans ma pensée : *na vijânâmi yad iva idam asmi ninyah sannanddhi manasâ ca-*

---

(1) Esaias, XLV, 7. Les traductions grecque et latine orthodoxes sont fautives ; le texte porte : בורא רע, je crée *le mal* (et non « les maux »).

(2) *Epistola Joannis prima*, IV, 17.

Digitized by Google

râmi (1). Et ailleurs, il s'écrie : « Soyons à la nature! » *aditaye syâma*; (2) tout s'y fait, enseigne Krishna « par la conjonction intime de la matière et de l'esprit : *kshetra kshetrajna sanyogât* (3).

C'était aussi le sentiment de Goethe, le miroir le plus fidèle que la nature ait jamais trouvé dans l'esprit humain. Aussi nul n'a su rendre avec un accent plus simple et plus pénétrant les impressions que nous recevons tous, à divers degrés, de la mère commune des êtres, et, particulièrement dans le Pêcheur, il a su peindre d'une manière inimitable la situation que fait la nature panthée à l'homme naïf et confiant qui vient à peine de sortir de ses mains et ne rêve qu'à y rentrer, au premier appel que la magicienne lui adressera. Je ne puis résister à l'envie de transcrire ici ce petit chef-d'œuvre, bien que, dans la traduction, l'incroyable charme de sa forme soit entièrement perdu :

« L'eau déferlait, l'eau montait ; un pêcheur

---

(1) *Rig-Veda*, I, 164, 37. On pourra trouver aussi un autre sens, comme si souvent ailleurs. Les commentateurs indiens ne sont, en général, d'aucune utilité. Ils ont systématiquement perdu l'intelligence des textes védiques. — V. à ce sujet un excellent article de M. R. Pischel, dans *Goettingische gelehrte Anzeigen*, n. 6, 1879; p. 163.

(2) *R.-V.*, I, 24, 15.

(3) *Bhag.-G.*, XIII, 26

Digitized by Google

était assis au bord (et) suivait des yeux, avec un cœur calme et paisible, les mouvements de sa ligne. Et comme il est assis et comme il guette, le flot s'ouvre, et de l'onde émue émerge frémissante une femme humide.

Elle lui chanta, elle lui parla : Pourquoi attires-tu, avec le savoir-faire et la ruse de l'homme, ma couvée là-haut, dans la fournaise mortelle? Ah! si tu savais comme le petit poisson est content au fond (de l'eau), tu descendrais tel que tu es, et jouirais d'un bien-être inconnu.

Le soleil aimé, la lune, ne se récréent-ils pas dans la mer? Leur face, respirant l'onde, ne se reflète-t-elle pas doublement belle? Le ciel profond, l'azur clarifié dans l'humide, ne t'attire-t-il pas? N'es-tu pas attiré par ta propre image dans la rosée éternelle?

L'eau déferlait, l'eau montait, elle mouillait son pied nu; son cœur se gonflait d'un indicible désir, comme au salut de la bien-aimée. Elle lui parla, elle lui chanta..... Alors c'en était fait de lui : un peu elle l'entraîna, un peu il se laissa aller, et jamais on ne le revit ».

Tel est le chant de Goethe, le panthéiste, et si je ne me trompe, il ne saurait y en avoir une plus poétique amplification du souhait védique précité : « Soyons à la nature! » Si vous voulez qu'on lise « Aditi » soit; le panthéisme n'y perdra rien, car cette Aditi est ce qui est né et ce qui naîtra : *jâtan aditir janitvam*, et Spinoza y

Digitized by Google

aurait vu, s'il l'avait connue, son Dieu qui est l'ensemble de toutes choses, sans causalité téléologique mystique, la Nature concrète et contingente de toute éternité. On est sauvé par le travail, dit un Upanishat; par l'amour, *kâmât*, dit un Purâna. L'un vaut l'autre; ce sont deux formes équivalentes de la seule finalité que la nature avoue et la raison avec elle. Celui qui la connaît, connaît la fin des choses, et il possède toute sagesse. *Laboremus.*



Digitized by Google

Digitized by Google



PLACE DU JAPON

DANS LA

CLASSIFICATION ETHNOGRAPHIQUE DE L'ASIE

Conférence faite à l'École Spéciale des Langues Orientales

Par Léon de ROSNY



L me paraît utile, au début des études que nous allons entreprendre, de jeter un coup d'œil rapide sur les principales divisions ethnographiques que les progrès de la science ont permis d'établir au sein de ce vaste continent d'Asie, dont les Japonais occupent la zone la plus orientale.

Les premiers essais de classement des populations asiatiques sont dus aux orientalistes. Ces essais ont projeté de vives lumières sur le problème, mais elles ne l'ont point résolu, parce que les orientalistes, au lieu de se préoccuper de tous les caractères des races et des nationalités, se sont à peu près exclusivement attachés à un seul de ces caractères, celui qui résulte de la comparaison des langues.

Digitized by Google

Les orientalistes ont fait d'ailleurs ce qui a été fait à peu près pour tous les genres de classification scientifique. En botanique, par exemple, à l'époque de Tournefort, on attachait une importance exceptionnelle à la forme de la corolle; Linné, le grand Linné, ne portait guère son attention que sur les organes sexuels des végétaux. La classification ne pouvait être définitivement acceptée, que lorsqu'avec les Jussieu, les familles de plantes, ont été fondées sur l'ensemble de leurs caractères physiologiques.

Il devait en être de même pour la classification des peuples. L'affinité des langues peut certainement nous révéler des liens de parenté entre nations; mais ces affinités sont souvent plus apparentes que réelles. Les peuples vaincus ont par fois adopté la langue de leurs vainqueurs, sans que pour cela il y ait eu, entre les uns et les autres, le moindre degré de consanguinité, la moindre communauté d'origine. La colonisation a souvent transporté fort loin l'idiome d'une nation maritime, et l'a fait accepter par des tribus on ne peut plus étrangères les unes aux autres. Nous parlons en Europe des langues dont le sanscrit est un des types les plus anciens; mais, s'il est établi qu'il existe une famille de langues âryennes ou indo-européennes, personne n'oserait plus soutenir aujourd'hui qu'il existât une famille ethnographique âryenne et indo-européenne : au premier coup d'œil, on reconnaît l'abîme qui sépare le

Digitized by Google

Scandinave aux cheveux blonds et au teint rosé, de l'Indien aux cheveux noirs et au teint basané. Personne, non plus, ne voudrait soutenir que les naturels des îles de l'Océanie, où l'Anglais est devenu l'idiome prédominant, aient des titres quelconque de parenté avec les habitants de la fraîche Albion.

Les caractères anthropologiques, d'ordinaire plus persistants que les caractères linguistiques, sont à eux seuls également insuffisants pour établir une classification ethnographique solide. Le métissage a, dans tous les temps et sous tous les climats profondément altéré les caractères ethniques. Il n'est point possible de répartir dans deux familles différentes, les Samoièdes qui habitent le versant oriental de l'Oural et ceux qui habitent le versant occidental de cette montagne. Les uns cependant appartiennent, au moins par la couleur de la peau, à la race Jaune, tandis que les autres font partie de la race Blanche.

Lorsque l'histoire ne nous fait pas défaut, c'est à l'histoire que nous devons emprunter les données fondamentales de la classification des peuples. Lorsque l'histoire manque, alors, mais alors seulement, nous devons recourir, pour reconstituer des origines ethniques sans annales écrites, à la comparaison anthropologique des types, aux affinités grammaticales et lexicographiques des langues, à la critique des traditions et à l'exégèse religieuse, aux formes et à l'esprit de la littérature,

Digitized by Google

comme aux manifestations de l'art, et demander à ces sources diverses d'information les rudiments du problème que nous nous donnons la mission de résoudre, ou tout au moins d'éclaircir ou d'élaborer.

Trois grandes divisions nous sont signalées tout d'abord dans le vaste domaine de la civilisation asiatique.

La première, et la moins étendue est occupée par les *Sémites* qui habitent surtout le sud de l'Asie-Mineure, sur les deux rives de l'Euphrate et du Tigre, la péninsule d'Arabie, la côte nord-est du golfe Persique et quelques îlots, provenant pour la plupart de migrations israélites et musulmanes, au cœur et au sud-est de l'Asie.

La seconde division est peuplée par les *Hindo-Iraniens*, dont les linguistes ont formé le rameau oriental de leur grande famille âryenne, famille dans laquelle ils ont incorporé la plupart des populations de l'Europe. Le foyer primitif de ce groupe ne doit pas être placé, comme on le fait trop souvent, dans la péninsule même de l'Hindoustan, mais au nord-ouest de cette péninsule. Les Aryens ne sont, dans l'Inde, que des conquérants, qui se sont superposés sur les *Dravidiens* autochthones, aujourd'hui refoulés vers la pointe sud de la presqu'île Cis-Gangétique et à Ceylan.

La troisième division, qui comprend une foule de nations diverses, a été considérée par quelques

Digitized by Google

auteurs comme le domaine d'un prétendu groupe dit des *Touraniens.* Jadis, on aurait avoué simplement son ignorance au sujet de ces nations; et, sur la carte ethnographique de l'Asie, on se serait borné à une mention vague, telle que « populations non encore classées ». Aujourd'hui, on ne veut point avouer que nous ne connaissons pas encore le monde tout entier; on aime mieux débiter des erreurs, que d'avoir la modestie de se taire.

Je vous demande la permission de m'étendre un peu sur cette prétendue famille touranienne, car c'est, en somme, celle qui doit nous intéresser le plus ici, puisque les Japonais devront être compris dans ce troisième groupe des populations asiatiques.

Du moment où il s'agit de désigner une idée nouvelle, et, dans l'espèce, une nouvelle circonscription ethnographique, il est presque toujours nécessaire de créer un mot nouveau. Le choix heureux de ce mot n'est pas tellement indifférent pour le progrès de la science, qu'il ne vaille la peine de le chercher avec le plus grand soin. L'emprunt à la *Genèse* des noms de *Japhétiques*, *Sémitiques* et *Chamitiques*, pour servir à la classification des races humaines, a poussé l'ethnographie dans des ornières dont il est bien difficile de la faire sortir. Je craindrais, pour ma part, que la dénomination de *Touranien*, si elle était définitivement acceptée, entraînât la science des nations

Digitized by Google

dans des erreurs bien autrement funestes encore. D'abord, cette dénomination manque non-seulement de précision, mais, par suite du sens que les linguistes lui attribuent aujourd'hui, elle signifie deux choses très-différentes. *Touran*, pour les Perses de l'antiquité, n'a jamais été la désignation d'un peuple particulier; autant vaudrait admettre comme terme de classification, les noms de *Refaïm* et de *Zomzommin* donnés aux populations à demi-sauvages que les Sémites rencontrèrent à leur arrivée dans la région biblique où ils se sont établis. Pour les linguistes, au contraire, il faut entendre par *Touraniens* à peu près tous les peuples asiatiques qui ne sont ni Aryens, ni Sémites. Dans les tableaux qu'on publie journellement pour la classification de ces peuples, je vois figurer côte à côte les Finnois, les Hongrois et les Turks, dont les affinités paraissent certaines, les populations que M. Beauvois a réunies sous le nom de *Nord-Altaïques*, les populations Mongoliques, les Mandchoux, les Coréens, les Japonais, parfois même les Chinois, les Malays, c'est-à-dire les Océaniens, et les Dravidiens. Or, comme la parenté de ces derniers peuples avec les Nord-Altaïens, — possible, je le veux bien, — est encore loin d'avoir été établie d'une manière scientifique, le nom de *Touranien* ne vaut guère mieux, suivant moi, que le mot *terra incognita*, sur nos vieilles cartes géographiques. Et si l'intention des ethnographes était de faire usage d'une dénomi-

Digitized by Google

tion générale pour tous les peuples asiatiques que nos connaissances ne nous permettent pas encore de classer sérieusement, je préférerais de beaucoup le nom d'*Anâryens* (non Aryens), que M. Oppert a employé dans ses premiers travaux sur l'écriture cunéiforme du second système. Les Aryens, sur lesquels repose la constitution de la grande famille linguistique successivement appelée *indo-germanique*, *indo-européenne* et *âryenne*, forment en effet le seul groupe considérable des peuples de l'Asie dont la parenté ait été définitivement établie, sinon au point de vue de l'anthropologie, au moins en raison des affinités de leurs idiomes respectifs. Le procédé par voie d'exclusion ne saurait donc, en ce cas, nuire à la clarté de la doctrine, et, provisoirement, je préfère adopter la dénomination d'*Anâryens*, pour les peuples sur lesquels je dois fixer votre attention.

Le groupe des peuples anâryens de l'Asie, dont l'unité n'a pas encore été établie par la science ethnographique, comprend plusieurs familles, sur lesquelles vous me permettrez de vous dire quelques mots.

La FAMILLE OURAL-ALTAÏQUE s'étend depuis la mer Baltique et la région des Karpathes à l'ouest, jusqu'aux limites orientales de la Sibérie à l'est.

Cette famille se subdivise en quatre rameaux principaux :

Le rameau septentrional comprend les *Finnois*

Digitized by Google

et les *Lapons* au nord de l'Europe, les *Samoïèdes* répandus au nord-est de la Russie et au nord-ouest de la Sibérie, les *Siriænes*, au nord et à l'ouest de la rivière Kama; — les *Wogoules*, entre la Kama et les monts Ourals, d'une part, et sur la rive gauche de l'Obi, de l'autre; — les *Ostiaks*, des deux côtés de l'Iénisseï.

Le rameau occidental se compose des *Hongrois* répartis dans de nombreux îlots, situés dans la région du Danube et de deux de ses affluents, la Theiss et le Maros.

Le rameau méridional comprend les *Turks* qui occupent, en Europe, non point la contrée connue en géographie sous le nom d'Empire Ottoman, mais seulement quelques îlots disséminés çà et là dans cette contrée; l'Asie-Mineure, à l'exception de la zone maritime occupée surtout par des colonies helléniques; et une vaste étendue de territoire au nord de la Caspienne et de l'Aral, prolongé jusqu'aux versants occidentaux du Petit Altaï. Il faut rattacher à ce rameau, les *Iakoutes*, habitants des deux rives de la Léna et d'une partie de la rive droite de l'Indighirka, ainsi que de l'embouchure de ce fleuve, où ils vivent côte à côte avec les Tougouses et les Youkaghirs.

Le rameau oriental enfin, se compose des *Youkaghirs*, des *Koriaks*, et des *Kamtchadales*.

La famille Tartare comprent les rameaux suivants :

Le rameau Kalmouk-Volgaïen, composé de

Digitized by Google

tribus *Euleuts* ou *Kalmouks*, au nord-ouest de la mer Caspienne, sur les rives du Volga, s'étendant à l'ouest non loin des rives du Don, et formant plusieurs îlots dans la partie sud-ouest de la Russie d'Europe; et le rameau Altaïen, comprenant les *Kalmouks* répandus dans la région du lac Dzaisang;

Le rameau Baïkalien, comprenant les *Bouriæts* de la région du lac Baïkal;

Le rameau Mongolique, composé de plus de deux millions et demi de *Tatares-Mongols* habitant le nord de la Chine, depuis le lac Dzaisang et les monts Kouën-lun à l'ouest, jusqu'au territoire occupé par les Mandchoux à l'est;

Le rameau Tongouse comprenant les *Tongouses* chasseurs et pasteurs, errant surtout dans le bassin de la Léna et sur les rivages de l'Océan Glacial, au-delà de la limite des terres boisées, en face de l'archipel inhabité de la Nouvelle-Sibérie, et à l'embouchure de la rivière Kolima : — les *Lamoutes* pêcheurs, sur les rivages occidentaux de la mer d'Ockostk; — les *Mandchoux*, sur les bords du fleuve Amoûr, principalement sur sa rive droite.

La FAMILLE DRAVIDIENNE, composée des anciennes populations autochthones de l'Inde, aujourd'hui refoulées dans la partie méridionale de cette péninsule et dont les langues paraissent avoir des affinités avec les idiomes tartares, se compose des rameaux suivants :

Digitized by Google

Le rameau septentrional, composant les *Télinga* ou *Télougou*, dans la région du Dékhan;

Le rameau occidental, formé des Indiens *Karnataka*, à l'ouest des précédents; — et des Indiens *Toulou*, au sud.

Le rameau méridional, formé des Indiens *Malayalam*, sur la côte de Malabar.

Enfin le rameau oriental, formé du peuple *Tamoul*, qui occupe la côte de Coromandel et la pointe septentrionale de l'île de Ceylan.

En dehors de ces familles à peu près définies, nous trouvons encore, dans le vaste groupe des anâryens, plusieurs nations d'une importance considérable, dont la situation ethnographique n'a pas été reconnue jusqu'à présent d'une façon satisfaisante et qui, par ce fait, semblent former autant de familles distinctes, savoir :

La Famille Sinique, composée des *Chinois*, implantés environ trente siècles avant notre ère sur le territoire occupé primitivement par les *Miao-tze*, les *Leao*, les *Pan-hou-tchoung*, les *Man*, et autres populations autochthones; des *Cantonais*, et des *Hokkiénais*, habitants des côtes orientales de la Chine, qui parlent un dialecte dans lequel on retrouve de nombreuses traces d'archaïsme;

La Famille Tubétaine, qui est répandue dans le petit *Tibet*, le *Ladakh*, le *Tibet*, le *Népal*, le *Bhotan*, dans la partie sud-ouest de la province chinoise du *Sse-tchouen*, et dans quelques îlots situés dans les provinces de *Kouang-si*, de *Kouei-*

Digitized by Google

cheou et au nord-ouest de la province de *Kouang-toung;*

La famille Annamite, comprenant les populations du *Tong-kin* et de la Cochinchine.

La famille Thaï, composée des *Siamois.*

Je vous demande la permission de ne pas m'occuper des *Barmans* et des *Cambogiens*, dont la situation ethnographique est encore difficile à déterminer, et qui, en tout cas, paraissent étrangers au groupe de peuples que nous avons en ce moment la mission d'étudier ensemble.

Les affinités plus ou moins nombreuses que l'on peut constater entre ces peuples, sont tantôt des affinités anthropologiques, tantôt des affinités linguistiques.

Vous connaissez tous le type chinois, et pour l'instant, je ne parle de ce type qu'au point de vue de ses caractères reconnaissables par le premier venu. Vous connaissez peut-être un peu moins le type mongol et le type japonais, ou plutôt vous devez bien souvent confondre ceux-ci et celui-là. C'est qu'il existe, en effet, entre ces types, des traits de la plus étonnante ressemblance. Si vous avez vu des Samoyèdes, des Ostiaks, des Tongouses, des Mandchoux, des Annamites, des Siamois, que sais-je, des indigènes d'à peu près toute la zone centrale et sud-orientale de l'Asie, vous avez dû vous trouver porté à la même confusion. Il n'est pas nécessaire de sortir d'Europe pour rencontrer ces individus aux cheveux noirs, à la

Digitized by Google

face large et aplatie, aux yeux bridés, aux pommettes saillantes, aux lèvres épaisses, à la barbe rare, autant de caractères frappants s'il en est; il ne faut pas même aller jusqu'à Kazan : à Moscou, dans tout le cœur de la Russie, et même à Pétersbourg, cette ville finno-allemande, vous rencontrez à chaque instant, le type *sui-generis* dont je viens de vous rappeler les principaux traits.

Au premier abord, il y a donc une présomption pour croire à l'existence d'une grande famille, composée de tant de nations non pas précisément douées d'un type identique, mais d'un type fortement marqué du stigmate de la parenté.

> . . . . Facies non omnibus una,
> Nec diversa tamen; qualem decet esse sororum.

Les affinités linguistiques sont naturellement moins faciles à reconnaître. Les vocabulaires de ces peuples n'offraient, aux yeux des philoloques de la première moitié de ce siècle, que de rares homogénéités, et la tendance était de croire à un ensemble de familles de langues essentiellement différentes les unes des autres. Il faut dire que ce n'est guère que depuis une vingtaine d'années, que plusieurs des idiomes les plus importants de ce groupe ont été étudiés d'une façon approfondie. En outre, les formes archaïques du Chinois, idiome considérable par son antiquité et par son développement, étaient à peu près complètement ignorées. Les caractères fondamentaux des mots

Digitized by Google

chinois étaient peut-être plus difficiles à reconnaître que ceux des racines des autres langues, par suite du caractère monosyllabique et uniconsonnaire de ces mots. On comparait de la sorte gratuitement, avec le vocabulaire de toutes sortes d'idiomes de l'Asie Centrale, les monosyllabes des dialectes de Péking et de Nanking, qui sont ceux qui ont subi avec le temps les plus graves altérations. La reconstitution de la langue chinoise antique nous a signalé notamment l'existence ancienne de thèmes bilitères, c'est-à-dire de racines composées d'une voyelle intercalée entre deux consonnes, racines analogues aux racines primitives des langues sémitiques et des langues âryennes. Ces thêmes bilitères ont été d'une valeur sans pareille pour arriver à des rapprochements d'une rigueur philologique incontestable : ils ont permis de constater des affinités certaines et jusqu'alors inaperçues entre les glossaires Chinois, Japonais, Mandchou, Mongol, etc.

Des affinités certaines, je le répète, ont été constatées par ce moyen ; mais ces affinités sont encore insuffisantes pour donner lieu à de larges déductions. Des rapports de vocabulaires ont même été signalés entre des rameaux bien autrement éloignés. Le Turc et le Japonais, par exemple, possèdent des mots dont la ressemblance est certainement de nature à tenter les linguistes. Quelques rapprochements ont été tentés aussi avec le magyar, langue sœur du finnois et du turc, et le

Digitized by Google

tibétain, langue apparentée au mongol, et dans une proportion non encore déterminée, au chinois. Le Coréen possède enfin des désinences de déclinaison et de conjugaison semblables à celles du Japonais.

Mais ce qui est bien autrement important que ces assimilations sporadiques de mots et de vocables, c'est l'unité du système grammatical qui caractérise l'ensemble des langues du groupe sur lequel j'appelle en ce moment votre attention. Cette unité est telle, qu'une phrase turque, par exemple, peut généralement se traduire en japonais sans qu'un seul mot ou particule occupe, dans une de ces deux langues, une place différente de celle qu'il occupe dans l'autre. Et remarquez que la grammaire japonaise se distingue de la grammaire des langues âryennes et des langues sémitiques, par une syntaxe essentiellement originale. Dans cette langue, comme en mandchou, en tibétain et en turc, la construction phrasiologique est rigoureusement inverse. En japonais, comme en turc, pour dire : « J'ai vu hier le gouverneur chassant sur les bords du Coïk avec ses chiens », on construira : *hesterno-die Coici littore-suo-in, canibus-suis cum, Alepi præfectum-suum vidi*; — en mandchou, comme en japonais, pour dire « habitant de la ville de Nazareth, dans la province de Galilée », on construira : *Galileæ provinciæ Nazareth vocatam civitatem incolens;* en tibétain, comme en japonais, pour dire : « As-tu

Digitized by Google

vu ma (bien-aimée) appelée Yidp'ro? », on construira : *mea Yidp'ro sic vocata te a prospecta fuit ne?*

Dans toutes ces langues, le qualificatif, quelqu'il soit, adjectif ou adverbe, précède le mot qualifié; pour dire : « les hommes de la haute montagne », on construira, *alti montis homines;* — le régime direct précède le verbe; pour dire : « il a vu la pierre dans la montagne », on construira, *montis interiore-in lapidem vidit*; — les particules de condition sont des postfixes; en d'autres termes, au lieu et place de nos *pré*positions nous trouvons des *post*positions; — enfin, pour donner encore un exemple de similitude syntactique, je rappellerai la manière d'exprimer le comparatif par une simple règle de position, avec le concours de la postposition de l'ablatif, jointe à l'objet aux dépends duquel est faite la comparaison.

Quelques noms de peuples, compris dans les groupes que j'ai énumérés tout à l'heure, sollicitent également l'attention. La dénomination d'*Ougriens* donnée aux peuples de l'Oural, vient de l'ostiak *ôgor* « haut » elle pourrait bien être la même que celle de *Mogol* ou *Mongol*, bien que ce dernier nom soit expliqué comme signifiant « brave et fier » (1). Le correspondant turc de *ôgor*, est *ioughor* et *ouighor,* qui, à son tour, rap-

(1) Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 153.

pelle le nom des *Ouigours*. D'autre part, le nom de *Vogoules* et celui des *Ungari* ou Hongrois, ont été rattachés à cette même racine ostiake *Ogor* (1). Enfin on nous donne le nom de *Moger*, nom dont on ignore le sens (2), comme la plus ancienne appellation des Magyars ou Hongrois : ce nom renferme les trois consonnes radicales du mot *Mogol*, car on sait que l'*l* et l'*r* se permutent sans cesse dans les idiomes de l'Asie moyenne, idiomes qui ne possèdent quelquefois qu'une seule de ces deux articulations semi-voyellaires. Ces étymologies, que je vous donne pour ce qu'elles peuvent valoir, ne sont cependant plus impossibles que celle qui rapproche le nom *Sames* des Lapons, de celui des Finnois, dont le pays est appelé *Suom-i*.

Des affinités anthropologiques et linguistiques dont je viens de vous entretenir, que pouvons-nous déduire? — Non point encore une certitude au sujet de l'origine des Japonais et de leur parenté avec les nations de la terre ferme, mais du moins des arguments de nature à consolider une hypothèse suivant laquelle les Japonais seraient une émigration du continent asiatique. Si cette hypothèse doit être un jour établie d'une manière rigoureusement scientifique, il est hors de doute

---

(1) Castren, *Nordiska Resor och forskningar*, t. IV, cité par Beauvois, dans la *Revue Orientale et Américaine*, 1864, t. IX, p. 137.

(2) Beauvois, *Libro cit.*, p. 139.

Digitized by Google

que la date de cette migration sera reportée à une époque fort ancienne, et sans doute antérieure à la fondation des grands empires historiques de l'Asie Centrale et Orientale. Si cependant la critique historique admettait pour cette migration le siècle de l'arrivée au Japon de Zin-mou, premier mikado de cet archipel, c'est-à-dire le VII[e] siècle avant notre ère, il ne faudrait pas trouver une objection contre cette doctrine dans le silence des historiens chinois au sujet de ce grand mouvement ethnique. L'avènement Zin-mou et son établissement dans le palais de Kasiva-bara, 660 ans avant notre ère, sont antérieurs d'un siècle à la naissance de Confucius. Or l'histoire rapporte que c'est à ce célébre moraliste que la Chine doit la possession de ses annales primitives, reconstituées par ses soins à l'aide des documents conservés dans les archives impériales des Tcheou. Si l'on étudie, d'une part, dans quelles conditions difficiles Confucius put réaliser cette œuvre gigantesque d'érudition, et, d'autre part, si l'on tient compte du parti pris par ce philosophe de ne livrer à la postérité que ce que l'histoire ancienne de son pays pouvait offrir de bons exemples à ses compatriotes pour les moraliser et leur faire accepter ses enseignements, on ne s'étonnera point qu'il ait négligé de recueillir les données qu'on pouvait avoir à son époque sur l'émigration de Zin-mou.

Dans l'hypothèse que nous examinons, cette

Digitized by Google

émigration serait venue d'un grand foyer de civilisation anâryenne, car Zin-mou n'apparaît point au Nippon comme un chef de sauvages ou de barbares, mais bien comme le prince d'une nation polie et déjà avancée en civilisation. Ce foyer où le trouver, si ce n'est en Chine? à moins que nous nous décidions à l'aller chercher chez ce peuple anâryen auquel M. Oppert attribue l'invention de l'écriture cunéiforme.

L'identité à peu près absolue du système de l'écriture cunéiforme anâryenne et du système de l'écriture japonaise viendrait au besoin à l'appui de cette audacieuse théorie. Il est en effet très-singulier de trouver chez deux peuples étrangers l'un à l'autre une invention aussi compliquée, aussi originale que le système de l'écriture cunéiforme anâryenne et de l'écriture japonaise (1). Des signes figuratifs, employés tantôt avec la valeur de l'objet qu'ils représentent, tantôt avec une valeur purement phonétique; des signes polyphones c'est-à-dire susceptibles d'être lus de plusieurs manières différentes, suivant le contexte de la phrase; des mots écrits partie en caractères idéographiques, partie en caractères phonétiques; tant de procédés graphiques employés simultanément et dans les mêmes conditions chez deux peuples, ont à coup sûr quelque chose d'étonnant,

---

(1) Voy., à ce sujet, ma Lettre à M. Oppert, dans la *Revue Orientale et Américaine*, t. IX, p. 269.

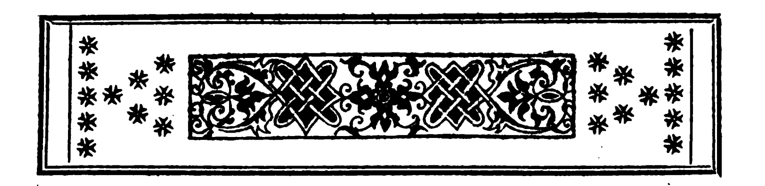
Digitized by Google

d'énigmatique, qui provoque malgré soi dans l'esprit l'hypothèse d'une origine commune. Cette hypothèse, je vous la livre pour ce qu'elle peut valoir, en vous conseillant même de ne l'accueillir qu'avec réserve, comme on doit accueillir une hypothèse non encore démontrée. Dans l'obscur dédale des origines ethniques, il faut envisager en même temps toutes les possibilités et se défier de toutes les vraisemblances.

Je me résume : les Japonais sont des étrangers dans l'archipel qu'ils habitent aujourd'hui. Leur provenance du continent asiatique est peu douteuse, mais la route de leurs migrations primitives, que divers ordres de faits font entrevoir sur la carte d'Asie, est encore douteuse, environnée de ténèbres et de mystères. Ils ne sont point venus d'Océanie, comme l'ont supposé quelques ethnographes, encore moins d'Amérique : le sang mongolique coule dans leurs veines, l'esprit tartare a procédé à la formation de leur grammaire, et probablement aussi de leur vocabulaire. Leurs aptitudes civilisatrices, le caractère chercheur, inquiet de leur génie national, ne permet point de les croire Chinois d'origine, à moins que les effets du métissage aient produit en eux une prodigieuse transformation intellectuelle.

Digitized by Google

Digitized by Google



MÉMOIRE

SUR

LA MUSIQUE AU JAPON

PAR

Stanislas PILINSKI

Professeur et compositeur de musique, membre correspondant de la Société des Études Japonaises.

I



On ne possédait en Europe que de vagues et incertaines données sur la musique japonaise, son système, ses instruments et ses artistes. La lumière s'est faite à ce sujet : les artistes, les Orientalistes, les chercheurs en sauront gré au savant professeur, M. Alexandre Kraus fils, patricien de la république de Saint-Marin, qui vient de publier, à Florence, son très-remarquable livre intitulé : *La Musique au Japon*, et de créer en même temps dans cette ville un musée de plus de cinq cents instruments anciens.

Digitized by Google

Dans cette étude, basée sur les renseignements les plus authentiques, on remarque : un très-ingénieux tableau des gammes pentatoniques sino-japonaises, avec signes japonais en regard, quelques morceaux curieux de musique japonaise traduits en notre système de notation par M. Westphal, et neuf planches photographiques représentant quatre-vingt-cinq figures, où sont groupées toutes les familles des instruments japonais du musée Kraus, avec numéros correspondant à la description qui en est faite dans le courant de l'ouvrage. Ce livre sera consulté avec fruit par l'artiste, le facteur d'instruments et le luthier. Ils y trouveront tout ensemble les explications les plus complètes et les détails les plus minutieux sur les noms, l'origine, la facture et la destination de ces nombreux instruments que l'auteur a, lui-même, photographiés, et dont nous ne pouvons faire ici qu'une très-sommaire mention, parmi les principaux passages de l'ouvrage, que nous aurons l'occasion de citer.

Quant à l'écrivain de didactique musicale, au littérateur, et au simple lecteur en un mot, ils seront, nous n'en doutons pas, aussi intéressés que charmés par la lecture d'un consciencieux ouvrage destiné à faire autorité, car c'est en quelque sorte le premier traité de musique japonaise qui ait été fait, œuvre habilement conçue, où au côté sérieux et scientifique se joignent d'intéressants récits de légendes, et de curieux détails con-

Digitized by Google

cernant la littérature, le théâtre, les artistes japonais, leurs mœurs ainsi que l'emploi, et les diverses attributions de la musique chez ce peuple,

Notre ignorance sur la musique japonaise s'expliquait par le manque presque absolu de notions théoriques musicales, aussi bien chez les voyageurs Européens, que chez les musiciens Japonais; les premiers, incapables de toute critique, condamnaient sans appel des combinaisons harmoniques fort différentes de celles avec lesquelles l'habitude les avait familiarisés; les seconds, pour la plupart exécutant sans autre guide que l'oreille, et ne se doutant même pas qu'il existe un moyen de représenter graphiquement ce qu'ils jouent, échappaient totalement à l'analyse.

Au Japon, aussi bien qu'en Chine, la musique est l'un des principaux éléments de la civilisation; elle y joue le premier rôle dans les manifestations publiques de la vie religieuse & sociale; elle y est le plus bel ornement de toutes les fêtes de la vie privée; et si la musique nationale d'un peuple peut être considérée comme la pierre de touche tempérament et de sa civilisation, un des grands de son moyens pour le connaître consiste à résoudre le problème que nous offre son art musical.

Dans son exposé, l'auteur résume les opinions des écrivains les plus compétents en la matière, tels que le Dr Giulio Ferrario, Kæmpfer, Ai-

Digitized by Google

mé Humbert, Larousse et Fétis. Nous citerons cette dernière que nous trouvons dans *L'Histoire générale de la Musique*, publiée à la librairie Didot.

« Quoique les instruments japonais importés en Europe fassent supposer une certaine analogie avec le système musical chinois, les mélodies japonaises recueillies par Siebold, par le manque des lacunes caractérisques de la gamme pentatonnique chinoise, et par le mélange des différentes tonalités qu'elles présentent, feraient supposer que cette musique est basée sur une gamme chromatique ».

Après avoir cité quelques unes de ces mélodies il ajoute « qu'il n'est pas certain que le voyageur qui nous a fait connaître ces spécimens de la musique japonaise, ait rendu avec exactitude les intonations des différents sons, car il n'a fourni aucun renseignement sur la tonalité de cette musique ». Il faut donc, pour le moment s'abstenir de conjectures à cet égard, et attendre les documents plus complets que les relations chaque jour plus fréquentes entre l'Europe et le Japon ne peuvent manquer de nous fournir. Telle est la conclusion de ce savant critique, et elle peut être considérée comme le dernier mot de la science européenne à ce sujet.

M. Kraus a pu concevoir son œuvre, grâce aux renseignements dûs à l'érudition des professeurs Antelmo Severini et Carlo Puini versés dans

Digitized by Google

les anciens livres chinois et japonais. De plus il a dû à l'amitié du chevalier Pietro Savio d'Alexandrie, qui a séjourné longtemps au Japon, de pouvoir se procurer une collection très-complète d'instruments japonais, et de recueillir, en outre une foule de renseignements nouveaux.

II

Le système musical des Japonais, aussi bien que celui des Chinois, dont il n'est qu'un dérivé, s'est conservé sans altération depuis les premiers âges.

A ces époques de leur histoire, les peuples ignorants et barbares vivement et diversement impressionnés par les grandes scènes de la nature, personnifiaient en divinités redoutables ou bienfaisantes ce qui en elles leur inspirait de la terreur ou de l'admiration. C'est sous l'empire de ce mysticisme qu'a pris naissance le système musical qui nous occupe. Il se rattache en effet étroitement aux puissances naturelles, aux signes célestes, et aux divisions de l'année. Or, ces forces et ces lois ont toutes, au Japon, pour signe cabalistique *cinq*, nombre sacré par excellence; aussi le système musical y est-il pentatonique. Les éléments que les Japonais symbolisent par le nombre *cinq*, sont : 土 la Terre, 金 le Métal, 木 le Bois, 火 le Feu, et 水 l'Eau.

Digitized by Google

On peut voir par là que les principales causes qui ont le plus contribué à former ce système sont : 1° Les conditions physiques et climatériques de certaines contrées de la Chine et surtout du Japon, vaste archipel, où plusieurs volcans sont encore en ébullition et qu'entourent des mers bouleversées chaque année par de redoutables typhons, — 2° L'aptitude remarquable qui porte ces peuples vers l'étude de l'astronomie. Nous verrons, en effet, que dans chacune des divisions astronomiques de l'année en douze mois, le son fondamental de chaque gamme correspond à l'un des douze mois de l'année.

Les Japonais croient, en effet, que durant chacun de ces mois, les sifflements du vent reproduisent les sons compris exclusivement dans la tonalité dominante du mois. Ce rapprochement, à leurs yeux, n'est donc pas arbitraire, il correspond à une réalité positive et matérielle.

On appelle 五音 *Go-in* le système des cinq sons de la gamme pentatonique :

			Mot signifiant :
Le 1er son a pour dénomination		*Kiu* :	temple ou Seigneur.
Le 2e	—	*Syau* :	commerce ou serviteur.
Le 3e	—	*Kaku* :	Cor de chasse ou paysan.
Le 4e	—	*Ti* :	Signe, objet matériel.
Le 5e	—	*U* :	Plume, objet abstrait.

Digitized by Google

Nous voyons apparaître une classification hiérarchique des sons dans laquelle le *Ku* occupe la première place, l'*U* la dernière et les autres sons une place dont l'importance est relative aux objets qui les représentent, lesquels vont en décroissant du *Ku* à l'*U*.

Ces cinq noms ne représentent pas des sons déterminés mais correspondent à ces expressions de notre système : première, deuxième, troisième, quatrième et cinquième note du ton; sauf qu'il ne faut pas toujours y attacher le sens que nous donnons aux expressions de tonique, seconde, tierce, quarte et quinte : car la gamme pentatonique de *do*, par exemple, est formée des intervalles de *do, ré*, *mi, sol*, *la*, qui correspondent à nos intervalles de tonique, sus-tonique, médiante, dominante et sus-dominante, ou bien première, deuxième, troisième, cinquième et sixième note du ton.

Chaque tonalité comprend différents modes, et les gammes pentatoniques qui représentent ces modes, sont formées en substituant à un ou à plusieurs sons de la gamme normale astronomique un ou plusieurs sons altérés; ceux-ci se trouvent à une distance d'un demi-ton majeur ou mineur, au-dessous du son principal qu'ils doivent remplacer. Jamais au-dessus, car le procédé qui consiste à altérer un son, en le haussant d'un demi-ton chromatique, en le diésant n'entre pas dans ce système.

Digitized by Google

Voici les noms des douze tonalités normales astronomiques, avec les *Kiou*, ou toniques des gammes, dont elles sont le point de départ :

N. 1.

Pour	Janvier.	*Tairyau*,	mi-bécarre.
—	Février.	*Taisoku*,	fa-bécarre.
—	Mars.	*Kiosyô*,	sol-bémol.
—	Avril.	*Kossen*,	sol-bécarre.
—	Mai.	*Tyuryau*,	la-bémol.
—	Juin.	*Suisin*,	la-bécarre.
—	Juillet.	*Rinsyau*,	si-bémol.
—	Août.	*Isoku*,	si-bécarre.
—	Septembre	*Nanryau*,	do-bécarre.
—	Octobre.	*Bouiki*,	ré-bémol.
—	Novembre	*Osyô*,	ré-bécarre.
—	Décembre.	*Kôsyô*,	mi-bémol.

Sons substitués ou accidentels :

N. 2.

Au *kiu*, pour	Janvier. . .	*Kôsyô kiu*,	mi-bémol.
—	Février. . .	*Tairyau*,	fa-bémol.
—	Mars.	*Taisoku*,	fa-bécarre.
—	Avril	*Kyosyô*,	sol-bémol.
—	Mai.	*Kossen*,	sol-bécarre.
—	Juin.	*Tyuryau*,	la-bémol.
—	Juillet. . . .	*Suisin*,	la-bécarre.
—	Août	*Rinsyau*,	si-bémol.
—	Septembre . .	*Isoku*,	do-bémol.
—	Octobre. . .	*Nanryau*,	do-bécarre.
—	Novembre . .	*Bouiki*,	ré-bémol.
—	Décembre. . .	*Osyô*,	ré-bécarre.

On trouve tous les sons d'une tonalité par le procédé suivant : on prend pour *ku*, ou to-

Digitized by Google

nique, le son fondamental du mois dont on cherche la tonalité. Prenons par exemple la tonalité de Janvier, *Tairyau* qui correspond à notre tonalité de mi-majeur. Mi sera le *Ku*, ou note fondamentale.

Nous compterons alors les mois en avant jusqu'au huitième, à partir de Janvier, c'est-à-dire : *Janvier*, *Février*, *Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet,* (*Août*) ; ce dernier mois, qui est représenté par la tonalité *Isoku*, sera le *Syô*, ou deuxième note du ton, c'est-à-dire *si*, tonalité du mois. Puis nous compterons les mois en arrière jusqu'au sixième, depuis celui qui nous a donné le *Syô* : *Août*, *Juillet*, *Juin, Mai, Avril*, (*Mars*), qui a pour tonalité, *Kiôsyô*, sol-bémol, ou par enharmonie fa-dièse; ce sera le *Kaku* ou troisième note du ton. Nous recompterons ensuite les mois en avant, à partir de Mars jusqu'au huitième : *Mars*, *Avril, Mai*, *Juin, Juillet*, *Août, Septembre,* (*Octobre*), mois qui est représenté par la tonalité *Buiki*, ré-bémol, ou par enharmonie do-dièse nous donnera le *Ti,* ou quatrième note du ton. Et retournant en arrière par le même procédé jusqu'au sixième mois : *Octobre, Septembre*, *Août, Juillet, Juin*, (*Mai*), nous arrivons à la tonalité *Tyuryau*, la-bémol, ou enharmoniquement sol-dièse, qui nous donnera l'*U*, la cinquième note du ton ; et nous aurons ainsi formé la gamme normale pentatonique de la tonalité de Janvier ou *Tairyau*. Pour trouver la suite des

Digitized by Google

sons altérés, ou de substitution de cette tonalité, nous prendrons pour *Kiu* sa tonique altérée c'est-à-dire bémolisée, en usant du même procédé pour les autres notes du ton. (V. l'ex. n. 1.)

Même calcul, pour former les gammes, des autres tonalités.

Les sons de substitution, ou de rechange, sont employés dans le cours d'un morceau comme de simples altérations des sons réels; et dans ce cas, ils représentent nos sons chromatiques. Ce sont précisément ces noms de substitution qui ont empêché les observateurs européens de se former une idée exacte du système tonal japonais.

Par l'analyse de ce système, d'une ingéniosité toute caractéristique, on voit qu'il est d'origine chinoise. En effet, au Japon, les douze sons fondamentaux correspondent aux douze *Lieou*, ou demi-tons des Chinois; nous voyons, en outre, que les gammes pentatoniques sont construites d'une manière analogue à celle qu'employait le célèbre Chinois *Lin-len*, et qu'elles reposent sur des successions de quintes ascendantes et de quartes descendantes.

De plus, qui ne reconnaît pas dans les cinq noms de la gamme japonaise *kiu*, *syô*, *kaku*, *ti*, *u*, le *kong*, *chang*, *ko, tchi et you* des Chinois.

Il résulte clairement de tout ceci que Fétis, dans ses hypothèses, s'approche surtout de la vérité lorsqu'il suppose que le système musical du Japon repose sur une gamme chromatique.

Digitized by Google

Un des modes les plus employés au Japon correspond à notre gamme mineure ; l'on en voit un exemple dans la manière d'accorder le *sono-koto*, instrument sacré à treize cordes, le plus important de tous les instruments japonais, et le plus perfectionné des *koto*, famille d'instruments à cordes de l'espèce de nos psaltérions.

Si nous prenons pour exemple notre relatif mineur du ton d'*ut* majeur, le ton de *la* mineur : dans l'accord du *sono-koto*, nous allons retrouver les intervalles de cette tonalité, sauf les sons *ré* naturel et *sol* dièse. Nous aurons alors, avec quelques-uns de ces sons accidentels, la tonalité japonaise du mois de juin ou *Suisin* (voir l'exemple n. 2).

Le *sono-koto* s'accorde ainsi :

La 1re corde	au	*syô*, ou	mi-bécarre ;	*Taïrio*,	Janvier.
2e	—	*kyu* tonique, ou	la-bécarre ;	*Suisin*,	Juin.
3e	—	*kaku*, ou	si-bécarre ;	*Isoku*,	Août.
4e	—	à l'*u*, accidentel ou de subtitution, ou	do-bécarre ;	*Nanryau*,	Septembre.
5e	—	*syô*, ou	mi-bécarre ;	*Tairyau*,	Janvier.
6e	—	*thi* accidentel, ou	fa-bécarre ;	*Taisoku*,	Février.
7e	—	à l'octave supérieure de la		2e corde,	8a... la.
8e	—	—		3e corde,	8a... si.
9e	—	—		4e corde,	8a... do.

			8o…
La 10e corde à l'octave supérieure de la	5e corde,	mi.	
			8o…
11e — —	6e corde,	fa.	
			8o…
12e — —	7e corde,	la.	
			8o…
13e — —	8e corde.	si.	

(Voir l'exemple n. 3).

On accorde quelquefois la première note une octave plus bas.

La plupart des instruments en usage au Japon sont d'origine chinoise. Toute la différence entre les deux systèmes consiste :

1° Dans la différente origine qu'attribuent les deux peuples aux différentes parties de leurs théories et à leurs instruments.

2° Dans l'usage que font les Japonais de la substitution des sons accidentels qui existent dans la théorie chinoise, mais qui n'y ont jamais eu une application pratique.

Quant au système de notation musicale, les Japonais n'en possèdent un relativement complet que pour la musique pure et sacrée.

Dans les morceaux pour instruments à cordes, l'on indique par un numéro la corde qu'il faut jouer, et dans ceux pour instruments à vent on écrit les différents numéros correspondant aux trous qu'il faut boucher avec les doigts.

Quelquefois ils écrivent aussi le nom du son en relation avec la tonalité dominante. On l'indique sur la corde ou sur le trou.

Digitized by Google

Au moyen d'un petit rond, ou de deux ronds concentriques, on indique qu'il faut baisser d'une ou de deux octaves, le son normal, qui avait été indiqué d'abord.

La valeur, ou la durée des sons, est marquée de deux manières savoir :

1° En laissant entre les différents signes musicaux que l'on écrit, l'un au-dessous de l'autre, un espace plus ou moins grand, selon la valeur plus ou moins grande des sons.

2° En plaçant à droite du signe musical indiquant le son, un rond entier, un demi rond, ou un quart de rond, selon que le son doit durer un entier, un demi ou un quart.

On ne trouve pas dans la musique japonaise, de véritables indications pour le mouvement, ou le rythme. Cependant toutes les mélodies, et les chansonnettes, que les historiens et les voyageurs nous ont fait connaître, sont en temps pair, 4/4 ou 2/4, et, quant au rythme, on trouve dans la plus ancienne musique nationale, des virgules placées entre un signe musical, et le suivant. Ces virgules indiquent un sforzando à faire dans un son longuement tenu, qui est accompagné d'un coup de *syaku-biosi* (sorte de castagnettes).

Dans la musique profane, l'on ajoute aux signes musicaux des monosyllabes, qui varient selon l'instrument que l'on joue, et qui imitent le mouvement que l'on doit donner aux sons ; pour les instruments à vent on se sert par exemple de la

Digitized by Google

syllabe *ra*, répétée plusieurs fois, comme *rarara*, *ra*, *rara*...

La musique japonaise est écrite sur des lignes verticales, qui se suivent comme dans l'écriture ordinaire, de droite à gauche, en commençant toujours d'en haut; quand c'est de la musique vocale, alors on écrit les paroles à gauche des signes, et les signes accidentels à droite ou à gauche à volonté.

Les morceaux de musique japonaise, sont généralement écrits de manière à être joués par un instrument avec ou sans accompagnement, de chant ou d'autres instruments. Dans le premier cas, le chant, qui est regardé au Japon comme un accessoire, et non comme la partie principale, est toujours à l'unisson avec l'instrument, de sorte que l'un sert de renfort à l'autre.

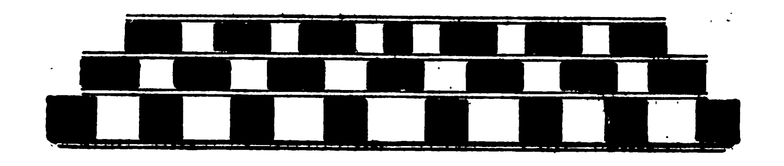
Il y a une règle fixe dans la musique pure ou sacrée, pour l'instrument qui accompagne. Il doit suivre jusqu'à la fin l'instrument accompagné, dans le même intervalle avec lequel ils ont commencé.

On trouve dans le genre profane seul, des exceptions à cette règle.

(*La fin prochainement*).



Digitized by Google



LE
TOTEM
ET L'ADORATION DES ANIMAUX
Chez les Indiens de l'Amérique du Nord *

Par le Dr W. BEHRNAUER
Membre Correspondant de la Société Américaine de France.



A haute situation qui est donnée aux animaux chez les Indiens, vient de ce que le patron personnel qui protège comme génie tutélaire chacun d'entre eux, est généralement un animal. De plus, ils prétendent tirer, pour la plupart, leur origine des animaux, et la constitution de leur société repose sur une réunion de tribus, dont chacune est représentée par un animal, tel que l'ours, le buffle, la loutre, le fau-

---

* Lu à la Société Américaine de France.

Digitized by Google

con, etc. (1). Kohl nous dit qu'un poisson ne pouvait pas être l'animal protecteur et nominatif d'une tribu; mais nous trouvons ailleurs (2) qu'une bande d'Indiens Ottowas portait le nom de la Carpe. Kohl (3) nous fait observer que rien du poisson ne devait être employé pour les habits et pour les ornements, ce qui est vraisemblablement en connexion avec l'idée que le mauvais génie était le génie des eaux. La marque de distinction des tribus indiennes, était nommée *totem* chez les Algonkins. Quelle était, en effet, la base de la tribu : elle résulte de ce qu'aucun mariage ne pouvait être contracté entre des personnes qui possédaient le même *totem*. Ce symbole peut être considéré comme un nom de famille, seulement avec cette différence que les familles du même nom étaient plus nombreuses chez les Indiens que chez les Européens, quoique tous ces Indiens se regardaient comme de proches parents. Le nom de famille, que les enfants portaient, venait de la mère et non du père. L'animal du totem était le génie tutélaire de la famille qui se nommait d'après lui : il était, à ce titre, l'objet d'une adoration comme un saint, et il ne devait pas être chassé par elle. Chez les peuples du Nord-Ouest, certains animaux avaient une position si haute, que l'origine de la race humaine, et même la création du monde, leur était attribuée. Il en était ainsi du Corbeau et du Loup chez les Atnas, les Kenaiens, les Kolus-

(1) *Kitschi-Gami* (Wien, 1859).
(2) *Lettres édifiantes*, t. I, p. 679.
(3) T. II, pp. 145, 186 et passim.

Digitized by Google

ches, etc. (1). Plus tard, l'idée d'un ancêtre commun paraît avoir disparu, et la conscience de l'affinité, qui s'appuyait sur le totem, avoir seule survêcu, notamment chez les Potowatomi (2). Les Chippeways prétendent tirer leur origine du *Chien* (3); les Delawares de l'*Aigle*, les Tonkaways du *Loup* (4); les Osages d'un *Limaçon* qui était devenu homme et s'était marié avec la fille d'un *Castor* (5). Adair nous assure qu'ils ne témoignent pas d'adoration aux animaux, d'après lesquels ils nommaient leurs tribus. Beaucoup d'autres rapporteurs lui ont opposé un avis contraire, et cette adoration pourrait ne s'être perdue qu'à une époque relativement moderne. Les Nanticokes soutenaient, dans leur mythologie, qu'il y avait près du Grand-Esprit un être féminin, mère des animaux, desquels les hommes tirent leur origine; et ils faisaient aussi dériver les qualités de leur caractère, de celles des animaux dont ils étaient considérés comme descendants : la sagesse venait du *Hibou*, la cruauté sangui-

(1) Wrangell, *Statistiche und ethnographische Nachrichten über die russischen Besitzungen in Amerika*, dans *Beitræge zu Kenntniss des russichen Reiches*, Saint-Pétersbourg, 1839, p. 100, III, 93; Holmberg, *Ethnographische Skizzen über die Vœlker russischen Amerika*, Helsingfors, 1855, t. I, p. 12.

(2) Cf. Keating, *Narrative of an Expedition to the source of St-Peters River*, 1825; comm. M. Long, London, 1825, t. I, p. 117.

(3) Cp. Mackenzie, *Reise durch N.-W. America*, 1789, *und* 1793. Hamb., 1802.

(4) Schoolcraft, t. V, p. 683.

(5) Schoolcraft, t. IV, p. 305; Gregg, *Die Prærieen*, 1845, t. II, p. 175.

Digitized by Google

naire du *Loup*, la gloutonnerie et la saleté de l'*Ours*, etc. (1). Les Indiens croyaient que les animaux étaient les ancêtres de l'espèce humaine, et ils leur attribuaient de la raison et une manière d'agir tout-à-fait humaine, à quelques-uns même, une intelligence supérieure à l'homme et des forces surnaturelles. Le *Serpent à sonnettes* et le *Castor* jouissaient de la plus haute vénération, et ils croyaient que le *Hibou* possédait la raison la plus grande; il est nommé, dans une légende, le grand bienfaiteur des hommes (2). Le Serpent à sonnettes est le roi des serpents. Chaque autre espèce d'animaux a aussi son roi, dont la mort est vengée par les autres espèces. De peur de cette vengeance, les Seminoles, les Sioux, et les Iowa l'épargnent toujours (3). Dans d'autres tribus, au lieu d'être vénéré, il est pourchassé. Après une harangue curieuse, l'Indien le prend par la queue, le frappe sur la tête par un mouvement adroit et rapide, et l'écrase. La peau qu'il lui a scalpée, il l'emporte comme un trophée (4). Le comte de Zinzendorf a été sauvé en 1742 par cette superstition. Les Capouga, chez lesquels il vivait sur le Wyoming, l'avaient soupçonné de desseins mauvais. Ils le surprirent un soir pour le

---

(1) Cf. Jones, *Traditions of the North-American Indians*, 2d edit., London, 1830, t. II, p. 93.

(2) Parkman, *History of the conspiracy of Pontiac*. London, 1851, t. II, p. 135 ; Jones, *Libr. citat.*, t. II, p. 259, et t. III, p. 33.

(3) Bartram, *Reise durch Carolina*, *Georgia und Florida*, Berlin, 1793, p. 252 ; Schoolcraft, t. III, p. 273.

(4) M' Kenney, *The rise*, *progress and prospects of Texas*, London, 1841.

Digitized by Google

tuer. Il s'était assis devant un petit feu près d'un faisceau de bois, et écrivait sans s'apercevoir qu'il y avait près de lui un serpent à sonnettes. Les meurtriers, persuadés, par la présence de ce reptile, de l'origine divine de cet étranger, abandonnèrent leur projet et retournèrent tranquillement à leur demeure. Nous trouvons, chez les Indiens, une quantité d'histoires mystérieuses et étranges sur les Castors (1), principalement sur les Castors Blancs, qui ne paraissent exister que dans la fable, et qui sont des êtres doués de forces surnaturelles. L'histoire de l'amitié perfide du *Rat Musqué* pour le Castor a été conservée dans la contrée des Lacs (2). Aussi l'adoration du Castor se trouve-t-elle chez les Athapaskes. Il y a aussi d'autres animaux, à l'aide desquels on tire des augures et des oracles, p. ex. la *Sauterelle*, M. Kindall (3) rapporte une anecdote d'une femme indienne qui adressait un discours à un vieux chien qui avait volé une pièce de viande, et qu'elle écrasa d'un grand coup de marteau de pierre. Bien que le chien soit maltraité par les Indiens pendant sa vie, ses jambes sont vénérées quand il est mort (4). Les Indiens croient pouvoir se rendre favorables les esprits des animaux par certaines danses et par des charmes : les danses de *Buffle* et d'Ours, p. ex., dans lesquelles les Indiens sont repré-

---

(1) Jones, *Libr. cit.*, t. III, p. 69.

(2) Cf. Back, *Narrative of the Arctic Land Expedition to the great Fish River*, London, 1836, in-8.

(3) *Narrative of an Expedition across the S. W. Prairies* London, 1845, t. II, p. 418.

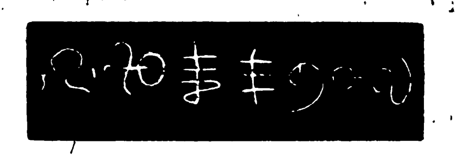
(4) Keasting, *Libr. cit.*, t. I, p. 453.

Digitized by Google

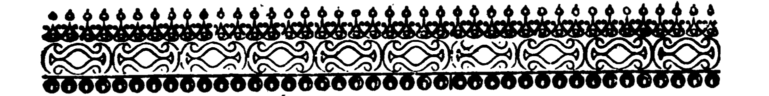
sentés avec les têtes de ces animaux employées sous forme de masque, sont pratiquées dans ce but; on espère allécher, par ces moyens, les animaux sacrés. On prépare de petites images des animaux de chasse, et on les enduit d'une poudre particulière (1). Enfin, il y a une explication de la révérence avec laquelle les Indiens traitent beaucoup d'animaux, dans ce fait que les Esprits des Morts, suivant eux, prennent encore la forme d'animaux. On ne saurait établir qu'un culte proprement dit d'animaux ait existé chez les Indiens, mais le monde des brutes leur paraissait comme un monde d'Esprits, auquel ils étaient associés par suite d'une parenté primitive et même d'une communauté d'origine.

---

(1) Cf. Tanner, *Mémoires*, traduits par E. de Blosseville, Paris, 1835, t. II, p. 58.



Digitized by Google



HIC ET UBIQUE

OU

VESTIGES

DE LA LANGUE PRIMITIVE

RECUEILLIS DANS LE CHINOIS

DÉDIÉ A M. LOUIS DE L'OR, ANCIEN OFFICIER DE CAVALERIE

Par J. KLAPROTH

Nous reproduisons ici une petite pièce rarissime due à Jules Klaproth, et qui montre les procédés employés à son époque pour la comparaison des langues. Ce court document est la meilleure critique d'une méthode hautement fantaisiste, qui compte encore aujourd'hui de trop nombreux partisans. Il sert, en outre, à montrer comment il est possible de trouver, dans les idiomes les plus étrangers les uns aux autres, des racines ou des mots qui présentent, par le fait du hasard, des ressemblances plus ou moins frappantes.

N. B. — Dans les mots chinois manque souvent la dernière consonne, qui se retrouve dans ies racines des autres langues. — *De l'Or, Seconde lettre, page 16.*

FRANÇAIS.	CHINOIS.	
Aller, passer.	**Mei.**	Latin **meo.**
Arbre, bois.	**Mou.**	Mandchou **moo.**
		Mongol **modo.**
Attaquer, hostile.	**Fan.**	Allemand **feind.**

Digitized by Google

FRANÇAIS.	CHINOIS.	
Atteindre.	**Teh.**	Turc **dek-mek.**
Aurore, matin.	**Tan.**	Turc **than.**
Beau.	**Chen.**	Allemand **schœn.**
		Mandchou et Mongol **sain.**
		Zyriaine **chan.**
	Mèi, Moèi.	Hollandais **mooi.**
		Iles des Amis **mei.**
		Écossais **maid.**
Bleu.	**Hiuân.**	Grec χυαν-ος.
	Thsing.	Russe **sinii.**
Bœuf.	**Nieou, niou.**	Anglais **neat.**
		Suédois **nœt.**
		Écossais **nôute.**
		Islandais **naute.**
Boire.	**Yu.**	Zyriaine **iuny.**
		Ostiake de Loumpokolsk **ienga.**
Bon.	**Hao, hhao, hhoo.**	Persan, **khôb, khoub.**
		Finnois en Carélie **huva.**
		Allemand **gut.**
Bords, escarpé.	**Yai.**	Allemand **jœh.**
Bouche.	**K'eou.**	Albanois **gœ.**
		Ieniseïen d'Imbatsk **ko.**
Boue.	**Ni.**	Zyriaine **niait.**
Boue au fond de l'eau, vase.	**Wa.**	Français **vase.**
		Portugais **vasa.**
Bouillir.	**Tchou, tchu.**	Islandais **sioda.**
		Allemand **sieden, Sud.**
		Ancien allemand **sueden.**
Boule.	**Kiu, kieou.**	Allemand **Kug-el.**
Chanter.	**Tch'ang.**	Français **chanter.**
		Hindoustani du Dekan **djaoné.**
Chercher.	**Seou.**	Allemand **such-en.**
		Grec ζιω.

Digitized by Google

FRANÇAIS.	CHINOIS.	[illegible]
Cheveu.	**Fa.**	Ancien français **pau.**
		Hindoustani du Dekan **bal.**
	Haô.	Allemand **Haar.**
Chien.	**Keou.**	Dougore dans le Caucase **kui.**
		Breton **ki.**
	K'iuan.	Grec κυων.
Cinq.	**Gou, ou.**	Géorgien **khouti.**
Cœur.	**Sin.**	Ostiake **sem.**
		Vogoule **chim.**
Couler.	**Lieôu, liôu.**	Par le changement du l en **r**: grec ρεω, latin **riv-us.**
Couper.	**Kou.**	Français **coup-er.**
		Anglais **cut.**
Craindre.	**Pa.**	Latin **pav-ere.**
Créature, chose créée.	**We.**	Allemand **Wes-en.**
Cruche.	**Kang.**	Allemand **Kanne.**
Découler.	**Lin.**	Allemand **rin-nen** (**r** pour **l**).
Désirer avec ardeur, aimer.	**Liuên, louf.**	Allemand **lieben, liebe.**
Deux.	**Eûl, ourh.**	Géorgien **ori.**
Digue.	**Tâng.**	Allemand **Damm.**
Doigt du pied.	**Tchi.**	Allemand **Zeh.**
Donne.	**Kii, ghii.**	Allemand **gieb.**
Dormir.	**Moéi.**	Isles de Sandwich **moe.**
		Litthuanien **mieg-ti.**
		Corélien **mouata.**
Eau.	**Choui.**	Turc **sou, souv.**
Eau très-étendue, mer, lac.	**Wang.**	Samoïède Iouratse **wouing,** mer.
Éclair.	**Chèn.**	Allemand **Schein.**
Empereur.	**Ti, di.** (Anciennement ce mot désignoit la *divinité.*)	Latin **div-us, de-us.**
		Grec δις.
Et.	**Kii.**	Grec και.
Etendard.	**Fan.**	Allemand **Fahne.**

Digitized by Google

FRANÇAIS.	CHINOIS.	
Été.	**Hià, sia.**	Turc **iaï, saï, iaz.**
Face.	**Mién, mian.**	Allemand **Miene.**
Faible, petit.	**Wang.**	Allemand **wenig.**
Fendre, diviser.	**Fuén, Fén.**	Latin **find-ere**
		Français **fend-re.**
Fer.	**Thie.**	Turc **temir.**
		Mongol **Tumur, tumer.**
Fils.	**Tsée.**	Géorgien **tsé.**
Fin.	**Fi, fei.**	Français **fin.**
		Allemand **fein.**
Fleuve.	**Hô.**	Avare dans le Caucase **hhor.**
		Mongol **khol; gol.**
Forme.	**Meû.**	Français **moule.**
Frontière.	**Pian, hian.**	Hindoustani du Moultan **ba-na.**
Fuir.	**Foû.**	Latin **fug-ere.**
Glaner.	**Lién, lièn.**	Anglais **glean.**
Gras.	**Féi.**	Allemand **feist.**
Grand, haut.	**Long.**	Latin **long-us.**
Habitation.	*Wo.*	Allemand *Wohn-ung*, *woohn en.*
Hache.	**Fou.**	Hongrois **fei.**
Haut.	**Kao.**	Walish **kau.**
		Allemand **hoch.**
Herbe.	**T'sao, t'soo.**	Bohémien (Tsingane) **tsakh. cha.**
Honte.	**Hoéa.**	Français **honte.**
		Latin **hon-os.**
Huile.	**Yeôu.**	Turc **yai.**
Joue.	**Sai.**	Samoïède d'Obdorsk **sal.**
Lac.	**Tch'i.**	Anglais **sea.**
		Allemand **See.**
Lait.	**Nai.**	Samsïède Iouratse **niamià.**
Langue.	**Che.**	Samoïède du Tim **ché.**
		Kamache **chika.**
		Samoïède de Tomsk **sié.**
		Ostiake de Narym **ché.**

Digitized by Google

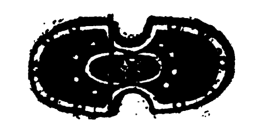
FRANÇAIS.	CHINOIS.	
Large.	**Kouàng**, **kwang**.	Vogoule en Verkhotourie, **kwont**.
Lier.	**Pung, bung**.	Allemand **bind-en**.
Lois.	**Fa**.	Latin **fas**.
Lui.	**T'a, to**.	Hindoustani du Dekan **to**.
		Vogule **tau**.
		Qazi Qoumouq **thae**.
		Anglais **the**.
		Allemand **der**.
Lune.	**Yue**.	Copte **yo**.
Main.	**Cheoû**.	Souane du Caucase **chi**.
		Warougien dans l'Inde **sei**.
Maison.	**Kia**.	Ostiake **kat**,
		Italien **casa**.
Matin (le).	**Dsào, tsao**.	Persan **suk**.
Mêler.	**Màng**.	Allemand **meng-en, mang**.
Mer.	**Yâng**.	Hébreu ים **yam**.
		Assyrien **yami**.
Merde.	**Chi**.	Français **chie, chier**.
Miel.	**Mû, mie**.	Latin **mel**.
		Français **miel**.
Monter.	**Teng**.	Latin **tend-ere**.
Moudre.	**Mô**.	Latin **mol-ere, mol-a**.
Mouton.	**Yâng**.	Latin **agnus**.
		Servien **iagnæ**.
Neige.	**Siue**.	Abaze dans le Caucase **se**.
Nez.	**Pi, bi**.	Samoïède **pyé, pyu**.
		Tcherkesse **pé**.
		Persan **bini**.
Nuit.	**Yé**.	Finnois en Carélie **yé**.
		Estonien **œ**.
		Vogoule en Verkhotourie **ii**.
Œil.	**Yàn**.	Hébreu עין **a'in**.
		Arabe **a'in**.
		Hindoustani du Dekan **ank**.
Ordre, règle, loi.	**Lie**.	Latin **lex**.

Digitized by Google

FRANÇAIS.	CHINOIS.	
Os.	**Ko, kou.**	Slave **kost.**
Peau.	**Phî.**	Wlaque **pieli.**
Pendre, suspendre.	**Hiuan.**	Allemand **hang-en.**
Phénix.	**Fong.**	Grec φοινιξ.
Pied.	**Po.**	Lesghi de Khoundsag, Tchari et Antsoukh **pog.**
		Kourde **pa.**
Pierre.	**Chi.**	Kotove **chich.**
		Assane **chit.**
Plat, poêle.	**Phân, phouan.**	Allemand **Pfanne.**
Plein.	**Fo.**	Allemand **voll.**
Pleuvoir.	**Yû.**	Grec ιυω.
Poignard.	**Tao, dao.**	Anglais **dag.**
		Allemand **Dolch.**
Porc.	**Djou, tchu.**	Allemand **Sau.**
		Anglais **sow.**
Poussière.	**Tch'in.**	Tchetchentse **tchen.**
Pouvoir.	**K'e.**	Allemand **koen-nen.**
Prendre.	**Nâ.**	Allemand **nehmen, nahm.**
Profond.	**Chin.**	Toungouse **chounta.**
	Ti.	Allemand **tief.**
Pur, clair (de l'eau).	**Lin.**	Allemand **rein** (r pour l).
Racine.	**Ken.**	Samoïdède du Tim **kontch.**
	Pùn, puèn.	Sanskrit **poun.** Zend **boun.**
Roi, prince.	**Kiun.**	Anglais **king.**
		Allemand **Koenig.**
		Mongol et Turc **khan**
Rouge.	**Houng.**	Persan **khoun** (sang).
Saisir.	**Leang.**	Allemand **lang-en.**
Sang.	**Hiue.**	Samoïède **khyua.**
Sanglier.	**Haï, hoô.**	Anglais **hog.**
		Persan **khouk, khog.**
Scier, racler.	**Sie.**	Allemand **sæg-en.**
		Latin **sec-are.**
Semer.	**Sa.**	Allemand **sae-en.**

Digitized by Google

FRANCAIS,	CHINOIS.	
Sois, soit.	**Chi.**	Allemand **sey.**
Sommeil.	**K'ûn, k'uén.**	Samoïède du Taz **konda.**
		Tchetchentse **gan.**
Terre.	**T'ou.**	Ancien Allemand **touet.**
	Ti.	Breton **tit.**
Tête.	**T'eu.**	Ieniséïen d'Inbatsk **tu.**
Tomber, se perdre.	**Lo.**	Anglais **lost.**
Tortue.	**Koui, kouei.**	Géorgien **k'ouié.**
Tous.	**Tou.**	Latin **tot-us.**
		Français **tous.**
Tout.	**Fan.**	Grec πaν.
Trois.	**Sou.**	Géorgien **sami.**
Trou.	**K'oung.**	Ossète du Caucase **khunk.**
Vague (la)	**Kàng.**	Esthonien **laîne.**
	Po, bo.	Suèdois **bjuljur.**
		Permien **wolghes.**
		Allemand *Woge.*
		Ecossais **foun.**
		Vogoule **pup.**
		Toungouse **oubo.**
Vent.	**Fung.**	Allemand *Wind.*
Ventre.	**Tou.**	Samoïède Iouratse **tiou.**
Viande.	**Jeoù.**	Abaze dans le Caucase **ji.**
Vivant.	**Hho, hhoe.**	Hébreu חיה **khaïah.**
		Chaldéen **khaiou.**



Digitized by Google

Digitized by Google

CHRONIQUE

DE LA

REVUE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

I. — LA QUESTION ACTUELLE

LE CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES

4e Session — Florence — 1878

(*Correspondance particulière de la* Revue Orientale et Américaine.)

Florence, le 11 septembre 1878.

Je tiens à vous donner, avant l'ouverture officielle de la quatrième session du Congrès international des Orientalistes, ma première impression sur les préparatifs qui ont été faits pour la grande fête scientifique à laquelle nous allons assister. Le gouvernement italien a pris de la façon la plus gracieuse et la plus effective l'œuvre sous son patronage, et le nombre d'Orientalistes étrangers de premier ordre qui ont répondu à l'appel du Comité local d'organisation, donne lieu d'espérer que la réunion sera des plus brillantes. Contrairement au système adopté par les organisateurs des sessions de Paris, de Londres et de Saint-Pétersbourg, le Comité florentin n'a pas voulu accorder au

Digitized by Google

public la moindre place dans le Congrès : les Orientalistes seuls, qui auront établi leur titre par des travaux *acceptés*, seront admis aux réunions. Ce système aristocratique a sans doute des avantages, et le Congrès gagnera certainement en compétence; mais on ne peut nier qu'il n'y ait de graves inconvénients dans cette manière de procéder. Le caractère essentiel des Congrès scientifiques internationaux est d'ouvrir ses portes à quiconque s'intéresse à ses travaux. On comprend qu'une académie ou même une société savante s'arroge le droit de discuter les titres de ceux qui doivent entrer dans son sein avec la faculté d'y demeurer toute leur vie; mais, dans un congrès, où l'on n'est membre effectif que pendant quelques jours, il est bon de laisser aux inconnus le moyen de se révéler aux savants connus et autorisés. Les Congrès précédents ont produit à ce point de vue quelques remarquables résultats qui eussent pu servir de règle pour l'avenir. Il n'y a, en tout cas, aucun mal sérieux à ce qu'une session adopte une manière de procéder différente de celle des sessions antérieures. Ces grandes réunions internationales sont excellentes pour faire des essais qui n'entrainent guère de conséquences graves pour l'avenir. Attendons.

Plusieurs personnes qui avaient assisté au Congrès de Lyon viennent d'arriver à Florence, et l'on cite déjà une soixantaine de savants étrangers qui sont venus pour prendre part aux travaux de la session. Une exposition d'antiquités, de livres et de manuscrits orientaux a été également organisée à l'occasion du Congrès : elle renferme, dit-on, un grand nombre de monuments remarquables, et parmi ceux-ci une partie de la riche collection de sculptures indiennes réunies, à Lahore, par le Dr Leitner, dans le but d'établir l'influence de la Grèce sur l'art Hindou.

Ce matin, le ministre de l'Instruction publique, M. de Sanctis, est arrivé pour assister au Congrès : il a été reçu

Digitized by Google

par le préfet et par les membres du Comité d'organisation. M. Renan et Mme Renan sont également arrivés aujourd'hui, et sont descendus à l'hôtel de New-York.

Nous nous sommes réunis en séance préparatoire, au palais Ricardi. Une quarantaine d'Orientalistes y assistaient, parmi lesquels j'ai reconnu MM. les professeurs Maspero, Renan, Léon de Rosny, Oppert, Schefer et Lenormant, de Paris; — Dieterici, Benfey, de Berlin, et Georg von der Gabelentz, de Leipzig; — Schiefner et Veliaminof-Zernof, de Saint-Pétersbourg; — Lagus, de Helsingfors; — Vambery, de Pesth, etc. La séance était présidée par M. le sénateur Amari, assisté de M. Angelo de Gubernatis, l'un des principaux organisateurs de la Session.

Le roi Humbert, dont on a annoncé l'arrivée, n'assistera pas à la session. Il sera représenté par l'ex-roi d'Espagne, le duc d'Aoste, qui ouvrira en personne les travaux du Congrès, demain matin, dans la grande salle où se réunissait le Sénat Italien, avant d'avoir été transféré à Rome.

—

Florence, le 13 septembre 1879.

La quatrième session du Congrès international des Orientalistes a tenu, hier matin, sa première séance, dans la salle du Sénat, sous la présidence du duc d'Aoste, qui portait pour cette circonstance le collier de l'Annonciade. A la droite du prince, avaient pris place, le ministre de Sanctis, avec les insignes de commandeur de la Couronne d'Italie, le préfet comte Bardesono, le baron Reichlin, Délégué Royal et le général Bocca, commandant la division; à sa gauche, MM. Amari, président du Congrès, le commandeur de Gubernatis, secrétaire, Lasinio, Peruzzi, et le procureur général commandeur Bartoli. Aucun étranger n'a été appelé à siéger sur l'estrade d'honneur, qui avait été réservée aux sénateurs, aux députés, aux con-

Digitized by Google

suls étrangers, et aux professeurs de l'Institut supérieur et des lycées. Parmi les invités, on me signale le duc de Sermoneta, M. Chenery, directeur du *Times*, la princesse Galitzin, la duchesse de Sermoneta et la princesse Corsini.

Le ministre de Sanctis, au début de la séance a annoncé que le roi Humbert, pour témoigner sa sympathie à l'œuvre du Congrès international des Orientalistes, avait chargé son frère de procéder à l'ouverture des travaux, s'étant trouvé dans l'impossibilité de venir présider cette séance en personne. Sa Majesté a chargé le duc d'Aoste de recevoir les savants étrangers qui ont bien voulu donner à l'Italie, en cette circonstance, un témoignage de leur sympathie.

Dans son discours, M. Amari, président a rappelé que le Congrès avait été créé en France par une initiative privée, et que, malgré ses malheurs et peu après l'horrible guerre de 1870-71, Paris avait eu l'honneur d'inaugurer cette grande œuvre. « Per felice ardimento di iniziativa privata s'adunò in Parigi nel settembre del 1873, il primo Congresso internazionale degli Orientalisti..... Voi sapete, o signori, che nonostante la novità della cosa, e il sèguito di due guerre sanguinosissime, convennero nella bella capitale della Francia, insieme coi nazionali, degli orientalisti di varie parti d'Europa..... » Puis, il a annoncé que le roi Humbert, avant de monter sur le trône, avait accepté le titre de protecteur du Congrès, titre auquel il n'avait pas voulu renoncer en prenant la couronne. Ce discours a été couvert d'applaudissements prolongés.

M. de Gubernatis a ensuite rendu compte des travaux du Comité d'organisation.

Le président, avant de lever la séance a annoncé que le duc d'Aoste allait se rendre au palais Ricardi visiter l'exposition du Congrès, et il a invité les membres de l'assemblée à s'y rendre à sa suite. Le prince et les membres du

Digitized by Google

Congrès, ont surtout admiré à cette exposition, la précieuse collection d'instruments de musique orientale de M. le professeur Kraus, et les antiquités indiennes prêtées par le Dr Leitner, de Lahore.

L'après-midi, le Congrès, réuni en séance plénière, a élu les présidents des Sections, savoir :

1. Afrique septentrionale : M. Maspero.
2. Études hébraïques et assyriologiques : M. Renan.
3. Études arabes : M. Schefer.
4. Etudes indo-européennes et irâniennes : M. Benfey.
5. Études indiennes : M. Roth.
6. Etudes altaïques : M. Weliaminof-Zernof.
7. Etudes chinoises : M. Legge.

L'absence de Japonistes en nombre suffisant pour constituer la section prévue par le programme provisoire, a engagé l'assemblée, sur la proposition de M. de Rosny, à supprimer cette section.

Chacune des sections se réunira séparément, de telle sorte qu'il sera bien difficile aux représentants de la presse de donner un compte-rendu de leurs travaux.

Peu importe, d'ailleurs : les mémoires importants seront publiés dans le compte-rendu de la Session, et les séances n'auront très-probablement qu'une importance secondaire. Le but du Congrès est surtout d'établir des relations entre les savants : les fêtes et promenades qu'on nous prépare seront bien autrement utiles que les séances pour aboutir à ce résultat. Un des membres les plus illustres du Congrès n'hésitait pas à soutenir tout haut cette opinion.

A bientôt donc le compte-rendu des excursions et des diners que le Comité d'organisation a préparés pour montrer comment l'Italie entend l'hospitalité à l'égard des représentants de la science nationale et étrangère.

En attendant, je dois vous mentionner au moins le grand banquet que le duc d'Aoste a offert ce soir, dans le Palais

Digitized by Google

Pitti, aux principaux membres du Congrès et aux autorités civiles et militaires de la ville. Aucune invitation n'a été faite aux représentants de la presse, ni aux membres du Comité des réceptions qui s'est donné beaucoup de mal pour organiser les fêtes offertes au Congrès. Faute d'un système déterminé pour les invitations, il en est résulté de nombreux mécontentements. Plusieurs orientalistes de premier ordre n'ont pas été invités; d'autres ont exprimé leur déplaisir au sujet des places qui leur ont été données à table. Le Comité d'organisation a eu un grand tort de ne pas suivre l'exemple du Congrès Russe qui avait laissé à chacun le soin de se placer comme il le voulait aux banquets offerts par l'Empereur et par le gouvernement.

Le mode d'organisation des Sections avait déjà causé des critiques, et je pourrais citer un des savants les plus illustres de l'Allemagne qui n'a pas hésité à faire connaître son impression à plusieurs de ses collègues. Le Comité a organisé les choses de la façon la plus charmante, et déjà nous pouvons nous féliciter hautement du brillant accueil fait par l'Italie aux membres du Congrès en général : la seule erreur du Comité a été de ne pas se préoccuper suffisamment des susceptibilités personnelles, et de causer des froissements toujours regrettables en pareille circonstance.

Le diner du duc d'Aoste était de soixante couverts. Les savants français invités à ce banquet, étaient : MM. Maspero, Oppert, Renan, de Rosny et Schéfer. Pendant le repas, le Corpo di musica Michelangiolo, dirigé par le chevalier Enea Brizzi, a exécuté une série de morceaux qui ont été plusieurs fois applaudis par la réunion.

A la fin du banquet, le duc d'Aoste s'est fait présenter l'un après l'autre les membres étrangers du Congrès et s'est entretenu quelques minutes avec chacun d'eux.

Les invités se sont ensuite rendus chez M. le professeur

Digitized by Google

Kraus qui avait organisé en l'honneur du Congrès une fête de musique orientale qui comptera certainement parmi les réunions les plus intéressantes de la session. On y a entendu des morceaux de musique de tous les pays du monde, exécutés avec les instruments indigènes. Le duc d'Aoste y assistait.

P. S.

Il est onze heures passées : la fête de M. Kraus se prolongera sans doute longtemps dans la nuit. J'ai quitté à regret cette charmante réunion, pour retourner à mon hôtel rédiger cette seconde correspndance.

A la séance de ce matin, le Congrès a reçu communication d'une dépêche du roi Humbert, adressée de Brescia au ministre de Sanctis, et conçue en ces termes :

« Je suis très-touché du témoignage d'affection et d'atta-
« chement que m'a donné le Congrès des Orientalistes à
« l'ouverture de ses travaux. J'aurais désiré d'y assister en
« personne ; mais, retenu par d'autres devoirs, j'ai chargé
« mon bien-aimé frère de me remplacer, convaincu que,
« par ce choix, je témoignerais de la façon la plus solen-
« nelle mes sentiments envers votre assemblée d'élite.
« J'apprécie votre sollicitude et celle du sénateur Amari,
« et je fais des vœux pour que les résultats du Congrès
« tournent au plus grand avantage de la science dont l'Ita-
« lie est heureuse de recevoir les plus illustres représen-
« tants. »

HUMBERT

La lecture de cette dépêche a été accueillie par une salve d'applaudissements.

Florence le 14 septembre 1879.

Les Sections ont commencé hier leurs travaux en séances

Digitized by Google

particulières. D'intéressantes conversations ont été engagées. A la Section Africaine, M. l'abbé Beltrame a lu un *Mémoire sur les races Africaines du Nil Bleu*. A la Section Sémitique, M. Lenormant a communiqué un travail sur le *Mythe de l'Adonis Tammouz*, sujet qu'il avait déjà traité dans le recueil des travaux de la Session de Paris. La Section arabe a entendu un important mémoire du professeur Weil, sur la question de savoir *Si Mahomet savait lire et écrire*. Les autres sections n'ont pas encore commencé leurs travaux.

Dans la soirée, un des plus célèbres artistes dramatiques de l'Italie, le commandeur Rossi, a offert un banquet à quelques-uns des membres du Congrès, dans sa charmante résidence de la piazza dell'Independenzia. Les savants étrangers, invités à cette charmante petite fête ,étaient MM. Benfey, da Cunha, Georg von der Gabelentz, Leitner, Maspero, Oppert, Renan, Roth, Léon de Rosny, Schéfer, Schiefner, Vambéry, Véliaminof et Weber; les italiens étaient MM. Amari et de Gubernatis, président et sécrétaire du Congrès, le comte Panissera di Veglio, préfet du Palais, le comte Bardesono, préfet de Florence, le baron Reichlin, Commissaire Royal de la commune, de Sanctis, ministre de l'Instruction publique, etc.

Le diner a été des plus animés. Au dessert, M. Ernesto Rossi a porté un toast au Roi, à la Reine et à la Maison de Savoie.

Le ministre de Sanctis a porté un toast au maître de la maison, à cet artiste éminent qui avait droit de dire : « Io, « Re dell' Arte, convito in mia casa la Scienza ».

M. Renan a porté à la Ville de Florence, un toast en français, dont voici le texte qui m'a été communiqué tout à l'heure :

« Messieurs,

» Les étrangers invités à cette fête charmante, qui nous

Digitized by Google

laissera à tous un si profond souvenir, ne peuvent rester muets devant l'expression de sentiments qui leur ont été si fortement au cœur. Oui, nous applaudissons de toute notre âme à ce beau spectacle d'une nation marchant, en parfaite concorde avec sa dynastie, dans la grande et noble voie de la monarchie constitutionnelle; à ces libérales paroles d'un ministre, proclamant que le bien de l'État est inséparable des grandes manifestations de l'esprit humain dans tous les ordres. Avec vous, nous saluons cette Italie, dépositaire encore aujourd'hui des plus hauts intérêts de l'humanité. Toutes les nations ont leur gloire et leurs devoirs, en proportion de ce qu'elles ont fait ou ont à faire pour l'œuvre commune de la raison. Mais il est deux nations devant lesquelles toutes les autres doivent s'incliner, sans préjudice de leurs propres titres à la reconnaissance de l'histoire. L'une n'est plus que l'ombre d'elle-même; c'est la Grèce; telle qu'elle est, néanmoins, il n'en faut jamais parler qu'avec respect. La Grèce a tout créé; l'art, la science, la philosophie; tout ce qui fait le prix et le charme de la vie. La gloire de l'Italie est à peine inférieure à la sienne. Car, si la Grèce a tout créé, l'Italie a tout fait renaître. Durant cette sombre nuit du moyen-âge, à travers ce long deuil de la raison et de la beauté, elle est toujours l'étoile polaire du génie antique: elle découvrit l'antiquité classique, ou plutôt elle la comprit, elle la devina par son propre génie. Deux ou trois mots lui suffisaient. Rappelez-vous cette admirable lettre de Pétrarque, où il raconte ses soupirs mélancoliques devant le manuscrit d'Homère, qu'il avait dans sa bibliothèque et qu'il entourait d'une sorte de culte, sans pouvoir le lire. Sûrement, ce grand homme comprenait mieux le poème divin que tant d'érudits, qui depuis ont composé des commentaires sans fin sur chacune des syllabes qui le composent.

» Et dans cette œuvre merveilleuse de la Renaissance qui a joué le premier rôle? Qui a été l'agent principal de

Digitized by Google

cette révolution incomparable? La ville de Florence, Messieurs. Florence est, après Athènes, la ville qui a le plus fait pour l'esprit humain. Ici on a su le grec cent ans avant le reste du monde, et savoir le grec alors était tout. Il s'agissait de voir l'antiquité face à face, de substituer à l'Aristote barbare, au Platon sophistique de la scolastique, l'Aristote et le Platon véritables.

» O jours admirables, où, avec quelques lambeaux de chefs-d'œuvre, que la Grèce elle-même ne comprenait presque plus, cette République de génie retrouva le sens et les lois de la beauté; où Marsile Ficin rouvrait, par sa traduction de Platon, les sources éternelles de l'idéalisme. Mais ce serait l'histoire de l'esprit humain qu'il faudrait faire pour énumérer vos gloires... Je m'arrête. Buvons, Messieurs, à l'honneur de la ville de Florence, mère, avec Athènes, de toute vérité et de toute beauté; à cette ville illustre, qui saura rejoindre les gloires de son passé aux promesses de son avenir, et à laquelle chacun de nous doit ce qu'il y a de meilleur en lui, les plus fines jouissances, les plus hautes leçons ».

Plusieurs autres toasts, tous également couverts d'applaudissements, ont été portés par MM. Amari, Vambéry et Leitner.

Après le diner, les convives sont descendus dans les jardins qui, par les fleurs exquises dont ils étaient ornés, semblaient vouloir justifier le nom de *Firenze* « la ville des Fleurs », où les savants étrangers trouvaient une hospitalité si cordiale et en même temps si brillante et si empressée. Les convives ne se décidèrent à quitter ces jardins illuminés *à giorno*, que lorsque le commandeur Rossi les invita à venir entendre la lecture de quelques morceaux du Dante qu'il se proposait de déclamer en leur honneur.

Il était plus de minuit lorsque les invités se séparèrent, gardant de cette délicieuse soirée, un souvenir que les fêtes

Digitized by Google

qu'on promet encore au Congrès ne feront certainement pas oublier.

—

Florence, le 16 septembre 1878.

Les fêtes et les réceptions continuent. Si ce n'était la grande chaleur qui nous accable pendant toute la journée, notre séjour en Italie serait certainement délicieux à tous égards.

Samedi, nous avons eu une charmante soirée musicale à *Filarmonica*, et hier, dimanche, nous avons fait une très-intéressante excursion à la Villa Panciatichi, à San Mezzano. Sur toute la route que nous avons parcourue, des députations locales, bannières en tête, et pour la plupart accompagnées de musiciens, nous attendaient pour nous souhaiter la bien-venue. A la station de Pontassieve, plusieurs députations et des plus nombreuses, accueillent notre arrivée par des hourras sympathiques, qui permettent à peine d'entendre l'hymne national exécuté par la musique militaire. Chaque députation est précédée de sa bannière. Sur l'une d'elles, nous lisons :

LES ÉLÈVES DES ÉCOLES DE PONTASSIEVE
AUX ILLUSTRES REPRÉSENTANTS
DE LA SCIENCE UNIVERSELLE

La Villa Panciatichi, construite dans le style des palais Mauresques, est d'une richesse inouie de décoration; elle appartient à un gentilhomme du vieux parti italien qui regrette les anciens roitelets et les principicules du bon vieux temps.

Ses regrets pour ne pas dire sa colère, se sont traduits sur les murailles orientales de son alhambra, par des inscriptions furibondes contre les fondateurs de *l'Italia unita*.

Digitized by Google

On dit d'ailleurs que le seigneur Panciatichi est un original sans pareil. L'intérieur de sa résidence vraiment princière montre un esprit hautement fantaisiste. Pendant que nous visitons, à la suite du Duc d'Aoste, ce palais des Mille et une Nuits, un des délégués italiens nous raconte, sur le maître de la maison, une jolie petite histoire qui circule bientôt de bouche en bouche :

Un jour, le seigneur Panciatichi avait invité ses amis à faire, dans son parc, une promenade à dos d'âne. L'âne est parfois un animal original et facétieux ; ses allures, sinon son langage, ne craignent pas, en certaines occasions, de braver les lois de la politesse et de la galanterie. Un âne, donc, qui ce jour là portait sur son dos une noble dame, ne s'avisa-t-il pas de faire un faux pas, et de déposer à terre la noble dame, qui eût rougi sans doute si l'on avait pu voir sa figure à ce moment. Le marquis qui chevauchait près d'elle, s'élance furieux au devant de l'animal maladroit, tire un revolver, et sans plus de façon, brûle la cervelle à maître Aliboron. Un des invités du marquis, rempli d'effroi à la vue du châtiment qu'avait encouru l'animal aux longues oreilles pour sa pécadille, ne put retenir l'expression de sa pensée, et s'adressant au marquis, lui lança cette bréve mais éloquente apostrophe : « Ah Caïn ! » Depuis lors le sobriquet de Caïn est resté au riche propriétaire de la Villa de San Mezzano.

Au retour de cette charmante excursion, nous avons eu à constater encore une fois, combien la maison de Savoie est aimée et respectée du peuple Italien. Aux environs de Lignano, les chevaux de la voiture du duc d'Aoste vinrent à s'emporter. En un clin d'œil, tous les promeneurs sautèrent de leur voiture, et se joignirent à tous les passants qui se jetèrent sans la moindre hésitation sur les pas des chevaux, pour couper court à l'accident. Puis, quand l'équipage fut arrêté, ce furent des cris de joie et d'interminables *vivats*.

Nous sommes revenus à Florence, juste à temps pour

Digitized by Google

nous rendre au palais Ricardi, où le ministre a convié les Orientalistes et les personnages les plus considérables de la localité. Ce banquet, sans être aussi brillant que celui du duc d'Aoste, a été empreint de la plus charmante cordialité.

Décidément, l'Italie fait bien les choses, et sait qu'une grande nation s'honore en honorant les savants.

—

Florence, 17 septembre 1878.

Les membres du Congrès ont été invités à assister à une séance solennelle de l'*Accademia della Crusca*. Un très-petit nombre d'entre eux y ont fait une courte apparition.

Les communications présentées jusqu'à présent aux Sections ont été en général nombreuses et intéressantes; mais elles reposent sur une foule de petits détails qui ne permettent guère d'en donner un résumé analytique. M. Oppert qui s'est fait inscrire dans presque toutes les sections, y a fait des improvisations fort curieuses sur la chronologie de la Genèse, sur les textes assyriens relatifs au Déluge, et sur l'origine des caractères cunéiformes perses. Ces travaux étaient d'ailleurs connus, le savant professeur les ayant exposés à plusieurs reprises devant diverses sociétés savantes.

La Section Sémitique, présidée très-régulièrement par M. le professeur Renan, s'est occupée du Catalogue des MSS. Orientaux des Bibliothèques d'Italie, travail déjà fort avancé et qui se poursuit sans interruption.

M. le professeur Hommel, de Munich, a fait à la même section une communication *sur les noms des animaux dans les langues sémitiques primitives*, et a occupé le Congrès de la signification du mot hébreu ראם *rem*.

A la Section Indo-Européenne, M. le professeur Ascoli

Digitized by Google

a traité de onze *Monnaies de l'époque des Sassanides*, conservées au Musée national de Naples. Ce matin, ce même savant a annoncé la mort de l'illustre orientaliste danois Westergaard, et s'est étendu sur l'importante publication du texte du *Zend-Avesta*, due à cet éminent philologue.

A la Section Indienne, le professeur Roth a fait une lecture sur un MSC Cachmirien de l'*Atharva-vêda*, manuscrit d'une importance considérable pour les études védiques.

La Section Altaïque a manqué de communications, et a dû clore ses travaux aujourd'hui même. On cite cependant une lecture importante de M. le professeur Vambéry, sur la *Culture primitive des Turco-Tartares*.

La Section Chinoise enfin a entendu un discours sur les Études sinologiques du professeur Legge, une étude sur quelques Identifications ethnographiques chinoises relatives à l'Indo-Chine et à la Malaisie, par M. le professeur Léon de Rosny, une notice sur l'histoire naturelle du *Pen-tsao-kang-mou*, par M. Andreozzi, et la traduction d'un texte relatif à la Conquête de la Corée, par M. A. Wylie. M, de la Gabelentz a traité de l'Affinité des langues indo-chinoises et le Rev. S Beal a envoyé une notice sur la Traduction chinoise du *Vinaya-pitaka*.

M. Antelmo Severini, le savant professeur de chinois et de japonais à l'Institut des Études supérieures de Florence a été nommé président honoraire de la Section.

La liste des travaux des Sections que je vous communique est évidemment très-incomplète, et j'oublie sans doute de vous citer quelques uns des meilleurs. Je vous ai expliqué que le système de la réunion séparée des Sections, et le peu de facilités accordées aux journalistes pour rendre compte des séances, rendait notre tâche très-difficile. Je vous expédierai d'ailleurs demain les premiers comptes-rendus officiels, qui seront réimprimés dans les *Mémoires* de la Session.

Digitized by Google

Les fêtes continuent sans interruption. Hier nous avons été visiter la *Villa Medicea*, à Careggi. Cette villa, par les richesses artistiques qui y sont accumulées, par l'art exquis de sa décoration, nous fait déjà oublier le palais oriental de San Mezzano. Mme Sloane nous a fait d'ailleurs les honneurs de sa rés.dence de la façon la plus courtoise et la plus aimable. Plus de cent personnes ont été conduites à la Villa Medicea, dans une dizaine de voitures et d'omnibus mis gracieusement à leur disposition par le Comité d'organisation.

Dimanche soir, M. de Sanctis, ministre de l'Instruction publique a offert aux membres du Congrès un banquet de 150 couverts au Palais de Riccardi, dans la grande salle dite de Carlo VIII. Ce banquet a été très-brillant, et la plus parfaite courtoisie y a régné jusqu'à la fin. Au dessert le ministre a proposé un toast au Roi et au duc d'Aoste : Ce toast a été acueilli par des applaudissements prolongés et par des hourras : *Viva el Re ! Viva l'Italia !* Le même toast a été ensuite renouvelé par M. le sénateur Amari, président du Congrès.

M. Renan a prononcé le discours suivant :

« Messieurs,

« Un Ministre, de la bouche duquel nous sommes habitués à entendre sortir les paroles les plus libérales et les plus élevées, vous invitait tout-à-l'heure à boire à la science, qui détruit les erreurs, ou plutôt qui substitue à des vérités à peine entrevues des vérités infiniment supérieures. Permettez-moi, uniquement pour varier des paroles auxquelles j'adhère sans réserve, de boire à la science, qui seule, dans les temps troublés où nous sommes, peut fonder la chose du monde la plus désirable : la concorde des âmes et des esprits. On se demande souvent à quoi servent les congrès. Le vôtre sûrement, Messieurs, laissera une trace dans la science, et j'en ai l'assurance, quand je vois

Digitized by Google

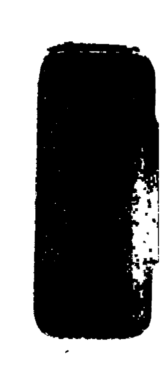
ici réunis les hommes les plus éminents de l'Europe dans toutes les branches de la philologie et de la critique. Mais, quand même les congrès ne serviraient qu'à procurer à des hommes, qui au fond travaillent à la même œuvre, l'occasion de se donner la main, ils seraient suffisamment justifiés. Oui, quand on voit de vieilles amitiés de vingt et trente ans (1), un moment interrompues par de pénibles événements, retrouver leur fraîcheur, et tous les souvenirs qui divisent, s'effacer en un serrement de main, on trouve, Messieurs, que les congrès sont bons à quelque chose. Sur quoi, en effet, cette entente des âmes élevées, qui est le principal besoin de notre temps, peut-il se fonder? La politique, hélas! divise plus qu'elle ne réunit. La religion, qui autrefois liait si puissamment les âmes, est devenue chose individuelle; elle est le trésor de chacun, le secret de nos relations avec l'idéal; je doute que la religion puisse désormais servir de lien de paix. La littérature, les modes, le goût sont choses nationales propres à chaque peuple! Mais il n'en est pas de même de la science. Un bon raisonnement scientifique est chose vraie pour tous, il se fait aussi bien accepter d'un côté du Rhin que de l'autre. Telle est donc la base sur laquelle une entente est possible. La science, ou si vous voulez, la raison, voilà ce qui fait qu'on s'accorde d'un bout du monde à l'autre; voilà ce qui fait que, dans vos réunions, des personnes venant des quatre coins de la terre se sont parfaitement comprises et appréciées. Souhaitons, Messieurs, que cette base s'élargisse chaque jour, et qu'au milieu de tant de causes qui divisent les hommes, il y ait un terrain commun pour tous ceux qui, comme nous, veulent travailler à la cause sainte par excellence, à celle de la concorde et de la paix ».

D'autres toasts ont été ensuite portés par le baron Reich-

(1) A ce moment M. Renan se tourne vers M. Alb. Weber.

Digitized by Google

lin, Commissaire Royal ; par M. François Lenormant qui a rappelé, à la médiocre satisfaction de quelques étrangers, que le sang français avait coulé pour l'Italie dans les champs de Lombardie ; par le professeur Benfey, de Berlin, et enfin par le docteur Leitner, de Lahore.



Nous allons nous rendre tout à l'heure à la Villa Demidoff, où nous sommes invités à une collation. Et demain matin aura lieu la séance solennelle de cloture de la Session.

—

Florence, le 18 septembre 1878.

Le Comité d'organisation a bien fait de réserver pour le dernier jour la visite du Congrès à la Villa Demidoff. Les splendeurs de cette résidence et l'accueil tout-à-fait princier qui nous y était réservé, devait couronner merveilleusement la série des fêtes qui nous ont été offertes. L'heureux propriétaire de cette merveilleuse villa a bien fait de reproduire sur l'entablement de son Palais ces vers célèbres de l'auteur des *Bucoliques* :

..... DEUS NOBIS HÆC OTIA FECIT.
NAMQUE ERIT ILLE MIHI SEMPER DEUS.

La reconnaissance ne fut jamais plus richement motivée. Les innombrables objets d'art, la galerie de tableaux ornée de peintures des plus grands maîtres, la salle des souvenirs de l'empereur Napoléon, tout était fait à la Villa Demidoff pour exciter au plus haut dégré l'attention curieuse des orientalistes. La charmante collation qui nous a été offerte a terminé de la façon la plus agréable cette ravissante réception.

Le Congrès vient de clore ses travaux par une séance solennelle, présidée par M. le président Amari, dans la grande salle du Sénat.

Digitized by Google

Après la lecture du rapport sur le concours ouvert par le Congrès pour le prix sur « Le vicende della civiltà ariana nell' India », prix offert par le Gouvernement italien, le président a proclamé les noms suivants des lauréats :

A M. le docteur *Heinrich Zimmer*, la moitié du prix, soit 2,500 lires italiennes ;

A M. *Mahadeva Moreshwar Kunte*, un encouragement de 1,500 lires ;

A M. *Pramatha Nash Bose*, un encouragement de 500 lires ;

A. M. le docteur *J. Gerson de Cunha*, un encouragement de 500 lires.

Avant de clore la dernière séance, M. de Gubernatis a prononcé une petite allocution, dont je vous envoie quelques paroles dont l'éloquence était de nature à frapper la docte assemblée : « Ora, per parte nostra, poichè io credo « poter fare una tale dichiarazione, anche a nome de' miei « colleghi, noi parteciperemo di cuore all' opera del Quinto « Congresso ; noi no lo considereremo già come un altro « Congresso, ossia come qualche cosa di organicamente « diverso dal nostro, ma solamente come un figlio che fra « tre anni noi rivedremo in Germania cresciuto, più va- « lido, più forte, più sapiente ; noi abbiamo finito di alle- « varlo in Italia, noi gli abbiamo concesso le ultime carezze « in Firenze ; noi gli abbiamo messo dentro un po' di « sangue vivo, un po' di caldo sangue italiano ; ora lo man- « diamo confidenti a prendere la sua laurea dottorale in « Germania ».

Vous apprendrez, par ces paroles, que la future session du Congrès international des Orientalistes doit avoir lieu en Allemagne. La Société Orientale de Leipzig est chargée de nommer le président et les membres du Comité d'organisation, et de choisir la ville où il se réunira dans trois ans. Qui a décrété ce choix, que d'ailleurs justifie la part

Digitized by Google

considérable que l'Allemagne a pris aux travaux de l'Orientalisme? Nul ne le sait.

Les statuts votés à Paris, maintenus et respectés à Londres et à Saint-Pétersbourg, ne devaient pas même être consultés dans la libérale Italie. Cette infraction à la loi acceptée nous a étonné plus à Florence que partout ailleurs; elle ne nous fera cependant pas oublier la part glorieuse prise par l'Italie dans l'œuvre du Congrès international des Orientalistes, la valeur des savants italiens de premier ordre qui se sont manifestés pendant ses quatrièmes assises, le résultat satisfaisant des travaux de la session, et la charmante courtoisie du Comité local d'organisation.

Un affreux malheur est cependant venu jeter un froid glacial au sein du Congrès, quelques moments avant la clôture de ses séances. Un de ses membres, M. le professeur Seager, d'Oxford, est mort au milieu de nous, dans l'arêne glorieuse de la science. Le bruit s'est aussitôt répandu que le choléra s'était déclaré à Florence : la panique est presque générale. Une dizaine des principaux membres du Congrès partent ce soir même, beaucoup d'autres font pour demain les préparatifs de leur départ. C'est bien à tort, car M. Seager n'est pas mort du choléra, dont Florence n'est pas même menacé. Il est vrai qu'il fait une chaleur épouvantable pendant le jour, et qu'après avoir été enfermé une grande partie de la semaine dans les salons du palais Riccardi, chacun doit avoir hâte de retrouver bientôt l'air plus frais de la campagne.

II. — CRITIQUE LITTÉRAIRE

Grammatica da Lingua do Brasil, composta pelo **P. Luiz Figueira**. Novamente publicado, por **Julio Platzmann**,

Digitized by Google

laureado da Sociedade Americana de França. Fac-simile da ediçao de 1687. Leipzig, impr. W. Drugulin, 1878. — In-16.

Nos lecteurs savent que M. Julius Platzmann s'est donné la mission de réimprimer en fac-similé les ouvrages rarissimes de linguistique américaine, rédigés par les Espagnols. Nous avons déjà appelé leur attention sur sa charmante édition en quatre volumes in-8 des écrits d'Antonio Ruiz de Montoya, sur la langue *Guarani*. En 1876, il nous donnait une nouvelle édition de la Grammaire de la langue *Brésilienne* du P. Joseph de Anchieta (1 vol. in-12); aujourd'hui, c'est une autre grammaire rare et recherchée de la même langue, que le savant Mécènes de Leipzig met entre les mains des Américanistes et des bibliophiles.

La nouvelle édition de l'*Arte de Grammatica da lingua Brasilica,* du père Luis Figueira, a été dédiée à M. Léon de Rosny, par M. Julius Platzmann qui a inscrit en tête une épigraphe en caractères chinois : *Tsin tsin weï ta ; tsun hien weï ta* « chérir ses parents est une grandeur ; honorer les savants est également une grandeur ». Nous donnons cette traduction, parce que plus d'un Américaniste pourra être étonné de voir des signes chinois sans traduction au début d'une Grammaire Brésilienne. Désormais, ils en comprendront le motif.

Toutes les publications américaines de M. Pl. sont d'une pureté typographique digne des plus grands éloges; mais cette fois, M. W. Drugulin, le célèbre imprimeur de Leipzig, s'est surpassé, et le livre que nous annonçons peut être considéré comme un véritable chef-d'œuvre d'imprimerie.

Bibliotheca Americana : Histoire, Géographie, Voyages, Archéologie et Linguistique des Deux Amériques et des

Digitized by Google

Iles Philippines. Rédigée par Ch. Leclerc. Paris, Maisonneuve et Cie, 1878. — In-8, de xx-738 p.

Les catalogues américains de la librairie Maisonneuve sont de véritables livres de bibliothèque. L'ouvrage publié en 1867, sous le même titre, par M. Charles Leclerc, et dans lequel se trouvaient mentionnés 1,647 ouvrages précieux offerts aux enchères publiques, était déjà une publication bibliographique d'une importance sérieuse. La nouvelle *Bibliotheca Americana* l'emporte encore en étendue et en renseignements sur sa sœur aînée. 2638 ouvrages américains y sont décrits avec le soin le plus minutieux, et des investigations biographiques laborieuses ont permis à l'éditeur de fournir d'intéressants détails sur la vie des auteurs. Un index alphabétique bien disposé, facilite enfin toutes les recherches.

Nous nous permettons une seule critique. Pourquoi M. Leclerc persiste-t-il à mettre dans une Bibliothèque Américaine les livres relatifs aux îles Philippines? La réponse, nous la connaissons : parce que ces derniers livres sont rares, pour la plupart composés en espagnol, imprimès il y a plus d'un siècle et reliés en parchemin. Cette réponse n'est pas satisfaisante. Il n'y a aucun rapport ni ethnographique, ni linguistique entre les habitants des Philippines et les Indiens de l'Amérique. M. Leclerc ferait bien mieux de conserver sa bibliographie des Philippines pour la *Bibliotheca Orientalis* qu'il nous promet depuis longtemps, et que nous avons peur d'attendre bien des mois encore.

III. — NOUVELLES ET MÉLANGES

—

Cours de Tamoul. — Il est question de rétablir à l'École

Digitized by Google

spéciale des Langues Orientales l'enseignement du Tamoul, fondé par Sandou Udayar de Patchakhadhay, et abandonné, il y a quelques années, à la mort de ce savant. La nouvelle chaire serait confiée à notre savant collaborateur, M. Julien Vinson, garde général des forêts, à Bayonne.

L'Orientalisme en province. — Grâce à la puissante impulsion donnée aux études orientales à Lyon, par M. Émile Guimet, l'enseignement de plusieurs langues asiatiques et africaines ne tardera pas à être introduit dans cette ville. On cite déjà une chaire libre de langue japonaise, et il est question de créer à la Faculté des Lettres des chaires de Sanscrit et d'Égyptologie.

Société d'Ethnographie. — Le compte-rendu du Congrès international des Sciences Ethnographiques, qui a tenu ses séances à Paris, cette année, sous le patronage du gouvernement français, sera prochainement livré à l'Imprimerie Nationale. Il formera un fort volume in-8, orné de cartes ethnographiques. Parmi les nombreux documents relatifs à l'orientalisme que renfermera ce volume, nous citerons une belle conférence du Dr Leitner, de Lahore, sur *Le Dardistan*, et un grand *Vocabulaire comparé* inédit des langues jusqu'ici inconnues de cette région.

On sait que le Congrès international des Sciences Ethnographiques sera continué par les *Missions Ethnographiques* dont la Société a décidé l'organisation, ce qui n'empêchera pas d'autres sessions du même Congrès d'avoir lieu à l'étranger à diverses époques plus ou moins rapprochées les unes des autres.



Digitized by Google

INSTITUTION ETHNOGRAPHIQUE

LISTE DES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE

ET DE

L'ATHÉNÉE ORIENTAL

Digitized by Google

La *Revue Orientale et Américaine*, ayant été désignée comme organe de la Société d'Ethnographie et de l'Athénée Oriental, nous publions ci-après la liste officielle des membres de ces deux sociétés.

Digitized by Google

INSTITUTION ETHNOGRAPHIQUE

PREMIÈRE SECTION

SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE

CONSTITUÉE PAR DEUX DÉCISIONS MINISTÉRIELLES

MEMBRES TITULAIRES

(31 places fondées.)

1. Rosny (Léon de), ✠, professeur de l'Enseignement supérieur, à Paris.
2. Vlangali-Handjeri (S. A. le prince Michel), au château de Manerbe, par Lisieux, Calvados.
3. Aubin, ancien professeur de l'Université, à Paris.
4. Hervey de Saint-Denys (le marquis d'), ✱, de l'Institut, professeur au Collège de France, à Paris.
5. Montblanc (le comte Charles de), voyageur au Japon, à Paris.
6. . . . .
7. Madier de Montjau (Édouard), à Paris.
8. Maresgalchi (le comte), ✱, à Paris.
9. . . . .
10. Duchinski (de Kiew), à Paris.
11. . . . .
12. Delamarre (Théodore), ✱, artiste peintre, à Paris.

13. Vogüé (le comte Melchior de), ✱, ambassadeur de France, à Vienne.
14. Dilhan (le comte), ✪, à Paris.
15. Geslin, architecte, ancien inspecteur des travaux du Louvre, à Paris.
16. Tremblay, imprimeur, à Paris.
17. . . . .
18. Legrand, docteur-médecin, à Neuilly, Seine.
19. Lequesne, ✱, statuaire, à Paris.
20. . . . .
21. Villemereuil (le commandant de), O. ✱, capitaine de vaisseau, à Fontainebleau.
22. Lesouef (A.), à Paris.
23. Peigniet (Charles), ✪, architecte, à Paris.
24. . . . .
25. Dumas (Victor), à Paris.
26. Arnaud Jeanti, ✱, à Paris.
27. Lenormant (François), professeur à la Bibliothèque Nationale, à Paris.
28. Thorel (le Dr), ✱, ancien membre de l'Expédition française au Më-kong, à Paris.
29. Vincent (Edouard), à Paris.
30. Longpérier (Adrien de), C. ✱, membre de l'Institut, à Paris.
31. . . . . . .

MEMBRES TITULAIRES NON RÉSIDENTS

(5 places fondées.)

1. Dumast (le baron de), ✱, O. ✪, correspondant de l'Institut, à Nancy.
2. Pipart (l'abbé Jules), à Sainte-Règle.
3. Alphandéry, conseiller général, à Alger.

Digitized by Google

4. Vaux (Georges Carra de), consul de France, à Mogador.
5. Pinart (Alphonse), à Marquise, Pas-de-Calais.

ASSOCIÉS ÉTRANGERS

(14 places fondées).

1. Darwin (sir Charles), Down Beckenham, Kent (Angleterre).
2. Harada Kadumiti (le colonel), à Yédo (Japon).
3. Simadi Mokurai, supérieur du couvent bouddhiste, à Tokuzi (Japon).
4. Narusima, à Yédo (Japon).
5. Brosset, de l'Académie des Sciences, à Saint-Pétersbourg (Russie).
6. Pedro II d'Alcantara (Dom), G. C. ✻, empereur du Brésil, à Rio de Janeiro (Brésil).
7. . . . .
8. . . . .
9. . . . .
10. . . . .
11. . . . .
12. Kraus (Alexandro), O. ✿, professeur, à Florence (Italie).
13. . . . .
14. Montblanc (le baron Albéric de), Député au parlement Belge, à Bruxelles (Belgique).

MEMBRES CORRESPONDANTS

(100 places fondées.)

1. Salamon (François), membre de l'Académie Hongroise, à Pest.

Digitized by Google

2. Textor de Ravisi (le baron), O. ✻, ancien gouverneur de Kârikal.
3. Le Blois, pasteur, à Strasbourg.
4. Francks (Aug.-Woll.), conservateur du Musée Ethnographique, à Londres.
5. Cuenne (Aug.), directeur de la Société Générale, à Auch.
6. Basilewski (Alexandre de), conseiller intime de S. M. l'Empereur de Russie, à Saint-Pétersbourg.
7. Vinson (Julien), garde-général des forêts, à Bayonne.
8. Houdas (O.), professeur d'arabe à la chaire d'Alger.
9. Lucas (Charles), ✿, architecte, à Paris.
10. Jacolliot (Louis), à Bois-Colombes, Seine.
11. Engelhardt, président du Conseil Municipal, à Paris.
12. Cora (Guido), directeur du *Cosmos*, à Turin.
13. Houtain, à Gand.
14. Castaing (Alph.), ✻, avocat, à Paris.
15. Lepsius (Richard), membre de l'Académie des Sciences, à Berlin.
16. Silbermann (J.-J.), du Collège de France, à Paris.
17. Méyer (Théodore), ✻, chancelier du Consulat de France, à Saint-Pétersbourg.
18. Gorresio (Gaspare), O. ✻, membre de l'Académie des Sciences, à Turin (Italie).
19. Robiou (F.), ✿, professeur à la Faculté des Lettres, à Rennes.
20. Whitney (W. Dw.), secrétaire de la Société Orientale Américaine, à New-Haven, Conn. (États-Unis).

Digitized by Google

21. Pfizmaier (le Dr Aug.), membre de l'Académie des Sciences, à Vienne (Autriche).
22. Birch (Samuel), O. ✠, conservateur des antiquités égyptiennes au Musée Britannique, à Londres.
23. Max Muller, à Dresde (Saxe).
24. Croizier (le marquis de), O. ✠, consul de Grèce, à Paris.
25. Bellecombe (André de), à Choisy-le-roi, Seine.
26. . . . . . .
27. Chaigneau (Michel Du'c), ancien professeur-suppléant d'annamite à l'École spéciale des Langues Orientales, Paris.
28. Brugsch-Bey, O. ✱, égyptologue, au Caire (Égypte).
29. † Olezczynski (Antony), à Paris.
30. Sarazin (François), attaché au Consulat de France, à Yokohama (Japon).
31. Blaise, professeur à l'Athénée, à Luxembourg (Grand-Duché).
32. Blain (James), à Galt, Ontario, Canada.
33. Kurimoto Teizirau, ancien officier de marine, à Yédo.
34. Chapelle, avocat, à Saint-Etienne, Loire.
35. . . . . . .
36. Weil (Daniel), négociant, à Alexandrie (Egypte).
37. Nicolas (Charles), maire de Mondovi (Algérie).
38. Lagrée (C. de), O. ✱, commandant en retraite, à Arras, Pas-de-Calais.
39. Vincent (Édouard), à Paris.
40. Druilhet-Lafargue (Emile), à Bordeaux.

Digitized by Google

41. Grigorief. doyen de la Faculté des Lettres Orientales, à Saint-Pétersbourg.
42. Patkanof, professeur d'arménien à l'Université de Saint-Pétersbourg.
43. Rosen (le baron de), à Saint-Pétersbourg.
44. Piaton (P.), à Lyon, Rhône.
45. Fillatreau, étudiant en médecine, à Paris.
46. André (le baron d'), O. ✱, à Paris.
47. Carnot, sénateur, ancien ministre de l'Instruction Publique.
48. Aymonier, directeur du Collège des Stagiaires, à Saigon (Cochinchine).
49. Foley, docteur-médecin, à Paris.
50. Bourseret (Eugène), à Paris.
51. Schœtter (le docteur-abbé), à Luxembourg (Grand-Duché).
52. Cotty (Armand), à Paris.
53. Mouqueron (Arsène), à Paris.
54. Rudy (Charles), directeur de l'Association Internationale des professeurs, à Paris.
55, Grelat, docteur-médecin, à Boulogne, Seine.
56. Lefèvre (Mme Mathilde), à Paris.
57. Muro (Mme Céline), à Paris.
58. Sichel, docteur-médecin, à Paris.
59. Grez (Paul), pharmacien, à Neuilly, Seine.
60. Gross (Joseph-Peter), avocat, à Philadelphie (Etats-Unis.
61. Le Brun (J. F.), architecte, à Lunéville, Meurthe-et-Moselle.
62. Van Drival, chanoine, à Arras, Pas-de-Calais.
63. Berchem (F.) ingénieur principal des mines, à Namur (Belgique).

Digitized by Google

64. Briau (le docteur Réné), O. ✱, bibliothécaire de l'Académie de Médecine.
65. Sartiges (le comte de), G. O. ✱, O. ✪, ancien ambassadeur, à Paris.
66. Fauvel (Albert), attaché aux Douanes impériales. à Changhai (Chine).
67. Périnelle (Charles), à Paris.
68. Bergé (l'abbé), à Puisségur, Haute-Garonne.
69. Moser (le lieutenant Jeff.-F.), à Slatington, Conn. Etais-Unis.
70. Bellin (Antoine-Gaspard), à Lyon.
71. Pitrou (Octave), à Paris.
72. Meyer (le docteur Adolphe-Bernhardt, directeur du Musée Royal de Dresde (Saxe).
73. Youferow (Wladimir de), membre de la Société d'Ethnographie de Russie, à Saint-Pétersbourg.
74. Dulaurier (Aug.), attaché au Ministère du Commerce, à Paris.
75. Baëna (le vicomte Sanchez de), à Lisbonne.
76. Jayne (Harry-W.), à Philadelphie (États-Unis).
77. Martins (Jose-Luiz), à Rio de Janeiro (Brésil).
78. Djuvara (Trandafir), publiciste, à Bucarest.
79. Husson (Charles), à Chatou (Seine-et-Oise).
80. Hégel (Wl.), statuaire, à Paris.
81. Meissas (l'abbé de), à Levallois, Seine.
82. Delaunay (le docteur Gaëtan), à Paris.
83. Ly Chao-pee, attaché à la Légation de Chine, à Paris.
84. . . . .
85. Duchâteau (Julien), à Paris.
86. Pierre, botaniste, à Paris.
87. Enoch (d'), sénateur russe, à Paris.

Digitized by Google

88. Lagache (Celestin), O. ✱, sénateur, à Paris.
89. Mahillon (Victor), à Bruxelles.
90. Fiedler (Basile), à Florence.
91. Bamps (Anatole), O. ✿, à Bruxelles.
92. Munchen (le major), à Luxembourg.
93. Silvestre (le capitaine), ✱, à Saigon.
94. Joseph (Mgr), évêque du Bas-Danube, à Galatz.
95. Christesco, professeur au lycée Mathieu Bassarat, à Bucarest.
96. Miler, trésorier du gouvernement, à Baqueo (Roumanie).
97. Lupu (le général), à craiova (Roumanie).
98. Melidon, recteur de l'École Normale Carul, à Bucarest.
99. Kogalniceano, ancien président du Conseil des Ministres.
100. Dubbs (Joseph-Henry), professeur d'histoire et de philosophie à Franklin and Marshall College, à Lancaster, Penn. (États-Unis).

MEMBRES LIBRES.

1. Chodzko (Alexandre), professeur au Collège de France, à Paris.
2. Chapon, architecte, à Paris.
3. Duhousset (le colonel), à Paris.
4. Faidherbe (le général), à Paris.
5. Royer (Mme Clémence), à Paris.
6. Gigot (Albert), ancien préfet de police, à Paris.
7. Michalowski, docteur-médecin, à Paris.
8. Schlagintweit (le baron de), à Würzbourg.
9. Wylie (le Rev. A.), de la London Mission Society, à Changhaï (Chine)
10. Berger (Georges), directeur des Sections Étrangères à l'Exposition Universelle, à Paris.

Digitized by Google

11. Amari (Michel), ancien ministre de l'Instruction Publique, à Florence.
12. Halévy (Joseph), lauréat de l'Institut, à Paris.
13. Fukuti-gen-iti-rau, directeur du Niti-niti Sin-bun, à Yédo (Japon).
14. Steinthal, Professeur à l'Université de Berlin (Prusse).
15. Duprat (Pascal), député de la Seine, à Paris.
16. Mariette-Bey, de l'Institut, à Paris.
17. Lesseps (le baron Jules de), agent de son Altesse le Bey de Tunis, à Paris.
18. Salisbury (Ewd.-B.), secrétaire de la Société Orientale Américaine, à New-Haven, Conn. (Etats-Unis).
19. Rawlinson (sir Henry), à Londres.
20. Vivien de Saint-Martin, géographe, à Paris.
21. Dugat (Gustave), orientaliste, à Paris.
22. Martin (Henri), sénateur, membre de l'Institut, à Paris.
23. Parieu (de), de l'Institut, ancien ministre, à Paris.
24. Cousin (Charles), inspecteur principal des chemins de fer du Nord, à Paris.
25. Le Duc (Léouzon), publiciste, à Paris.
26. Benloew, doyen de la Faculté des lettres, à Dijon,
27. Lubbock (sir John), membre du Parlement, à Londres.
28. Garnier (Joseph), de l'Institut, à Paris.
29. Nazar Aga, ministre de S. M. le Chah de Perse, à Paris.
30. . . . . . .
31. . . . . . .

Digitized by Google

TROISIÈME SECTION

—

ATHÉNÉE ORIENTAL

MEMBRES TITULAIRES

(7 places fondées.)

1. TEXTOR DE RAVISI (le baron), O. ✱, ancien gouverneur de Kârikal (Inde française).
2. FOUCAUX, (Ph.-Éd.) ✱, professeur de sanscrit au Collège de France.
3. DELAPORTE, O. ✱, lieutenant de vaisseau, explorateur du Camboge, à Paris.
4. . . . .
5. DUCHINSKA (Mme Sévérine), à Paris.
6. LESOUEF (A.), à Paris.
7. CROIZIER (le marquis DE), O. ✱, consul de Grèce, à Paris.
8. FÉRY, à Paris.

MEMBRES CORRESPONDANTS

(42 places fondées).

1. † Basilewski (Victor de), à Saint-Pétersbourg, Russie.
2. Nicolas (Marius), à Bône, Algérie.
3. Zélinski (Louis de), à Paris.

Digitized by Google

4. Porte (Edmond), à Saint-Étienne, Loire.
5. Cunha-Rivara (le commandeur da), secrétaire de l'Inde Portugaise, à Goa.
6. Urechia (le professeur B.-Al.), O. ✿, député, à Bucarest (Roumanie).
7. Cahun (Léon), attaché à la Bibliothèque Mazarine, à Paris.
8. † Bonnetty, directeur des *Annales de Philosophie chrétienne*, à Paris.
9. Rosny (Mme Jeanne de), à Levallois, Seine.
10. Clarke (Hyde), vice-président de l'Institut Anthropologique, à Londres.
11. Chabas, ✻, égyptologue, à Châlon-sur-Saône, Saône-et-Loire.
12. Schuhl, rabbin, à Saint-Étienne, Loire.
13. Quantin (Gustave), à Paris.
14. Dumas (Victor), à Paris.
15. Rosny (Léon de), ✿, professeur à l'École spéciale de Langues Orientales, à Paris.
16. Duchâteau (Julien), à Paris.
17. Marceron, ancien élève de l'École spéciale des Langues Orientales, à Paris.
18. Julien (Félix), O. ✻, ancien officier de marine, à Toulon-sur-Mer, Var.
19. Camille (François), à Paris.
20. Lagus (le Dr), professeur d'arabe à l'Université d'Helsingfors (Finlande).
21. . . . .
22. Camille (Mme), à Paris.
23. Camille (Mlle), à Paris.
24. Devaux (Mme Virg.), à Levallois, Seine.
25. . . . .

Digitized by Google

26. Chil y Naranjo, docteur-médecin, à Las Palmas, Grande-Canarie.
27. Mellotée (Anatole), interprète du Consulat de France, à Yokohama, Japon.
28. Castillon (le comte de), au château de Castelnau-Picampau, par Le Fousseret, Haute-Garonne.
29. Mayreder (C.), fonctionnaire ministériel royal, à Vienne.
30. Servant, à Paris.
31. Durenne, O. ✱, maître de forges, à Paris.
32. Michon (l'abbé), à Paris.
33. Varinard, avocat, à Saint-Etienne, Loire.
34. Caffarena, à Toulon-sur-Mer, Var.
35. Burthey (le R. P.), au Maduré, Hindoustan.
36. Lemaître (E.), négociant, à Paris.
37. Legrand (le Dr), à Neuilly, Seine.
38. Oppert, ✱, professeur au Collège de France, à Paris.
39. Haffner (Mme Lucie), à Paris.
40. Boulmet (Mme Colombe), à Paris.
41. Prélot (Mme Céline), à Paris.
42. Rolland (Victor-Joseph), à Airaines, Somme.
43. Bergé (l'abbé), à Puysségur, Haute-Garonne.
44. Tremblay (Jules), imprimeur, à Paris.
45. Duhousset (le colonel), O. ✱, O. ✪, à Paris.

MEMBRES LIBRES.

1. Cherbonneau, correspondant de l'Institut, à Alger.
2. Boissonnet (le général baron), sénateur, à Paris.
3. Mehren, professeur de langues Orientales, à Copenhague (Danemark).

Digitized by Google

4. Hecquet (Emile), conseiller général, à Pondichéry (Inde-Française).
5. Koskinen (Irjœ), professeur à l'Université de Helsingfors (Finlande).
6. Bergé (Adolphe), à Tiflis.
7. † Garcin de Tassy, de l'Institut, à Paris.
8. Madier de Montjau (Éd.), à Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

NOUVELLE SÉRIE — TOME SECOND

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

INDEX DES AUTEURS

—

Digitized by Google

PLANCHES DU TOME II

FIN DU TOME SECOND

Paris. — Imprimerie de la *Revue Orientale et Américaine*, chez Léon de Rosny, 47, Avenue Duquesne.


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google